

HISTOIRE

DU

REXIQUE

P O M M E

I

F1233

D665

v. 1

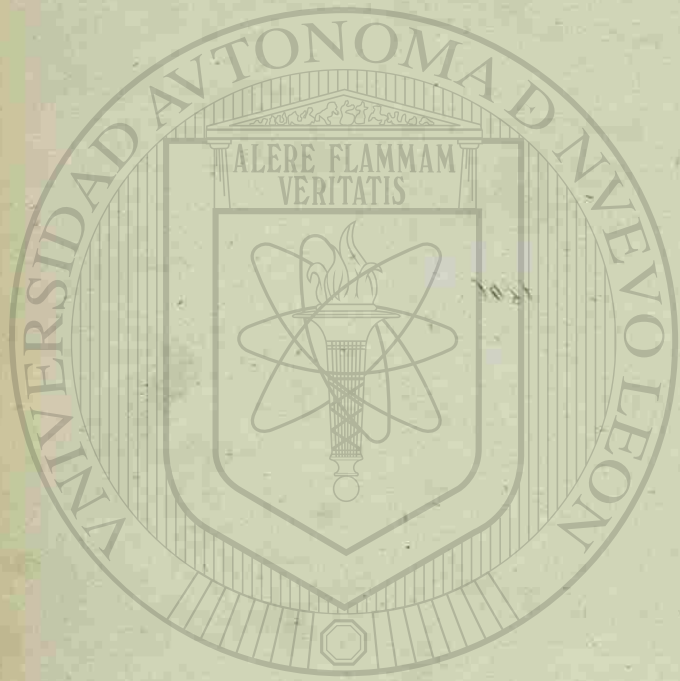
104636



1020002564

La Tercera Sesión de la Comisión

del 10 de Mayo de 1927



HISTOIRE DU MEXIQUE

U A N L

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN



DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



104638

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Journal d'un Missionnaire au Texas et au Mexique. 1 vol. in-8°, avec carte. — Paris, Gaume, 4, rue Cassette.

Missionary adventures in Texas and Mexico. 1 vol. in-8° with a map. — London, Longman, Brown and Co.

Manuscrit pictographique américain, précédé d'une notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges, publié sous les auspices du ministère d'État et de la maison de l'empereur. 1 vol. in-8°. — Paris, Gide.

Voyage dans le Minnesota. 1 vol. in-12. Paris, Sarlit, rue St-Sulpice.

Seven years residence in the great deserts of north America. 2 vol. in-8°, with sixty engravings and a map. — London, Longman, Brown and Co.

Histoire du Jansénisme, d'après un manuscrit du P. René Rapin. 1 vol. in-8°. — Paris, Gaume.

La Vérité sur le livre des sauvages. 1 vol. in-8° avec 10 planches. — Paris, Dentu.

Voyage pittoresque dans les grands déserts du nouveau monde. 1 vol. in-4° avec 40 planches. — Paris, Morizot.

L'Empire au Mexique et la candidature d'un prince Bonaparte au trône mexicain. 1 vol. in-8°. — Paris, Dentu.

Légendes irlandaises, souvenirs d'un Touriste. 1^{re} série de Voyages et aventures en Irlande. 1 vol. in-12. — Paris, Maillet.

Voyages et Aventures en Irlande (2^e série). 1 vol. in-12. Paris, Hetzel.

La Chaussée des Géants, Dernière série des Voyages et Aventures en Irlande. 1 vol. in-12. — Paris, Hetzel.

Notes anthropologiques, géographiques et géodésiques sur les hauts plateaux mexicains. Brochures in-8° avec une carte.

Le Mexique tel qu'il est. La vérité sur son climat, ses habitants et son gouvernement. 1 vol. in-12. — Paris, Dentu. Galerie d'Orléans. Palais-Royal.

Bergers et Bandits. Souvenirs d'un voyage en Sardaigne. 1 vol. in-12. — Paris, Dentu. Galerie d'Orléans. Palais-Royal.

BRUX.—Typ. A. LACROIX, VERBOECKHOVEN et C^{ie} r. Royale, 3, impasse du Parc.

HISTOIRE DU MEXIQUE

JUAREZ

ET

MAXIMILIEN

CORRESPONDANCES INÉDITES

DES PRÉSIDENTS, MINISTRES ET GÉNÉRAUX

ALMONTE, SANTA-ANNA, GUTIERREZ, MIRAMON, MARQUEZ, MEJIA,
WOLL, ETC., ETC.

DE

JUAREZ

DE

L'EMPEREUR MAXIMILIEN ET DE L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE

PAR

EMMANUEL DOMENECH

ANCIEN DIRECTEUR DE LA PRESSE DU CABINET DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN
EX-AUMONIER DE L'ARMÉE FRANÇAISE AU MEXIQUE

TOME I

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1868

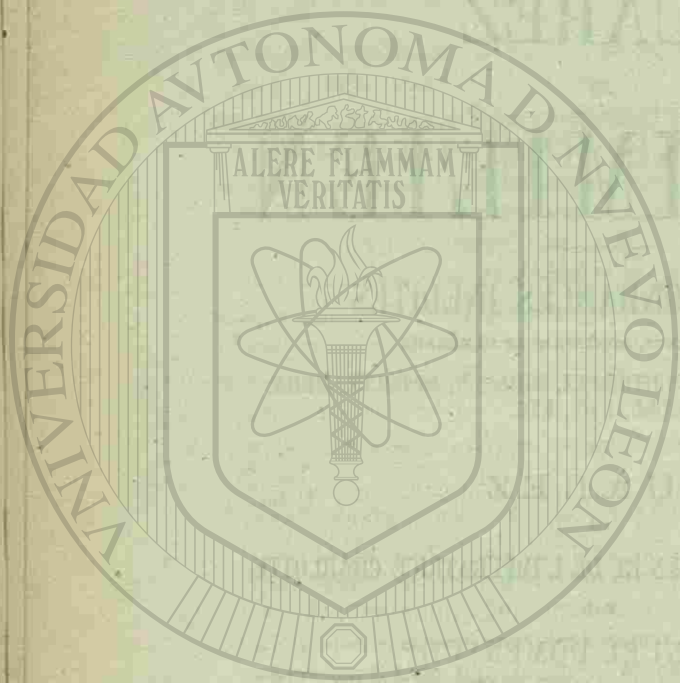
Tous droits de traduction et de reproduction réservés



F1233

D665

Ej. 1



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA



FONDO
FERNANDO DIAZ RAMIREZ

ANCIENS PEUPLES

DU MEXIQUE

Quand on fait l'histoire d'un peuple quelconque, il est naturel de commencer par un aperçu sur son origine probable. Son origine, en effet, explique souvent son caractère, ses tendances, ses goûts; elle indique la cause de ses mœurs, de sa vie sociale et politique; elle nous initie enfin à ses tendances, à sa marche progressive vers son genre de civilisation déterminé. Pour le moment, ce serait une présomption ridicule de vouloir assigner aux populations anciennes du Mexique leur origine première. Il faut attendre que les hiéroglyphes palenquéens aient été déchiffrés, que les études anthropologiques, archéologiques et linguistiques comparées soient plus sérieuses, plus approfondies et que des collections importantes dans ces différentes branches de la science viennent permettre aux savants spécialistes de prononcer sur cette grande question.

Néanmoins, si nous n'avons aucune certitude sur les origines mexicaines, nous avons déjà beaucoup de probabilités. Des écrivains distingués font venir les populations améri-

similitude des anciens crânes péruviens avec ceux trouvés dans des tombeaux examinés sur l'itinéraire que j'ai tracé jusqu'à la ville de Natchez.

« D'après leurs traditions, le berceau des Natchez fut quelque part vers le soleil — ou Cuzco la ville du soleil — d'où ils allèrent ensuite à Mexico, — dans la vallée — qui paraît avoir été leur demeure pendant plusieurs siècles. » Je dois dire ici que les annales mexicaines ne font aucune mention d'eux, du moins sous le nom de Natchez. Néanmoins, il est possible qu'ils aient été pris pour une colonie appartenant à la famille huastèque-maya-quiché et que leur nombre ne fût plus ou ne fût pas encore assez important pour avoir joué un rôle sérieux dans les différentes monarchies qui se sont succédé sur le plateau de l'Anahuac. Quoi qu'il en soit, mes découvertes m'ont persuadé que les Natchez avaient un établissement au cerro de Las Lomas, sur la route de Toluca à Mexico, non loin de Tacubaya. Les crânes trouvés dans cette localité présentent deux genres de difformations; les plus anciens sont identiques avec les anciens crânes péruviens; les autres, un peu modifiés, prennent l'aplatissement retrouvé sur tout l'itinéraire de l'émigration jusqu'à Natchez.

Tyrannisés par les maîtres du territoire sur lequel ils s'étaient établis, les Natchez résolurent d'émigrer vers le soleil levant et prirent la direction du nord-est. Comme ils ignoraient l'art d'écrire, leur histoire s'est perpétuée de génération en génération au moyen de la tradition orale; mais, afin de lui assurer toute l'authenticité possible, on avait choisi un certain nombre de jeunes gens les plus intelligents et les plus probes pour être instruits de ces traditions, les conserver et les propager. Malgré ces précautions, il est à présumer que bien des erreurs chronologiques se sont glissées dans leur histoire. « La tradition des Natchez, dis-je dans mon *Voyage aux grands déserts*, a tellement de rapport avec celle de la fondation de Cuzco, qu'on serait tenté de croire qu'elle en est une réminiscence, et que les

Natchez et les Péruviens ont, sinon une même origine, du moins une grande analogie dans la manière dont leur organisation civile et religieuse s'est développée sous la direction d'un intelligent législateur... Il est un fait positif sur lequel on doit s'appuyer à cause de sa valeur dans la question des émigrations indiennes, c'est que les Natchez sont venus du Mexique dans la Louisiane. »

En parlant de cette émigration du sud au nord, je prétends prouver uniquement que le Mexique n'a pas été peuplé par des tribus venues exclusivement du nord, d'autres non moins considérables arrivées du sud, à différentes époques anté-historiques l'habitaient déjà. Les monuments zapotèques, ceux de Guatemala, de Chiapas, du Yucatan, et particulièrement ceux de Palenque témoignent une civilisation très avancée et beaucoup antérieure à celle des Toltèques. On a vu dans ces monuments ou du moins dans les bas-reliefs dont ils sont ornés des analogies avec ceux de l'Assyrie, de l'Égypte et même des Indes; je ne crois pas qu'elles puissent être une preuve de l'origine orientale, asiatique des peuples qui ont édifié ces monuments. D. Ramon Ordoñez a voulu prouver d'après des inscriptions mexicaines hiéroglyphiques que les Phéniciens avaient eu des rapports avec l'Amérique. D. Francisco Nuñez de la Vega, évêque de Chiapas, possédait un manuscrit dans lequel se trouvait une description minutieuse des pays et des nations visités par un voyageur du nom de Votan et sept familles qui l'accompagnaient. J'ai longuement parlé, dans mon *Voyage aux grands déserts*, de ce Votan natif de Tripoli, auquel les Tzendales attribuent la fondation de l'empire palenquéen, environ mille ans avant l'ère chrétienne; je n'ai donc pas à répéter ici ce que j'ai déjà dit dans un autre ouvrage.

Tandis que la civilisation palenquéenne suivait le cours des vicissitudes humaines et s'éteignait dans l'obscurité, la nation toltèque développait la sienne dans le nord, et marquait ses étapes vers le sud en laissant des monuments qui subsistent encore. En effet, il est aujourd'hui incontestable

que les Casas Grandes du Gila et du Chihuahua, les monuments du Zape dans la province de Durango et ceux de la Quemada dans celle de Zacatecas sont l'œuvre de la famille Nahoá, Nahuatl ou Toltèque à laquelle appartenaient les Aztèques.

Les annales toltèques, base de l'édifice historique des peuples de l'Anahuac, racontent que le Dieu créateur de toutes choses, ayant formé tous les objets visibles, créa les premiers hommes, dont tous les autres descendent et leur donna le monde pour habitation. Selon ces historiens, le monde eut quatre âges. Le premier s'appela *Soleil des Eaux*, dans un sens allégorique; il commença à la création et se termina par un déluge qui fit périr les hommes et les créatures. Le second s'appela *Soleil de la Terre*, parce qu'en plusieurs endroits le sol s'entr'ouvrit et les montagnes s'écroulèrent, écrasant la plupart des hommes qui s'étaient sauvés du déluge. Le troisième fut appelé *Soleil de l'Air*, parce qu'il s'éleva à cette époque un vent terrible qui renversa les arbres, les édifices et même des rochers. Le quatrième est appelé *Soleil de Feu*, parce que le monde doit se terminer par un embrasement général.

Pendant le second âge, des géants nommés *Quinametins*, habitaient une partie du plateau de l'Anahuac, du Guatemala et des contrées voisines de Tabasco. L'idée des géants, des Titans ou des Cyclopes, qui se rencontre chez tous les anciens peuples, paraît indiquer, non pas l'existence d'une race très supérieure à la nôtre comme stature, mais le conflit des éléments à l'époque des grandes catastrophes qui ont bouleversé le globe, et dont la tradition s'est perpétuée jusqu'aux temps historiques. Des races ou de nombreuses individualités d'une taille gigantesque ont certainement existé, mais en général, l'idée des géants, dans les récits populaires, doit se prendre dans un tout autre sens. Les fossiles d'animaux antédiluviens, pris par les peuplades primitives pour des squelettes humains, ont donné à la fiction mythologique le caractère qu'elle possède aujourd'hui. Au

Pérou, dans la Nouvelle-Grenade, au Mexique, comme en Sardaigne, la découverte de ces ossements a fait supposer que des colonies de géants avaient débarqué dans ces différents parages.

Les récits toltèques et la configuration géologique des haut plateaux mexicains, depuis la vallée de Mexico jusqu'à celle de Durango, me font croire que des hommes, en effet, ont été témoins des dernières catastrophes alluviennes et volcaniques qui ont donné à ces hauteurs la configuration actuelle. Dans la vallée de Mexico, les environs de S. Juan del Valle, et ceux de Nombre de Dios, près de Durango, les volcans éteints et les torrents de lave ferrugineuse s'étendent — à Nombre de Dios surtout — à des distances énormes, et leurs surfaces offrent des caractères d'une époque assez rapprochée de la période historique. Les hauts plateaux mexicains, voisins des dernières stations toltèques ont incontestablement enfermé, sinon une mer intérieure, longue, étroite, au moins une suite de lacs presque non interrompue, de Mexico jusqu'au delà de Durango. Par un soulèvement géologique de l'est à l'ouest, ces masses d'eau se sont portées contre les digues naturelles qui les retenaient, les ont brisées et se sont précipitées dans le Pacifique, creusant sur leur passage des ravins d'une grande profondeur. A Lagos et dans d'autres localités, les traces du passage de ces eaux à travers des montagnes, à sommet plat comme une table, sont tellement ostensibles qu'on les croirait de dates récentes. Il ne serait donc pas étonnant que les ancêtres des Toltèques aient vu ces convulsions consignées dans leur histoire.

C'est pendant le troisième âge, *Soleil de l'Air*, que les Ulmèques et les Xicalanques arrivèrent au Mexique. Sur ces derniers on sait peu de chose et on les croit d'origine nahuatl. Quant aux Ulmèques, leur traditions racontent qu'ils vinrent de l'Orient sur des navires, et débarquèrent sur les plages de la province de Vera-Cruz. Les Quinametins ou géants, alarmés sans doute de la rapidité avec laquelle leurs

nouveaux voisins prospéraient dans leur colonie, les soumi-
rent au joug le plus dur. Mais cet esclavage dura peu, car, si
les géants avaient pour eux la puissance matérielle et la
force physique, les Ulmèques possédaient, avec le courage
et la ruse, un génie supérieur. Afin de se délivrer de leurs
tyrans, ils convièrent à un festin les principaux chefs quina-
metins et les massacrèrent sans en excepter un seul; puis,
ils tuèrent le reste de la nation dans un combat livré aux
confins de la plaine de Tlaxcala, où des molaires d'éléphants
et de mastodontes se rencontrent fréquemment. Cette pré-
tention des Ulmèques d'avoir combattu et détruit des géants
repose beaucoup sur la découverte de ces molaires attri-
buées à des hommes; au fond de cette tradition doit se trou-
ver un fait qu'il est impossible de spécifier.

Les Ulmèques ou Mixtèques et les Zapotèques semblent
appartenir à la même filiation, quoique ayant un langage dif-
férent; ils vivaient avec les Xicalanques dans les plaines de
Puebla et Tlaxcala. Ces tribus avaient des colonies plus vers
le sud, et coururent ensemble la même fortune. Les Otomi-
tes, les Toltèques et les Chichimèques, avant leur grande
émigration du nord au sud, avaient déjà des rapports et des
établissements avec ces anciennes tribus et d'autres moins
importantes qu'il est inutile de nommer. Les Otomites offrent
plusieurs particularités analogues à celles des Chinois; leur
langue est monosyllabique, et leurs yeux ont une obliquité
peu sensible, mais pourtant réelle.

Après l'affranchissement des Ulmèques, les chroniqueurs
indiens placent l'arrivée de Quetzacoatl, personnage mytho-
logique que Garcia, Torquemada, Sagahun et d'autres illus-
tres historiens ont pris pour Saint-Thomas. D'après la chro-
nologie indienne, ce serait l'an 63 de l'ère vulgaire que ce
mystérieux personnage serait venu instruire les populations
établies à Cholula la Sainte, à Puebla, à Tlaxcala et dans les
environs. Quelque temps après son départ eut lieu la fin du
troisième âge du monde ou *Soleil de l'Air*, pendant lequel
s'éleva ce vent si terrible qui détruisit des villes entières et

fit écrouler des montagnes. Ne serait-ce point un soulèvement
géologique accompagné d'une de ces tourmentes phéno-
ménales comme on en voit parfois dans les Antilles? La pyra-
mide de Cholula s'écroula lors de cet ouragan. L'historien
Chichimèque Ixtlilxochitl affirme que ce fait se passa pendant
l'année qui correspond à l'an 299 de notre ère. Je ne sais sur
quelle base il fixe sa chronologie qui se contredit fréquem-
ment, mais je serais tenté d'accepter cette date comme époque
des grandes convulsions terrestres dont j'ai parlé plus haut.

Les Ulmèques qui survécurent à ce désastre construi-
sirent sur les ruines de la pyramide de Cholula un temple à
Quetzalcoatl et furent aidés dans ce travail par les colons
toltèques, de ces mêmes districts.

C'est au commencement du quatrième âge que les Tol-
tèques entreprirent leur émigration historique; je dis his-
torique, parce que sans compter les émigrations partielles,
on en compte deux grandes non mentionnées dans leurs
annales. L'une suivit les côtes du Pacifique depuis le Sina-
loa jusqu'au Guatemala; l'autre se dirigea vers le Rio-
Grande, puis arriva sur Tula, en passant par S. Luis Potosi;
la troisième prit le centre du continent mexicain, traversa
le Chihuahua, Durango, Zacatecas, Jalisco, le lac de Cha-
pala, suivit le cours du Lerma, celui du Rio de Tula et vint
s'arrêter au nord de la vallée de Mexico. J'ai dit que les
Toltèques appartenaient à la famille Nahoas, la plus puis-
sante de toutes celles qui ont envahi le Mexique; d'après
les traditions quichées, la patrie primitive des Nahoas se
trouvait au delà des terres et des mers immenses; c'est là qu'ils
s'étaient multipliés d'une manière considérable. Faut-il re-
connaître l'Asie ou quelque autre partie de l'ancien conti-
nent ou simplement le territoire des deux Californies, dans
cette vague désignation? C'est un problème que la science
ne résoudra pas de sitôt. Les traditions des Quichés ne font
aucune autorité dans cette matière, car ils se sont efforcés
de rattacher leur berceau à celui des Toltèques, auxquels
ils ont emprunté leur civilisation.

D'après leurs manuscrits, les Toltèques quittèrent leurs régions septentrionales vers la fin du sixième siècle—Clavigero dit en 596 — et fondèrent la ville de Huehuetlapallan, qu'ils abandonnèrent pour venir s'établir à Jalisco, puis à Tuzapan, Tulantzinco et finalement à Tula, terme de leurs pérégrinations. Cette ville qui devint leur capitale, fut fondée, en 713, selon les uns, dans le sixième siècle, selon les autres. Ils avaient sept chefs, ils choisissaient alternativement un d'entre eux pour les gouverner. Un de ces seigneurs, appelé Chalchiuhtlanetzin fut leur premier roi. D'un commun accord la monarchie devint héréditaire et devait durer un siècle indien, c'est à dire, cinquante-deux ans. Si le souverain mourait avant cette époque, il y avait un interrègne, en attendant l'avènement de son successeur au siècle suivant. Sous ce monarque, la nation toltèque augmenta considérablement, et s'unit, par des mariages et des alliances, aux naturels qui habitaient le pays avant son arrivée.

Si l'on en croit l'historien Ixtlilxochitl, quand les Toltèques eurent construit la ville de Tula, se voyant sans cesse inquiétés par leurs voisins les Chichimèques, et sachant par leur astrologue Huemantzin que cette nation serait un jour maîtresse du pays, ils résolurent d'envoyer une ambassade au roi des Chichimèques et de lui demander un de ses fils pour les gouverner. Celui-ci y consentit et leur promit, en outre, que jamais ni lui ni les siens ne les inquiéteraient. Ils marièrent, à la fille d'un des principaux seigneurs toltèques, ce jeune seigneur qu'ils surnommèrent Chalchiuhtlanetzin, c'est à dire, pierre précieuse qui brille. Ce prince gouverna paisiblement et mourut d'infirmité naturelle au commencement du huitième siècle, d'après la chronologie de Clavigero, qui doit être une des moins erronées.

En 719, Ixtlilcuechahuac monta sur le trône; quoique son règne fût pacifique, ce monarque sut agrandir ses États. C'est à cette époque que mourut le philosophe, astrologue et prophète Huemantzin, âgé de 300 ans, disent les chroniques;

il avait écrit en hiéroglyphes un livre très remarquable intitulé *Livre des choses sacrées*, qui passa plus tard dans les archives de Texcoco ou de Mexico, et se perdit, sans qu'on pût jamais savoir ce qu'il était devenu.

Huetzin fut nommé troisième roi de Tula en 771; il étendit encore les limites de son empire, mais rien de remarquable n'est signalé sous ce règne, ni pendant celui de son successeur Totepeuh. En 823, l'empire toltèque embrassait déjà une étendue d'environ mille lieues carrées. La ville de Teotihuacan, mot qui veut dire résidence des dieux, rivalisait à cette époque, en grandeur comme en population, avec la capitale même. Certains historiens affirment que ce fut pendant le règne de Totepeuh que se construisirent les temples dédiés au soleil et à la lune et connus aujourd'hui sous le nom de Pyramides de S. Juan de Teotihuacan; d'autres disent que ces monuments sont beaucoup plus anciens; il pourrait bien se faire que les Toltèques aient seulement réédifié, embelli ou augmenté ces monuments.

Après Nacaxoc qui monta sur le trône en 875, la couronne échut à Mitl. Ce prince épousa une jeune fille d'une grande beauté et de talents remarquables appelée Xiutlaltzin. Mitl édifia au centre de Tula un grand temple, au sommet duquel et sur un piédestal, il fit mettre une énorme grenouille d'or couverte d'émeraudes et représentant la déesse des eaux. Cette grenouille tomba dans les mains de Fernand Cortez qui l'envoya à Charles-Quint. Afin que ce temple fût desservi avec un certain décorum, Mitl institua des prêtres destinés au service du temple; ils étaient obligés de se vêtir d'une longue robe noire, de faire vœu de chasteté et de se dévouer à la pénitence. Il fonda pareillement un collège destiné au développement des arts et des sciences et dans lequel il réunit les meilleurs artistes du royaume. Ses vassaux aimaient tellement ce prince qu'ils le laissèrent régner sept ans de plus que le terme légal, c'est à dire jusqu'à sa mort. La reine Xiutlaltzin lui succéda en 979, quoique la loi de succession n'appelât que le fils aîné à succéder à son père;

mais les vertus et les talents de cette princesse la firent acclamer comme souveraine par le peuple et la noblesse; son fils ayant consenti à lui céder la couronne, elle régna quatre ans au bout desquels elle mourut.

Tepancaltzin lui succéda; il eut une liaison d'amour avec Xochitl, fille de Papantzin, parent du roi. Xochitl appelée pareillement Quetzalxochitzin, découvrit le jus du maguey avec lequel on fait le pulque; quelques chroniqueurs disent que ce fut Papantzin qui fit cette découverte, comme ils disent également que Xochitl était femme et non fille de Papantzin. Quoi qu'il en soit, un enfant naquit de cet amour et reçut le nom de Meconetzin — fils du Maguey — changé plus tard en celui de Topiltzin. Avant de descendre du trône le roi épousa sa maîtresse et reconnut son fils qui lui succéda.

Toujours d'après la chronologie de Clavigero, Topiltzin monta sur le trône en 1031. Trois puissants seigneurs ne voulurent pas assister au couronnement de leur souverain et se révoltèrent contre lui. La cause de cette révolte paraît être tout à la fois dans les ambitions personnelles de ces trois grands vassaux et dans l'horreur qu'inspiraient aux Toltèques les naissances illégitimes. Topiltzin s'abandonna bientôt à la débauche et fut imité, dans ses désordres, par toute la noblesse. Les phénomènes annonçant la fin de la monarchie toltèque, prophétisée par Huemantzin, parurent dès le commencement du règne de Topiltzin. La stérilité, la famine et la peste désolèrent tout l'empire et firent mourir une grande partie de la population. Pendant vingt-quatre ans il y eut une telle sécheresse, que les rivières et les sources se tarirent. La mortalité menaça bientôt d'anéantir la nation entière.

Les révoltés, voyant leur souverain hors d'état de résister, lui déclarèrent la guerre et prirent, sans coup férir, la plupart des villes du nord de l'empire. Topiltzin leur envoya des ambassadeurs avec de riches présents pour les ramener à l'obéissance, mais en vain. Le roi se mit alors à la tête d'une puissante armée et marcha contre les rebelles, dans

l'espoir de les disperser. Quelques auteurs affirment qu'à la suite de cette entrée en campagne il obtint une trêve de dix ans, qui précéda trois années de combats. Dans un de ces combats le vieux roi Tepancaltzin et la reine Xochitl furent tués. Les insurgés s'emparèrent de Tula, d'Ixtapalapan et de toutes les villes qui leur opposaient quelque résistance. Topiltzin disparut sans qu'on sût jamais ce qu'il était devenu; une autre version assure qu'il parvint à se réfugier à la cour du roi Chichimèque. Son fils aîné, encore en bas âge, fut sauvé du désastre par sa nourrice qui l'emmena à Toluca; il s'appelait Pochotl. Les Toltèques échappés à la famine, à la peste, aux massacres qui eurent lieu pendant ces longues guerres se dispersèrent un peu partout. Il est probable que la mort, ayant anéanti presque toute la population, fut l'unique raison pour laquelle les vainqueurs ne relevèrent pas le trône toltèque. Les traditions et les manuscrits indiens estiment à 3,200,000 le nombre des Toltèques qui moururent alors de faim, de maladie ou par le fer, et à 2,400,000 le nombre des rebelles morts dans le même laps de temps. L'empire avait cessé d'exister; il avait duré environ trois cent quatre-vingt quatre ans. L'époque exacte de cette catastrophe n'est pas connue; les uns la placent en 1116, d'autres en 1052 et d'autres enfin en 959.

Les Toltèques combattaient vêtus de longues tuniques, tellement épaisses que les lances ne pouvaient les traverser. Leurs armes principales consistaient en de longues lances, des javelots et des massues garnies de pierres tranchantes ou de métaux. Ils portaient des casques en bronze ou en or. Leur nom de Toltecatl, dont on a fait Toltèque, veut dire habitant de Tollan; ce Tollan ou Tula était situé, d'après des conjectures, au nord-est du nouveau Mexique; c'est en souvenir de leur patrie qu'ils ont donné ce nom de Tollan à leur dernière capitale. Ils mirent cent quatre ans pour arriver à Tollantzineo où ils passèrent vingt ans avant de venir fonder Tula, au nord de la vallée de Mexico. Pendant ces longues pérégrinations, ils s'arrêtaient dans les endroits qui

leur convenaient, fondaient une ville, construisaient des monuments dont les ruines subsistent encore, puis se remettaient en route sous la conduite de certains chefs qui étaient au nombre de sept lorsqu'ils arrivèrent à Tollantzincó.

C'est aux Toltèques que l'on doit la civilisation trouvée par les conquérants espagnols dans tout l'empire mexicain. Ils avaient plus de goût pour les arts et les sciences que pour la guerre; aussi, le règne de leurs souverains fut-il constamment pacifique jusqu'à Topiltzin. Ils cultivaient le coton, le maïs, des légumes, et leur agriculture était fort soignée. Ils excellaient surtout dans l'art de fondre l'or et l'argent, de travailler les métaux précieux et les pierres dures. Leurs connaissances astronomiques étaient supérieures à celles des Romains. Ayant reconnu dans leur ancienne patrie un excès de près de six heures dans l'année solaire sur l'année civile, ils intercalèrent un jour tous les quatre ans; un siècle avant Jésus-Christ, leur calendrier était déjà aussi perfectionné que le nôtre l'est aujourd'hui. Ils avaient des académies pour développer les arts et les sciences; on y discutait les mouvements planétaires, calculait les éclipses et réformait les observations incorrectes. Ils consignaient leurs annales historiques, scientifiques et religieuses dans des ouvrages écrits au moyen d'hiéroglyphes symboliques et phonétiques; les Chichimèques, puis les Aztèques trouvèrent dans ces annales leurs codes civils, leurs ouvrages philosophiques et littéraires, tous les matériaux qui portèrent plus tard la civilisation de l'Anahuac à un si haut degré.

La religion des Toltèques, poétique comme celle des Grecs, n'admettait pas les sacrifices humains. La continence paraît avoir été en honneur chez ce peuple; on a vu que des prêtres la pratiquaient, en vertu du décret qui les organisait en corps religieux. Grands architectes et grands artistes, le plateau de l'Anahuac doit aux Toltèques la plupart des monuments plus ou moins gigantesques, dont les dimensions

nous étonnent encore; ils construisirent une grande quantité de villes, édifièrent ou embellirent de nombreux temples ayant de colossales pyramides tronquées pour bases. Ces pyramides, le plus souvent en briques sèches, quelquefois en pierres taillées, sont fréquemment recouvertes d'une maçonnerie en pierres sculptées et dont les bas-reliefs représentent des scènes mythologiques. Leurs successeurs n'ont guère inventé que les sacrifices humains; ils ont emprunté aux ouvrages toltèques comme aux survivants de ce grand peuple tous les éléments de leur civilisation future.

La ruine de l'empire toltèque laissa la terre d'Anahuac presque déserte, pendant neuf ans, disent certains auteurs, pendant plus d'un siècle, disent certains autres. Des fragments de tribus de différentes langues occupaient pourtant cette terre, lorsque arriva Xolotl, roi des Chichimèques, dans le courant du onzième siècle. On se rappelle que le premier roi toltèque appartenait à cette grande nation qui devait s'emparer pacifiquement de l'héritage des Toltèques. Pour mettre d'accord les variantes qu'on rencontre dans l'histoire de ces peuples, il est à supposer que l'empire des Chichimèques devait s'étendre depuis le Nouveau-Mexique jusque très avant dans l'intérieur du Mexique et que celui des Toltèques devait avancer beaucoup dans le nord. En outre, les Chichimèques, comme d'autres tribus également d'origine nahuatl, avaient dû émigrer partiellement, avant d'entreprendre leurs grandes émigrations historiques. Finalement, le nom de Chichimèque devint un titre de noblesse que se donnèrent bien des tribus, comme sous les Espagnols, il devint une qualification de mépris; de sorte que les historiens de la Nouvelle-Espagne durent faire, à cause de ces circonstances, des confusions qui ne laissent pas de rendre difficile une analyse consciencieuse de leurs histoires.

Dans mon *Voyage aux grands déserts*, je donne des détails minutieux sur le Nouveau-Mexique, les ruines considérables qu'on y trouve partout et qui témoignent qu'autrefois ce pays était habité par d'immenses populations. Il n'est donc pas

étonnant de voir encore une fraction de cette grande famille nahuatl descendre de ces latitudes et envahir le centre de l'Anahuac. Les Chichimèques étaient alors un peuple moitié barbare et moitié civilisé. La raison pour laquelle ils abandonnèrent leur patrie est incertaine. Leurs chroniques racontent qu'un de leurs derniers rois, du nom de Tlamacatzin, mourut l'année même de la destruction des Toltèques, laissant deux fils, appelés Acheautli et Xolotl, auxquels il partagea son royaume. Xolotl, n'aimant pas le partage ou ne trouvant pas assez fertile la partie qui lui était échue, fit explorer le Mexique par ses courriers et résolut d'aller s'établir dans l'ancien empire des Toltèques. Presque tous ses sujets le suivirent. En route, ils virent les ruines des cités toltèques, détruites par la guerre ou l'abandon. Après dix-huit mois de voyage, ils aperçurent Tula.

Arrivé dans la vallée de Mexico, Xolotl envoya son fils Nopaltzin, jeune prince doué d'un grand courage, reconnaître le pays. Cette reconnaissance terminée, Xolotl établit sa cour à Tenayuca, petite ville éloignée d'environ deux lieues de l'île sur laquelle se construisit Mexico; puis il distribua le territoire à ses soldats, estimés à plus d'un million d'hommes, sans compter les femmes et les enfants, ce qui est évidemment exagéré. Une fois installé, il chargea l'un de ses capitaines, du nom d'Acatomatl, de faire une nouvelle reconnaissance sur les rivières qu'on avait coudoyées dans la vallée. A Chapultepec, à Coyohuacan et dans d'autres localités, Acatomatl rencontra plusieurs familles toltèques lesquelles lui donnèrent des renseignements sur la ruine de leur empire. Ces familles furent très bien accueillies par les Chichimèques et parmi les mariages qui se firent ensuite entre ces deux peuples on cite celui de Nopaltzin avec la fille ou la petite-fille de Pochotl, seul prince échappé aux désastres de sa nation.

Les districts peuplés par cette première colonie chichimèque comprenaient la plus grande partie des provinces actuelles de Mexico, de Puebla et toute celle de Tlaxcala. Il y

avait à peine huit ans que Xolotl était installé à Tenayuca — Ixtlilxochitl dit vingt ans — quand on vit arriver six personnages accompagnés d'une multitude de gens des deux sexes qui venaient également du nord d'un pays voisin de celui des Chichimèques. Il est probable que ces émigrants n'étaient autres que les Aztèques, connus depuis sous les noms de Xochimilcas, Tépanèques, Colhuas, Chalqueños, Tlahuiques et Tlaxcaltèques qui se séparèrent de leurs compatriotes à Chicomoxtoc, et dont je parlerai plus loin. Sans aucun doute Xolotl avait annoncé, par des courriers expédiés dans sa patrie, qu'il s'était établi dans un très beau pays; cette nouvelle répandue bientôt sur tout le territoire occupé par des Nahuatls, décida plusieurs tribus de cette grande famille à émigrer pareillement vers le sud, lors même qu'un excès de population, des guerres ou la famine n'auraient point motivé ces émigrations.

Aussi, n'est-on pas surpris de voir peu d'années après l'arrivée de ces six seigneurs, trois autres chefs puissants accompagnés de leurs tribus respectives, déboucher également dans la vallée de Mexico. Ces trois chefs, appelés Acolhuatzin, Chiconquauhtli et Tzontecomatl, se présentèrent à Texcoco, où Xolotl avait transporté sa capitale, ennuyé du séjour de Tenayuca, moins agréable que les coteaux de Texcoco. Présentés au souverain chichimèque, ils s'inclinèrent profondément, se baisèrent la main après en avoir touché le sol et lui dirent :

— « Nous venons, ô grand roi ! du royaume de Teocolhuacan — Sinaloa — peu éloigné de votre patrie. Nous sommes tous les trois frères et fils d'un grand seigneur; mais connaissant la félicité dont jouissent les Chichimèques sous la domination d'un roi aussi humain que vous l'êtes, nous avons préféré l'honneur de devenir vos vassaux au bien-être dont nous jouissions dans notre patrie. Nous vous prions donc de nous assigner les lieux, sur vos heureuses terres, où nous vivrons dépendants de votre autorité et soumis à vos lois. »

Xolotl, connaissant l'antique noblesse de ces trois jeunes princes, se réjouit de leur arrivée, les logea provisoirement dans son propre palais, leur donna ses filles en mariage et les terres qu'ils désiraient. Acolhuatzin épousa la princesse Cuetlaxochitzin et reçut en dot la ville d'Azcapozalco qui devint la capitale de ses États; Chiconquauhtli épousa Cihuaxochitl et reçut Xaltocan qui fut pour ainsi dire la capitale des Otomites; Tzontecomatl reçut avec la ville de Coatlichan la main de Quatezlin, fille d'un noble seigneur tollèque, principal chef de la province de Chalco. Les sujets d'Acolhuatzin et de ses deux compagnons se marièrent également avec des Chichimèques; des liens étroits unirent les anciens et les nouveaux venus et les confondirent au point que les Acolhuas — tribu d'Acolhuatzin — étant les plus civilisés, le nom de Colhua ou d'Acolhua finit par rester au peuple agriculteur, et l'empire même prit le nom d'Acolhuacan; celui de Chichimèque ne se donnait guère qu'aux montagnards qui préféraient la chasse au travail des champs.

Xolotl donna pareillement aux seigneurs qui l'avaient accompagné de vastes districts en dehors de la vallée de Mexico et jusque dans la Huasteca et la Mixteca. Son règne excessivement long ne fut troublé que dans les dernières années par l'ambition de quelques chefs qui se révoltèrent. Il faillit même devenir la victime d'une conspiration. Ce bon roi avait la coutume d'aller se reposer dans un bas-fond de son jardin de Texcoco et de s'y endormir à l'ombre d'un bosquet. Les eaux qui servaient à l'arrosement de ce jardin n'étant pas suffisantes, Xolotl fit commencer un petit canal que devait alimenter un ruisseau voisin, et par le moyen duquel il distribuerait l'eau selon les besoins du moment. Les conspirateurs firent un barrage au ruisseau; puis, lorsqu'il y eut une grande nappe d'eau amassée au dessus du barrage, ils le rompirent à l'heure où le roi dormait habituellement, afin de le noyer par la quantité d'eau qui devait envahir le jardin. Mais, Xolotl, averti de la conspiration, se

reposait tranquillement dans un endroit où l'eau ne pouvait l'atteindre et se contenta de dire :

— « J'étais persuadé que mes vassaux m'aimaient beaucoup, mais je m'aperçois aujourd'hui qu'ils m'aiment encore plus que je ne le croyais. Je voulais augmenter l'eau de mes jardins, et mes vassaux me la font venir sans m'obliger à faire aucune dépense. Il convient de fêter mon bonheur. »

Au sujet de cet événement il commanda des réjouissances publiques. Aussitôt ces fêtes terminées, il partit pour Tenayuca le cœur brisé par le chagrin que lui causait l'ingratitude de ceux qu'il avait comblés de bienfaits, et mourut peu de temps après. Avant de mourir, il fit venir son fils Nopaltzin et son gendre Acolhuatzin, — les autres princes étaient morts, — il leur recommanda de vivre toujours en paix l'un avec l'autre, de s'occuper du bonheur du peuple, de protéger la noblesse et de traiter avec bonté tous leurs vassaux. Il s'éteignit ensuite au milieu des larmes de sa famille et des personnes qui l'entouraient. La nouvelle de sa mort se répandit bientôt dans tout le royaume et porta le deuil chez tous ses sujets. Son cadavre fut orné de plaques d'or et d'argent représentant des divinités; ensuite, on le plaça sur un trône fait avec des bois aromatiques, et resta, pendant cinq jours exposé, en attendant l'arrivée des seigneurs conviés à ses funérailles. Le cinquième jour, le corps fut brûlé, selon la coutume chichimèque, en présence d'une foule innombrable; les cendres recueillies précieusement furent enfermées dans une urne en pierre dure qu'on exposa, dans une salle du palais, à la vénération de la noblesse, et qui fut enfin enterrée dans une grotte aux environs de la ville.

Aussitôt que l'on eut rendu les derniers honneurs à Xolotl, les princes et les grands vassaux prêtèrent serment à Nopaltzin, son héritier légitime, en qualité de souverain universel. Après le départ de tous ces seigneurs, il resta seul à Tenayuca avec sa sœur Cihuaxochitl — la fleur des femmes — veuve du prince Chiconquauhtli. Il avait environ soixante ans; les enfants légitimes qu'il tenait de la reine

4

toltèque s'appelaient Tlotzin, Quauhtequihua et Apoposoc. A son fils aîné Tlotzin il confia le gouvernement de Texcoco, pour apprendre l'art difficile de gouverner les hommes; ses deux autres fils eurent l'investiture des États de Zacatlan et de Tenamitic. Parmi les lois nouvelles introduites dans l'empire chichimèque par Nopaltzin, il faut citer la défense qu'il fit sous peine de mort de mettre le feu aux prairies et aux forêts sans sa permission, hormis les cas de nécessité. Personne ne devait toucher au gibier pris dans les filets tendus par un autre, ou aller à la chasse sans un permis, sous peine de voir confisquer son arc et ses flèches. Il défendit de s'emparer du gibier blessé par un autre, quand même on le trouverait dans les champs. Il proclama la peine de mort contre ceux qui dérangeraient les bornes qui divisaient les chasses appartenant à différents particuliers. Les adultères des deux sexes devaient être mis à mort à coups de flèches. Toutes les lois qu'il promulgua répondaient aux nécessités de cette époque.

Malgré la sagesse et la douceur de son administration, plusieurs de ses vassaux se révoltèrent. Il vint à Texcoco s'entendre avec son fils sur les moyens à prendre pour restituer à l'empire sa première tranquillité. Un jour, se trouvant dans les jardins royaux avec Tlotzin et plusieurs seigneurs, il fondit subitement en larmes.

« Deux choses, dit-il, me font pleurer amèrement : la mémoire de mon père qui se plaisait tant sous ces doux ombrages et la comparaison que je fais de ces temps heureux à ceux d'aujourd'hui. Lorsque mon père planta ces jardins il avait des sujets pacifiques qui le servaient loyalement avec gratitude; maintenant l'ambition et la discorde règnent partout. Il m'est pénible de traiter en ennemis ces vassaux que je traitais parfois ici-même en amis et en frères. »

Après un court séjour à Texcoco, il revint à Tenayuca.

Acolhuatzin, premier seigneur d'Azcapozalco et de la tribu tépanèque, régnait encore. Il avait trois fils, dont l'un, l'aîné, du nom de Tezozomoc, lui succéda. Trouvant les li-

mites de son royaume trop resserrées, il résolut de s'emparer de celui de Tepetzotlan, alors gouverné par Chalchiuhcua. Il est à présumer qu'Acolhuatzin ne prit pas une semblable résolution sans le consentement de Nopaltzin qui punit de cette manière une offense reçue de Chalchiuhcua; celui-ci fut dépossédé de sa souveraineté par la force des armes. Une lutte beaucoup plus sanglante vint encore troubler l'empire chichimèque. Huetzin, seigneur de Coatlichan et fils du prince défunt Tzontecomatl voulait épouser Atotoztl, jeune fille d'une grande beauté et nièce de la reine. Yacazozotl, seigneur de Tepetlaotoc aspirait également à la main de la même princesse; mais, soit qu'il fût plus épris de ses charmes ou plus violent de caractère, il ne se contenta pas de la demander en mariage, il voulut s'en rendre maître par la violence. Il réunit aussitôt une petite armée, à laquelle se joignirent des mécontents, et se mit en marche pour enlever celle qu'il aimait. Huetzin, en apprenant cette nouvelle, ne perdit pas de temps; il rassembla des troupes plus nombreuses que celles de son rival, vint lui livrer bataille dans les environs de Texcoco et le tua dans la mêlée. Huetzin, vainqueur, reçut pour prix de sa victoire la main d'Atotoztl et la province de Tepetlaotoc.

Après ces guerres entre les vassaux il y en eut une autre plus considérable de la couronne contre la province de Toltantzinco qui s'était révoltée. Nopaltzin fut en personne, à la tête d'une grande armée, contre les rebelles, mais il ne parvint à les réduire à l'obéissance qu'après avoir reçu de nouveaux renforts amenés par Tlotzin. Les chefs révoltés furent tous mis à mort. D'autres révoltes aboutirent aux mêmes résultats, et lorsque Nopaltzin mourut, après trente-deux ans de règne, l'empire jouissait d'une profonde tranquillité. La mort de ce prince fut regrettée comme l'avait été celle de Xolotl et ses funérailles furent accompagnées des mêmes cérémonies et des mêmes marques de douleur qu'à celles de son père.

Le règne de Tlotzin fut des plus pacifiques; ce prince s'oc-

cupa surtout de développer le goût de l'agriculture dans tous ses États; il lança même des décrets pour obliger ses sujets à cultiver les céréales et les légumes dans un très grand nombre de districts laissés incultes jusqu'alors. Son caractère était si aimable, si bon et ses manières si séduisantes que les nobles et les grands vassaux cherchaient mille prétextes pour l'entretenir et le voir le plus souvent possible. Néanmoins, il ne négligeait pas l'art de la guerre et le maniement des armes; il organisa même son armée d'une façon très intelligente. Il mourut après avoir régné trente-six ans, au sein d'une ère de calme et de prospérité due principalement à son habileté comme à sa prudence.

Son fils Quinantzin lui succéda et transporta définitivement le trône d'Acolhuacan à Texcoco, ville déjà fort belle et qu'il embellit encore par la construction de temples et de superbes palais. Il fut le premier souverain de l'Anahuac qui se fit transporter en palanquin. Les cérémonies de son couronnement se firent avec un luxe encore inconnu dans ces régions; inutile d'ajouter que les grands vassaux imitèrent leur suzerain dans son faste. Les commencements de son règne furent assez tranquilles, mais peu après les États de Mextillan et de Tototepec, au nord de la vallée, se révoltèrent. Quinantzin marcha contre les rebelles, à la tête d'une grande armée, et leur fit dire que si leur valeur était égale à leur perfidie, de descendre avant deux jours dans la plaine de Tlaximalca pour se battre, sinon qu'il incendierait leurs villes et n'épargnerait ni les femmes ni les enfants. Les révoltés descendirent de leurs montagnes et se mesurèrent avec les troupes royales. Pendant quarante jours il y eut dans la plaine des combats quotidiens, sans que la victoire parût se ranger d'un côté plutôt que d'un autre. Finalement, les rebelles, voyant leur nombre diminuer de jour en jour, se rendirent à discrétion; leurs chefs furent mis à mort et les autres épargnés.

Cet esprit de rébellion qu'on a remarqué dès le règne de Xolotl se propagea dans d'autres districts, nécessita de

nouvelles campagnes, et tout le Mexique fut dès lors ensanglanté par des batailles sans cesse renouvelées, qui durèrent jusqu'à la conquête définitive de l'empire par les Espagnols. Les grands vassaux, faits prisonniers après la reddition des villes révoltées étaient frères de Quinantzin; ils furent envoyés à Tlaxcala et à Xuecotzinco comme sujets des princes qui gouvernaient ces États. Quoique exilés par châtement, ils furent très bien accueillis, et devinrent à leur tour souverains de ces provinces. Quinantzin mourut dans un âge assez avancé; son corps fut embaumé pour être exposé plus longtemps à la vénération du peuple, et ses cendres furent ensevelies dans une grotte des environs de Texcoco. Son fils Techotlala lui succéda; mais comme l'histoire de ce monarque et des autres rois chichimèques est intimement liée avec celle des Aztèques ou Mexicains, je termine ici l'aperçu historique des anciens peuples de l'Anahuac.

Je n'ai pas mis les dates de l'avènement au trône de ces différents souverains parce qu'elles sont trop incertaines; il suffira de dire que Xolotl régna dans le douzième siècle; Nopaltzin dans le treizième; Huetzin et Quinantzin dans le quatorzième. Avant de commencer l'histoire aztèque, je dois faire ici quelques remarques très utiles.

Il existe à Mexico deux tableaux historico-hiéroglyphiques, représentant les migrations aztèques — et non le déluge, comme l'a dit M. de Humboldt, on ne sait trop pourquoi. — La date de ces deux tableaux est inconnue; il en est de même de toutes les annales d'origine nahuatl qui ont servi à réédifier l'histoire des anciennes populations de l'Anahuac. On sait seulement que le plus ancien recueil des documents hiéroglyphiques de ces peuples fut rédigé du temps et par ordre du premier empereur toltèque ou du second Huetzin. Ce monarque fit réunir tous les documents concernant son peuple, et nomma une assemblée de sages, comme je l'ai déjà dit, pour écrire dans un livre, par ordre chronologique, l'origine de la nation, ses voyages, son système civil et religieux, ses lois, sa théogonie, les événements remarquables

passés et les observations faites pendant les émigrations et sous la monarchie. Ce livre s'appelait *Teoamoxtli*, c'est à dire, livre de la sagesse ou des choses sacrées.

Chaque sept jours on lisait à haute voix devant le peuple, à Tula, quelques pages du *Teoamoxtli*, écrit par Huemantzin et ses collègues, afin de consigner et de perpétuer dans la mémoire populaire les faits et gestes des anciens. La rédaction du *Teoamoxtli* peut remonter au neuvième siècle; ou même au huitième, en suivant la chronologie de Clavigero; dans tous les cas, elle est de beaucoup antérieure à l'arrivée des Aztèques à Chapultepec.

Lorsque l'empire chichimèque s'organisa sur les ruines de celui des Toltèques, les nouveaux venus n'étaient plus à moitié barbares; ils s'étaient civilisés au contact de leurs prédécesseurs; aussi, lorsque Texcoco devint la capitale de l'empire d'Acolhuacan, c'est à dire des Chichimèques, ceux-ci cultivaient déjà les arts et les sciences, et possédaient à un très haut degré l'art de reproduire la pensée par l'écriture didactique. Texcoco eut d'immenses archives comme l'ancienne Tula; l'État payait les archivistes; les documents historiques s'augmentaient tous les jours, grâce à l'intelligence des peintres chargés de reproduire les faits nouveaux et de recopier les manuscrits anciens, détériorés par le temps. L'État payait également des professeurs chargés d'expliquer les hiéroglyphes, d'après les lois arrêtées comme les règles d'une grammaire.

Les Aztèques ayant imité les Chichimèques, comme ceux-ci avaient copié des Toltèques, lorsque les Espagnols arrivèrent au Mexique, ils trouvèrent une immense quantité de monuments historiques, de lois et de livres de toutes sortes sur les coutumes, les événements, et la civilisation de tous ces peuples. Malheureusement, D. Juan de Zumarragua, premier archevêque de Mexico, brûla toutes ces archives, sous le prétexte de zèle religieux. L'incendie n'a épargné que les doubles, les copies et les exemplaires disséminés dans les villes, les villages et les maisons particulières. Le chevalier

Boturini avait recueilli un nombre important de ces manuscrits échappés au feu, lorsqu'il fut incarcéré et sa collection dispersée. M. Aubin a retrouvé une bonne partie de la collection Boturini et d'autres manuscrits que le chevalier n'avait pas. Les révolutions du Mexique, depuis l'indépendance, ont causé la destruction ou la dispersion de plusieurs de ces manuscrits qui restaient encore dans les couvents ou les bibliothèques publiques, mais les principaux avaient été déjà traduits, et c'est ainsi que nous possédons une histoire assez exacte de ces anciennes civilisations disparues.

Étant à Mexico, je voulus entreprendre la publication d'un dictionnaire hiéroglyphique mexicain, mais je m'aperçus bientôt que M. Ramirez, alors ministre des affaires étrangères en avait presque terminé un; il composait, en outre, une grammaire, semblable à celle de M. Champollion sur les hiéroglyphes égyptiens. Le ministre, un peu malin, prit même cet écrivain pour modèle et suivit son système, parce que le savant égyptologue avait dit, sans aucun motif, que les hiéroglyphes mexicains ne se prêtaient pas aux mêmes combinaisons que ceux de l'Égypte. Je prends donc date du travail de M. Ramirez, et j'espère que, la politique ne l'occupant plus, il publiera bientôt ce double travail remarquable à tous les égards.

La prononciation de tous les mots aztèques, bizarres pour nous, est douce et facile. L'*x* se prononce comme *ch*, dans chimie : le *ch* se prononce comme *tch* dans Tchernaïa : les deux *ll* ne sont jamais mouillées et se prononcent comme dans mollement. En aztèque, il y a cinq déclinaisons : les noms terminés en *tl*, de la première, changent leur terminaison en *mè* pour le pluriel : ex. *Yhcatl*, brebis; pl. *Yhcamè*, des brebis. Les noms de peuples et de professions perdent leur finale pour former le pluriel : ex. *Mexicatl*, un Mexicain; pl. *Mexicà*, des Mexicains. Quelques-uns répètent leur première consonne : ex. *Teotl*, Dieu; pl. *Teteo*, des dieux; *Coatl*, serpent; pl. *Cocoa*, des serpents.

Les noms de la seconde déclinaison, terminés en *tli*, *li*,

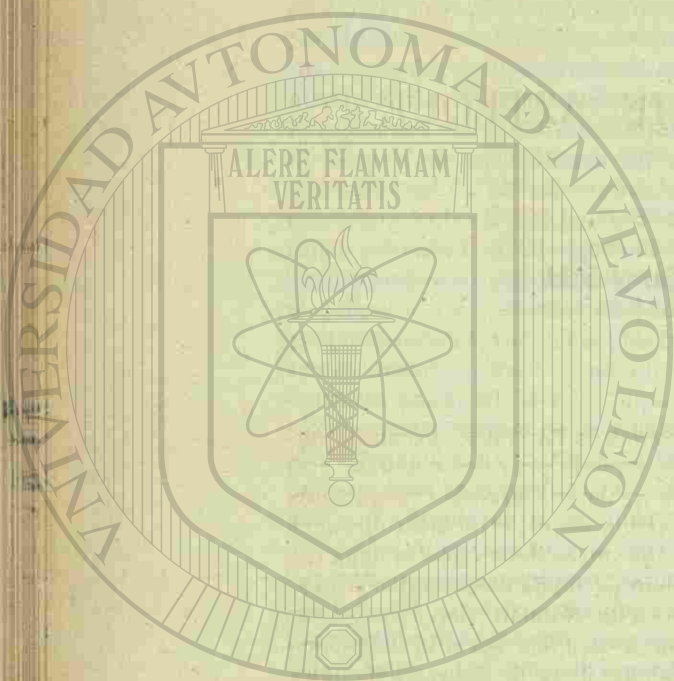
in, changent ordinairement leur terminaison en *tin* pour former le pluriel : ex., *tochtli*, lapin ; pl. *totochtin*, des lapins. Les mots de la troisième déclinaison, terminés en *c*, qui, changent *c*, qui, en *què*, ou ajoutent à, *ò*, *è* ; ex., *huchuè*, vieil, vieux ; pl., *huchetquè*, vieux. A la quatrième déclinaison appartiennent les diminutifs *zintli*, *tontli*, souvent écrits *tzin*, *ton*, par abréviation, font leur pluriel en changeant leurs dernières syllabes, en *zintin*, *tontin* : ex., *conetzintli*, petit enfant ; pl., *conetzintin*, petits enfants ; *chichiton*, petit chien ; pl., *chichitoton*, petits chiens. La cinquième déclinaison comprend tous les noms composés du possessif *no* qui changent la dernière syllabe de leur pluriel en *huan* : ex., *chihuatontin*, petites femmes ; pl., *nochihuatotnhuan*. Ces quelques mots aztèques suffiront pour donner une idée de la nature des terminaisons et pour aider la prononciation des noms qu'on lira dans le courant de cette histoire.

Les archives de Mexico m'ont servi pour faire l'historique des vice-rois qui se sont succédé dans la Nouvelle-Espagne depuis Fernand Cortez jusqu'à l'indépendance. Ces archives commencent au 8 mars 1524. Les archives générales de tout le Mexique furent recueillies, en 1790, par les soins du vice-roi, comte de Revilla-Gigedo. D. Lucas Alaman, historien distingué et ministre des affaires étrangères sous la république, les développa en 1823, en réunissant toutes les archives disséminées dans les collèges et les établissements publics. Ces archives furent saccagées, pillées et vendues, lors de la révolution du 15 juillet 1840. Rétablies de nouveau, de nouveau dispersées, elles arrivèrent enfin à la situation actuelle sous l'habile direction de M. Manuel Orozco y Berra, secondé par le zèle de M. Fernando Ramirez. Elles sont encore assez importantes pour mériter d'être consultées dans un travail comme celui-ci, entrepris lors de mon troisième séjour au Mexique.

Paemi les hommes vraiment remarquables, dont la réputation n'est pas à la hauteur de leurs connaissances dans toutes les branches de la science, et dont les ouvrages, les

conseils ou les entretiens m'ont beaucoup servi dans mes travaux, je dois citer M. Orozco y Berra, auteur de la *Geografía de las lenguas y carta etnográfica de Mexico*, et de plus de mille articles ou opuscules sur l'histoire de son pays ; M. Fernando Ramirez, dont la carrière politique et son antipathie contre les étrangers n'enlèvent pas son mérite comme savant ; M. Francisco Pimentel, aussi noble de caractère et de naissance qu'intelligent, qui a publié sur les langues du Mexique et d'autres sujets des ouvrages de la plus haute importance ; MM. Lacunza, Lafragua et tant d'autres historiens que l'Europe envierait, si l'Europe les connaissait ; leurs noms rempliraient une page. A Mexico, il n'existe, proprement dit, qu'une seule société de savants, c'est la *Société de géographie et de statistique*, dont j'ai l'honneur d'être membre ; quoique ce détail pourrait donner à mon jugement un caractère de partialité, je dois pourtant déclarer que j'ai rarement vu une réunion d'hommes aussi modestes, aussi érudits et d'une valeur d'autant plus grande, d'autant plus méritoire, que les sciences n'étant encouragées sous aucune forme au Mexique, elles ne peuvent se développer que par des efforts individuels que rien ne doit rebuter.

Ces renseignements m'ont paru indispensables pour montrer que je ne me suis servi que des matériaux les plus sérieux et les plus authentiques pour raconter les événements passés dans les trois périodes qui divisent, jusqu'à nos jours, l'histoire du Mexique.



MONARCHIE AZTÈQUE

1160-1521

Les Aztèques, derniers colons de l'Anahuac, vécurent jusqu'en 1160 de l'ère vulgaire, dans la province d'Aztlan, d'où leur vint le nom d'Aztèques qu'ils conservèrent jusqu'après la construction de Mexico. Aztlan située, d'après les uns dans l'Asie orientale, et d'après les autres dans une des deux Californies, faisait probablement partie de cette agglomération d'États, sinon de la confédération Nahuatl. Cette confédération ou cette agglomération de peuples ayant la même origine me paraît devoir se placer dans le Nouveau-Mexique, depuis les bords du Rio-Grande jusqu'à ceux du Gila, du Colorado et les plages de la mer Vermeille ou golfe de Californie. Les historiens les plus autorisés de la Nouvelle-Espagne disent, à propos de l'unité d'origine de ces peuples : — « Les Nahoas — ou Nahuatl — étaient ceux qui parlaient la langue mexicaine, quoiqu'ils ne la prononçassent pas d'une manière aussi claire que les parfaits Mexicains. Ces Nahoas s'appelaient aussi Chichimèques et disaient provenir de la génération des Toltèques qui restèrent dans leur pays; lorsque les autres l'abandonnèrent... Ces Toltèques parlaient la langue

mexicaine, quoique moins parfaitement qu'on ne la parle aujourd'hui... Il reste à dire que tous ceux qui parlent la langue mexicaine et s'appellent Nahoas sont descendants des Toltèques... Les Tépanèques, les Acolhuas, les Chalqueños, les Xuexotzincas, les Tlaxcalteques et d'autres tribus sont Nahoas et portèrent le nom de Nahuatls. » — Sahagun, etc.

La cause de l'émigration aztèque vers le sud dut être la même que celle qui poussait les nations, à certaines époques de leur développement social, vers des contrées plus riches et moins peuplées. La légende s'est emparée de cette exode pour lui donner le caractère mystérieux qui se rencontre fréquemment au début de ces grands déplacements des peuples. Voici cette légende telle que la racontent les peintures mexicaines.

Parmi les Aztèques se trouvait un personnage très important du nom de Huitziton qui, depuis longtemps, cherchait à décider ses compatriotes à changer de pays. Un jour il entendit un oiseau crier sur un arbre le mot : — *tihui! tihui!* — Allons-nous-en! allons-nous-en — première personne du pluriel de l'indicatif présent du verbe *tau*, aller, s'en aller.

— Huitziton crut voir dans cette circonstance un moyen d'obtenir ce qu'il désirait. Il fit appeler immédiatement un autre grand personnage, nommé Tecpaltzin, et lui faisant remarquer le cri de l'oiseau :

— « Ami Tecpaltzin, lui dit-il, n'entendez-vous pas ce que nous dit cet oiseau! Ce *tihui! tihui!* qu'il nous répète à chaque instant, que veut-il dire sinon que nous devons quitter ce pays et en chercher un autre? Obéissons donc à sa voix, et prenons garde de nous attirer son courroux par nos retards et notre dédain. »

Tecpaltzin se rendit au conseil de Huitziton et tous deux eurent bientôt décidé la majorité du peuple à les suivre vers le sud. Le voyage commença dans le courant de l'année 1160, d'après les historiens les plus accrédités. Torquemada dit que l'on voit dans tous les anciens hiéroglyphes, représentant ce voyage, un bras de mer. Boturini affirme que c'est le

golfe de Californie; selon lui, les Aztèques seraient allés d'Aztlan en Californie et de la Californie à Culiacan, ville située sur les côtes du Sinaloa. D'autres écrivains pensent que ce bras de mer n'est autre que le Rio Colorado du Nouveau-Mexique qui se jette dans le golfe de Californie. Cette opinion paraît très rationnelle, car les Aztèques n'étaient pas à cette époque capables de construire des navires en assez grand nombre et assez vastes pour transporter une nation entière à travers ce golfe qui a deux degrés de largeur en certains endroits, sur neuf de longueur. Pour voyager sur mer il faut, en outre, des connaissances astronomiques que les Aztèques n'avaient pas encore.

Depuis Clavigero, jusqu'à M. de Humboldt, des hommes très remarquables ont voulu voir dans le tableau historico-hiéroglyphique de l'émigration des Aztèques, dont l'original est au musée de Mexico, et dans les peintures dont parle Torquemada, une image du déluge, et dans l'oiseau de Huitziton, la colombe de Noé. M. Fernando Ramirez, dans la publication qu'il a faite de ce tableau, prouve que c'est une erreur, et M. Orozco y Berra, un des historiens et des antiquaires les plus érudits du Mexique, nie également cette interprétation. Il ne faut pas oublier, du reste, que les écrivains mexicains, espagnols ou natifs, depuis la conquête jusqu'au siècle dernier, ont eu, pour la plupart, la manie de latiniser, c'est à dire de christianiser l'histoire et la théologie des Indiens du nouveau monde. C'est aux écrits de cette époque que l'on doit les fables propagées en Europe par les compilateurs de ces ouvrages.

On a voulu voir dans les *Casas Grandes*, très nombreuses le long de la vallée du Gila, des traces de la première station des Aztèques; cela semble peu probable, car ce peuple paraît moins civilisé que ne l'étaient les Chichimèques lorsqu'ils entreprirent leur émigration sous Xolotl, et ces Indiens étaient si peu constructeurs qu'ils vivaient la plupart du temps, comme les troglodytes, dans des cavernes. Ce n'est que fort tard que les Aztèques ont construit des monu-

ments en pierre; ils habitaient ordinairement des cabanes de roseaux, de chaumes ou en briques sèches. C'est pourquoi, les auteurs mexicains modernes nous paraissent être dans le vrai, quand ils attribuent aux Toltèques la construction des *Casas-Grandes* et des autres monuments dont j'ai parlé plus haut. Du reste, l'architecture de ces monuments ne ressemble à aucune autre des constructions connues positivement pour être l'œuvre des Aztèques.

Les matériaux de construction qu'ils avaient sous la main et le degré de leur civilisation, depuis leur entrée sur le territoire qu'ils envahissaient jusqu'à leur arrivée sur le plateau de l'Anahuac, étaient à peu près les mêmes. Bois, pierre, ennemis, ils en ont toujours eu, pourquoi donc auraient-ils construits de véritables forteresses au commencement de leur émigration, pour habiter ensuite des cabanes de roseaux ou de briques sèches à leur dernière station? Il ne faut pas oublier non plus que lorsque Corona, gouverneur de Culiacan, partit en 1539 pour faire la conquête du Nouveau-Mexique, il trouva, comme je le dis dans mon *Voyage aux grands Déserts*, un grand nombre de *Casas Grandes* encore habitées.

Quoi qu'il en soit, des traces matérielles laissées par les Aztèques pendant leur émigration vers le sud, on peut marquer leur itinéraire d'après leurs peintures et leurs traditions. Des environs du Gila, ils se dirigent d'abord vers le sud-est, passent par l'ouverture pratiquée naturellement entre la Sierra del Pinal et la Sierra Madre; ils s'arrêtent ensuite au Chihuahua, entre Janos et Galenna et prennent possession des *Casas Grandes* qu'ils trouvent en cet endroit. Après une station dans ce district, ils traversent les montagnes des Tarahumares, la partie septentrionale du pays des Tepehuanes et débouchent à Hueicolhuacan, appelé aujourd'hui Culiacan, en face de la Basse-Californie. Les traditions et des fortifications érigées par les habitants de ces provinces pour se défendre contre les envahisseurs prouvent l'exactitude de cet itinéraire et de celui qui va suivre.

Il paraît, d'après les anciens manuscrits hiéroglyphiques, que les Aztèques se construisirent des maisons à Culiacan, et qu'ils semèrent des grains pour se nourrir. Ils firent pareillement une statue en bois représentant Huitzilopochtli, — leur divinité protectrice — dont on voit ici le nom pour la première fois dans leur histoire. Afin de se la rendre favorable pendant le voyage, ils placèrent cette idole sur un siège en joncs et en roseaux, appelé *teoicpalli* — siège de Dieu, — et ils en confièrent le transport à des hommes, chargés des fonctions sacerdotales, nommés *teotlamacazque*, c'est à dire serviteurs de Dieu qui portaient l'idole sur leurs épaules.

De Culiacan, les émigrés se dirigent vers l'est sud-est, et s'arrêtent à Chicomoxtoc. On ne sait où se trouvait cette localité; il faut peut-être la placer au sud-ouest de Zacatecas à l'endroit appelé la Quemada, près de Villanueva, où l'on voit encore les ruines d'une grande ville. Il est en effet à présumer que les Toltèques, les Chichimèques et les Aztèques suivirent, dans les mêmes latitudes, à peu près le même itinéraire, et que la tradition les guidait beaucoup dans leur marche. Si cette théorie n'est pas exacte pour les émigrations générales, elle l'est positivement pour les émigrations partielles. Naturellement, il y eut des exceptions, et des colonies allèrent s'établir à droite et à gauche de la route généralement suivie, mais ces exceptions durent être rares. Cette partie du chemin, étant aride et montagneuse, fut très pénible pour les voyageurs. Soit à cause des fatigues endurées, soit à cause des dissensions-survenues entre les différentes tribus dont se composait la nation aztèque, soit enfin pour trouver plus facilement à se nourrir en route, les tribus se séparèrent alors et se mirent à voyager par petits groupes. Celles connues depuis sous les noms de Xochimilcas, Tépanèques, Acolhuas ou Colhuas, Chalqueños, Tlahuiques et Tlaxcaltèques continuèrent leur chemin directement sur Mexico, et nous les avons vues très bien accueillies par Xolotl. Les Mexicains proprement dits, restèrent pendant neuf ans à Chicomoxtoc.

Après ce long repos, les Aztèques descendent encore vers le sud en passant par Ameca, Cocula, Zayula, Colima, jusqu'à Zatacula; puis, traversant le Michoacan ils arrivent à Tula, en 1196. Entre Chicomoxtoc et Tula, ils s'arrêtent quelque temps à Coatlicamac et se divisent en deux fractions ou partis qui, par la suite, se suscitèrent mutuellement de graves ennuis. La cause de cette division est expliquée de différentes manières. Un apologue, sinon un fait légendaire nous apprend que deux paquets apparurent surnaturellement au milieu du camp aztèque. Dans le premier on trouva une pierre précieuse, au sujet de laquelle il y eut une grande querelle, chacun voulant l'avoir. Dans le second, on ne vit que deux morceaux de bois qui furent rejetés comme n'étant d'aucune utilité, mais Huitziton les ramassa, les trouvant plus utiles que la pierre précieuse, en disant que par la friction on en obtiendrait du feu. Les partisans de la pierre précieuse prirent le nom de Tlatelolcos, après la fondation de Mexico; les autres furent nommés Mexicains ou Tenochchi. Néanmoins, ils ne s'isolèrent pas en route, et cheminèrent conjointement à cause de l'intérêt qu'ils avaient à voyager ensemble sous la protection de leur idole.

Il n'est pas étonnant de voir ce peuple aller ainsi à l'aventure et n'arriver à quelques lieues du terme de son voyage qu'après avoir fait presque le double du chemin. Il ne faut pas oublier que les Aztèques n'avaient aucun but arrêté; ils cherchaient un pays fertile et convenable à leur établissement; quand ils croyaient l'avoir trouvé, ils s'arrêtaient; puis, voyant que ce pays ne répondait pas à leurs espérances ils se remettaient en route, suivant la configuration du sol, les cours d'eau, la nature des montagnes, l'abondance du gibier et des ressources naturelles. Ils laissaient derrière eux les invalides, les paresseux, en un mot tous ceux que l'incertitude du lendemain ou les fatigues du voyage effrayaient. Ces groupes se sont ensuite développés; ils ont formé des tribus plus ou moins grandes, ou bien se sont mélangés avec d'autres tribus voisines, et de là sont venus ces

amalgames de langues et de races qui rendent aujourd'hui très difficile le classement anthropologique et la géographie ethnologique des anciennes nationalités mexicaines.

Les Aztèques demeurèrent neuf ans à Tula et onze ans dans les environs, ils arrivèrent en 1216 à Zumpango, grande ville située au nord de la vallée de Mexico et près du lac de Zumpango. Tochpanecatl, seigneur de cette ville, les reçut très bien; non seulement il leur procura les moyens de se loger et de s'établir sur son territoire, ce qui prouverait qu'ils n'étaient plus en très grand nombre, mais il leur demanda pour son fils Ilhuicatl, la main de Tlacapantzin, fille d'un des chefs aztèques. De ce mariage descendirent les rois mexicains comme on le verra par la suite.

Après sept ans de séjour à Zumpango, les Aztèques allèrent à quelques lieues de là, à Tizayocan avec Ilhuicatl et Tlacapantzin qui mit au monde un fils appelé Huitziluhuitl. A cette époque Xochiatzin, seigneur de Cuautitlan épousa une jeune fille aztèque. De Tizayocan, ils passèrent à Tlaxtepec, puis à Tepeyacac où se trouve aujourd'hui le village de Guadalupe. Toutes ces localités sont voisines des bords du lac de Texcoco, près duquel les Aztèques demeurèrent vingt-deux ans. Aussitôt que les Aztèques parurent dans ce pays, Xolotl, roi des Chichimèques ordonna qu'ils fussent bien accueillis. Mais Tenancacaltzin, seigneur de Tepeyacac leur ayant suscité bien des embarras ils se rendirent, sous le règne de Nopaltzin, en 1245, à Chapultepec, petite colline située sur les bords du lac, à trois kilomètres environ de la ville actuelle de Mexico.

Plusieurs seigneurs des villes voisines et principalement celui de Xaltocan leur ayant fait souffrir de nouvelles persécutions, les Aztèques se cherchèrent un refuge sur les petites îles qui fourmillaient au sud du lac de Texcoco et dans les bas-fonds de ce district. Ils menèrent pendant cinquante ans dans ces endroits une vie misérable, vivant de poissons, d'insectes et de racines aquatiques. Leurs vêtements étant usés et ne pouvant s'en procurer d'autres, ils s'en firent avec

les feuilles des plantes qui croissaient dans le lac, et se construisirent des cabanes avec des roseaux et des joncs. A toutes ces misères, déjà si grandes, vint se joindre l'esclavage.

L'an 1314, Coxcox, seigneur de Colhuacan, ne voulant pas que les Aztèques s'établissent sur son territoire, sans lui payer un tribut, leur fit la guerre et, les ayant vaincus, les réduisit en esclavage. Selon quelques écrivains, ce serait par surprise que les Aztèques auraient été faits prisonniers par les Colhuas. Invités à venir s'établir plus commodément sur la terre ferme, les Aztèques se seraient empressés de quitter leurs îles insalubres et les Colhuas se jetant sur eux les auraient pris et emmenés en captivité à Tizapan, petite ville faisant partie de l'État de Colhuacan.

Peu d'années après cet événement, les Colhuas étant en guerre avec les Xochimilcas, leurs voisins, et ayant été toujours battus dans les différentes rencontres qu'ils eurent ensemble, se virent obligés de se servir de leurs prisonniers. Ils leur ordonnèrent de se préparer au combat et de fabriquer eux-mêmes les armes dont ils avaient besoin. Les Aztèques, croyant trouver dans cette occasion le moyen de se réconcilier l'affection de leurs maîtres, s'armèrent immédiatement de couteaux en obsidienne, de boucliers en roseau et de gros et longs bâtons pointus, durcis au feu, qui devaient leur servir d'arme défensive et de point d'appui pour sauter les fossés et marcher dans les bas-fonds du lac. A la première bataille qui eut lieu, les Aztèques se battirent sur terre et sur l'eau; ils tuaient ou coupaient les oreilles à tous les Xochimilcas qu'ils rencontraient et se conduisirent avec tant de valeur que la victoire des Colhuas fut complète. Les Xochimilcas effrayés d'une telle défaite ne se crurent plus en sûreté dans leur ville et se réfugièrent dans la montagne.

A cette époque, la valeur des soldats, parmi les nations mexicaines, ne se jugeait pas par le nombre des hommes tués sur le champ de bataille, mais par celui des prisonniers

faits en combattant. Les soldats colhuas amenèrent donc leurs prisonniers à leur général pour être félicités ou récompensés selon leur mérite. Les Aztèques n'en avaient pris que quatre qu'ils avaient cachés dans le but de les sacrifier, mais ils montrèrent d'énormes paniers remplis d'oreilles qu'ils avaient coupées aux Xochimilcas, et le nombre en était si grand que les Colhuas en demeurèrent confondus.

Retirés dans leur résidence de Huitzilopochco, les Aztèques élevèrent un autel à leur divinité protectrice et demandèrent à Coxcox une chose précieuse pour offrir à leur dieu le jour de la dédicace de son autel. Le chef des Colhuas leur envoya par mépris un oiseau mort et des immondices enveloppées dans de vieux chiffons. Les Aztèques offensés remirent à plus tard le soin de se venger et placèrent en attendant sur l'autel un couteau d'obsidienne et des herbes odorantes. Le jour de la dédicace, Coxcox vint avec toute la noblesse du pays assister à la cérémonie. Les Aztèques s'habillèrent de leur mieux et commencèrent des danses; puis, ayant fait sortir de leur cachette les quatre prisonniers xochimilcas, ils les firent danser et les sacrifièrent ensuite sur une pierre en leur ouvrant la poitrine avec le couteau d'obsidienne, leur enlevant le cœur et l'offrant encore fumant à leur dieu. Les Colhuas éprouvèrent une telle horreur à la vue de ce sacrifice humain, le premier dont il est fait mention dans l'histoire du Mexique, que de retour à Colhuacan ils se décidèrent à renvoyer leurs esclaves. Coxcox leur ordonna de quitter immédiatement son territoire et d'aller où bon leur semblerait.

Les Aztèques, heureux de recouvrer leur liberté, retournèrent vers le nord et s'installèrent à Acatzintlan, petite localité située entre les deux lacs et à laquelle ils donnèrent le nom de Mexicalzinco, qui a la même signification que Mexico. Mais ne le trouvant pas assez commode ou voulant s'éloigner davantage des Colhuas, ils s'approchèrent d'un endroit appelé Iztacalco où ils demeurèrent deux ans, et finirent enfin par s'installer dans l'île où se trouve actuellement

Mexico. Ils virent sur cet île un nopal, — en mexicain *tenoch* ou *nochtli*, — qui poussait du milieu d'une pierre, et un aigle sur ce nopal qui mangeait un serpent; c'est à cause de cette particularité qu'ils donnèrent le nom de Tenochtitlan à leur ville, et que les Mexicains prirent ensuite pour armes un aigle dévorant un serpent sur un nopal.

Aussitôt que les Aztèques se furent installés, ils édifièrent une cabane en l'honneur de Huitzilopochtli; lors de l'inauguration de ce premier temple, ils sacrifièrent un Colhua; d'autres cabanes de roseaux et de joncs s'élevèrent autour du temple et formèrent le noyau de Tenochtitlan, qui prit bientôt le nom de Mexico, c'est à dire résidence de Mexitli — autre nom que portait indifféremment le dieu Mars des Mexicains, leur Huitzilopochtli, — la syllabe *tli* étant remplacé par *co*, sorte de préposition qui correspond à *en*, *dans*.

La fondation de Mexico, d'après les calculs les plus probables, eut lieu l'an II *Calli*, correspondant à l'année 1325 de l'ère vulgaire, sous le règne de Quinantzin, roi chichimèque. Quoique libres, les Mexicains n'en étaient pas plus riches; sans terre à semer, sans habits pour se couvrir, ils eurent encore à subir bien des privations, mais la nécessité les rendit industrieux. La petite île de Tenochtitlan étant insuffisante pour les besoins de la population, ils se construisirent des digues et des quais pour recevoir d'autres habitations; ils firent le commerce des poissons qu'ils prenaient à la pêche et des oiseaux aquatiques qu'ils tuaient à la chasse. Ils firent mieux, au moyen des racines, de branches d'arbres, de gazons, de terre et de boue ils se construisirent d'immenses jardins flottants appelés *chinampas* sur lesquels ils semaient et récoltaient du maïs, du piment, des citrouilles et des haricots qui sont encore les mets favoris des Mexicains.

Les Aztèques vécurent ainsi pendant treize ans unis, malgré les dissentiments des deux factions dont j'ai déjà parlé; mais en 1338, la discorde, transmise de père en fils, finit par éclater. Les partisans de la pierre précieuse allèrent

s'établir sur une île voisine, grand amas de sable appelé Xaltiloeco qui prit ensuite le nom de Tlatelolco lorsqu'il fut aplani. Ces deux îles furent plus tard réunies par des chaussées. Les Mexicains de Tenochtitlan commencèrent à se trouver à leur aise par le développement de leur commerce; ils embellirent leur ville et la divisèrent en quatre quartiers, à chacun desquels ils donnèrent une divinité protectrice; le temple de Huitzilopochtli était au centre et devenait de jour en jour l'objet d'une plus grande vénération.

C'est à cette époque qu'ils envoyèrent une ambassade au roi de Colhuacan pour le prier de leur donner une de ses filles, à l'effet de la consacrer comme mère de Mexitli. Le roi, soit par orgueil d'avoir une fille déesse, soit par crainte des Mexicains, s'empressa de leur accorder ce qu'ils demandaient; il vint même à Mexico pour assister à l'apothéose de sa fille; mais celle-ci, à peine arrivée, était sacrifiée, écorchée, et sa peau servit à couvrir un jeune guerrier des plus valeureux de la nation. Lorsque le roi fut introduit dans le sanctuaire, il vit ce jeune homme debout près de l'idole et recouvert de la peau sanglante de la victime, il aperçut ensuite le cadavre écorché de sa fille; l'horreur et le désespoir lui firent pousser des cris de vengeance et se sauvant à Colhuacan, il passa le reste de sa vie à pleurer sa fille; mais il n'osa pas la venger. Celle-ci fut déclarée déesse, sous le nom de Teteoinan, c'est à dire mère honoraire de tous les dieux.

Le gouvernement des Aztèques était aristocratique jusqu'à l'année 1352. La nation obéissait alors à un corps composé de personnes les plus respectables par leur naissance et leur sagesse; vingt nobles gouvernaient le peuple à l'époque de la fondation de Mexico. L'exemple de leurs voisins les Chichimèques, les Tépanèques et les Colhuas les engagea à faire une monarchie de leur petit État, espérant par ce moyen donner plus de lustre à leur gouvernement et plus de bien-être à la nation.]

Acamapitzin fut élu souverain à l'unanimité des électeurs, nobles ou plébéiens; c'était un des plus prudents et des plus illustres personnages de Tenochtitlan; fils d'Opochtli, noble aztèque, et d'Atozotli, princesse de la maison royale d'Acolhuacan, il descendait de Tochpanecatli, seigneur de Zumpango, qui reçut si bien les Aztèques quand ils arrivèrent dans cette ville. Comme il n'était pas encore marié, les Mexicains envoyèrent une ambassade auprès des rois de Tacuba et d'Azcapozalco demander la main d'une de leurs filles pour Acamapitzin, mais ceux-ci ayant refusé dédaigneusement, ils en envoyèrent une troisième à Acolmiztli, seigneur de Coatlichan qui leur accorda sa fille Tlancueitl.

Les Tlatelolcos imitèrent les Mexicains de Tenochtitlan, et demandèrent au souverain tépanèque d'Azcapozalco, sur le territoire duquel se trouvait Tlatelolco, un roi pour les gouverner. Celui-ci leur donna son fils Quaquauchpitzahuac qui fut couronné premier roi de Tlatelolco l'an 1353. Il est probable que les Tlatelolcos, en faisant cette demande, soit pour flatter, soit pour irriter le roi contre leurs rivaux de Tenochtitlan, exagérèrent l'ambition des Mexicains, dénaturèrent le but du changement de forme de leur gouvernement, car, peu de jours après l'installation de Quaquauchpitzahuac, son père rassembla ses conseillers et leur dit :

— « Que vous semble, nobles Tépanèques de l'attentat des Mexicains? Ils se sont introduits dans nos domaines, ils augmentent leur ville, agrandissent leur commerce et ce qui est pire encore, ils se sont permis d'élire pour souverain un de leurs nationaux, sans nous demander notre autorisation. S'ils font de telles choses en ce moment, que ne feront-ils pas lorsqu'ils auront développé leurs forces? N'est-il pas à craindre que plus tard, au lieu de nous payer le tribut que nous leur avons imposé, ils ne nous obligent à leur en payer un, et que leur monarque ne désire devenir aussi le souverain des Tépanèques? Je crois donc nécessaire d'augmenter leur tribut de telle sorte qu'ils s'épuisent à travailler pour le

payer ou bien que ne le payant pas, nous les obligions à quitter notre État. »

Cette résolution fut applaudie et le roi fit dire aux Mexicains que trouvant trop minime le tribut qu'ils payaient, il le doublait; en outre, il leur ordonnait d'amener plusieurs milliers de saules et d'arbres pour planter sur les chemins et dans les jardins d'Azcapozalco, ainsi qu'un jardin flottant sur lequel seraient semées toutes les plantes usuelles dans l'Anahuac. Les Mexicains qui n'avaient eu à fournir jusqu'alors qu'un nombre très limité de poissons et d'oiseaux aquatiques, s'affligèrent beaucoup de ce surcroît de taxes; ils craignaient surtout qu'on ne les augmentât par la suite. Ils firent néanmoins tout ce qui leur était ordonné. L'année suivante le tribut fut encore augmenté, et chaque année, le roi ajoutait à ces surcharges la demande d'un présent difficile ou dangereux à se procurer. Cette dure oppression dura cinquante ans environ.

Pendant ce temps, Acamapitzin, affligé de la stérilité d'Iancueitl, avait épousé Tezcatlamiahuatl, fille du seigneur de Tetepanco, de laquelle il eut plusieurs fils, parmi lesquels il faut citer Huitzilihuitl et Chimalpopoca. Les deux princes vécurent en bonne intelligence, et Iancueitl se chargea même de l'éducation d'Huitzilihuitl. Acamapitzin avait également plusieurs concubines, dont une, esclave, mit au monde Itzcoatl, un des plus célèbres souverains de l'Anahuac. Malgré la tyrannie des Tépanèques, Acamapitzin régna pacifiquement pendant trente-sept ans. Sous son règne la population mexicaine s'augmenta considérablement; quelques édifices en pierres furent construits dans Mexico, et l'on commença les canaux qui devaient servir à la beauté de la ville, autant qu'à l'utilité des habitants. Avant de mourir il rassembla les magnats de Mexico, leur recommandant ses femmes, ses enfants et le bien de la nation; il leur dit qu'ayant reçu la couronne de leurs mains, il la leur rendait pour qu'ils puissent la donner à celui qu'ils jugeraient devoir la porter le plus dignement, et qu'il regrettait en mou-

rant de laisser les Mexicains tributaires des Tépanèques. Sa mort eut lieu l'an 1389, et causa une vraie douleur parmi le peuple; malgré la misère des Mexicains, ils lui firent des obsèques aussi solennelles que possible.

D'après Sigüenza, il y eut à la mort d'Acamapitzin, un interrègne de quatre mois, probablement causé par les discussions de la noblesse pour régler le nombre des électeurs et le cérémonial du couronnement. C'est le seul dont parlent les anciens historiens dans l'histoire de la monarchie aztèque. Les électeurs une fois rassemblés, le plus vieux d'entre eux leur dit :

— « Nobles Mexicains, la perte de notre roi est certainement une grande calamité; personne ne doit plus la pleurer que nous, qui étions les plumes de ses ailes et les paupières de ses yeux. Ce malheur nous est d'autant plus funeste que nous restons sous le joug des Tépanèques, à la honte du nom mexicain. Vous qui sentez mieux la nécessité de remédier au mal qui nous opprime, pensez à élire un roi animé du zèle d'honorer notre puissant dieu Huitzilopochtli, qui puisse venger avec son bras les affronts faits à notre nation, et qu'il prenne à l'ombre de sa demeure les orphelins, les veuves et les vieillards. »

A la suite de cette brève harangue, les votes s'étant portés sur Huitzilihuitl, il fut élu souverain de Mexico. Les électeurs allèrent immédiatement auprès du nouveau monarque, le conduisirent au *tlatocapalli*, c'est à dire, au trône, sur lequel ils le firent asseoir; ils lui mirent ensuite la *copilli*, ou couronne sur la tête, et les uns après les autres lui prêtèrent obéissance. Un des électeurs lui dit alors :

— « Généreux jeune homme, ne soyez pas intimidé par la nouvelle charge qui vous a été imposée, d'être le chef d'une nation enfermée entre les joncs et les roseaux de cette lagune. Certainement c'est un malheur d'avoir un royaume aussi petit, planté sur un territoire étranger et de gouverner un peuple, libre autrefois, et devenu tributaire des Tépanèques. Mais consolons-nous, puisque nous sommes sous la

protection du grand dieu Huitzilopochtli, dont vous êtes l'image et dont vous occupez la place. La dignité à laquelle vous avez été élevé ne doit pas vous servir de prétexte à la mollesse et à l'oisiveté, mais bien de stimulant pour le travail. Ayez toujours devant les yeux l'exemple de votre illustre père, qui n'épargna jamais aucune fatigue pour le bien de son peuple. Seigneur, nous désirerions vous faire des présents dignes de votre personne, mais puisque la fortune ne nous le permet pas, daignez accepter nos vœux et la fidélité constante que nous vous promettons. »

Huitzilihuitl n'étant pas marié lorsqu'il monta sur le trône, les Mexicains voulurent obtenir pour lui la main d'une princesse d'Azcapozalco, mais pour ne pas éprouver le refus honteux qu'ils essayèrent quand ils firent pareille demande pour Acamapitzin, ils résolurent d'accompagner leur pétition des plus grandes marques de respect et d'humilité. Plusieurs personnages notables allèrent auprès du roi d'Azcapozalco, et se mettant à genoux devant lui, ils lui dirent :

— « Grand seigneur, vous voyez à vos pieds les pauvres Mexicains, espérant obtenir de votre bonté, un bienfait supérieur à leur mérite : mais à qui devons-nous recourir sinon à vous, notre seigneur et notre père? Nous vous supplions, avec le plus profond respect, de compatir à notre maître, votre serviteur Huitzilihuitl. Il est sans femme et nous sans reine. Daignez, seigneur, laisser tomber quelques pierres précieuses de vos mains ou quelques belles plumes de vos ailes; donnez-nous une de vos filles pour régner sur notre pays. »

Tezozomoc, alors roi d'Azcapozalco fut tellement touché de ce discours, très beau en langue aztèque, qu'il leur donna sa fille Aiauhcihuatl, à la satisfaction des Mexicains qui la conduisirent en grande pompe à Mexico, où l'on noua solennellement le vêtement de l'épouse à celui de l'époux, selon l'habitude aztèque dans toutes les cérémonies matrimoniales. La première année de ce mariage naquit un fils appelé Acolnahuacatl. La reine obtint à la naissance de cet enfant la

remise du tribut payé jusqu'alors par les Mexicains aux rois tépanèques. Désirant multiplier ses alliances, Huitzilihuitl épousa plus tard Miahuaxochil, fille du seigneur de Quauhahuac, de laquelle il eut Moctezuma Ilhuicamina, le plus fameux roi qu'eurent les Mexicains.

Techotlalla, fils de Quinantzin, régnait alors à Texcoco ; les trente premières années de son règne furent très pacifiques ; mais Tzompan, dernier descendant de Chiconquauhtli, un des trois princes Colhuas et seigneur de Xaltocan, se révolta contre la couronne, et ses forces étant insuffisantes pour vaincre celles de son souverain, il implora le secours des seigneurs d'Otompan, Meztitlan, Quahuacan, Tecomic, Quauhtitlan et de Tepozotlan. Le roi promit au rebelle le pardon s'il voulait déposer les armes et se soumettre, mais celui-ci se voyant à la tête d'une puissante armée rejeta dédaigneusement l'offre de Techotlalla. L'empereur irrité, envoya contre lui ses troupes auxquelles se joignirent les Mexicains et les Tépanèques, qu'il avait appelés. La guerre dura près de deux mois ; après des combats acharnés la victoire se déclara pour Techotlalla qui fit décapiter Tzompan et tous les chefs des villes insurgées.

La nouvelle alliance contractée par le roi de Mexico avec celui d'Azcapozalco et la gloire acquise par les Mexicains dans la guerre de Xaltocan contribuèrent à l'amélioration matérielle de ce petit État. Jusqu'alors les Mexicains ne s'habillaient qu'avec des toiles grossières, faites avec du fil de maguëy ; à cette époque, grâce à l'extension que prenait leur commerce, ils commencèrent à se vêtir avec des vêtements de coton. Mais ils n'étaient pas encore à bout de leurs épreuves. Maxtlaton, seigneur de Coyoacan et fils du roi d'Azcapozalco, homme ambitieux et cruel comme son père, avait été opposé au mariage de sa sœur Aiauhcihuatl avec Huitzilihuitl ; longtemps il dissimula son ressentiment, mais à la dixième année du règne de son beau-frère, il se rendit à Azcapozalco et convoqua la noblesse pour lui exposer ses plaintes contre les Mexicains et leur roi. Les Tépanèques

permettaient quelquefois le mariage entre frère et sœur, nés de différentes mères, et comme tel était le cas d'Aiauhcihuatl et de Maxtlaton, il est probable que celui-ci aimait sa sœur et voulait se venger de ce qu'Huitzilihuitl l'avait épousée. Peut-être aussi se servait-il de ce prétexte et des craintes qu'inspirait la prospérité croissante des Mexicains pour cacher ses projets ambitieux. Quoi qu'il en soit, Huitzilihuitl fut appelé à Azcapozalco, et comme il était feudataire du roi des Tépanèques il se rendit à cet appel.

Maxtlaton le reçut dans une salle du palais royal, lui fit servir un repas qu'il partagea ; puis, devant tous ses courtisans, il lui reprocha en termes injurieux son mariage avec Aiauhcihuatl :

— « Je pourrais bien vous tuer, ajouta-t-il, mais je ne veux pas qu'il soit dit qu'un prince tépanèque ait mis à mort par trahison un ennemi. Allez-vous-en donc en paix, le temps me donnera l'occasion de me venger d'une manière plus honorable. »

Huitzilihuitl retourna à Mexico le cœur indigné ; il ne tarda pas à sentir les effets de la vengeance de son cruel beau-frère qui montra dès lors la cause réelle de son ressentiment. Maxtlaton craignant que la couronne tépanèque ne vint à tomber sur la tête de son neveu, petit-fils du roi Tezozomoc, et qu'ainsi son peuple ne passât sous la domination des Mexicains, fit mettre à mort Acolnahuacatl, par des assassins qu'il soudoya. Huitzilihuitl, trop faible encore pour se venger, supporta ce malheur avec résignation, espérant pouvoir bientôt en punir l'auteur d'une manière éclatante.

Dans la même année de 1399, qui vit cette tragédie à Mexico, le premier roi de Tlatelolco, Quaquauchpitzahuac mourut en laissant cette ville considérablement agrandie, embellie, ornée de beaux édifices et de beaux jardins. Il eut pour successeur Tlacateotl, dont l'origine est controversée ; certains historiens le disent Tépanèque comme son prédécesseur, et d'autres Colhua. La rivalité qui régnait entre les

deux villes mexicaines contribua beaucoup à leur développement, chacune voulant mieux faire que sa rivale. Les habitants de Mexico avaient tellement multiplié leur parenté avec les nations voisines, augmenté le nombre de leurs canots, et leur agriculture sur de nouveaux chinampas, qu'ils purent célébrer avec une plus grande solennité qu'ils ne l'avaient encore fait la première année séculaire *Tochtli*, correspondant à l'année 1402 de l'ère vulgaire.

En 1406, Techotlalla, empereur chichimèque, mourut, laissant la couronne à son fils Ixtlilxochitl; avant de mourir il donna le conseil à son successeur de s'attirer l'amitié de tous ses feudataires, à cause de l'astuce et de l'ambition de Tezozomoc qui menaçait l'empire d'une guerre prochaine. En effet, après la mort du souverain, Ixtlilxochitl fut immédiatement couronné; à la cérémonie se trouvait tous les feudataires y compris celui d'Azcapozalco qui se rendit dans sa province sans vouloir prêter serment au nouvel empereur. Il convoca le roi de Mexico et de Tlatelolco et leur dit que Techotlalla étant mort après avoir tyrannisé pendant tant d'années le pays, il voulait rendre la liberté à tous les chefs, de manière que chacun pût gouverner son propre État dans une entière indépendance du souverain d'Acolhuacan. Soit par crainte de Tezozomoc, soit pour augmenter leur gloire, les deux rois acceptèrent la proposition qui fut également acceptée par d'autres seigneurs auxquels Tezozomoc confia ses projets.

Ixtlilxochitl, de son côté, fit armer des vassaux et les caciques de Coatlichan, d'Huexotla et d'autres États voisins. Il voulut commander son armée en personne, mais ses courtisans l'en empêchèrent; à sa place il nomma Tochinteuctli, fils du cacique de Coatlichan, et pour aider ou remplacer ce général en chef, en cas de mort ou d'accident, il nomma Quuachxilotl, seigneur d'Ixtapalcoan. La première bataille dut avoir lieu dans la plaine de Quauhtitlan, située à vingt-six kilomètres environ au nord de Mexico. Les troupes rebelles étaient plus nombreuses, mais les troupes impé-

riales mieux disciplinées. Tochinteuctli ravagea six provinces insurgées avant d'arriver sur le champ de bataille. La lutte dura trois ans, pendant lesquels se livrèrent de fréquents combats aux environs de Quauhtitlan et sur les différents territoires des belligérants. Quuachxilotl perdit la vie dans une mêlée. Tezozomoc, voyant enfin son armée diminuer de jour en jour, espéra obtenir, par trahison, les avantages qu'il avait en vain cherchés par les armes. Il demanda la paix. Quoique l'empereur ne pût pas se fier à la foi des Tépanèques, il consentit à suspendre les hostilités, ses soldats étant trop fatigués pour les continuer.

Huitzilihuitl, après avoir régné vingt ans, mourut l'an 1409, c'est à dire vers la fin de cette guerre. Chimalpopoca, son frère, fut élu pour lui succéder, et depuis cette époque les rois mexicains furent toujours choisis parmi les frères ou les neveux du souverain défunt, jusqu'à la chute de l'empire aztèque.

Tandis que Chimalpopoca cherchait à s'affermir sur le trône de Mexico, celui d'Acolhuacan tremblait sous Ixtlilxochitl, la paix que Tezozomoc lui avait demandée était un prétexte pour endormir la sécurité de l'empereur et préparer le succès de ses projets ambitieux. Chaque jour il voyait augmenter le nombre de ses partisans et diminuer celui d'Ixtlilxochitl. Ce malheureux souverain, ne se trouvant plus en sûreté dans sa capitale, erra dans les montagnes voisines, escorté seulement des seigneurs d'Huexotla et de Coatlichan qui lui demeurèrent fidèles. Les Tépanèques ayant intercepté les vivres qu'on faisait passer à son camp, il se vit obligé d'en demander à ses propres ennemis. Il envoya son neveu Cihuacuecuenotzin à Otompan, ville insurgée, pour avoir des secours et prier les habitants de se souvenir de la fidélité jurée à leur monarque; mais Cihuacuecuenotzin, qui se dévouait pour son oncle et savait quel sort l'attendait, fut tué à coups de pierres en remplissant son message. Aussitôt que Tezozomoc fut averti de ce meurtre il fit dire aux seigneurs d'Otompan et de Chalco de lever en secret une ar-

mée, de l'embusquer en face du camp d'Ixtlilxochitl, et d'envoyer au roi deux capitaines des plus courageux qui, sous prétexte de lui faire une communication importante, l'attiraient à l'écart et le tueraient.

L'empereur se trouvait alors dans les environs de Tlaxcala; il tomba dans le piège, sans le soupçonner, et fut assassiné à très peu de distance de son camp, en présence de ses soldats, qui se mirent aussitôt en devoir de massacrer les assassins; mais l'armée des conjurés sortit subitement de son embuscade et mit en déroute les troupes impériales.

A peine put-on sauver le cadavre d'Ixtlilxochitl pour lui donner les honneurs de la sépulture. Le prince héritier, témoin de la fin tragique de son père, dut se cacher dans les buissons pour se soustraire à la fureur de ses ennemis. Ainsi mourut Ixtlilxochitl, l'an 1410, après sept ans de règne; il laissa plusieurs fils parmi lesquels je dois nommer Nezahualcoyotl, prince héritier, né de Matlalcohuatzin, fille d'Acamapitzin, roi de Mexico, qui ne put monter sur le trône, malgré tous ses mérites, tant que vécut Tezozomoc. Ce tyran avait préparé un grand corps d'armée, à l'effet de tomber, après la mort de l'empereur, sur Texcoco, Huexotla, Coatlichan, Iztapalcoan et Coatepec, villes demeurées fidèles à leur souverain. Les habitants qui purent se sauver se réfugièrent de l'autre côté des montagnes, chez les Huexotzincas et les Tlascaltèques; les autres moururent en défendant leur patrie avec tout l'acharnement du désespoir, et firent un grand carnage des conjurés.

Tezozomoc, satisfait de la réussite de ses projets se fit nommer souverain d'Acolhuacan à Texcoco; il octroya une amnistie générale, et la liberté de rentrer chez soi, à tous ceux qui avaient pris les armes contre lui. Il donna en fief la ville de Texcoco à Chimalpopoca, roi de Mexico, et celle de Huexotla à Tlacateotl, roi de Tlatelolco, en remerciement des services qu'ils lui avaient rendus pendant cette guerre. Il nomma des gouverneurs dans d'autres villes et proclama Azcapozalco capitale de tout l'empire chichimèque. Il im-

posa de nouvelles taxes à ses vassaux, malgré les représentations que lui firent les deux orateurs Quatlilhuac, Toltèque, et Tequiquiznahuacatl, Chichimèque, envoyés au nom de leurs nations, et finit par rendre son joug odieux à tout le peuple.

Cependant, Nezahualcoyotl, voulant remonter sur le trône, cherchait à ranimer le cœur de ses sujets; mais ses partisans n'osaient se déclarer encore ouvertement pour lui; il fut même à la veille d'être pris par le seigneur de Chalco — un des conjurés contre Ixtlilxochitl — un jour que le prince venait de tuer une veuve qui fabriquait du pulque malgré la défense de la législation chichimèque. Tezozomoc régnait paisiblement depuis huit ans sur tout l'empire lorsqu'il fit un songe dans lequel il voyait Nezahualcoyotl métamorphosé en aigle, qui lui ouvrait la poitrine et lui mangeait le cœur. En ayant fait d'autres semblables, il eut peur, et faisant venir ses trois fils, Tayatzin, Teuctzintli et Maxtlaton, il les chargea de tuer secrètement le prince; il n'eut pas le temps de voir accomplir ses ordres, car il mourut un an après ses songes, c'est à dire l'an 1422. Quelques auteurs le faisant fils immédiat du premier empereur chichimèque lui donnent deux siècles d'existence et cent soixante ans de règne. Cette prétendue longévité est due à une confusion de de nom, confusion qui n'aurait pas eu lieu si ces auteurs avaient réfléchi au discours de l'envoyé chichimèque Tequiquiznahuacatl qui nomme Tezozomoc descendant de Xolotl, de Nopaltzin et de Tlotzin. La sœur de Nopaltzin ayant épousé Acolhuatzin, ses enfants devenaient neveux de Tlotzin, fils de Nopaltzin et petits-neveux de Xolotl. Néanmoins, il mourut dans une telle vieillesse que, ne pouvant ni s'asseoir ni se réchauffer, il restait couché dans un lit rempli de coton. Il régna neuf ans sur les Chichimèques; mais on ignore le nombre d'années qu'il gouverna l'État d'Azcapozalco.

Tayatzin devait naturellement succéder à son père; pourtant, Maxtlaton, le plus jeune des trois frères, voulant avoir la couronne, fit préparer les funérailles de Tezozomoc, pria

les rois de Mexico et de Tlatelolco d'honorer la cérémonie de leur présence et se conduisit comme le chef de l'empire, faisant très peu de cas de Tayatzin, homme sans énergie et peu apte au gouvernement. Nezahualcoyotl voulut assister aux funérailles pour observer de ses propres yeux l'esprit et les dispositions de la cour et des nobles; il se rendit au palais, suivi de quelques amis dévoués.

Dans la salle où se trouvait le cadavre du défunt, il rencontra les rois de Mexico et de Tlatelolco, les trois fils du tyran et d'autres seigneurs. Il les salua les uns après les autres d'après l'ordre de la préséance et leur présenta des fleurs, selon l'usage du pays. Puis il s'assit à côté de son parent Chimalpopoca. Teuctzintli, héritier de la cruauté de son père Tezozomoc, voit l'occasion favorable de se débarrasser de Nezahualcoyotl et propose à son frère Maxtlaton de le tuer; mais celui-ci s'y refuse, prétextant que plus tard, à moins de se cacher dans l'eau, le feu ou les entrailles de la terre, le prince tomberait infailliblement entre leurs mains.

Le quatrième jour après la mort du défunt, son corps fut brûlé avec les solennités accoutumées; le lendemain les rois de Mexico et de Tlatelolco, rentrèrent dans leurs villes et les assistants se séparèrent. Maxtlaton commença dès lors à montrer ouvertement son désir de monter sur le trône de son père, et Tayatzin, n'ayant pas le courage de s'y opposer, s'en fut à Mexico demander conseil à Chimalpopoca. Celui-ci l'engagea à faire par la ruse ce qu'il ne pouvait par la force; il lui conseilla d'inviter son frère à un grand repas et de le faire assassiner par des hommes cachés et décidés à le délivrer d'un rival aussi dangereux. Un des serviteurs de Tayatzin, ayant entendu cette conversation et croyant obtenir une fortune au moyen de ce secret, courut avertir Maxtlaton de ce qui se tramait contre lui.

Maxtlaton eut l'air de ne pas croire à ce récit et renvoya le délateur comme un homme ivre; mais il profita de l'avertissement, réfléchit toute la nuit au parti qu'il devait prendre

et résolut de faire tomber son frère dans ses propres filets. Le matin du jour suivant, il convoqua la population d'Azcapozalco et lui dit que, ne pouvant demeurer dans le palais de son père, puisqu'il appartenait à Tayatzin, et que désirant avoir une maison dans cette capitale pour s'y loger toutes les fois qu'il reviendrait de son État de Coyohuacan, il la pria de lui montrer son amour en lui construisant immédiatement un palais. Le peuple y consentit et la quantité des ouvriers qui se mirent aussitôt à l'ouvrage était telle, que trois jours après Tayatzin revenant de Mexico trouva les murs déjà commencés. Émerveillé de ce travail, il en demanda la cause à son frère qui lui répondit que pour ne pas préjudicier à ses droits, il se faisait construire une autre résidence. Cette réponse fit penser à Tayatzin que son frère avait renoncé à l'usurpation de son trône.

Le palais étant achevé, Maxtlaton invita ses frères, les rois de Mexico, de Tlatelolco et d'autres seigneurs à venir l'inaugurer par un grand banquet. Tous s'y rendirent sans méfiance, à l'exception de Chimalpopoca qui, se doutant de la trahison, s'excusa courtoisement de ne pouvoir quitter sa capitale. Au moment où les convives commençaient à s'enivrer avec le pulque, des gens armés entrèrent dans la salle du festin et tuèrent Tayatzin. Les invités stupéfaits de ce meurtre furent bientôt rassurés par Maxtlaton qui leur révéla les machinations dont il devait être la victime: — « Je n'ai fait, leur dit-il, que prévenir le coup qui devait me frapper. » Le peuple, à qui ces paroles et d'autres semblables furent répétées, non seulement ne songea pas à venger la mort de son souverain légitime, mais proclama sur-le-champ Maxtlaton empereur des Chichimèques.

Le roi de Mexico lui envoya les présents accoutumés en signe d'hommage envers son suzerain. Ces présents qui consistaient en trois corbeilles de poissons, d'écrevisses, de grenouilles et en légumes, furent portés à l'empereur par les personnages les plus respectables de la cour. Maxtlaton eut l'air d'en être satisfait, mais voulant se venger de Chi-

malpopoca, et devant, selon coutume, lui faire un cadeau en retour des siens, il lui fit remettre, par ces mêmes ambassadeurs, un *cueil*, sorte de jupon et une *huepilli*, petite chemise de femme. Pareil cadeau était pour ces peuples la plus grossière injure qui pouvait se faire. Chimalpopoca en aurait tiré vengeance de suite, s'il l'avait pu, mais il n'était pas de force à lutter contre le nouveau tyran d'Azcapozalco.

Maxtlaton fit pire encore. Sachant que parmi les femmes du roi mexicain, il s'en trouvait une remarquablement belle, il voulut la déshonorer. Il chargea une dame tépanèque, qui la voyait fréquemment, de l'engager à visiter Azcapozalco pour quelques jours. Ces visites des habitants des deux capitales étant très fréquentes, vu la courte distance qui séparait les deux villes, la dame mexicaine accepta l'invitation de son amie. Deux jours après, elle rentra à Mexico dans le plus profond désespoir; Maxtlaton l'avait déshonorée, malgré ses larmes et sa résistance.

Chimalpopoca ne voulut pas survivre à ses affronts et à son déshonneur; il résolut de mourir sur l'autel de Huitzilopochtli, croyant que sa mort effacerait l'infamie dont il avait été couvert par le tyran. Le jour de la cérémonie, les danses commencèrent dans le temple, ainsi que le sacrifice des victimes qui devait, selon l'habitude, précéder celui de la plus précieuse de toutes; mais Maxtlaton, informé de la résolution du roi, expédia des troupes de Mexico qui arrivèrent au temple un moment avant le tour de Chimalpopoca. Le roi fut enlevé, transporté à Azcapozalco et enfermé dans une cage de bois, prison de cette époque, gardée par des soldats.

Ce coup de main fit naître au tyran l'envie de s'assurer également de la personne de Nezahualcoyotl et pour mieux réussir il le fit prier de venir assister à une convention sur la couronne d'Acolhuacan. Le prince comprit de suite le but de Maxtlaton, mais, rempli de courage et d'amour pour les dangers, il se rendit à cette invitation. En passant par Tlatelolco il visita l'un de ses confidents appelé Chichicatl,

auquel il confia sa résolution de se rendre auprès du tyran d'Azcapozalco qui en voulait à sa vie, aussi bien qu'à celle des rois mexicains. Avant d'aller au palais il vit un de ses amis nommé Chachaton, grand favori de l'empereur, et le pria d'engager son maître à ne rien tenter contre lui. Chachaton annonça l'arrivée du prince au tyran et parla en sa faveur. Nezahualcoyotl entra ensuite et dit à Maxtlaton :

— « Je sais que vous avez emprisonné le roi de Mexico, mais j'ignore s'il vit ou si vous l'avez déjà fait mourir dans sa prison. J'ai pareillement entendu dire que vous cherchiez à me mettre à mort. S'il en est ainsi, vous me voyez à votre disposition et vous pouvez me tuer de vos propres mains pour satisfaire votre irritation contre un prince non moins innocent que malheureux. »

En disant ces paroles deux larmes s'échappèrent de ses yeux. — « Ne vous semble-t-il pas digne d'admiration qu'un jeune homme qui commence à peine à jouir de la vie, cherche la mort d'une manière aussi intrépide? » dit Maxtlaton à son favori. Puis, se tournant du côté du prince, il l'assura qu'il n'attenterait pas à ses jours, que Chimalpopoca se portait bien et qu'il ne le ferait point mourir; il essaya même de justifier sa conduite à l'égard du roi mexicain, puis il ordonna que le prince fût déceimment logé dans son palais.

Chimalpopoca, apprenant l'arrivée de Nezahualcoyotl à la cour, le pria de venir le voir. Celui-ci s'y rendit aussitôt avec l'agrément de Maxtlaton. Les deux parents infortunés se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Chimalpopoca lui raconta tous les affronts que le tyran lui avait fait subir; il le supplia de se sauver et de ne plus retourner à la cour, parce qu'il serait infailliblement assassiné tôt ou tard par leur cruel ennemi : — « Enfin, ajouta-t-il, ma mort, étant inévitable, je vous supplie tendrement d'avoir soin de mes pauvres Mexicains. Soyez pour eux un père, un véritable ami. En signe de l'amour que j'ai pour vous, acceptez ce *tentetl* qui appartient à mon frère Huitzilihuitl. » Alors s'enlevant des lèvres le *tentetl* ou pendant d'or qu'il portait, il le lui

donna ainsi que des boucles d'oreilles et des pierres précieuses qu'il conservait.

De crainte de donner des soupçons à leur ennemi, ils se séparèrent après un court entretien. Nezahualcoyotl partit immédiatement pour Tlatelolco, et prenant un canot et de bons rameurs, il se rendit en toute hâte à Texcoco. Chimalpopoca, ne pouvant supporter les rigueurs de sa prison et ne voulant pas laisser Maxtlaton plus longtemps maître de sa vie, attacha sa ceinture à son cou et se pendit aux barreaux de sa cage, l'an 1323, après avoir régné treize ans.

Maxtlaton apprenant la mort de Chimalpopoca, entra dans une grande colère et craignant que Nezahualcoyotl ne finit par échapper à sa vengeance, il fit venir les quatre capitaines les plus courageux de ses troupes, et leur ordonna de chercher le prince dans tout l'empire et de le mettre à mort partout où ils le trouveraient. Les officiers tépanèques allèrent à Texcoco où Nezahualcoyotl se livrait à toutes sortes de jeux pour laisser supposer qu'il ne s'occupait que de s'amuser, et ne songeait pas à reconquérir sa couronne. Mais ayant été averti à temps de leur présence, il s'enfuit à Coatitlan, tandis qu'Ocelotl, un de ses serviteurs, faisait reposer et manger les tépanèques. Ceux-ci, apprenant bientôt la fuite du prince et le lieu de sa retraite, s'y rendent et menacent de tuer ceux qui ne révéleraient pas la cachette du prince. Malgré leurs menaces et même l'assassinat de plusieurs habitants qui préférèrent mourir que de trahir leur souverain légitime, les assassins furent obligés de s'en retourner sans avoir accompli leur mission criminelle.

Nezahualcoyotl passa la nuit suivante à Tezcotzinco, palais d'été construit par ses ancêtres, où l'attendaient six seigneurs bannis de leurs États, et qui erraient de ville en ville. Ils se réunirent en conseil et résolurent de demander du secours aux Chalqueños, quoique complices de la mort d'Ixtlilxochitl. Le lendemain matin le prince partit de bonne heure pour Matlallan et d'autres villes, engageant ses partisans à se tenir prêts et armés pour son retour. A Apan, il rencontra

des ambassadeurs de Cholula qui lui offrirent leur appui dans la guerre qu'il voulait entreprendre contre le tyran. Deux autres seigneurs lui annoncèrent qu'un de ses amis avait été mis à mort dans les tortures par Maxtlaton pour lui faire révéler des secrets concernant le prince. Nezahualcoyotl, le cœur attristé par la nouvelle de cet acte de barbarie, partit ensuite pour Huexotzinco, dont le seigneur était son parent, et qui lui promit aussi de l'aider avec toutes ses forces armées. A Tlaxcala il fut magnifiquement reçu par la population, et dans cette ville on convint du temps et du lieu où devaient se réunir les troupes. En sortant de Huexotzinco pour aller à Capollalpan, localité située à moitié chemin entre Tlaxcala et Texcoco, il était accompagné d'un si grand nombre de nobles, qu'on l'aurait pris pour un souverain se rendant à une fête, et non pour un prince fugitif. A Capollalpan, il reçut la réponse des habitants de Chalco qui lui disaient qu'ils étaient prêts à servir leur seigneur légitime contre le cruel usurpateur. Il est probable que la cruauté de Maxtlaton était la cause principale de la défection de tous ces peuples qui se préparaient à le renverser du trône, et que Nezahuacoyotl avait attendu ce moment pour les décider à soutenir ses droits à la couronne.

Tandis que Nezahualcoyotl se préparait à la guerre, les Mexicains, opprimés par les Tépanèques et n'ayant plus de roi, résolurent de mettre sur le trône un homme capable de réprimer l'insolence du tyran, et de venger les injures faites à la nation. Leur choix tomba sur Itzcoatl, frère par son père de ses deux prédécesseurs, et fils naturel d'Acamapitzin et d'une esclave. Ce prince jouissait parmi ses compatriotes d'une grande célébrité, surtout comme général, il avait commandé l'armée pendant trente ans et s'était fait une telle renommée de prudence, de droiture, de jugement et de courage que son élection fut très désagréable au souverain tépanèque et très applaudie de tous les Mexicains, de Nezahualcoyotl et de ses partisans.

Le jour de son élection, il se plaça sur le trône, selon la

coutume, pour recevoir les hommages de la noblesse. Un des vieillards alors présent à cette cérémonie lui fit le discours suivant :

— « O grand roi ! nous dépendons maintenant tous de vous. Sur vos épaules se soutiennent les vieillards, les veuves et les orphelins. Avez-vous le courage d'abandonner cette charge ? Permettez-vous que les enfants qui se traînent à terre périssent par la main de vos ennemis ? Commencez donc à étendre votre manteau pour vous charger des pauvres Mexicains qui espèrent vivre en paix sous l'ombre fraîche de votre bonté. »

Itzcoatl, qui pensait sérieusement à remédier aux maux dont souffrait le peuple par la tyrannie des Tépanèques, envoya une ambassade à Nezahualcoyotl pour lui faire part de son avènement au trône et l'assurer de sa résolution de s'unir à lui contre Maxtlaton. Le prince terminait à Capolalpan ses préparatifs de guerre. A peine furent-ils terminés qu'il se rendit avec ses troupes à Texcoco pour punir les habitants de leur infidélité envers leur légitime souverain, et de leurs lâchetés pendant sa mauvaise fortune. Mais s'étant arrêté en vue de la ville dans le petit village d'Oztopolco, pour y passer la nuit avec son armée, au moment de se remettre en marche pour donner l'assaut, les Texcocaños, sachant le châtimeut qui les attendaient, vinrent au devant de lui et, pour l'émouvoir amenèrent avec eux les vieillards des deux sexes, les femmes et les enfants qui le supplièrent de leur faire grâce. Nezahualcoyotl s'attendrit et leur pardonna. Néanmoins, il fit entrer ses troupes dans Texcoco pour mettre à mort le gouverneur, les chefs établis par le tyran et tous les Tépanèques qui s'y trouvaient.

Tandis que cette exécution avait lieu, les troupes de Tlaxcala et de Huexotzinco, détachées de l'armée, assiégèrent Acolman et massacrèrent ceux qui leur tombaient sous la main ; le frère de Maxtlaton qui gouvernait la ville fut tué pendant l'action. Les habitants de Chalco prirent également, sans beaucoup de résistance Coatlichan, de sorte qu'en un

seul jour la capitale et deux villes importantes de l'empire chichimèque tombèrent au pouvoir du prince.

Le roi de Mexico, en apprenant ces succès, fit compléter son parent et ratifier leur alliance. Il chargea de cette ambassade son neveu Moctezuma, plus communément appelé Montézuma. Ce jeune prince était d'une grande force corporelle et d'un courage invincible ; il reçut pour ses actions extraordinaires le nom de *Tlacácle*, — homme de grand cœur, — et de *Ilhuicamiua*, — l'archer du ciel. — Cette mission n'était pas sans danger, car le tyran, pour empêcher les progrès de son rival et ses communications avec les Mexicains, avait fait occuper les chemins qui conduisaient à Mexico. Il arriva pourtant sans accident auprès de Nezahualcoyotl, mais, à son retour, il tomba dans une embuscade et fut fait prisonnier avec toute son escorte.

Conduits à Chalco, où les Tépanèques avaient une forte garnison, et présentés à Toteotzin, gouverneur de la ville, ils furent ensuite, par ordre de ce seigneur, ennemi des Mexicains, enfermés dans une prison sous la surveillance de Quateotzin, avec ordre de ne leur donner aucune nourriture que celle qui était réglementaire, jusqu'à ce qu'il fût statué sur le genre de mort qu'on leur ferait subir. Quateotzin, plus humain que son maître, trouva cet ordre barbare et pourvut abondamment, à ses frais, les prisonniers de tout ce qu'ils désiraient. Voulant se faire pardonner d'avoir abandonné le parti des Tépanèques pour celui de Nezahualcoyotl, Toteotzin offrit les prisonniers à Maxtlaton pour en disposer comme il l'entendrait. Quateotzin compatissant au sort de Moctezuma, commis à sa garde, lui envoya la veille du jour où la réponse du tyran d'Azcapotzaleco devait arriver à Chalco, un serviteur sur lequel il pouvait compter. Ce serviteur le mit en liberté avec ses compagnons, et lui dit de la part de son maître, qu'il leur sauvait la vie aux dépens de la sienne, qu'il le priait de protéger les enfants qu'il laissait, de ne pas retourner à Mexico par terre, à cause des gardes qui le reprendraient, de se diriger sur

Chimalhuacan par Iztapalcoan et de s'embarquer ensuite pour Mexico.

Moctezuma suivit les conseils de Quateotzin de point en point. Ses compagnons et lui se sauvèrent pendant la nuit; ils se cachèrent toute la journée du lendemain dans les environs de Chimalhuacan et se transportèrent en canot la nuit suivante à Mexico, où ils furent reçus aux acclamations du peuple qui les croyait morts. Teteotzin, en apprenant la fuite de ses prisonniers, entra dans une grande colère, et ne doutant pas que Quateotzin ne fût l'auteur de cette fuite, il le tua lui-même et le fit écarteler avec sa femme et ses enfants, à l'exception d'un fils et d'une fille qui purent se sauver à Mexico, où les Mexicains leur firent un accueil empressé, en remerciement de service rendu par leur père à Moctezuma.

La réponse de Maxtlaton fut sévère pour Teteotzin. Le tyran le qualifiait de traître pour avoir aidé Nezahualcoyotl, il le menaçait de sa vengeance pour le massacre fait par les Chalqueños à Coatlican et lui ordonna de mettre immédiatement en liberté ses prisonniers. Cet ordre n'avait pas pour but de plaire aux Mexicains qu'il haïssait mortellement, mais de déprécier le cadeau que Teteotzin voulait lui faire et lui prouver tout son ressentiment.

Maxtlaton, désireux d'en finir avec la nation mexicaine, organisait une puissante armée pour attaquer et détruire Mexico, et reconquérir ensuite les villes qu'il avait perdues. Nezahualcoyotl, connaissant les projets du tyran, se rendit à Mexico pour s'entendre sur l'ordre à suivre dans cette guerre. Il fut conclu dans un conseil suprême que les troupes du prince se joindraient à celles d'Izcoatl pour défendre Mexico dont le sort, paraît-il, devait décider de la guerre.

En apprenant la lutte qui allait commencer, les Mexicains furent consternés, ne se croyant pas capables de résister aux Tépànèques, ils se rendirent en masse auprès du roi pour le prier de demander la paix. Ils la voulaient à tout prix, et leurs clameurs devinrent même si menaçantes,

qu'Izcoatl, craignant une sédition publique se résigna à subir la demande du peuple. Moctezuma, présent à cette démonstration populaire s'indigna qu'une nation qui parlait tant d'honneur voulût se soumettre à pareille ignominie et dit à la foule :

— « Que pensez-vous, ô Mexicains? Avez-vous perdu le jugement? Comment une telle lâcheté s'est-elle introduite dans votre cœur? Avez-vous oublié que vous êtes Mexicains et descendants des fondateurs de cette ville et de ces hommes valeureux qui l'ont édifiée malgré l'opposition de vos ennemis. Changez de sentiment ou renoncez à la gloire dont vous avez hérité de vos ancêtres. » — Puis, se tournant vers le roi, il lui dit : « Comment, seigneur, permettez-vous une si grande honte parmi votre peuple? Parlez-lui de nouveau, et dites-lui de nous laisser prendre un autre parti avant de nous mettre d'une manière aussi folle, aussi désastreuse, entre les mains de nos ennemis. »

Le roi, qui ne demandait pas mieux, suivit le conseil de Moctezuma, que le peuple reçut très bien cette fois. — « Alors, ajouta Izcoatl en parlant à la noblesse, qui de vous, la fleur de la nation, aura le courage d'aller en ambassade auprès du souverain des Tépànèques? Personne ne se sentant ce courage, un silence général accueillit les paroles du roi. Moctezuma s'offrit, voyant que pas un seul de ses compatriotes voulait exposer sa vie pour le salut de la patrie :

— « J'irai, dit-il; si je dois mourir, il importe peu que ce soit aujourd'hui ou demain; je ne trouverai pas une occasion plus glorieuse de sacrifier ma vie pour l'honneur de ma nation. Me voici donc, seigneur, prêt à vous obéir. Commandez-moi ce que vous désirez. »

Izcoatl lui dit d'aller auprès du tyran, lui proposer la paix à des conditions honorables. Moctezuma partit aussitôt, traversa les postes tépanèques, disant aux soldats qu'il portait à leur souverain un message important et s'acquitta de sa mission. Maxtlaton lui répondit qu'il devait consulter ses conseillers et que le lendemain il lui donnerait une réponse

décisive. Moctezuma lui demanda un sauf-conduit, mais le tyran le lui ayant refusé et ne se trouvant pas en sûreté dans Azcapozalco, il retourna à Mexico. Le lendemain il revint comme il l'avait promis. Maxtlaton lui déclara de sa propre bouche que la guerre était décidée. Alors Moctezuma commença les cérémonies en usage, lorsque deux seigneurs se défiaient au combat; il présenta des armes défensives au tyran, il lui fit des onctions sur la tête et lui mit des plumes comme cela se pratiquait pour les morts. Puis il lui dit, au nom du roi, que puisqu'il n'acceptait pas la paix, il serait ruiné avec toute la nation tépanèque. Maxtlaton ne se montra pas offensé de ces cérémonies et de ces menaces; il remit à Moctezuma des armes pour son souverain, et lui dit, que pour la sécurité de sa personne il l'engageait à se sauver déguisé par une petite porte du palais. Ce prince courageux profita du conseil; une fois sorti de la ville, il se moqua des soldats qui l'avaient laissé passer trois fois; il en tua même deux qui s'avançaient pour l'assassiner, et revint à Mexico annoncer que la guerre était déclarée.

A cette nouvelle, la population alarmée revint au palais d'Itzcoatl lui demander la permission de quitter la ville pour aller se cacher. Le roi ne voulut pas y consentir et s'offrit, en cas de revers, pour être sacrifié sur l'autel d'Huitzilopochtli.

— « Ainsi sera-t-il fait, répondit le peuple, si vous êtes vaincu; mais si vous êtes vainqueur, nous nous obligeons dès à présent, nous et nos descendants à devenir vos tributaires, à travailler vos terres et celles des nobles, à construire vos maisons et à porter vos armes et bagages toutes les fois que vous irez à la guerre. »

Ce contrat conclu, les troupes mexicaines furent placées sous le commandement de Moctezuma; Nezahualcoyotl fut prié de venir immédiatement avec toutes les troupes dont il pouvait disposer et l'on se prépara à la bataille qui devait avoir lieu prochainement. Quoique aucun historien ne fasse mention de l'époque à laquelle les Mexicains construisirent

les quatre grandes chaussées qui reliaient Mexico à la terre ferme, il est certain que celles de Tacuba et de Tepeyacac existaient au moment de cette guerre. En effet, l'histoire nous apprend que ces deux chaussées étaient alors coupées de fossés sur lesquels se trouvaient des ponts-levis. Du reste, les mouvements stratégiques et les différents combats livrés entre les deux armées ne peuvent se comprendre qu'au moyen de l'existence de ces communications. Néanmoins, il est étonnant de voir que les Mexicains, au milieu de tant d'adversités et si peu de quiétude, avaient déjà exécuté des travaux aussi considérables, aussi difficiles que ceux-ci.

Le lendemain de l'arrivée de Nezahualcoyotl à Mexico, les Tépanèques se montrèrent de l'autre côté de la chaussée de Tacuba. Les guerriers nobles portaient des plumes sur la tête, et des plaques d'or qui brillaient au soleil. Ils étaient commandés par un fameux général nommé Mazatl. Maxtlaton, tout en ayant accepté le défi, n'avait pas voulu quitter son palais, soit pour ne pas déroger à sa dignité, soit, ce qui est plus vraisemblable, de crainte d'un revers. Le signal du combat fut donné par Itzcoatl en frappant sur un tambour qu'il portait sur le dos. Les Mexicains se précipitèrent alors sur les Tépanèques avec beaucoup de courage. La mêlée devint terrible, et fut indécise toute la journée, mais un peu avant le coucher du soleil, les soldats mexicains voyant arriver à chaque instant à l'ennemi de nouveaux renforts commencèrent à murmurer :

— « Pourquoi, se disaient-ils les uns aux autres, sacrifier notre vie à l'ambition de notre roi et de notre général; ne vaudrait-il pas mieux nous rendre, confesser humblement notre témérité afin d'obtenir notre pardon et la vie sauve. » Quelques-uns même poussèrent leur lâcheté jusqu'à crier à l'ennemi : — « O Tépanèques, seigneurs du continent, arrêtez votre colère, nous nous rendons. Si vous voulez, nous irons tuer nos chefs pour mériter le pardon de notre témérité due à leur ambition. »

Ces clameurs excitèrent l'indignation du roi, du prince et

de la noblesse qui combattaient; ils auraient aussitôt puni de mort les coupables s'ils n'avaient craint de faciliter ainsi la victoire des Tépanèques; pris enfin de dégoût en présence d'autant de bassesse de caractère, ils se ruèrent avec fureur sur l'ennemi en criant: — « Eh bien, mourons avec gloire. » Leur désespoir leur fit faire des prodiges de valeur; ils remportaient de minute en minute des avantages considérables. Au plus fort de l'action Moctezuma tua Mazatl d'un seul coup. La mort de leur général répandit la consternation parmi les Tépanèques qui commencèrent à se débander, et sans la nuit qui mit fin à l'action il est certain qu'ils eussent été complètement battus. Les Mexicains encouragés par le succès de leurs chefs se battirent le lendemain avec une telle vigueur qu'ils couvrirent le champ de bataille de cadavres ennemis, et poursuivirent les Tépanèques jusqu'à Azcapozalco. Moctezuma fit continuer le combat dans la ville même, le carnage devint effroyable et les Tépanèques n'échappèrent à un massacre général qu'en se sauvant dans les montagnes. Maxtlaton se cacha dans un *temaxcalli* — sorte de bain, — mais il fut trouvé par les vainqueurs qui le cherchaient, et mis à mort à coups de pierre et de bâton, malgré les prières, les larmes et les promesses du tyran. Son corps, jeté dans les champs, fut dévoré par les oiseaux de proie. Ainsi mourut cet homme dont la tyrannie n'avait pas duré trois ans, mais dont les injustices et la cruauté rendirent sa mémoire exécration.

Ce succès, qui changea la situation politique des nations du plateau de l'Anahuac, eut lieu l'an 1425, c'est à dire juste un siècle après la fondation de Mexico. La nuit suivante, les Mexicains mirent la ville à sac, détruisirent les maisons, brûlèrent les temples et firent d'Azcapozalco un amas de ruines. Les Tlaxcaltèques et les Huexotzincas furent détachés de l'armée pour aller prendre Tenayuca et Cuetlattepec qui tombèrent en leur pouvoir.

Les Tépanèques fugitifs, réduits à la dernière misère et craignant d'être surpris par les vainqueurs, envoyèrent une

ambassade au roi de Mexico pour implorer sa clémence, lui demander pardon et le reconnaître pour leur légitime souverain. Izcoatl reçut les messagers avec bonté, leur accorda tout ce qu'ils demandaient, leur déclara qu'il ne les recevait pas comme des sujets, mais comme des enfants, et leur promit d'être pour eux un vrai père, tout en les menaçant de les exterminer s'ils violaient la foi jurée. Les Tépanèques revinrent à Azcapozalco réédifièrent leurs habitations et demeurèrent toujours sujets du roi de Mexico. Ceux de Coyohuacan furent les seuls qui ne voulurent pas se soumettre. Izcoatl fit ratifier ensuite à la population mexicaine le pacte célébré avant la bataille et depuis cette époque elle dut servir la noblesse. Telle est l'origine de cette sorte d'esclavage dans laquelle ont vécu jusqu'à nos jours les Indiens, vis-à-vis des grands propriétaires. Quant aux soldats dont les lâches clameurs faillirent amener la ruine de la nation, ils furent exilés de l'État. Moctezuma et ceux qui s'étaient le plus signalés pendant le combat reçurent pour prix de leurs services une grande partie des terres conquises. Le roi fit aux prêtres d'autres concessions semblables pour leur entretien, puis, après avoir pris des mesures pour consolider sa conquête, il revint à Mexico avec son armée, célébrer le succès des armes.

Une fois assuré de la possession pacifique d'Azcapozalco, Izcoatl, pour remercier Nezahualcoyotl du secours et de l'appui qu'il avait prêté dans cette circonstance, se mit à la disposition du prince pour lui faire recouvrer l'empire d'Acolhuacan. Si le roi eût voulu faire passer l'ambition avant la justice, les prétextes ne lui manquaient pas pour s'emparer également de cet empire. Tezozomoc n'avait-il pas donné à Chimalpopoca l'État de Texcoco? Izcoatl en entrant en possession des droits de son prédécesseur pouvait considérer cet État incorporé depuis plusieurs années à la couronne de Mexico. Ayant ensuite conquis Azcapozalco, ne devait-il pas se croire possesseur légitime, par droit de conquête, de toutes les terres appartenant aux

vaincus? Il n'en fit pourtant rien. Il songea que Nezahualcoyotl était dépossédé du trône depuis plusieurs années par l'usurpation des Tépanèques, et résolut de faire rendre au prince héritier toutes les villes rebelles. A cet effet, il envoya Moctezuma à la tête des troupes alliées contre Huexotla, petite ville située près de Texcoco, gouvernée par Huitznahuatl, qui fut tué par le général mexicain. La campagne fut courte; Nezahualcoyotl, une fois rétabli sur le trône de ses pères, renvoya les troupes auxiliaires de Tlaxcala et de Huexotzingo avec une bonne partie du butin et toutes les démonstrations d'une profonde gratitude.

Les Mexicains et les Acolhuas complétèrent leurs victoires par la défaite des rebelles de Coyohuacan, de Tlacuihuayan et de Huitzilopochco. Moctezuma les battit à Coyohuacan, mit le feu au temple où ils s'étaient réfugiés, poursuivit le fuyards dans les montagnes et ne leur accorda ni paix ni trêve jusqu'à ce qu'ils se fussent tous rendus à discrétion.

Cette expédition terminée, Izcoatl crut devoir mettre à la tête des Tépanèques, pour les gouverner, un des membres de la famille de leurs plus anciens seigneurs, afin de les laisser vivre plus tranquillement, et avec moins de contrainte, sous le joug des Mexicains. Il choisit pour cette dignité Totoquiuhatzin, petit-fils de Tezozomoc. Izcoatl le fit venir à Mexico, et le nomma roi de Tlacopan ou Tacuba, ville assez considérable, et gouverneur des districts de l'ouest, y compris celui de Mazahuacan. Azcapozalco, Coyohuacan, Mizcoac et plusieurs autres cités tépanèques, demeurèrent directement sujettes à la couronne mexicaine. Izcoatl, toutefois, imposa la condition au nouveau roi de servir avec toutes ses troupes le souverain de Mexico, aussi souvent qu'il le demanderait; en même temps il déclara que, pour prix de leurs services les Tépanèques recevraient la cinquième partie des dépouilles prises sur l'ennemi. Une condition semblable fut imposée à Nezahualcoyotl qui s'engagea à secourir les Mexicains dans chacune de leur guerre, moyennant qu'un tiers

des dépouilles lui serait remis avant le partage fait avec le roi de Tacuba. Ces deux souverains furent en outre élus électeurs honoraires du roi de Mexico. Ce titre ne leur conférait pas le droit de vote, comme on l'a cru, ce droit n'appartenant qu'aux quatre nobles mexicains délégués par la noblesse, il se limitait à leur faire ratifier l'élection. Izcoatl s'engagea pareillement à secourir ses alliés toutes les fois qu'il le jugerait à propos. Cette triple alliance, qui se maintint pendant près d'un siècle, fut le point de départ des rapides conquêtes faites depuis par les Mexicains. Pour assurer également à l'armée de bons chefs et de bons soldats, le roi récompensa généreusement tous ceux qui s'étaient distingués à la guerre, sans distinction de naissance ou de position, ne considérant que les actes de valeur. Cette politique habile, adoptée depuis par les autres souverains du Mexique, favorisa le courage, les entreprises héroïques et l'émulation dans l'armée. Ces décrets une fois publiés, ces mesures prises et l'alliance signée, Izcoatl partit pour Texcoco couronner de ses propres mains Nezahualcoyotl. Cette cérémonie eut lieu l'an 1426, puis il revint à Mexico.

L'empire des Chichimèques se trouvait depuis la mort de Techotlalla dans un grand désordre; la domination des Tépanèques et les révolutions qui s'étaient succédé depuis vingt ans, avaient affaibli l'autorité des lois et corrompu la morale publique. Nezahualcoyotl, doué d'un grand amour pour son pays et de beaucoup de talents en matières gouvernementales, fit des ordonnances qui en très peu de temps rendirent son État plus puissant qu'il ne l'avait jamais été sous ses prédécesseurs. Il donna une nouvelle forme aux conseils établis par son aïeul; il confia les emplois aux personnes les plus aptes à les remplir et les plus intègres; il institua un conseil pour les causes purement civiles, et un autre pour les causes criminelles qui furent présidés par deux de ses frères. Un conseil de guerre composé des plus vaillants capitaines de son armée avait pour président son gendre, seigneur de Teotihuacan, un des treize magnats de

la couronne; le conseil des rentes de l'État se composait des majordomes de l'empereur et des premiers négociants de la capitale.

Nezahualcoyotl fonda des académies de poésie, de musique, d'astronomie, de peinture, d'histoire et des arts divinatoires; il appela à sa cour les professeurs les plus distingués de l'empire, qui durent se réunir à jours fixes pour se communiquer leurs idées, leurs projets industriels et leurs inventions; il fonda des écoles à la cour pour les arts et les sciences. Il divisa Texcoco en plus de trente quartiers, ayant chacun son industrie particulière; il érigea de nouveaux temples, créa de nouveaux prêtres, leur construisit des maisons et leur concéda des revenus. A l'effet de donner plus de lustre à sa capitale, il fit bâtir de somptueux édifices dedans et dehors la ville, planta des jardins et des bosquets, qui se voyaient longtemps après la conquête, et dont il reste encore des vestiges.

Tandis que le souverain d'Acolhuacan s'occupait ainsi de régler les affaires de l'empire, les Xochimilcas, craignant de tomber par la suite sous la domination des Mexicains, se réunirent en conseil pour délibérer sur les moyens d'éviter une catastrophe semblable à celle qui avait détruit la nationalité tépanèque. Quelques-uns opinèrent pour une soumission immédiate; mais une résolution contraire prévalut; il fut décidé qu'on ferait la guerre aux Mexicains, avant qu'ils devinssent formidables par leurs nouvelles conquêtes. Aussitôt que Izcoatl fut instruit de cette détermination, il prévint le roi de Tacuba de venir, avec ses troupes, et mit sur pied une bonne armée, placée sous le commandement de Moctezuma, qui marcha sur Xochimilco. La bataille eut lieu près de la ville; les Xochimilcas, quoique très nombreux, ne purent résister au bon ordre comme à l'impétuosité des Mexicains et se retirèrent dans leur ville où les soldats de Moctezuma entrèrent avec eux. Après avoir mis le feu aux temples et à plusieurs édifices, le célèbre général poursuivit les fuyards qui se sauvaient dans les montagnes,

et toute l'armée ennemie finit par se rendre. Cette expédition ne dura que onze jours, au bout desquels Moctezuma rentra dans Xochimilco et fut accueilli par les prêtres au son des instruments de musique. Izcoatl prit ensuite possession de cette ville, la plus grande de la vallée, après la capitale; il en fut reconnu roi, reçut l'hommage de ses nouveaux sujets et leur promit de les bien traiter.

La déroute des Xochimilcas n'intimida pas les habitants de Cuiclahuac qui, se croyant invincibles dans leur ville, bâtie sur une petite île du lac de Chalco, provoquèrent les Mexicains. Izcoatl voulut marcher contre eux avec toutes ses troupes, mais Moctezuma s'offrit de les battre avec quelques compagnies de jeunes gens élevés dans les séminaires de Mexico; il les instruisit dans le maniement des armes et la manière de combattre; il fit construire ensuite un nombre suffisant de canots et marcha sur Cuiclahuac. Au bout de sept jours, la ville fut prise, incorporée à la couronne de Mexico et les jeunes gens, chargés de dépouilles, revinrent avec bon nombre de prisonniers destinés à être sacrifiés à Huitzilopochtli.

Vers cette époque, le seigneur de Xiutepec, ville tlahuèque, située à plus de quarante kilomètres au sud de Mexico, avait demandé à son voisin, le seigneur de Quahuahuac, une de ses filles pour l'épouser. La demande fut accordée et le mariage décidé, la jeune fille fut donnée au seigneur de Tlaltexcal, sans égard pour la promesse faite antérieurement. Le seigneur de Xiutepec voulut se venger de cet affront; trop faible pour attaquer seul celui qui lui avait fait cette injure, il implora le secours du roi de Mexico, lui promettant d'être toujours son ami et allié et de le servir de sa personne et de ses gens, toutes les fois qu'il le demanderait. Izcoatl, croyant cette guerre juste et voyant une occasion d'étendre ses conquêtes, réunit ses troupes et convoqua celles d'Acolhuacan et de Tacuba. Une telle réunion de forces était nécessaire, car le seigneur de Quahuahuac était très puissant et la ville bien fortifiée,

comme les Espagnols l'expérimentèrent plus tard. Izcoatl fit attaquer la place par quatre points à la fois; les assiégés, pleins de confiance dans leur forteresse, attendirent l'assaut. Les Tépanèques montèrent les premiers et furent vigoureusement repoussés; mais toutes les autres troupes étant survenues, la ville fut prise et les habitants se soumirent au roi de Mexico, auquel ils payèrent depuis un tribut annuel en coton, papier et autres objets utiles.

Avec la conquête de la capitale des Tlahuïques, une grande partie de cette province tomba au pouvoir des Mexicains. C'est également à cette époque que Quauhtitlan et Totitlan, villes très importantes à quarante kilomètres au nord de Mexico furent pareillement conquises par les Mexicains, mais on ignore les circonstances qui précédèrent cette conquête. C'est ainsi qu'en douze ans les Mexicains, tributaires des Tépanèques, subjuguèrent leurs dominateurs et toutes les nations qui se croyaient bien supérieures à ce petit peuple. Après un règne aussi glorieux, Izcoatl mourut l'an 1436 de l'ère vulgaire. Justement célèbre par ses qualités administratives et guerrières, ses vertus et les services immenses qu'il rendit à ses concitoyens, il les commanda pendant trente ans, comme général, et les gouverna pendant treize ans comme souverain. Il délivra les Mexicains de la tyrannie sous laquelle les Tépanèques les opprimaient, il rétablit la famille impériale chichimèque sur le trône d'Acolhuacan, posa les fondements de la future grandeur de l'empire mexicain par ses propres conquêtes et la triple alliance qu'il sut consolider; il enrichit sa capitale de l'immense butin pris sur les villes rivales et conquises, il embellit Mexico de somptueux édifices parmi lesquels je dois citer le temple à la déesse Cihuacoatl et celui de Huitzilopochtli. Aussi, ses funérailles furent-elles célébrées avec une solennité extraordinaire, tout le peuple y assista, animé des sentiments de la plus profonde douleur.

Les quatre électeurs n'eurent pas longtemps à délibérer pour lui donner un successeur, le roi ne laissant aucun frère

après lui, le choix devait tomber sur un de ses neveux, et Moctezuma Ilhuicamina, fils d'Huitzilihuitl fut naturellement élu. Cette élection accueillie avec des transports unanimes de joie fut de suite notifiée aux deux souverains alliés qui non seulement la ratifièrent, mais voulurent aussi la célébrer par des réjouissances publiques. Avant de se faire couronner il se mit en campagne pour prendre lui-même les prisonniers qui devaient être sacrifiés pendant la cérémonie. Désirant se venger des Chalqueños qui, malgré sa qualité d'ambassadeur, l'avaient pris à son retour de Texcoco, indignement traité et mis en prison, il partit pour Chalco, battit l'ennemi, fit un grand nombre de prisonniers, mais, ne soumit pas toute la province pour ne point retarder son couronnement. Le jour désigné pour cette solennité, on vit arriver à Mexico une immense procession des délégués de tous les peuples amis ou payant tribut, précédés des majordomes et des receveurs des rentes, et suivis des porteurs chargés de cadeaux. Ces cadeaux consistaient en or, argent, plumes, riches vêtements, gibier et vivres de toutes sortes.

Un des premiers soins de Moctezuma en montant sur le trône fut d'élever un grand temple dans le quartier de Huitznahuac. Tandis qu'on le construisait, les Chalqueños se rendirent coupables d'un nouveau crime qui leur valut un nouveau châtement. Deux princes de Texcoco chassant dans les montagnes qui dominent Chalco se séparèrent de leur suite, par mégarde, et tombèrent avec trois seigneurs mexicains qui les accompagnaient au milieu d'une troupe de soldats chalqueños qui les firent prisonniers et les emmenèrent à Chalco. Le seigneur de cette ville, probablement Toteotzin lui-même, sans considération pour le caractère des prisonniers, les mit à mort tous les cinq, les fit saler, dessécher, puis les plaça dans sa salle comme supports, aux branches de pin qu'on allumait la nuit pour éclairer l'appartement.

La nouvelle d'une telle cruauté se répandit aussitôt dans la vallée. Nezahualcoyotl, désespéré de la mort de ses deux

fils, demanda le secours de ses alliés pour venger cet assassinat. Moctezuma fit attaquer la ville par les troupes de Texcoco, du côté de terre, tandis que les Mexicains et les Tépanèques l'assiégeaient du côté du lac. Lui-même avait pris le commandement de cette armée. Malgré la difficulté du succès et les efforts des Chalqueños, la ville fut prise, sacagée, son seigneur puni du dernier supplice, et les dépouilles furent divisées en trois parts, selon le pacte signé par la triple alliance sous Itzcoatl. La ville et la province de Chalco restèrent au pouvoir du roi de Mexico. Les historiens affirment que la victoire se dut en grande partie à la valeur du jeune prince Axoquentzin, fils de Nezahualcoyotl.

Ce fameux souverain eut plusieurs femmes et beaucoup d'enfants; néanmoins il n'avait encore accordé à aucune le titre de reine; croyant à cette époque devoir prendre une femme digne d'un tel titre, et qui pût lui donner un successeur à la couronne, il épousa Matlalcihuatzin, fille du roi de Tacuba, remarquable par sa modestie et sa beauté. Son père et Moctezuma la conduisirent à Texcoco où le mariage se célébra avec des réjouissances exceptionnelles. De cette union naquit au bout d'un an un fils nommé Nezahualpilli. De nouvelles fêtes furent célébrées pour l'inauguration du *Hueiteopan* — grand palais, — pendant lesquelles Nezahualcoyotl donna un banquet auquel assistèrent les rois alliés et la noblesse des trois cours. Au banquet, les musiciens chantèrent un hymne composé par le roi, sur la brièveté de la vie et des plaisirs comparés à la fleur, poésie qui fit pleurer toute l'assistance.

Quauhlatoa, troisième roi de Tlatelolco, voyait avec envie la puissance de celui de Mexico; il avait déjà cherché à tuer Itzcoatl et à s'emparer de ses États au moyen d'une alliance avec des seigneurs voisins, mais son projet avait avorté, grâce à la prévoyance du monarque défunt. Les deux villes devinrent alors ennemies au point de cesser toute communication entre ses habitants. Quauhlatoa crut pouvoir recommencer ses tentatives contre Moctezuma; mais celui-ci ne

lui en donna pas le temps, il courut sur Tlatelolco, l'assiégea et tua le roi; néanmoins, il n'incorpora pas la ville à ses domaines et laissa la population se choisir Moquihuix pour souverain. Se voyant libre de ce côté, il se remit en campagne dans la province des Cohuixques, au sud de Mexico, pour venger des Mexicains mis à mort par ces populations. En moins de neuf ans il conquiert et plaça sous son sceptre les États de Huantepec, Chilapan, Coixco, Oztomantla, Tlachmallac et quelques autres, c'est à dire qu'il porta ses armes triomphantes à plus de deux cents kilomètres au sud de sa capitale. A son retour, il agrandit le temple d'Huitzilopochtli et l'enrichit avec les dépouilles des peuples vaincus.

En 1446, dans la dixième année de son règne, Mexico fut inondée à la suite de grandes pluies qui firent déborder les lagunes. L'eau couvrait les rues et les chaussées de manière que partout on ne pouvait aller qu'en canot. Moctezuma, très affligé de ce désastre, recourut au monarque de Texcoco, dans la sagesse duquel il avait beaucoup de confiance, pour remédier à ce fléau. Nezahualcoyotl l'engagea à faire construire une digue pour contenir les eaux; il lui indiqua l'endroit où il fallait l'ériger et les proportions qu'elle devait avoir. Les caciques d'Azcapozalco, de Coyohuacan, de Xochimilco, de Tacuba, d'Ixtapalapan et de Tenayuca se mirent eux-mêmes à l'ouvrage avec tous les habitants de leurs villes respectives, de sorte qu'en très peu de temps ce travail, qui aurait nécessité des années, put être achevé. Cette digue avait plus de douze kilomètres de longueur et dix-neuf mètres de largeur.

De 1448 à 1452, il y eut quatre années de famine, causée par le manque de récolte, dû d'abord aux inondations, puis à la sécheresse. Le roi et les nobles ouvrirent leurs greniers au peuple et vendirent eux-mêmes une partie de leurs propriétés pour soulager la misère publique; mais ces ressources furent bientôt épuisées et l'on vit des familles entières vendre leur liberté, moyennant des vivres pour deux ou trois jours. Moctezuma fit alors une proclamation par

laquelle il défendait aux femmes de se vendre au dessous de quatre cents mesures de maïs, et aux hommes à moins de cinq cents mesures; il permit, en outre, à la population d'émigrer dans d'autre pays pour ne pas mourir de faim. La majorité du peuple se vit obligée de se nourrir de poissons, d'herbes aquatiques et d'insectes, comme le firent les premiers Aztèques à leur arrivée dans la vallée.

L'année 1453, moins mauvaise que la précédente, et celle de 1454, exceptionnellement fertile, rétablirent parmi la population le bien-être fortement ébranlé par les inondations et la famine; une nouvelle épreuve ne les laissa pas jouir longtemps de l'abondance des fruits de la terre. Atonaltzin, puissant seigneur de la ville et de l'état de Coaxtlahuacan, dans la contrée des Mixtèques, maltraitait, on ne sait pourquoi, tous les Mexicains qui passaient sur son territoire. Moctezuma lui envoya une ambassade pour connaître la cause d'une telle hostilité et lui déclarer la guerre dans le cas où il ne reviendrait pas à de meilleurs sentiments.

Atonaltzin reçut les ambassadeurs avec mépris, et, faisant placer devant eux de grands trésors, il leur dit : — « Portez ceci à votre souverain, et dites-lui de juger par là de ce que me donnent mes vassaux et de l'amour qu'ils me portent; j'accepte la guerre qui décidera si mes vassaux doivent payer un tribut au roi de Mexico ou si les Mexicains me le payeront. » — Lorsque Moctezuma connut cette réponse, il en fit part à ses alliés, et, sans perdre de temps, il envoya une forte armée contre Atonaltzin. Ce seigneur l'attendait sur la frontière et tomba sur les Mexicains avec une telle furie qu'il les mit en pleine déroute. Sa victoire augmenta son orgueil; mais, prévoyant que les Mexicains reviendraient plus tard à la charge, il pria les Huexotzincas et les Tlaxcaltèques de venir à son aide; ceux-ci, jaloux de la prospérité des armes mexicaines s'empressèrent, de porter secours à leur voisin.

Moctezuma, désolé du fatal issu de cette guerre, rassembla de nouvelles troupes qu'il voulut commander lui-même avec

le concours de ses deux alliés. Il envahit la province de la Mixtèque, défit les Huexotzincas et les Tlaxcaltèques qui avaient assiégé Tlachquiancho, mis à mort la garnison mexicaine et réduit en esclavage les habitants; il détruisit l'armée d'Atonaltzin, fit prisonnier ce seigneur, s'empara de tous ses États, prit Tochtepec, Tzapotlan, Tototlan et Chinantla. Dans les deux années suivantes, il conquiert également Cazamaloapan et Quauhtochco. La cause de cette dernière guerre fut la même que presque toutes les précédentes et celles qui suivirent; elle eut pour motif la mise à mort de quelques Mexicains par les habitants de ces villes, en temps de paix.

L'expédition, entreprise en 1457 contre Cuatlachlan ou Cotaxta, fut encore plus remarquable. Cette province, colonisée par les Ulmèques, était très peuplée. Les habitants de Cotaxta, craignant la tempête qui les menaçait, s'allièrent aux Huexotzincas et aux Tlaxcaltèques humiliés de leur défaite et désirant se venger; les Cholultèques entrèrent également dans cette confédération. Les trois républiques envoyèrent à Cotaxta de nombreuses troupes pour attendre les Mexicains. Moctezuma, de son côté, rassembla la plus grande armée dont il put disposer et ses meilleurs soldats. Parmi les officiers l'on remarquait la fleur de la noblesse mexicaine, tépanèque et chichimèque, ainsi que les généraux Axayacatl, Ahuitzotl et Tizoc, tous trois frères et de la famille royale de Mexico. Les seigneurs de Colhuacan et de Tenayuca vinrent également prendre part à cette campagne, ainsi que Moquihuix, roi de Tlatelolco.

La nouvelle de la confédération des trois républiques ne parvint à Mexico qu'après le départ de l'armée, Moctezuma, en l'apprenant, envoya des courriers à ses généraux pour les faire revenir dans la capitale. A la suite d'une longue délibération dans laquelle fut discutée l'opportunité d'obéir aux ordres du souverain, les généraux se décidaient à contre-cœur à revenir à Mexico, lorsque Moquihuix leur dit : — « Ceux qui ont le désir de tourner le dos à l'ennemi peu-

vent s'en retourner; quant à moi, je poursuivrai avec mes Tlatelolcos l'honneur de remporter la victoire. » Ces paroles émurent les généraux et leur firent prendre la résolution de continuer leur marche en avant. Les deux armées se battirent avec un tel acharnement qu'une seule bataille devait mettre au pouvoir des vainqueurs le pays des vaincus. Malgré des efforts prodigieux de courage et de valeur de la part des confédérés, ils furent écrasés par Moquihuis et ses alliés. Six mille deux cents prisonniers, plus tard sacrifiés à Mexico pour la dédicace du temple de Quaxicalco, destiné à conserver les cadavres des victimes et la conquête de toute la province qui fut incorporée à l'empire de Moctezuma : tels furent les résultats de cette guerre. La gloire d'une si brillante campagne revint principalement au roi de Tlatelolco. Une ode ou chanson mexicaine, faisant à ce sujet l'éloge de Moquihuis, fut composée à cette époque; le chevalier Boturini la retrouva et la mit dans sa précieuse collection de manuscrits mexicains.

Tant de succès n'intimidèrent pas les Chalqueños qui, chaque jour, se rendaient coupables d'injustes agressions contre les Mexicains; ils poussèrent leur témérité jusqu'à faire prisonnier le seigneur d'Ehecatepec, propre frère de Moctezuma. Désirant voir Chalco devenir rivale de Mexico, ils proposèrent à leur prisonnier de le faire roi; mais celui-ci refusa constamment la couronne qu'on lui offrait. Ce refus obstiné ne découragea pas les Chalqueños qui le proclamèrent souverain de Chalco, malgré lui. Afin de donner plus de solennité à son avènement, ils plantèrent, au milieu de la place du marché, un grand arbre au sommet duquel se trouvait une petite plate-forme, construite pour y faire asseoir le roi, et permettre à la foule de le voir de plus loin et de mieux l'entendre.

Une fois installé sur ce trône trop élevé, le monarque improvisé prononça les paroles suivantes :

— « Vous savez, ô vaillants Mexicains, que les Chalqueños veulent me couronner roi; mais les dieux ne per-

mettent pas que je trahisse ma patrie; je désire enseigner à tous, par mon exemple, que la vie est moins appréciable que la fidélité. »

Sur ces mots il se précipita du haut de la plate-forme et se tua en tombant. Les Chalqueños furent tellement irrités de ce suicide, qui déjouait leurs projets, qu'ils se précipitèrent sur les Mexicains établis à Chalco ou de passage dans leur capitale et les massacrèrent sans exception.

Leur châtiment ne se fit pas attendre. Moctezuma rassembla de suite ses troupes, fit allumer des feux sur la cime des montagnes environnantes, en signal d'une guerre d'extermination, marcha lui-même sur Chalco, la prit d'assaut, massacra tous ceux qui résistaient, et mit la ville et les bourgs voisins au pillage. Quelques familles échappèrent au courroux des vainqueurs; les unes s'enfuirent dans les montagnes et se cachèrent dans les grottes, d'autres se réfugièrent à Huexotzincou ou bien à Atlixco; ceux que l'on épargna furent réduits en esclavage. Après le premier mouvement de colère, succéda la clémence, Moctezuma permit aux fugitifs de revenir et de s'établir à Tlalinalco, Amaquemecan, et dans d'autres localités proches du lac. Une partie du territoire fut distribuée aux capitaines de l'armée, l'autre revint à la couronne de Mexico. A la suite de cette expédition, les Mexicains firent la conquête de Tamazollan, Piaztlan, Xilotepec, Acatlan et d'autres provinces peu éloignées.

Moctezuma mourut l'an 1464, après un règne de vingt-huit ans. Il avait reculé les bornes de son empire, à l'orient, jusqu'au golfe du Mexique; au sud-ouest, jusqu'au centre de la Mixteca; au sud, jusqu'à Chiapas; à l'occident, jusqu'à Toluca; au nord-est, jusqu'au sein du pays des Otomites, et au nord jusqu'à l'extrémité de la vallée de Mexico. La guerre ne lui fit jamais oublier les intérêts politique et religieux de son peuple. Il publia de nouvelles lois; il augmenta la splendeur de sa cour et de sa capitale; il introduisit dans les solennités publiques un cérémonial inconnu de ses successeurs, et fit construire un temple im-

mense à Huitzilopochtli. Il était sobre et très sévère pour les ivrognes. Sa prudence, sa sagesse, son intégrité de mœurs et son amour pour la justice le firent aimer et craindre de ses sujets. Sa mort fut un deuil général; le peuple le pleura longtemps et lui fit des funérailles plus imposantes encore que celles qui avaient été faites pour Izcoatl. Son nom, devenu traditionnel, rappelle la plus glorieuse époque de l'empire mexicain.

Avant de mourir, il avait convoqué la noblesse, pour l'exhorter à la concorde, et les électeurs, pour les prier de nommer Axayacatl comme son successeur, le considérant plus capable que les autres princes de développer les institutions mexicaines et d'augmenter la splendeur de l'empire. Soit par déférence pour le choix de Moctezuma, soit que les électeurs reconnussent eux-mêmes le mérite du prince désigné pour le trône, il fut préféré à son frère aîné Tizoc. Axayacatl descendait de Tezozomoc, frère d'Acamapitzin et des trois souverains qui précédèrent Moctezuma. Après son élection, il partit pour la province de Tehuantepec, dans le but de se procurer les prisonniers qui devaient être sacrifiés, selon la coutume mexicaine, le jour du couronnement.

Les habitants de Tehuantepec se défendirent avec énergie. Axayacatl, qui commandait son armée, simula la fuite pour attirer l'ennemi dans une embuscade; ce stratagème lui réussit à merveille. Ses adversaires tombèrent dans le piège préparé; attaqués ensuite de tous côtés, il s'en fit un grand carnage; beaucoup se sauvèrent jusque dans la ville même de Tehuantepec, où les Mexicains entrèrent avec eux. Axayacatl profita de cette victoire pour aller à Coatlulco, port très fréquenté depuis par les navires espagnols, puis il revint à Mexico, chargé de dépouilles et ramenant un grand nombre de prisonniers.

Ce souverain s'occupa, plus que ses prédécesseurs, d'étendre ses conquêtes. Il reprit, en 1467, Cotaxta et Tochtepec, qui s'étaient révoltées. L'année suivante, il remporta des avantages considérables sur les habitants d'Atlixco et

d'Huexotzinco. A la suite de cette campagne, il fit construire un temple appelé Coatlan. Les Tlatelolcos, toujours jaloux de ce que faisaient leurs voisins, en construisirent un semblable nommé Coaxolotl. En 1469, Totoquihuatzin, premier roi de Tacuba, mourut, après avoir gouverné son petit royaume pendant quarante ans et s'être montré l'allié le plus fidèle des rois de Mexico. Son fils Chimalpococa lui succéda et, comme son père, il se montra sans cesse un modèle de valeur et de fidélité.

Les Mexicains et les Chichimèques firent une perte bien plus grande dans la personne de Nezahuacoyotl qui mourut en 1470. Ce prince, un des héros les plus remarquables de l'ancien continent, était doué d'un courage qu'il poussait jusqu'à la témérité; sa force d'âme, son intelligence et sa bravoure l'ont rendu célèbre parmi tous les peuples du Mexique; pendant les treize années qu'il se vit privé de la couronne et persécuté par le tyran d'Azcápozalco, il montra beaucoup de constance et d'habileté. Inflexible dans la justice, il sut corriger les Chichimèques des vices qu'ils avaient acquis sous la domination de l'usurpateur. Il publia quatre-vingt lois compilées et traduites plus tard par son descendant Ixtlilxochitl, dans son histoire des Chichimèques, et qui révèlent un esprit vraiment supérieur. Il ordonna qu'aucune cause civile ou criminelle ne restât plus de quatre-vingts jours, — quatre mois mexicains — sans être jugée. Une assemblée générale des juges et des accusés avait lieu dans son palais, le dernier jour de chacune de ces périodes, pour terminer les causes qui n'avaient pas été résolues pendant les soixante-dix-neuf jours écoulés. Les coupables étaient alors immédiatement punis et les autres renvoyés. Si l'on en croit les manuscrits chichimèques, il fit mettre à mort quatre de ses fils convaincus d'inceste. C'est ainsi qu'il faisait respecter les lois et la justice, sans ces retards qui la discréditent parfois, et sans considération pour les personnes.

Comme le vol était sévèrement puni et qu'il suffisait de

voler sept mesures de maïs pour encourir la peine capitale, il fit semer du maïs de chaque côté des routes, afin que les pauvres pussent en profiter, sans tomber sous la rigueur des lois. Il dépensait une grande partie de ses revenus à soulager les malheureux, les vieillards, les veuves et les infirmes. Il prit des mesures très sévères pour prévenir le déboisement des montagnes. Dans l'intention d'empêcher les fonctionnaires, les juges et les officiers de se laisser corrompre par les besoins de la vie, il les faisait habiller, nourrir, entretenir aux frais de l'État, selon leur rang.

Ses largesses et ses aumônes étaient si considérables qu'il faut les voir enregistrées dans les manuscrits mexicains pour y croire. Grâce à ces libéralités, voici ce que dépensait annuellement ce souverain, en denrées mesurées par *fanegas*, — mesure équivalant à cent livres espagnoles : maïs 4,900,300 fanegas; cacao, 2,744,000 fanegas; piment ordinaire et tomates, 3,200 fanegas; *chiltepin* — petit piment très fort — 240 fanegas; sel, 1,300 fanegas; dindes, 8,000. La quantité de haricots, des autres légumes et du gibier dont la consommation était immense, n'est point indiquée dans les manuscrits d'où sont extraits ces détails. L'Anahuac n'étant pas propice à la culture du cacao, les Mexicains le faisaient venir des terres chaudes.

Nezahualcoyotl était très versé dans les arts et les sciences de cette époque; il excellait surtout dans la poésie; ses soixante et dix hymnes en l'honneur du Créateur du ciel et de la terre, ainsi que ses élégies acquirent une juste célébrité, même parmi les Espagnols du seizième siècle. Deux de ses odes, traduites en castillan par l'historien Ixtlilxochitl, ont été conservées jusqu'à nos jours. Il était principalement renommé par ses rares connaissances en botanique, en histoire naturelle et en astronomie. Son esprit d'analyse et ses études variées lui firent mépriser le culte des idoles qu'il pratiquait néanmoins en public, pour ne pas se mettre en opposition avec les sentiments du peuple et de ses ancêtres. En secret il enseignait à ses fils

le culte du « Créateur du ciel, » sur la nature duquel il n'a pourtant laissé aucun écrit. Il fit construire, en l'honneur de cette divinité, une tour à neuf étages, dont le dernier était peint en bleu avec des moulures d'or, et servait de résidence à des hommes chargés de frapper à de certaines heures du jour sur des plaques de métal pour l'avertir qu'il fallait s'incliner et prier le créateur.

Texcoco devint, sous l'impulsion de cet empereur, le centre des arts et des sciences du plateau de l'Anahuac; on y parlait le mexicain avec plus de perfection que partout ailleurs; on y voyait le plus grand nombre de poètes, d'historiens, d'orateurs, de peintres et les ouvriers les plus habiles. Cette ville devint l'Athènes du Mexique, comme Nezahualcoyotl en était le Solon.

Pendant sa dernière maladie il fit venir ses enfants et choisit Nezahualpilli pour lui succéder. Ce prince, le plus jeune de tous, fut préféré non seulement parce qu'il était fils de l'impératrice Mallacihuatzin, mais encore à cause de ses talents. Le vieux monarque lui recommanda l'amour de ses frères, de la justice, et le soin de ses sujets; il chargea son fils aîné Acapipiltzin d'aider son jeune frère de ses conseils. Il les pria tous de cacher sa mort le plus longtemps possible, jusqu'à ce que Nezahualpilli fût assuré de la possession pacifique de la couronne. Les princes reçurent les derniers conseils de leur père, avec des larmes dans les yeux, puis étant entrés dans la salle d'audience où la noblesse les attendait, Acapipiltzin déclara que le souverain, allant faire un long voyage, désirait avant de partir nommer son successeur et qu'il avait choisi Nezahualpilli pour occuper le trône. Ce prince fut alors acclamé empereur et tous les assistants lui jurèrent aussitôt obéissance et fidélité. Nezahualcoyotl mourut le lendemain, dans la quarantième année de son règne, âgé d'environ quatre-vingts ans.

Peu de temps après l'avènement de Nezahualpilli, les Mexicains eurent la guerre avec leurs voisins et rivaux, les Tlatelolcos. Moquihuix, envieux comme son peuple de la

gloire dont jouissait Mexico, cherchait à l'obscurcir par toutes sortes de moyens. Marié à la sœur du roi Axayacatl, qu'il avait reçue des mains de Moctezuma pour prix de sa fameuse victoire à Cotaxta, il lui faisait constamment part de ses sentiments de jalousie qui l'animaient contre son beau-frère. Il contracta des alliances secrètes avec les populations mécontentes de vivre sous le joug des Mexicains. Enfin, il fut convenu entre les alliés que les Tlatelolcos attaqueraient les Mexicains de front, tandis que les habitants de Chalco, de Xilotepec, de Toltitlan, de Tenayuca, de Mexicaltzinco, de Huitzilopochco, de Xochimilco, de Cuiclahuac et de Mizquic les prendraient par derrière; ceux de Quauhpan ainsi que les Huexotzincas et les Matlazincas devaient s'incorporer avec les Tlatelolcos pour défendre la ville.

Moquihuix convoqua les chefs de l'armée pour les encourager à bien se battre; Poyahuïtl, vieux prêtre, fit laver l'autel des sacrifices et donna cette eau, rougie par le sang humain, à boire aux capitaines pour leur donner plus de bravoure dans le combat. La reine, maltraitée par son époux et craignant les conséquences de cette guerre, se réfugia auprès de son frère à Mexico, avec quatre de ses fils. Xiloman, seigneur de Colhuacan, envoya des ambassadeurs à Moquihuix lui dire qu'il désirait attaquer les Mexicains avant la bataille, puis feindre une retraite, afin que les Tlatelolcos puissent les battre dehors de Mexico.

Le surlendemain de cette ambassade les Tlatelolcos, commencèrent le siège de Mexico. Au plus fort de la mêlée, Xiloman vint avec ses Colhuas, mais voyant que Moquihuix n'avait pas suivi ses conseils, il se retira sans se battre. La bataille dura toute la journée avec un égal acharnement de part et d'autre; les combattants se firent réciproquement quelques prisonniers qui furent aussitôt sacrifiés. La nuit mit un terme à la lutte; Axayacatl en profita pour distribuer ses troupes sur les chemins qui conduisaient à Tlatelolco, avec ordre de marcher au point du jour sur la place du

marché de cette ville. Les Tlatelolcos se voyant attaqués à cette heure matinale de tous les côtés, se retirèrent sur cette place pour y concentrer toutes leurs forces et pouvoir mieux résister; mais ce fut une faute; cet encombrement paralysa leurs coups, très peu d'entre eux ne purent faire usage de leurs armes. Ils tombaient percés de flèches, blessés ou tués par les casse-têtes, en murmurant des paroles d'indignation contre Moquihuix qui cherchait du haut du temple à les encourager du geste et de la voix. Les Mexicains avançaient toujours vers ce temple, se frayant un passage à travers les morts et les mourants. Le capitaine Quetzalhua arriva même jusqu'au roi et le précipita du haut en bas de la dernière terrasse; des soldats prirent alors le cadavre royal et le portèrent à Axayacatl qui lui ouvrit la poitrine et lui enleva le cœur.

Ainsi mourut Moquihuix. Avec lui s'éteignit la petite monarchie de Tlatelolco qui fut gouvernée par quatre rois, dans l'espace de cent dix-huit ans. La mort de ce souverain entraîna la soumission de ses sujets. Depuis cette conquête, les deux villes furent réunies, et Tlatelolco devint, pour ainsi dire, un faubourg de Mexico. Axayacatl punit du dernier supplice Ehecatzimiltl et Poyahuïtl, pour avoir poussé le plus vivement les Tlatelolcos, leurs compatriotes, à la guerre; peu de temps après, il fit également mourir les seigneurs de Xochimilco, Cuiclahuac, Huitzilopochco et de Colhuacan pour s'être alliés aux troupes ennemies. On ne sait si les autres seigneurs prirent part à cette campagne, où s'ils rebroussèrent chemin en apprenant la chute de Tlatelolco.

Axayacatl déclara la guerre ensuite aux Matlazincas, dont il avait à se plaindre. Cette nation puissante, établie dans la vallée de Toluca au sud de celle de Mexico, n'avait jamais été soumise aux Mexicains. Axayacatl envahit leur territoire avec ses deux rois alliés, prit, en route, Atlapolco et Xalatlauhco, s'empara de Toluca, Tenanco, Tzinancatepec, Metepec, Calimaya et plusieurs autres villes du sud de la vallée

qui devinrent tributaires de la couronne mexicaine. Il revint une seconde fois dans cette province et fit la conquête du nord de la vallée. A Xiquipilco, une des plus importantes villes otomites de ce district, gouvernait Tlilcuezpalin, seigneur renommé par son courage et sa force prodigieuse. Axayacatl le chercha longtemps pour se battre avec lui pendant la bataille qui se fit sous les murs de Xiquipilco. Ce combat singulier ne lui réussit guère, car il y reçut une grave blessure à la cuisse; deux autres chefs otomites le terrassèrent et faillirent le faire prisonnier; mais il fut sauvé de ce danger par de jeunes guerriers qui se dévouèrent pour leur roi. La victoire resta pourtant du côté des Mexicains qui firent près de douze mille prisonniers, parmi lesquels se trouvaient Tlilcuezpalin et les deux chefs dont je viens de parler. Cette campagne amena la conquête de Xiquipilco, Xocotitlan, Atlacomolco et de toutes les autres villes de la vallée d'Ixtahuacan.

Aussitôt qu'Axayacatl se vit guéri de la blessure qui le laissa boiteux le reste de sa vie, il donna aux rois alliés et aux magnats mexicains un grand banquet, pendant lequel il fit mourir sous leurs yeux Tlilcuezpalin et les deux chefs qui l'avaient si rudement traité. Dans les dernières années de son règne, trouvant son empire trop resserré du côté de l'occident, il retransversa la province de Toluca et s'en alla conquérir Tochpan et Tlaximaloyan qui devinrent dès lors les frontières du Michoacan et de l'empire mexicain. Retournant ensuite au levant, il s'empara d'Ocuilla et de Malacatepec; mais la mort interrompit le cours de ses triomphes en 1477, la treizième année de son règne. Il fut guerrier vaillant et souverain sévère contre les transgresseurs des lois. Il eut de plusieurs femmes un très grand nombre d'enfants, parmi lesquels Moctezuma II devint le plus célèbre de tous.

Axayacatl eut pour successeur Tizoc, son frère aîné, qui avait les fonctions de général suprême de l'armée. Son règne fut obscur et court; on ne sait dans quel pays il porta

la guerre pour se procurer les prisonniers qui devaient être sacrifiés le jour de son couronnement. Dans le dixième tableau hiéroglyphique de la collection Mendoza, on trouve, pourtant, quatorze villes soumises par Tizoc, et dont les principales sont Texacac et Toluca qui, s'étant révoltées, durent être reconquises, Chillan et Yancuitlan dans la Mixtèque, Mazatlan, Tlapa et Tamapachco.

Sous le règne de Tizoc, la guerre éclata entre les Texcocaños — Chichimèques de Tescoco — et les Huexotzincas, par l'ambition des frères de Nezahualpilli. Dans les commencements, ces princes parurent résignés au choix de leur père pour la succession à la couronne, mais ne pouvant souffrir de se voir gouvernés par le plus jeune, ils conspirèrent contre lui. Ils s'adressèrent d'abord aux Chalqueños, toujours prêts à se révolter, puis aux Huexotzincas qui se mirent immédiatement en devoir d'attaquer les Texcocaños. Le général huexotzinca avait donné à ses troupes le signal de Nezahualpilli pour diriger tous leurs coups contre lui; mais ce souverain ayant été averti de ce complot, changea ses insignes et ses vêtements, avant la bataille, avec un de ses capitaines qui, pris pour le roi, fut massacré dès le début de l'action. Nezahualpilli chargea lui-même le général huexotzinca et le tua de sa propre main, non sans avoir risqué sa vie vingt fois. Les Texcocaños, ignorant le changement de costume de leur empereur, commençaient à battre en retraite, lorsque celui-ci se fit reconnaître et changea leur crainte en une telle fureur, que l'ennemi fut mis en pièce et la ville de Huexotzinco prise et saccagée. Les Texcocaños revinrent chargés de dépouilles, et perpétuèrent le souvenir de cette victoire par la construction d'un nouveau palais. Quant aux princes, auteurs de la conspiration, on ne sait s'ils périrent dans la mêlée, où s'ils échappèrent par la fuite au châtement qui les attendait.

Nezahualpilli avait déjà plusieurs femmes de très nobles maisons, mais aucune ne portait le titre d'impératrice; il réservait cet honneur à la femme de la famille royale de

Mexico qu'il désirait épouser. Tizoc lui donna l'une de ses nièces, fille de Tzotzocatzin, et le mariage se célébra à Texcoco avec la solennité habituelle. Cette princesse avait une sœur appelée Xocotzin, d'une beauté remarquable, et qu'elle aimait au point de ne pouvoir la quitter; elle obtint de son père la permission de l'emmener avec elle. L'empereur ne put voir sa belle-sœur, sans en être épris; il résolut de l'épouser et de lui donner également le titre de souveraine. Ces secondes nocces, disent les historiens, furent les plus belles qui se virent jamais dans la capitale de l'empire. De la première, il eut un fils nommé Cacamatzin; de la seconde, il eut Huexotzincatzin, Coanacotzin et Ixtlilxochitl, dont je parlerai bientôt.

Tandis que Nezahualpilli cherchait ainsi à multiplier sa race, à jouir de la paix qu'il devait à sa sagesse, Tizoc fut assassiné par deux de ses feudataires, Techotlaya, seigneur d'Ixtapalapan, et Maxtlaton, seigneur de Tlatchco. Les historiens ne s'accordent pas sur la manière dont s'accomplit ce crime; les uns disent que ce fut au moyen d'enchantements et de sortilèges, d'autres affirment qu'on l'empoisonna. Quoi qu'il en soit, Tizoc mourut la cinquième année de son règne, c'est à dire, en 1482. La puissance et la fortune des rois de Mexico étaient immenses à cette époque; Tizoc voulut en profiter pour faire construire le plus grand temple de tout le Mexique. A cet effet, il rassembla les matériaux et fit même commencer l'édifice, mais la mort le surprit aux débuts de son entreprise.

Les Mexicains, sachant que leur roi n'avait pas succombé à une mort naturelle, désirèrent le venger avant d'élire son successeur. Ils eurent bientôt découvert les coupables et les sacrifièrent à leur courroux sur la grande place de Mexico, en présence des souverains alliés et de la noblesse mexicaine et texcocaña. Ils prirent ensuite pour les gouverner, Ahuitzotl, frère de ses deux prédécesseurs, et, comme eux général de l'armée; car, depuis Chimalpopoca, ils avaient pris l'habitude de ne pas élire les princes qui n'avaient point

occupé cette charge, disant qu'avant d'être chef d'une pareille nation, il fallait avoir donné des preuves de sa bravoure, et qu'en commandant les troupes, on apprenait à gouverner un royaume.

Un des premiers soins du nouveau monarque fut de continuer et d'achever le temple commencé par Tizoc; il y fit travailler un nombre si considérable d'ouvriers que l'édifice fut terminé au bout de quatre ans. Pendant ces quatre années, Ahuitzotl guerroya contre les Mazahuas, à l'ouest de Mexico, qui s'étaient révoltés contre la couronne de Tacuba; il envahit également le pays des Zapotèques, jusqu'à quatre cents kilomètres au sud de sa capitale, et réservait tous les prisonniers qu'il faisait, pour la dédicace du temple. Ahuitzotl invita à cette solennité les deux souverains alliés et toute la noblesse des deux empires. Certains auteurs font monter à six millions le nombre d'individus accourus à cette sanglante cérémonie qui dura quatre jours. Ce chiffre est sans doute exagéré, invraisemblable même, mais non pas impossible, quand on réfléchit à l'immense population qui pullulait alors sur la terre d'Anahuac, et à l'attrait que devait avoir pour ces peuples un spectacle comme celui-là. Quant au chiffre des victimes sacrifiées pendant ces quatre jours, il est aussi controversé; Torquemada le porte à 72,340; d'autres écrivains le réduisent à 64,070. Les prisonniers étaient placés sur deux files, occupant chacune deux à trois kilomètres des chaussées de Tacuba et d'Ixtapalapan, et qui se terminaient au temple, où les victimes étaient égorgées. La file d'Ixtapalapan commençait à l'endroit appelé depuis Malcuittlapilco, c'est à dire la pointe, l'extrémité de ligne des prisonniers. Cette horrible hécatombe eut lieu l'an 1486. Cette même année, Mozauhqui, seigneur de Xalatlauhco fit pareillement la dédicace d'un autre temple qui coûta la vie à des milliers de prisonniers sacrifiés de la même manière. En étudiant l'histoire de ce malheureux pays, on dirait que les Mexicains ont toujours considéré l'existence humaine comme chose de peu de valeur.

L'année 1487 vit mourir Chimalpopoca, roi de Tacuba, auquel succéda Tetoquihuatzin II. Ahuizotl, passionné pour les combats et peu partisan de la paix, déclara la guerre aux habitants de Cozeaquauhtenanco, qu'il traita cruellement pour avoir eu de la peine à les soumettre. Puis, il marcha contre Quauhila et d'autres provinces très peuplées qu'il soumit à son obéissance. Dans cette dernière campagne, Moctezuma, fils d'Axayacatl et successeur d'Ahuizotl, se signala par son courage et sa valeur. Peu de temps après, les Mexicains et les Texcocaños firent une nouvelle excursion contre les Huexotzincas, on ne sait à propos de quoi, mais pendant laquelle se signalèrent aussi Tezcatzin, frère de Moctezuma, et Tliltotl, noble officier mexicain, devenu plus tard général de l'armée. A la suite de cette expédition, Ahuizotl fit la dédicace d'un nouveau temple; on y sacrifia les prisonniers faits depuis 1486; mais la fête fut troublée par l'incendie du temple de Tlillan.

Ce monarque passa tout le temps de son règne à guerroyer jusqu'en 1496, époque à laquelle il envahit la province d'Atlixco. L'arrivée de ses troupes fut tellement inattendue que les atlixqueños ne s'en aperçurent qu'en voyant l'ennemi chez eux. Ils se mirent aussitôt en mesure de repousser l'invasion, mais leurs forces étant insuffisantes, ils envoyèrent demander des secours aux Huexotzincas. Lorsque les ambassadeurs atlixqueños arrivèrent à Huexotzinco, Toltecatl, fameux capitaine renommé par sa force surnaturelle et son grand courage, jouait à la paume. Dès qu'il apprit la nouvelle de l'invasion mexicaine, il interrompit son jeu, leva quelques troupes à la hâte et marcha contre les envahisseurs sans vouloir s'armer en aucune manière, pour montrer son mépris à leur égard. A la première bataille qu'il livra, il assomma, d'un coup de poing, un officier mexicain, lui prit ses armes et s'en servit pour frapper l'ennemi dont il fit un carnage épouvantable. Les Mexicains furent vaincus cette fois et obligés de fuir honteusement à Mexico.

Les Huexotzincas pour récompenser la bravoure de Tolte-

catl, le firent chef de leur république, toujours insoumise à l'empire mexicain, et ne se reconnaissant sa vassale que lorsqu'elle ne pouvait faire autrement. Ces guerres sans cesse renouvelées prouvent, du reste, que les conquêtes des Mexicains n'étaient jamais très solides, sauf quelques exceptions, et que les pays conquis se révoltaient toutes les fois qu'on lui offrait l'occasion. Toltecatl accepta les fonctions qu'on lui offrait, mais à peine une année s'était-elle écoulée qu'il se vit obligé de les abandonner et même de s'expatrier. Les prêtres et les employés au culte des dieux, abusant de leur autorité, entraient dans les maisons particulières, prenaient le maïs, les dindes qu'ils y trouvaient et commettaient toutes sortes d'excès. Toltecatl voulut s'opposer à ces abus; alors les prêtres conspirèrent contre lui. Une partie du peuple se rangea du côté de son chef, l'autre partie prit fait et cause pour leurs ministres et la guerre civile éclata. Toltecatl, fatigué de gouverner un peuple si peu docile, s'éloigna de Huexotzinco avec quelques nobles et se rendit à Tlalmanalco. Le gouverneur de cette ville avertit immédiatement Ahuizotl de l'arrivée des fugitifs; le roi les fit mettre à mort et renvoya les cadavres à Huexotzinco pour intimider les rebelles.

En 1496, Ahuizotl, trouvant que l'eau n'était pas assez abondante à Mexico, voulut l'augmenter par celle de la source de Huitzilopochco, dont se servaient les habitants de Coyohuacan. Dans ce but, il fit venir Tzotzomatzin, seigneur de cette ville, pour lui donner des ordres à ce sujet. Tzotzomatzin lui répondit que les eaux de cette source ne coulaient pas régulièrement, que parfois elles faisaient défaut, et que d'autres fois elles coulaient en telle abondance qu'elles pourraient occasionner des désastres dans la capitale. Ahuizotl, croyant que Tzotzomatzin cherchait un prétexte pour ne pas faire ce qu'on lui demandait, insista; mais, voyant que ce seigneur était immuable dans son opinion, il le congédia, puis le fit tuer. N'abandonnant pas pour cela son projet, il commanda la construction immédiate d'un immense aque-

duc qui devait transporter l'eau de Coyohuacan à Mexico. L'inauguration de cet édifice se fit avec beaucoup de cérémonies, et, si l'on en croit le P. Acosta, la peinture hiéroglyphique qui la représente doit se trouver à la bibliothèque du Vatican. Le grand-prêtre, vêtu comme Chalchihuitlicuè, déesse des eaux, ouvrait la marche du cortège; d'autres prêtres le suivaient, sonnant des instruments de musique, encensant l'aqueduc et l'aspergeant avec le sang de cailles et d'autres oiseaux tués à cet effet; une multitude d'hommes et de femmes accompagnaient le cortège sacerdotal et le saluait de ses acclamations.

La joie du peuple fut de courte durée. Les pluies ayant été considérables cette année, le lac de Texcoco déborda et, les eaux de l'aqueduc aidant, la ville fut inondée. Beaucoup de maisons s'écroulèrent et les communications ne se firent plus qu'en canots. Ahuizotl se trouvant un jour dans un appartement au bas de son palais, l'eau entra tout à coup en si grande quantité dans sa chambre que, pour ne pas être noyé, il sortit brusquement, donna de la tête contre la porte, avec violence, et se fit une blessure des suites de laquelle il mourut plus tard. Après l'inondation, les Mexicains eurent à souffrir de la famine, les récoltes ayant été pourries par l'eau, et le terrain, trop détrempé, ayant gâté les nouvelles semences. En 1499, on découvrit dans les environs de Mexico une carrière de *tetzontli*, sorte de pierre poreuse, qui servit depuis à la construction des temples et même des maisons; on mit à bas tous les édifices qui menaçaient ruine pour les reconstruire d'une manière solide en *tetzontli*.

Les deux dernières années du règne d'Ahuizotl se passèrent en combats incessants du côté d'Amatlan, de Xaltepec, de Tehuantepec, de Huexotla, etc. Tliltocotl, général mexicain, porta ses armes victorieuses jusque dans le Guatemala; on sait qu'il y fit des prodiges de valeur, mais on en ignore les résultats. Enfin, l'an 1502, après un règne de vingt ans, Ahuizotl mourut laissant aux Mexicains presque tout le territoire qu'ils occupaient lors de l'arrivée des Espa-

gnols. Outre son courage proverbial, il possédait deux qualités qui le rendirent célèbre : la magnificence et la libéralité. Il embellit sa capitale, déjà considérée comme la plus belle ville du Mexique. Quand il recevait les tributs des populations conquises, il réunissait le peuple en certains endroits de la ville, et distribuait de ses propres mains des secours et des vêtements aux malheureux. Il récompensait avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses et des plumes rares, ceux qui se distinguaient dans les batailles ou l'administration. Ses qualités furent obscurcies par son horreur de la paix, son amour de la guerre, ses vices et sa cruauté. Il aimait la musique au point de lui sacrifier un temps considérable, au préjudice des affaires publiques. Croyant que plus un souverain possédait de femmes, plus il manifestait sa grandeur et son autorité, il voulut en avoir encore plus que ses prédécesseurs qui, pourtant, en possédaient un assez grand nombre.

Après les funérailles d'Ahuizotl, célébrées avec la pompe accoutumée, on s'occupa de l'élection du nouveau souverain. Aucun frère des rois précédents ne vivait alors, mais les neveux ne manquaient pas au royal défunt, pour le remplacer sur le trône, selon les lois de succession. Parmi les fils d'Axayacatl on remarquait principalement Moctezuma, Cuitlahuac, Matlatzincatl, Pinalhuitzin, Cecepacticatzin, et du roi Tizoc il y en avait également plusieurs parmi lesquels il faut citer Imactlacuiyatzin, et Tepehuatzin. Moctezuma fut choisi entre tous ces princes, et pour le distinguer de son homonyme Moctezuma I^{er}, on lui donna le surnom de Xocoyotzin, c'est à dire le jeune.

Moctezuma II était, à la fois, un vaillant général et un prêtre fort respecté par sa gravité, sa circonspection et son esprit religieux. Taciturne et réservé, ses paroles produisaient toujours une grande impression dans les conseils. Aussitôt que les rois alliés furent avertis de cette élection, ils vinrent la sanctionner et complimenter le monarque. Celui-ci, en apprenant son élévation au trône, se retira dans

le temple, comme pour protester contre un si grand honneur. La noblesse alla l'y chercher et le trouva, dit-on, balayant le parvis. Les cérémonies de la prestation du serment d'obéissance et de fidélité terminées, Moctezuma reçut les félicitations des orateurs et des rois. La harangue de Nezahualpilli, empereur des Chichimèques, conservée jusqu'à nos jours dans les manuscrits mexicains, fait allusion aux études astronomiques et astrologiques qui avaient également donné une grande notoriété à Moctezuma. Voici ce discours :

— « Le bonheur de la monarchie mexicaine se manifeste dans votre élection et les applaudissements avec lesquels elle a été accueillie par tous. On a certainement raison de s'en réjouir, parce que l'empire du Mexique s'est élevé à une telle hauteur, que pour supporter un tel poids, il ne faut pas avoir une force moins grande, un cœur moins invincible, une sagesse moindre que celle que nous admirons en vous. Je vois clairement combien est immense l'amour que le Dieu tout-puissant porte à cette nation, pour lui avoir fait ainsi choisir le souverain qui lui convenait le mieux. Qui pourrait s'imaginer que celui qui a approfondi les choses du ciel ne connaîtra pas, étant roi, les choses de la terre qui pourront donner la félicité à ses vassaux ? que celui qui a révélé tant de fois la grandeur de son âme ne la révélera pas encore, maintenant qu'elle est plus nécessaire que jamais ? Qui pourrait croire que celui qui a montré tant de bravoure et de sagesse manquerait de soutenir la veuve et l'orphelin ? L'empire mexicain est arrivé sans doute au faite de l'autorité, puisque le créateur du ciel vous en a tant communiqué que vous inspirez le respect à tous ceux qui vous admirent. Réjouis-toi donc, ô terre heureuse, puisque tu as pour défenseur un pareil prince, dont la bonté le rendra le père et le frère de ses vassaux. Tu as, en effet, un monarque qui ne profitera pas de sa position pour s'abandonner à la mollesse, aux occupations frivoles et aux plaisirs ; car, dans le plus doux repos, son cœur l'inquiétera ; le soin qu'il aura de toi l'éveillera ; il ne songera qu'à ton bonheur. Et vous, très

noble prince et très puissant seigneur, prenez courage, espérez que le créateur du ciel qui vous a élevé à une si haute dignité vous donnera les forces pour remplir les obligations qui lui sont inhérentes. Celui qui a été si libéral envers vous jusqu'à présent ne vous refusera pas ses précieux dons après vous avoir fait monter au trône sur lequel je vous pronostique bien des années très heureuses. »

Moctezuma voulut répondre, mais, par trois fois, les larmes d'attendrissement qu'il répandait l'en empêchèrent ; pourtant, il finit par remercier l'impérial orateur des éloges qu'il lui avait décernés ; il se déclara de nouveau indigne du trône ; puis, l'audience achevée, il alla se renfermer dans le temple où il jeûna quatre jours et revint ensuite à son palais prendre possession du pouvoir. Les Atlixqueños s'étant révoltés peu de jours avant son élection, ce fut contre eux qu'il porta ses armes pour se procurer les prisonniers qui devaient être sacrifiés à son couronnement. Les fêtes données à propos de cette cérémonie, accompagnée de jeux, de danses, de représentations théâtrales, furent si brillantes, l'abondance et la richesse des tributs, envoyés des différentes provinces de l'empire, furent si considérables que des étrangers, qu'on n'avait jamais vus à Mexico, vinrent y assister, ainsi que des ennemis mêmes des Mexicains, tels que les Tlaxcaltèques et des habitants du Michoacan. Moctezuma les reçut avec distinction et leur offrit l'hospitalité avec toute la générosité qui le caractérisait.

A peine commença-t-il à faire usage de son autorité qu'il manifesta un immense orgueil, jusqu'alors caché sous les apparences de la plus profonde humilité. Ses prédécesseurs avaient eu la sage coutume de donner les emplois et toutes les fonctions publiques à ceux qui s'en montraient les plus dignes par leur aptitude, leurs qualités et leurs vertus, sans enir compte du pacte nouveau sous le règne d'Izcoatl entre la noblesse et le peuple. Moctezuma, professant un souverain mépris pour les plébéiens, leur enleva les emplois qu'ils occupaient à la cour, comme dans la capitale, et les déclara

incapables d'exercer à l'avenir aucune fonction publique ou seulement honorable.

Il confia le service de son palais uniquement à des nobles et de grands personnages. Indépendamment de ceux qui vivaient dans son palais même, chaque matin six cents seigneurs venaient lui faire leur cour et restaient dans une antichambre, parlant bas, attendant les ordres du souverain. Les domestiques de ces seigneurs étaient en si grand nombre qu'ils remplissaient les trois vastes cours de sa résidence ordinaire et les rues adjacentes. Celui des femmes de Moctezuma, les dames d'honneur, les femmes de service et les esclaves, n'était guère moins considérable; enfermées dans une sorte de harem, de nobles matrones veillaient sur leur conduite. Les unes partageaient la couche du monarque, d'autres servaient à récompenser le dévouement de ses vassaux. Tous les feudataires venaient résider, pendant quelques mois, dans la capitale et laissaient, avant de retourner dans leurs États, des fils ou des frères comme otages et garanties de leur fidélité.

Personne ne pouvait se présenter devant le souverain revêtu d'habits somptueux et sans déposer ses chaussures à la porte de la salle d'audience. Les grands seigneurs se dépouillaient de leurs riches vêtements ou les couvraient d'une tunique fort simple, avant d'entrer dans la salle du trône, pour témoigner de leur humble respect. En se présentant à Moctezuma, ils faisaient trois profondes inclinations, disant, à la première : *tlatouni* — seigneur; — à la seconde, *notlatocatzin* — mon seigneur; — à la troisième, *hueitlatoani* — grand seigneur. Ils parlaient à voix basse, la tête inclinée, et recevaient la réponse du souverain par l'entremise des secrétaires.

Moctezuma mangeait dans la salle des audiences, assis sur un petit tabouret, devant une sorte de matelas qui lui servait de table. Le linge de service, nappes et serviettes étaient en coton très fin et très blanc; les plats et les assiettes étaient de la faïence la plus fine de Cholula. Tous

ces objets ne lui servaient qu'une fois; il les donnait à ses gentilshommes aussitôt après ses repas. Les tasses dans lesquelles il prenait le chocolat et autres boissons faites avec du cacao étaient en or ou en beaux coquillages. Il avait également de la vaisselle d'or, mais il ne s'en servait que dans le temple, à certaines fêtes. Trois ou quatre cents jeunes gens, disent les historiens, présentaient à Moctezuma, au moment où il allait se mettre à table, des plats de viande, de gibiers, de poissons et de légumes, chaque plat ayant au dessous sa chaufferette pour l'empêcher de se refroidir; le roi désignait avec une canne les mets qu'il préférerait, et les autres se distribuaient immédiatement aux nobles qui attendaient dans l'antichambre. Avant de s'asseoir, quatre des plus jolies femmes de son harem lui donnaient de l'eau pour se laver les mains, puis elles se tenaient debout avec six des principaux ministres et le majordome, pendant le repas, auquel personne autre ne pouvait assister. La salle une fois fermée, pour qu'on ne vit pas le roi manger, les quatre femmes et le majordome servaient Moctezuma. Souvent il se divertissait pendant ses repas, en se faisant donner des concerts d'instruments de musique ou par les conversations burlesques de quelques bouffons difformes qu'il maintenait à la cour. Après son repas du jour, il fumait du tabac mélangé d'ambre dans une pipe richement travaillée et sommeillait ensuite.

Son sommeil achevé, il donnait audience, encourageait avec bonté les personnes intimidées par la présence d'un monarque entouré de tant de luxe et répondait par l'intermédiaire de ses ministres et de ses secrétaires. A la suite de l'audience, il se faisait chanter les actions glorieuses de ses ancêtres ou jouer devant lui quelques-uns des jeux nationaux. Quand il sortait, il se couchait dans un riche palanquin porté sur les épaules des grands seigneurs, et suivi d'une foule de courtisans. Partout sur son passage, l'on devait s'arrêter et fermer les yeux, comme pour ne pas être aveuglé par la splendeur de sa majesté. Lorsqu'il voulait

marcher, on étendait devant lui des tapis précieux pour que ses pieds ne touchassent pas la terre.

La magnificence de ses palais, de ses maisons de plaisance et de ses jardins répondait à cet étalage de cérémonial et de grandeur, inconnu jusqu'alors dans tout le Mexique. Sa résidence ordinaire était un vaste édifice en pierres taillées, ayant vingt portes sur la place principale de Mexico et sur les rues qui l'entouraient; les bâtiments environnaient trois cours spacieuses dans une desquelles se trouvait une belle fontaine; il renfermait plusieurs salles immenses, dont l'une pouvait contenir trois mille personnes, au dire d'un témoin oculaire, et plus de cent appartements. Les murs de quelques salles étaient plaqués en marbre incrusté de pierres précieuses. La charpente se composait de poutres en cèdre, en cyprès et en bois très rares.

Dedans et dehors de la capitale il avait d'autres palais. A Mexico, il possédait, en outre, un harem, des habitations pour ses ministres, ses grands officiers, les seigneurs étrangers qui venaient le voir et pour ses deux augustes alliés, une maison de plaisance avec des volières, renfermant les oiseaux du Mexique, une ménagerie pour les oiseaux carnassiers, les bêtes féroces et les reptiles, et d'autres établissements curieux. La première de ces deux maisons de plaisance, située à l'endroit où fut plus tard érigé le couvent de San Francisco, contenait plusieurs appartements et beaucoup de galeries à colonnes de marbre qui donnaient sur un jardin dans lequel il y avait dix bassins, cinq d'eau douce et cinq d'eau de mer, destinés aux oiseaux aquatiques. Les Espagnols furent tellement émerveillés de la quantité d'oiseaux renfermés dans ces volières qu'ils crurent que toutes les variétés du monde entier s'y trouvaient réunies. Trois cents personnes, sans compter les médecins, s'occupaient de ces volatiles auxquels on servait à chacun des grains, des fruits, des insectes ou des poissons selon leur espèce.

La ménagerie, composée des oiseaux carnassiers, des bêtes féroces, des amphibiens, des reptiles et des poissons, était

encore plus spacieuse que celle des oiseaux. Dans un troisième édifice, Moctezuma logeait des hommes ayant différentes couleurs de cheveux ou de peau, des êtres difformes et disgraciés de la nature. Dans cette sorte d'hospice ethnographique bien des malheureux trouvaient un refuge contre les mauvaises plaisanteries et les insultes du peuple. Enfin, dans une des maisons royales, il conservait une collection d'armes offensives et défensives, de cuirasses, d'étendards et de costumes militaires en usage, à cette époque, parmi tous les peuples avec lesquels le Mexique était en relation. A côté de cet arsenal-musée, il y avait un immense atelier dans lequel un nombre considérable d'ouvriers travaillaient les armes, l'or, l'argent, le marbre, les pierres précieuses, les mosaïques, etc. On y voyait également des peintres, des sculpteurs et un grand corps de ballet pour son amusement.

A chaque palais attenait un jardin dans lequel se cultivaient toutes sortes de fleurs, d'herbes odoriférantes et de plantes médicinales. Moctezuma avait, en outre, des parcs ou des bois entourés de murs et remplis de gibier qu'il chassait de temps à autre. Les Espagnols démolirent les palais pour en prendre les matériaux; les jardins furent abandonnés ou détruits; les parcs de Chapultepec et du Peñon sont les seuls qui restèrent très longtemps plus ou moins intacts. Les arbres du parc de Chapultepec, en partie coupés par les Mexicains, lors de l'invasion américaine en 1847, témoignent encore de la splendeur de ce jardin, si bien réparé par l'empereur Maximilien.

Fernand Cortez, dans ses lettres à Charles-Quint, Torquemada et plusieurs autres historiens donnent des détails très curieux sur Moctezuma et la richesse intérieure de ses palais; il serait trop long de les reproduire ici; je dirai seulement que ce roi tenait beaucoup à ce que chacune de ses résidences fût constamment dans un état irréprochable de propreté; il employait, dit-on, tous les matins, plus de mille hommes à arroser et balayer les rues de Mexico. Il avait fait établir des bains dans tous ses palais et se baignait journal-

lement. Il changeait quatre fois de vêtements par jour et ne les remettait jamais; il les donnait aux gentilshommes et aux soldats qu'il voulait récompenser.

Son zèle pour la religion lui fit édifier plusieurs temples, embellir ou réparer les autres; il prit soin que tous, et particulièrement celui d'Huitzilopochtli, fussent bien entretenus, bien servis et les sacrifices très fréquents. Pourtant, il craignait les augures, et les oracles rendus lui troublèrent souvent l'esprit au point d'abattre son courage et de favoriser sa propre ruine. Très sévère pour l'observance des lois, il fit maintes fois châtier du dernier supplice des fonctionnaires de la plus haute noblesse pour des prévarications ou des transgressions aux lois établies. Ennemi de l'oisiveté, il occupa constamment ses troupes en expéditions guerrières, et son peuple à la culture des champs, à la construction des édifices et des travaux d'utilité publique.

L'oppression dans laquelle il tenait ses vassaux, les charges excessives qu'il leur imposait, son orgueil et sa sévérité éloignaient de lui le cœur de ses sujets; d'un autre côté, il se les réconciliait par sa libéralité envers les pauvres comme envers ceux qui servaient l'État. Il convertit la ville de Colhuacan en un vaste hôpital pour tous les employés civils ou militaires devenus invalides par l'âge, les blessures ou les infirmités; ils étaient entretenus, servis et soignés par des médecins, aux dépens du trésor royal.

Au commencement de son règne, il fit mettre à mort Malinalli, seigneur de Tlachiauheo qui s'était révolté contre la couronne du Mexique; il soumit cet État à son obéissance et celui d'Achiottlan. Peu de temps après il s'alluma une autre guerre plus grave dans laquelle il fut moins heureux. Parmi tant de provinces conquises par la force des armes mexicaines ou soumises par crainte, la république de Tlaxcala s'était toujours maintenue invincible et ne voulut jamais courber la tête sous le joug mexicain, malgré son voisinage de Mexico. Les Huexotzincas, les Cholultèques et d'autres peuples limitrophes, jadis alliés de la république et maintenant

jaloux de sa prospérité, irritèrent les Mexicains en leur disant que les Tlaxcaltèques avaient l'intention de s'approprier les provinces maritimes du golfe, afin d'augmenter leurs richesses par le commerce. Les Tlaxcaltèques avaient, en effet, un grand besoin de faire des échanges avec les habitants des terres chaudes pour se procurer le coton, le sel et le cacao nécessaires à leur consommation; ils ne tenaient probablement pas à conquérir ces provinces, mais leurs habitants étant, en partie, originaires de Tlaxcala, ils les considéraient un peu comme des membres de la même famille. Quoi qu'il en soit, les Mexicains, depuis Moctezuma I^{er}, traitaient toujours les Tlaxcaltèques en ennemis et ne cessaient d'entretenir sur leurs frontières de très fortes garnisons pour paralyser leur commerce avec les provinces maritimes du golfe.

Gênés dans la liberté de leur trafic et souffrant de ce blocus qui les empêchait de recevoir des marchandises de première nécessité, les Tlaxcaltèques envoyèrent, sous le règne d'Axayacatl, une ambassade à Mexico pour se plaindre du tort qu'on leur faisait à cause de la jalousie des nations rivales. Les Mexicains, rendus insolents par leur prospérité, répondirent que le souverain du Mexique était seigneur universel du monde et que tous les mortels étant ses vassaux, les Tlaxcaltèques, à l'exemple des autres peuples, lui devaient obéissance et payer un tribut. A cette réponse, accompagnée de menaces arrogantes, les ambassadeurs répliquèrent par ces paroles :

— « Très puissants seigneurs! Tlaxcala ne vous doit aucun tribut; depuis que nos ancêtres vinrent des pays septentrionaux pour habiter ce pays, ils ne se sont jamais reconnus tributaires d'aucun prince. Ils ont toujours conservé leur indépendance et, n'étant pas accoutumés à l'esclavage auquel vous prétendez les soumettre, ils répandront plus de sang qu'ils n'en ont répandu à la fameuse bataille de Poyauhtlan, avant de se soumettre à votre pouvoir. »

Affligés des prétentions exorbitantes des Mexicains et dé-

sespérant de les amener à traiter d'une manière avantageuse pour les deux peuples, les Tlaxcaltèques commencèrent à fortifier leurs frontières et à se mettre à l'abri d'une brusque invasion. Le territoire de leur petite république était entouré déjà de grands fossés et de bonnes garnisons; ils construisirent alors un mur de plus de huit kilomètres qui fermait l'entrée de leur pays du côté de l'orient; ils étendirent leurs fortifications et multiplièrent leurs vigies, de sorte que, malgré les attaques répétées des troupes de Huexotzinco, Cholula, Itzocan, Tecamachalco et d'autres districts voisins, ils ne perdirent jamais un pouce de terre.

De nombreux sujets de la couronne de Mexico et principalement des Otomites et des Chalqueños s'étaient réfugiés à Tlaxcala, à la suite des guerres mentionnées plus haut; tous portaient aux Mexicains une haine implacable, à cause des maux qu'ils en avaient soufferts. Les Tlaxcaltèques se servirent adroitement de ces réfugiés pour combattre leurs ennemis communs sur les frontières, mais ils ne purent rétablir leurs communications avec les provinces maritimes. Depuis le règne d'Axayacatl, ils se virent privés du sel et durent se passer de ce condiment pour préparer leur nourriture; ce ne fut que longtemps après la conquête espagnole qu'ils s'habituerent de nouveau à l'usage du sel dans leurs aliments. Seuls, quelques seigneurs, en correspondance secrète avec de nobles mexicains, se pourvoyaient, par contrebande, de tout ce qui leur était nécessaire, à l'insu de l'un et l'autre peuple.

Moctezuma, ne pouvant tolérer de voir une république aussi petite que celle de Tlaxcala, enclavée pour ainsi dire dans ses États, lui refuser obéissance, lorsque les populations les plus éloignées et les plus puissantes lui étaient soumises, ordonna dès le commencement de son règne aux provinces voisines d'attaquer Tlaxcala de tous les côtés. Les Huexotzincas, alliés aux Cholultèques, levèrent immédiatement une armée qu'ils placèrent sous le commandement de Tecayahuatzin, seigneur de Huexotzinco; mais, se fiant da-

vantage à leur astuce que dans leurs troupes, ils essayèrent, sans succès, de corrompre par des présents les citoyens de Hueyotlipan, petite ville tlaxcaltèque située sur les confins de l'empire d'Acolhuacan, et les Otomites qui défendaient les frontières. Obligés de recourir aux armes, ils attaquèrent la république avec une telle impétuosité, qu'après s'être livré passage à travers les lignes extérieures, ils pénétrèrent jusqu'à Xiloxochitla, c'est à dire à quatre kilomètres de la capitale, en massacrant tous ceux qui voulaient s'opposer à leur marche triomphante. Tizallacatzin, célèbre capitaine tlaxcaltèque, les retint longtemps à Xiloxochitla, mais il mourut accablé par le nombre des ennemis sans pouvoir les vaincre ni les retenir.

Les Huexotzincas pourtant, effrayés eux-mêmes de leur propre succès, eurent peur de se trouver si près de la capitale qu'ils venaient assiéger et craignant d'être massacrés à leur tour, en cas de revers, se retirèrent précipitamment dans leur province. Telle fut l'origine de ces batailles continuelles qui se livrèrent entre ces deux peuples jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Les Tlaxcaltèques, furieux contre les envahisseurs, ne se limitèrent plus à défendre leur territoire; ils sortirent désormais de la république et portaient le fer et le feu chez leurs ennemis toutes les fois qu'ils en trouvaient le prétexte. Les ayant un jour rencontrés sur le versant des montagnes situées à l'ouest de Huexotzinco, ils en firent un si grand carnage que, se voyant à la veille d'une entière destruction, les Huexotzincas prièrent Moctezuma de venir à leur secours. Celui-ci leur envoya son fils aîné à la tête d'une bonne armée. Les Tlaxcaltèques, sachant que les Mexicains allaient descendre dans la vallée d'Atlixco, en longeant le côté méridional du Popocatepelt, coururent à leur rencontre et les mirent en déroute, non sans en laisser un nombre considérable de tués sur le champ de bataille. Parmi les morts, on trouva le prince-général et plusieurs capitaines; le reste de l'armée s'enfuit en désordre, abandonnant un grand butin aux vainqueurs.

Probablement les Tlaxcaltèques furent eux-mêmes assez maltraités, car ils ne profitèrent pas de leur victoire pour s'emparer de Huexotzinco et de Cholula. Peu de temps après, ils revinrent à la charge avec de grands renforts, mais les Huexotzincas s'étaient déjà fortifiés et les agresseurs furent repoussés ; néanmoins, ils ne rentrèrent pas à Tlaxcala sans avoir ravagé les deux provinces ennemies, au point que les habitants tombèrent dans une profonde misère et furent obligés de faire venir des vivres de Mexico et des villes voisines.

Ce fut une grande affliction pour Moctezuma d'apprendre, en même temps, la mort de son fils aîné et la déroute de son armée. Pour tirer vengeance de ce double malheur, il réunit de nouvelles troupes et les fit marcher contre Tlaxcala ; mais la république avait prévu cette détermination ; elle se fortifia en conséquence et se battit avec un si grand courage que l'armée royale fut encore battue et dispersée. Les Tlaxcaltèques célébrèrent cette seconde victoire par de grandes réjouissances ; ils récompensèrent généreusement les Otomites, auxquels ils la devaient en grande partie, et donnèrent pour femmes aux plus respectables des réfugiés les filles des plus nobles familles de la république ainsi que le titre de *teuctli*, la plus estimée de toutes les distinctions.

Il est probable que, si les souverains du Mexique eussent voulu sérieusement conquérir Tlaxcala et la soumettre à la couronne, cela leur eût été facile. Cette petite république pouvait être bien fortifiée et ses défenseurs bien aguerris, mais il est hors de doute que les Mexicains auraient fini par s'en rendre maître. Cette vérité n'échappa pas aux historiens de la Nouvelle-Espagne qui nous expliquent la faiblesse des moyens avec lesquels les Mexicains combattaient les Tlaxcaltèques par le désir des rois de Mexico de maintenir, à quatre-vingts kilomètres de leur capitale, un pays insoumis, soit pour exercer la valeur des soldats mexicains, soit pour se procurer des victimes destinées aux nombreux sacrifices qui se faisaient dans la capitale ; ces deux buts, en effet, étaient

toujours remplis dans les fréquents combats qui se livraient sur les frontières de ces deux États.

Dans un de ces combats — probablement vers la fin du règne de Moctezuma, — Tlahuicole fut fait prisonnier. Ce Tlahuicole, dont l'histoire est très curieuse, était un fameux général tlaxcaltèque, aussi célèbre par son courage extraordinaire que par la force merveilleuse de ses muscles. Son *maquahuïtl* — épée mexicaine — avec laquelle il se battait, était si lourde qu'un homme avait de la peine à la soulever de terre. Son nom seul faisait fuir ses ennemis qui se sauvaient dès qu'on criait : — Voilà Tlahuicole. Ayant eu la maladresse, pendant une attaque des Huexotzincas contre les Otomites, de se lancer au plus fort de la mêlée dans un endroit marécageux, ses mouvements furent paralysés, il fut assailli par un nombre considérable d'adversaires, fait prisonnier, enfermé dans une cage, conduit à Mexico et présenté à Moctezuma. Le souverain, sachant apprécier le mérite, même chez un ennemi, lui rendit la liberté au lieu de le condamner à mort.

Tlahuicole dit au roi qu'il n'acceptait pas sa grâce, et, qu'ayant été fait prisonnier, il ne voulait pas se représenter à ses compatriotes avec pareille tache au front. Moctezuma, touché de cette résistance et de cette fierté, retint le général à la cour, espérant en faire un ami ou, du moins, pouvoir utiliser ses forces et ses talents militaires. Ses espérances ne furent pas déçues ; la guerre s'étant allumée entre le Mexique et le Michoacan, le roi lui confia le commandement des troupes qui devaient attaquer Tlaximaloyan. Tlahuicole partit et quoiqu'il ne pût déloger les Michoaqueños de la ville dans laquelle ils s'étaient fortifiés, il en tua beaucoup, fit un grand nombre de prisonniers et leur enleva de l'or et de l'argent pour une valeur considérable.

Moctezuma reconnaissant lui offrit de nouveau la liberté, puis le titre de *tlacatecall*, c'est à dire de général en chef des armées mexicaines. Le fier Tlaxcaltèque refusa de nouveau ces deux faveurs, en disant qu'il ne serait jamais traître à

sa patrie et qu'il désirait absolument mourir dans un sacrifice de gladiateurs, genre de mort réservé aux prisonniers les plus honorables. Il resta trois ans à Mexico avant d'avoir obtenu ce qu'il désirait; sa femme vint de Tlaxcala vivre avec lui, à la grande satisfaction des Mexicains qui espéraient voir se perpétuer la descendance d'un général aussi redouté. Moctezuma, pourtant, voyant le refus obstiné de Tlahuicole d'accepter quoi que ce soit et sa persistance à vouloir mourir, consentit au combat qu'il demandait. Après huit jours de danses et des cérémonies habituelles qui précédaient ces sortes de sacrifices, Tlahuicole fut attaché par un pied au *temalacatl* — pierre des sacrifices — et se battit contre des gladiateurs, en présence du roi, de la noblesse et d'une multitude de Mexicains. L'histoire raconte qu'il en tua huit, en blessa vingt et ne tomba qu'après avoir reçu sur la tête un coup terrible qui le laissa à moitié mort. Il fut aussitôt transporté devant l'idole de Huitzilopochtli, où les prêtres lui ouvrirent la poitrine, enlevèrent son cœur encore fumant et précipitèrent son corps du haut de l'escalier du temple, selon la coutume. Ainsi mourut ce vaillant général.

Deux années de sécheresse amenèrent deux années de famine pendant les guerres que les Mexicains livraient à la république de Tlaxcala. Les provisions de maïs étant épuisées sur le plateau de l'Anahuac, Moctezuma fit ouvrir ses propres greniers et distribua sa réserve de grains aux soldats. Cette libéralité ne suffisant pas à réparer le mal causé par l'absence des récoltes, il permit, à l'exemple de Moctezuma I^{er}, aux citoyens nécessiteux d'émigrer à l'étranger pour s'y établir ou s'approvisionner de maïs. L'année suivante, en 1305, les troupes mexicaines retournèrent au Guatemala, probablement pour punir les habitants de cette province de quelque acte d'hostilité contre les sujets de la couronne. Les prisonniers faits durant cette guerre furent amenés à Mexico pour être sacrifiés à la déesse Centeoth, dont le temple venait d'être achevé.

A cette même époque, la chaussée qui conduisait de Cha-

pultepec à Mexico avait été élargie, et l'aqueduc construit sur cette chaussée, étant terminé, fut inauguré solennellement. La joie causée par l'achèvement de ces grands travaux d'utilité publique fut troublée par un accident : la foudre tomba sur une tour du temple appelé Zomolli et l'incendia. Les Tlatelolcos et les autres habitants de cette partie de la ville, n'ayant pas vu tomber la foudre, se persuadèrent que l'incendie avait été allumé par des ennemis venus à l'improviste; ils s'armèrent à la hâte et se rendirent en masse au temple. Moctezuma, s'imaginant que les Tlatelolcos, dont il s'était toujours méfié, avaient pris ce prétexte pour soulever une émeute, les priva des emplois publics qu'ils exerçaient et leur défendit de se présenter à la cour. Ces injustes rigueurs ne furent, néanmoins, pas longtemps maintenues; les Tlatelolcos rentrèrent dans les bonnes grâces de leur souverain et reprirent leurs anciennes fonctions, après avoir fourni des preuves de leur innocence.

En 1305, les Mixtèques et les Zapotèques se révoltèrent contre les Mexicains; les principaux chefs de cette rébellion — à laquelle se joignirent tous les seigneurs de ces deux nations — étaient Cetecpatl, gouverneur de Coaxtlahuacan, et Nahuixochitl, seigneur de Tzotzollan. Ils commencèrent à massacrer, par trahison, les Mexicains en garnison à Huaxjacac, — aujourd'hui Oajaca — et dans plusieurs autres localités. Aussitôt que Moctezuma eut connaissance de cette révolte, il envoya contre les insurgés une grande armée composée de Mexicains, de Texcocaños et de Tépanèques, sous le commandement de son frère et successeur, le prince Cuiclahuac. Les rebelles furent complètement battus, dispersés, leurs villes saccagées et livrées au pillage. L'armée, chargée de dépouilles, rentra triomphante à Mexico; les prisonniers furent sacrifiés, et Moctezuma donna la province de Zotzollan à Cozcaquauhtli, frère de Nahuixochitl, pour être resté fidèle à ses devoirs de vassal.

Peu de temps après cette expédition, s'éleva une querelle, on ne sait à propos de quoi, entre les Huexotzincas et les

Cholultèques, leurs amis et voisins. Ayant résolu de décider par les armes les droits de chacun, ils se livrèrent bataille en rase campagne. Les Cholultèques, plus habitués aux pratiques religieuses et au commerce qu'au maniement de la lance et du casse-tête, furent mis en déroute et obligés de se réfugier dans leur ville. Les Huexotzincas les y poursuivirent, en tuèrent quelques-uns et mirent le feu à plusieurs maisons. Craignant ensuite que leur victoire n'attirât sur eux un châtement, ils envoyèrent à Moctezuma deux personnages des plus respectables pour les disculper et rejeter tous les torts sur les Cholultèques.

Soit afin de donner plus de relief au courage des Huexotzincas, soit pour tout autre motif, ces deux ambassadeurs exagérèrent la mortalité des Cholultèques, au point que Moctezuma les crut presque tous massacrés et la ville abandonnée. Cette nouvelle le jeta dans une grande affliction, car il craignait la vengeance de Quetzalcoatl, dont le sanctuaire le plus ancien et le plus vénéré était à Cholula. Suivant le conseil de ses deux alliés, il fit partir des personnages de sa cour pour aller à Cholula s'informer de l'exactitude des faits. Ces messagers firent un rapport entièrement contraire à celui des deux ambassadeurs. Moctezuma, indigné d'avoir été trompé, ordonna au général en chef de l'armée d'aller châtier les Huexotzincas, s'ils ne se prêtaient pas immédiatement à une réparation satisfaisante. Ceux-ci, s'attendant à la tempête qui menaçait de fondre sur eux, s'avancèrent en ordre de bataille au devant de l'armée mexicaine prête à se défendre. Mais le général en chef mexicain s'approcha d'eux et leur dit :

« Notre seigneur Moctezuma qui tient sa cour au milieu de l'eau, Nezahualpilli qui commande sur les bords de la lagune, et Totoquihuatzin qui règne au pied des montagnes, m'envoient vous dire qu'ayant appris par vos ambassadeurs que vous aviez ruiné Cholula et mis à mort ses habitants, ils ont éprouvé une grande douleur et se voient obligés de venger un si grand attentat contre le sanctuaire de Quetzacoatl. »

Les Huexotzincas protestèrent contre le récit exagéré de leurs ambassadeurs et s'offrirent de punir les coupables selon les désirs des trois souverains. Sans doute, ces deux malheureux se trouvaient alors dans le camp de leurs compatriotes, car ceux-ci, sans attendre de réponse, leur coupèrent le nez et les oreilles, supplice infligé à tous les menteurs préjudiciables à la cause publique et remirent les deux mutilés entre les mains du général mexicain. Ainsi se termina cet incident qui faillit amener la guerre entre Huexotzinco et Mexico.

Les Atlixqueños qui s'étaient révoltés contre Moctezuma n'en furent pas quittes à si bon marché, car les Mexicains en tuèrent énormément et leur firent un nombre considérable de prisonniers. Cette révolte fut étouffée au mois de février 1506, époque à laquelle se célébrait avec de grandes réjouissances la conclusion du siècle et le renouvellement du feu. Cet anniversaire — le dernier fêté par les Mexicains — fut encore plus solennel que celui qui eut lieu sous le règne de Moctezuma I^{er}. Tous les Atlixqueños n'y furent pourtant pas sacrifiés; on en réserva beaucoup pour la dédicace du Tzompantli, édifice situé près du grand temple de Mexico, et dans lequel on conservait les têtes des victimes.

L'année 1506 se passa sans guerre, mais en 1507, les Mexicains retournèrent dans la Mixteca, où ils firent très peu de prisonniers à Tzollan et à Mictlan — aujourd'hui Mitla — les habitants de cette province s'étant à peu près tous réfugiés dans les montagnes. Les Mexicains allèrent ensuite soumettre Quauhquechollan, province également révoltée. Le prince Cuitlahuac, général en chef de l'armée, se distingua par sa bravoure et son intelligence dans cette campagne, fatale à plusieurs grands capitaines, mais dont les résultats furent assez heureux pour les armes mexicaines. La province fut soumise et trois mille deux cents prisonniers revinrent avec les vainqueurs à Mexico.

L'année suivante, l'armée alliée se remit en route pour Amatlan; en traversant une haute montagne, elle fut assail-

lie par une furieuse bourrasque, une tourmente de neige qui fit mourir de froid beaucoup de soldats, d'autres furent écrasés sous les arbres qui tombaient déracinés ou brisés par le vent; le reste de l'armée périt à moitié dans la première bataille livrée en arrivant dans la province envahie.

Ce désastre, ajouté à d'autres calamités que les historiens ne spécifient pas et à l'apparition d'une comète, répandirent la consternation parmi les Mexicains. Moctezuma, trop superstitieux pour rester indifférent en présence de ces événements, consulta ses astrologues qui ne surent que lui répondre. Quoique irrité contre son parent et allié, l'empereur d'Acolhuacan, qui, malgré ses prières, venait de faire mettre à mort son propre fils Huexotzincatzin, pour des motifs que j'indiquerai plus loin, Moctezuma pria Nezahualpilli de venir à Mexico, et, le sachant très versé dans l'astrologie, lui confia ses terreurs. A la suite d'une longue conférence, son royal allié lui dit que la comète annonçait l'arrivée prochaine d'étrangers qui causeraient la ruine de l'empire mexicain. Cette interprétation ne plaisant guère à Moctezuma, l'empereur d'Acolhuacan le défia au jeu du ballon en lui disant : — « Si je perds, je reconnaitrai mon interprétation comme fausse; mais si je gagne, vous la reconnaitrez comme vraie. » La partie fut acceptée avec cette condition et Moctezuma la perdit, à son grand regret. Ne voulant pourtant pas se rendre au pronostic de Nezahualpilli, il fit consulter un astrologue célèbre par ses connaissances divinatoires; ce malheureux, ayant confirmé les prédictions du souverain de Texcoco, Moctezuma, pour le récompenser, fit abattre sa maison, sous les ruines de laquelle le pauvre devint enseveli.

Je ne parlerai pas des prophéties concernant la destruction de l'empire aztèque; néanmoins, je dois dire qu'il y avait plusieurs traditions parmi les peuples de l'Anahuac, traditions certifiées par les manuscrits, qui déclaraient « que des gens très différents des populations d'origine nahuatl arriveraient et s'empareraient du pays, lors de l'apparition de

certaines phénomènes. » Un des événements qui causa le plus de sensation et qui paraît le plus invraisemblable est celui relatif à la princesse Papantzin, sœur de Moctezuma, qui mourut de maladie et fut enterrée en 1509.

Cette princesse était mariée au gouverneur de Tlatelolco. Ses funérailles se firent avec les solennités usuelles pour une personne de son rang; son cadavre fut enseveli dans une grotte creusée au fond du jardin du palais, et l'entrée de cette grotte fut fermée par une pierre. Le lendemain de sa sépulture, une petite fille de cinq à six ans, traversant le jardin pour aller à l'habitation du majordome de la défunte, vit la princesse qui l'appela et lui dit d'aller chercher la femme du majordome. Cette femme répondit à la petite fille que, Papantzin étant enterrée de la veille, ne pouvait la demander; néanmoins, pour plaire à l'enfant, qui la tirait par ses vêtements, elle se rendit au jardin, vit la princesse, se mit à crier de terreur et s'évanouit. Trois ou quatre femmes arrivèrent en entendant ces cris, aperçurent Papantzin, et voulurent se sauver; mais la princesse les rassura, les pria d'aller chercher le majordome, et quand celui-ci fut venu, elle lui ordonna d'aller dire à Nezahualpilli qu'elle était ressuscitée, et de venir la voir.

Le majordome obéit. Nezahualpilli se rendit aussitôt à Tlatelolco et vit Papantzin qui s'était retirée dans un appartement du palais. L'empereur, quoique très effrayé par cette apparition, la salua pourtant et lui demanda ce qu'elle désirait. « Je vous prie, répondit-elle, de dire au roi mon frère, de venir, car j'ai des choses très importantes à lui révéler. » Il ne fallut rien moins que l'autorité d'un pareil messenger pour décider Moctezuma à se rendre à cette singulière entrevue.

— « Seigneur, lui dit la princesse en le voyant arriver, je suis votre sœur Papantzin que vous avez enterrée avant-hier. Étant morte ou, si vous ne voulez pas croire à ma mort, étant privée de sentiment, je me vis transportée dans une grande plaine traversée par une rivière. Je fus abordée par un beau

jeune homme qui me dit : « Il n'est pas encore temps pour
« toi de passer cette rivière, attends. Dieu t'aime quoique tu
« ne le connaisses pas; il veut que tu vives afin que tu sois
« témoin des révolutions qui vont se succéder ici. Aussitôt
« la guerre achevée, tu seras la première à recevoir le bain
« qui lave les péchés et tu serviras d'exemple à tes compa-
« triotes. » — Le jeune homme disparut, et, me retrouvant
vivante, je soulevai la pierre qui fermait mon sépulcre et je
fus au jardin où je rencontrai les domestiques que la peur fit
sauver à mon approche. »

Moctezuma, très inquiet et très ennuyé par ce récit, que
j'ai considérablement abrégé, s'en alla pensif, sans adresser
la parole à sa sœur et ne voulut plus la revoir. Quelques-uns
de ses courtisans voulurent lui persuader que la princesse
avait été enterrée dans un état de léthargie et que sa sépul-
ture l'avait rendue folle. Quoi qu'il en soit, la princesse vécut
dans la solitude fort longtemps. En 1524, elle reçut le
baptême à Tlatelolco et s'appela depuis doña Maria Pa-
pantzin. Elle mourut en odeur de sainteté dans un âge très
avancé.

Des météores lumineux, des nuages rougeâtres représen-
tant des combats parurent en 1511; plus tard, en 1519, les
tours du grand temple de Mexico prirent feu par une belle
nuit et jamais on ne put connaître la cause de cet incendie.
Une tempête extraordinaire agita les eaux du lac de Texcoco
qui envahirent la ville et firent écrouler plusieurs maisons,
et cela sans vent, sans tremblement de terre ni autre cause
naturelle. Ces faits, peut-être exagérés par la superstition,
mais enregistrés dans les manuscrits hiéroglyphiques mexi-
cains, n'ont pas été suffisamment contrôlés par les premiers
historiens de la Nouvelle-Espagne. Certainement il y avait
une tradition universelle annonçant une révolution politique
et religieuse qui devait transformer l'empire mexicain; on
en retrouve des traces dans le quinzième et même le qua-
torzième siècle, mais je suis assez tenté de croire que nom-
bre de détails donnés sur les signes précurseurs de cette

révolution ont été l'œuvre des Mexicains lettrés et baptisés
par les Espagnols.

La consternation dans laquelle se trouvait Moctezuma, à
la suite de tous ces prodiges, ne l'empêchait pas de veiller
aux affaires de l'État. Pendant les années 1508 et 1509, il
envoya plusieurs corps d'armée contre les Tlaxcalteques, les
Huexotzincas, les Atlixqueños, les habitants de Xochitepec
et ceux de Malinaltepec. Ses troupes revinrent victorieuses
à Mexico avec plus de cinq mille prisonniers. En 1510, trou-
vant l'autel des sacrifices trop petit pour le grand temple, il
fit chercher un monolithe d'une grosseur proportionnée à
l'édifice. Le monolithe, trouvé près de Coyohuacan, fut poli,
sculpté et conduit à Mexico en grande pompe par une foule
énorme. En passant sur un pont de bois, construit au dessus
d'un canal, aux portes de la ville, son poids brisa les poutres
et la fit tomber à l'eau avec plusieurs personnes, parmi les-
quelles se trouvait le grand-prêtre qui l'encensait. Cet acci-
dent de mauvais augure ne découragea pas le souverain
qui fit retirer l'autel du canal et transporter sur le temple.
Son inauguration coûta la vie aux cinq mille prisonniers,
réservés pour être sacrifiés à cette solennité, une des plus
sommptueuses du règne de Moctezuma. Cette même année eut
lieu la dédicace des deux temples de Tlamatzinco et de
Quaxicalco qui furent inaugurés par le sacrifice de sept mille
victimes humaines.

L'approvisionnement d'un si grand nombre de victimes
nécessitait des guerres incessantes. En 1511, les habitants
de Tlacotepec se révoltèrent et voulurent massacrer la gar-
nison mexicaine, mais ils n'en eurent pas le temps; avant
l'exécution de ce complot, ils furent surpris et punis par les
Mexicains qui leur firent douze cents prisonniers. L'année
suivante, il y en eut trois cent trente-deux autres pris à
Quetzalapan dans le nord. Ce furent les dernières conquêtes
qui placèrent l'empire de Moctezuma à son apogée de gran-
deur. Chaque province conquise de la sorte devenait une
ennemie de Mexico, un élément de faiblesse, car, ne pou-

vant supporter un joug imposé par la force, irritée de la manière dont elle était traitée, elle se soulevait à la première occasion et se vengeait de son mieux. Pour étouffer ces révoltes, sans cesse renouvelées d'un côté ou d'autre, les souverains du Mexique étaient obligés d'entretenir des armées nombreuses, dont l'entretien ruinait et mécontentait les peuples. Cette situation facilita beaucoup la conquête de Cortez, comme on le verra plus loin.

Les révolutions qui s'élevèrent dans l'empire d'Acolhuacan, à la mort de Nezahualpilli, contribuèrent également à la ruine de la monarchie mexicaine. Cet empereur, après avoir occupé le trône pendant quarante ans, s'être acquis une grande renommée de sagesse et de justice, fatigué du gouvernement ou découragé par la vue des phénomènes qui avaient si fortement impressionné Moctezuma, laissa les rênes du pouvoir à deux princes de sa famille et se retira dans un palais de plaisance situé à Texcotzinco. Il emmena dans sa retraite sa chère Xocotzin, quelques serviteurs, recommanda à ses fils de ne pas quitter la capitale et d'y attendre ses ordres ultérieurs. Pendant les six mois qu'il passa dans cette résidence, il se divertissait, le jour, par l'exercice de la chasse, et la nuit, par la contemplation des astres. Sur la plate-forme de son palais, il avait fait construire un petit observatoire qui fut conservé jusqu'au dix-septième siècle et visité par plusieurs historiens de la Nouvelle-Espagne.

Après six mois de vie privée, il revint à Texcoco, envoya Xocotzin et ses fils à la résidence de Tepicpan et s'enferma dans son appartement, ne se laissant voir que de quelques confidents, afin de cacher sa mort comme l'avait fait Nezahualcoyotl. En effet, on ne sut jamais la date exacte de ses derniers moments ni les circonstances qui les précédèrent; on sut seulement qu'il mourut en 1516 et, qu'avant de mourir, il pria ses confidents de brûler secrètement son corps. Le peuple et même une partie de la noblesse ne crurent pas à son décès et s'imaginèrent qu'il s'était réfugié dans la pro-

vince d'Amaquemecan, d'où ses ancêtres tiraient leur origine, comme il en avait manifesté le désir plusieurs fois.

En matière de religion, ce monarque partageait les mêmes idées que son père Nezahualcoyotl; il méprisait le culte des idoles, mais en public il le pratiquait à cause du peuple. Son respect des lois était absolu, comme on pourra en juger par le fait suivant. Une loi prohibait, sous peine de mort, les paroles indécentes à la cour. Son fils aîné Huexotzincatzin qu'il aimait tendrement, autant à cause de ses qualités personnelles que parce qu'il était fils de Xocotzin, la plus aimée des deux impératrices, eut le malheur de violer un jour cette loi par mégarde. Nezahualpilli l'ayant appris, s'informa si le prince avait proféré ces paroles devant des témoins; sur la réponse affirmative les témoins furent interrogés et tous disculpèrent le prince, en disant que ces paroles avaient été prononcées sans intention. L'empereur fit aussitôt arrêter son fils et le condamna à mort le même jour. Sa mère, la famille impériale, la noblesse vinrent en larmes demander la grâce du coupable, mais ce fut en vain :

— « Mon fils a violé la loi, répondit-il, si je lui pardonne on dira que les lois ne sont pas faites pour tout le monde. En le punissant, mes vassaux sauront que la transgression ne se pardonne à personne, puisque je ne pardonne pas à mon fils le plus aimé. »

Moctezuma demanda lui-même la révocation de cette sentence contre Huexotzincatzin qui était son neveu ou du moins son parent; Nezahualpilli la refusa et voyant que les exécuteurs temporisaient dans l'espérance que l'on sauverait le coupable, le fit mettre à mort immédiatement, au grand désespoir de Xocotzin, de la cour et de Moctezuma qui ne lui pardonna jamais de n'avoir pas écouté sa prière. Nezahualpilli s'enferma ensuite pendant quarante jours dans son appartement pour pleurer son fils, seul et sans témoin.

Cette sévérité à punir les transgresseurs de la loi était compensée par une grande compassion pour les misères de

son peuple. Il avait, à son palais de Texcoco, une fenêtre donnant sur la place du Marché, et cachée par une jalousie, derrière laquelle il se mettait pour observer la foule sans être vu. Lorsqu'il apercevait une femme mal vêtue, il la faisait venir et, après s'être informé de sa situation, il lui donnait tout ce dont elle avait besoin pour elle et ses enfants, quand elle en avait. Chaque matin, il faisait l'aumône dans son palais à tous les orphelins et aux invalides qui se présentaient. Il visitait fréquemment l'hôpital de Texcoco, dans lequel il entretenait à ses frais, et selon leur condition, tous les gens devenus infirmes dans les services publics ou mutilés par la guerre.

Avec ce souverain, vraiment digne par ses qualités, ses vertus et ses talents de la haute célébrité dont il jouissait dans tout le Mexique, s'éteignit la gloire des empereurs chichimèques. Nezahualpilli mourut sans désigner celui qui devait lui succéder sur le trône, comme l'avaient fait ses prédécesseurs. Peut-être ses convictions sur la ruine prochaine de l'empire furent-elles cause de cette négligence; peut-être aussi, embarrassé du choix, voulut-il le laisser au conseil suprême. Quoi qu'il en soit, dès que la mort de l'empereur ne fut plus douteuse, le conseil s'assembla et, après de longues discussions, décida de nommer le prince Cacamatzin, fils aîné de la princesse mexicaine, épousée par le défunt. Cette décision étant prise, les princes furent introduits dans la salle du conseil pour entendre les motifs de ce choix.

Cacamatzin, âgé de vingt-deux ans, fut assis sur le siège d'honneur et ses deux frères Coanacatzin, âgé de vingt, et Ixtlilxochitl, âgé de dix-neuf ans, furent placés à ses côtés. Ce dernier, très ambitieux, combattit les raisons du plus ancien des conseillers qui avait la parole et lui dit que l'empereur n'ayant pas choisi son successeur, c'était un attentat à la majesté royale que des vassaux fissent ce choix. Les conseillers ne voulant pas irriter le jeune prince prièrent Coanacatzin de donner son avis. Celui-ci se rangea du côté

des conseillers et développa les inconvénients qu'il y aurait à retarder la nomination du nouveau souverain. Ixtlilxochitl réfuta les arguments de son frère et déclara que cette élection favorisait les projets de Moctezuma qui, espérant trouver en Cacamatzin un souverain de cire qu'il pourrait facilement diriger, selon son bon plaisir, désirait depuis longtemps lui voir occuper le trône.

— « Vous n'êtes pas raisonnable, mon frère, de vous opposer à l'élection des conseillers, lui répondit Coanacatzin; ignorez-vous que si Cacamatzin n'est pas empereur, c'est à moi et non à vous qu'appartient la couronne? »

— « C'est vrai, répliqua Ixtlilxochitl, si pour la succession l'on considère uniquement l'âge; mais si, comme il serait juste de le faire, l'on tient en considération la valeur du candidat, la couronne me revient de droit plus qu'à Cacamatzin et à vous. »

Les conseillers craignant une querelle entre les princes leur imposèrent silence et l'assemblée fut dissoute. L'impératrice Xocotzin et son fils Cacamatzin, accompagnés d'une grande partie de la noblesse, allèrent à Mexico prier Moctezuma d'approuver l'élection du prince. En dehors de l'affection particulière que Moctezuma témoignait à l'élu, il reconnaissait la légitimité de ses droits à la couronne; il accueillit donc le nouvel empereur avec bienveillance, lui conseilla de commencer par mettre en sûreté le trésor de ses pères, et lui promit d'appuyer ses droits par les armes, si les négociations avec son concurrent ne suffisaient pas.

Dès qu'Ixtlilxochitl apprit le départ de son frère pour Mexico, il prévint les conséquences de l'intervention de Moctezuma et partit pour les montagnes de Meztitlan. Cacamatzin, averti de ce départ par Coanacatzin, revint de suite à Texcoco en compagnie de Cuitlahuatzin, frère de Moctezuma et seigneur d'Ixtapalapan, qui fit aussitôt rassembler la noblesse, reconnaître les droits au trône et couronner le nouvel empereur d'Acolhuacan.

A peine arrivé à Meztitlan, Ixtlilxochitl convoqua les sei-

gneurs des villes situées dans ces montagnes, et leur dit qu'au nom de l'honneur et de la liberté des nations acolhuas et chichimèques, il devait s'opposer au gouvernement de son frère, qu'il était indigne et dangereux d'obéir à un prince si docile à la volonté du roi de Mexico, et qu'il emploierait toute son énergie à défendre sa patrie contre l'ambition et la tyrannie de Moctezuma. Ces paroles enflammèrent les esprits; tous ces seigneurs lui promirent des secours et levèrent immédiatement une armée portée à cent mille hommes par certains historiens. Ixtlilxochitl, sans perdre de temps, se mit en route pour Texcoco. Arrivé à Tepepolco, il envoya dire aux habitants d'Otompan de lui prêter serment d'obéissance; ceux-ci répondirent que Nezahualpilli étant mort, ils ne reconnaissaient d'autre souverain que Cacamatzin, possesseur légitime et pacifique du trône d'Acolhuacan. Le prince irrité attaqua la ville et s'en empara après une vive résistance.

Ce succès inquiéta Cacamatzin et sa capitale; mais Ixtlilxochitl satisfait de se voir craint et respecté ne bougea pas d'Otompan; il mit même des gardes sur les chemins avec ordre de veiller à la sûreté des voyageurs et de laisser la circulation libre pour tous les particuliers. Le monarque chichimèque, voyant les forces considérables dont disposait son frère et sa résolution de lui disputer le trône, préféra sacrifier une partie de son empire que de risquer de le perdre tout entier. Avec le consentement de Coanacatzin, il envoya une ambassade au jeune prince pour lui offrir une convention par laquelle il lui donnait toutes les provinces montagneuses de l'empire, lui se contentant de la capitale et des États situés dans la plaine; il ajoutait qu'il avait l'intention de partager le pouvoir avec Coanacatzin, et qu'il le suppliait de ne plus troubler la tranquillité publique par ses prétentions.

Ixtlilxochitl répondit aux ambassadeurs — personnages appartenant à la famille impériale d'Acolhuacan — que ses frères étaient libres d'agir comme ils l'entendaient, qu'il

voyait maintenant avec plaisir Cacamatzin en possession du trône, qu'il ne machinerait rien contre lui ni contre l'État, qu'il ne s'était armé que pour s'opposer aux projets ambitieux des Mexicains qui avaient causé bien des ennuis à son père Nezahualpilli, que, si l'empire se divisait, en ce moment, dans un intérêt commun, il espérait le voir de nouveau bientôt uni, et désirait que son frère ne tombât pas dans les pièges de l'astucieux Moctezuma. Ixtlilxochitl avait raison de se méfier de Moctezuma, car on verra plus loin que ce fut le souverain de Mexico qui remit l'infortuné Cacamatzin entre les mains des Espagnols.

Grâce à cet arrangement, les deux frères vécurent en assez bonne harmonie. La couronne d'Acolhuacan était partagée par moitié, la partie cédée à Ixtlilxochitl étant vraiment considérable; ces deux moitiés ne furent jamais réunies, car l'empire chichimèque s'écroula avec celui des Aztèques. Jusqu'à l'arrivée de Fernand Cortez, Ixtlilxochitl tint continuellement son armée en mouvement; plusieurs fois, il la conduisit aux portes de Mexico pour défier Moctezuma en un combat singulier; mais ce roi n'était plus d'un âge à pouvoir se mesurer avec un jeune prince qui, par de secrètes négociations, avait déjà attiré à son parti un grand nombre de provinces mexicaines. Dans une de ces expéditions, Ixtlilxochitl fit prisonnier un parent et allié de Moctezuma qui avait promis de ramener à Mexico le prince vaincu et bien lié; pour se venger de cette promesse, il fit couvrir de roseaux secs le prisonnier et le brûla vivant en présence de l'armée mexicaine.

Avant de commencer l'histoire héroïque de la conquête et de la chute des monarchies du Mexique, je dois donner un aperçu des mœurs et de la civilisation de ces peuples qui vivent encore aujourd'hui à peu près comme ils vivaient à cette époque, qui parlent encore la même langue, et n'ont guère changé que la forme de leur religion et celle de leur gouvernement.

La religion des Mexicains était un tissu de rites supersti-

tieux et cruels. Ils avaient une idée d'un Être suprême, indépendant, qu'il fallait adorer, mais, le croyant un esprit, ils ne le représentaient par aucun signe extérieur. Ils croyaient à l'existence d'un esprit mauvais qui apparaissait parfois aux hommes pour leur faire du mal ou les épouvanter. Ils admettaient l'immortalité de l'âme chez les hommes et chez les animaux. Après la mort, d'après les croyances mexicaines, l'âme des soldats tombés sur le champ de bataille, celle des prisonniers au pouvoir de l'ennemi et celle des femmes mortes en couches, allaient dans la maison du soleil, où elles jouissaient d'une vie très heureuse pendant quatre ans, au bout desquels elles se métamorphosaient en nuages ou en oiseaux, ayant toujours la liberté de monter au ciel. L'âme des enfants, au moins de ceux sacrifiés à Tlaloc, dieu des eaux, et celles des personnes mortes noyées, d'hydropisie, de tumeurs ou frappées de la foudre, allaient à Tlalocan, résidence de ce dieu, dans un endroit frais et délicieux. Enfin, les autres âmes allaient à Micltlan, sorte d'enfer situé au centre de la terre où les âmes ne souffraient d'autre tourment que celui de vivre continuellement dans l'obscurité.

Parmi les divinités mexicaines qui étaient bien moins nombreuses que celles des Romains, treize recevaient particulièrement leurs adorations. Texcatlipoca, le plus grand de tous, après l'Être suprême, était la providence, l'âme du monde, le créateur du ciel, de la terre et le seigneur de toutes choses. On le représentait jeune pour montrer que les ans ne le vieillissaient pas; il récompensait les justes et punissait les méchants. Sur le bord des routes les Mexicains plaçaient des fauteuils en pierre pour permettre à ce dieu de se reposer quand il voulait, et personne ne pouvait s'asseoir sur ces sièges. Son idole était en obsidienne, une chaîne d'or attachait ses cheveux; des bracelets d'or entouraient ses bras; dans sa main gauche cette idole portait un éventail d'or poli qui ressemblait à un miroir et qui signifiait que ce dieu voyait tout.

Le dieu Ometeulli et la déesse Omecihuatl vivaient au ciel

dans une ville resplendissante d'où ils veillaient sur le monde et donnaient aux mortels leurs penchants divers; le premier s'occupait principalement des hommes et la seconde des femmes. Cihuacohuatl, femme serpent, appelée aussi Quilaztli, était la première femme qui mit des enfants au monde; on la vénérât beaucoup; elle se laissait voir fréquemment ayant un enfant sur les épaules couché dans un berceau.

Le soleil et la lune furent divinisés sous le nom de Tonatiuh et de Meztli. Quetzalcoatl, c'est à dire serpent armé de plumes, ancien grand-prêtre de Tula, selon les légendes, devint le dieu de l'air; les Cholultèques affirmaient qu'il les avait gouvernés pendant vingt ans et leur avait enseigné l'art de fondre les métaux. Tlaloc, dieu des eaux qui fécondait la terre et protecteur des biens terrestres, résidait sur les hautes montagnes où se forment les nuages et paraît avoir donné son nom aux villes de Tlaloc, Tlaxcala, Toluca et autres situées au pied ou sur le versant de ces montagnes. L'idole de cette divinité placée sur le mont Tlaloc par Xolotl, premier empereur chichimèque, ne fut brisée qu'après la conquête espagnole, par ordre du premier évêque mexicain. Chalchihuitlicué, compagne de Tlaloc, connue sous différents noms, résidait particulièrement sur la montagne appelée, de nos jours, Malincha, qui domine Tlaxcala et la plaine de Puebla.

Xiuhteuctli, seigneur de l'année et de l'herbe, était le dieu du feu; chaque année on lui faisait deux fêtes pendant lesquelles on créait les magistrats et renouvelait l'investiture des feudataires. Centeotl, déesse de la terre et du maïs, avait cinq temples à Mexico qui, trois fois par an, étaient arrosés du sang de nombreuses victimes humaines. Huitzilopochtli ou Mexitli était le dieu de la guerre, le protecteur des Mexicains, et le plus fêté par eux; les uns le croyaient né d'une femme, d'autres le vénérèrent comme un esprit. La pêche, le sel, les berceaux, les maisons, la médecine, le vin, les fleurs, l'orfèvrerie, les métiers, la joie avaient également

leurs divinités. La mythologie mexicaine, comme celle des Romains, avait ses métamorphoses et ses transformations qu'il est inutile de décrire ici.

Le grand temple dédié à Huitzilopochtli occupait un espace immense au centre de la ville; la muraille qui l'entourait ainsi que ses annexes était en pierres taillées; elle avait près de trois mètres de hauteur et des niches, en guise de créneaux, dans lesquelles on voyait des sortes de serpents en pierre, ce qui lui fit donner le nom de *Coatepanlli*, c'est à dire muraille de serpents. Elle avait quatre portes ouvertes aux quatre points cardinaux, et donnant chacune sur les plus belles et les plus grandes rues de la ville. Au milieu de l'espace entouré par cette muraille s'élevait un édifice carré, à cinq étages en retrait, c'est à dire d'égale hauteur, mais moins large les uns que les autres, de manière à former une pyramide ou un gigantesque escalier de cinq marches, l'étage supérieur étant moins large que l'étage inférieur. Le premier étage ou rez-de-chaussée avait environ quarante-trois toises du nord au sud et plus de cinquante de l'est à l'ouest; le second avait environ une toise de moins que le premier, et ainsi de suite pour les suivants, de manière que trois ou quatre personnes pouvaient se promener de front au sommet de chaque étage.

Les escaliers de ce temple étaient placés au sud et construits en belles pierres sculptées; on comptait cent quatorze marches, d'un pied de hauteur chacune, du bas au sommet de l'édifice; chaque escalier était disposé de manière à ce que, pour passer de l'un à l'autre, on devait faire le tour du monument. Le cinquième et dernier étage se terminait par une plate-forme de quarante-trois toises sur trente-quatre et pavée de mosaïque. A l'extrémité orientale de cette plate-forme se dressaient deux tours à trois étages, ayant chacune près de dix mètres de hauteur. Le premier étage ou rez-de-chaussée de ces tours constituait, proprement dit, le sanctuaire; c'est là que sur un autel se trouvaient les idoles; l'un était consacré à Huitzilopochtli et l'autre à Tezcatli-

poca; d'élégantes coupoles en bois sculpté et peint couronnaient les deux tours.

L'autel ou la pierre des sacrifices ordinaires se trouvait au sud du parvis supérieur. Devant les deux sanctuaires brûlaient deux feux perpétuels dans deux brasiers d'environ deux mètres de hauteur; six cents feux brûlaient continuellement dans autant de brasiers placés sur le parvis inférieur devant les autres sanctuaires adossés ou construits dans l'enceinte du *coatepanlli*. Entre ce mur et le grand temple il y avait une place pour les danses religieuses, plus de quarante temples dédiés à toutes sortes de divinités, des séminaires pour les enfants des deux sexes dévoués au culte, et d'autres édifices plus ou moins religieux. La ville de Mexico possédait d'autres temples, mais aucun n'atteignait les proportions colossales de celui d'Huitzilopochtli. Ceux de Texcoco, Cholula et Teotihuacan étaient pareillement gigantesques. Presque tous ces édifices se ressemblaient dans leurs caractères généraux.

Chaque temple avait ses terrains, ses propriétés, ses revenus qui servaient à l'entretien des prêtres, du culte et surtout à l'achat de l'énorme quantité de bois nécessaire pour cette multitude de feux qui brûlaient nuit et jour devant les sanctuaires. Ces revenus étaient augmentés par des offrandes quotidiennes considérables et par les prémices des récoltes. Il suffira de dire que dans l'enceinte du *coatepanlli* vivaient cinq mille prêtres, pour donner une idée du chiffre fabuleux auquel devait s'élever le personnel attaché au service des temples dans tout le Mexique. Il y avait une hiérarchie dans la classe sacerdotale; les chefs suprêmes étaient le *teoteuctli* — seigneur divin — et le *huciteopixqui* — grand-prêtre. Dans chaque ville il y avait un prêtre principal dont les fonctions et la dignité répondaient en quelque sorte à celles des curés ou des évêques. Dans cette hiérarchie il y avait plusieurs degrés dont les membres avaient des occupations spéciales; les uns s'occupaient du culte ou des sacrifices, d'autres rendaient des oracles, composaient des

hymnes ou les chantaient, d'autres, enfin, ornaient les autels ou balayaient les temples, instruisaient les enfants ou rédigeaient le calendrier. On encensait les idoles quatre fois par jour avec des encensoirs en terre cuite ou en or. Parmi les chantres, les uns chantaient des hymnes devant les idoles à certaines heures du jour, et d'autres pendant la nuit.

Le costume des prêtres était à peu près celui du peuple, sauf un voile noir en coton qu'ils portaient sur la tête; ceux qui vivaient en communauté dans des sortes de couvent étaient complètement vêtus de noir. Dans les monastères d'hommes, comme dans ceux de femmes et particulièrement de personnes des deux sexes vouées au culte de Quetzalcoatl, la vie était très austère.

On ignore quelle fut au juste la nature des sacrifices des Toltèques; pendant longtemps les Chichimèques n'offrirent à leurs divinités que des plantes, des fleurs et des fruits; mais les Aztèques introduisirent chez eux, par leur exemple, les sacrifices humains. Les Mexicains faisaient mourir leurs victimes de différentes manières, selon le caractère des fêtes pendant lesquelles ils les sacrifiaient. La plus commune était de leur ouvrir la poitrine avec un couteau en obsidienne et de leur arracher le cœur; d'autres victimes étaient noyées dans la lagune; d'autres, enfermées dans des cavernes, mouraient de faim; les nobles périssaient généralement dans des sacrifices de gladiateurs. Les sacrificateurs ordinaires étaient au nombre de cinq; le principal appelé *topiltzin* portait, dans l'exercice de ses fonctions, un vêtement rouge semblable aux scapulaires de certains ordres religieux; il avait sur la tête une couronne de plumes vertes et jaunes; ses cinq collègues portaient des scapulaires blancs et pas de couronne. La victime, complètement nue, était couchée sur la pierre des sacrifices, longue de cinq pieds, large de trois et convexe à sa partie supérieure, de sorte que le corps du malheureux représentait un arc; on lui plaçait alors au cou un instrument en bois ou en pierre verte, ayant la

forme d'un fer à cheval de la grosseur du bras; les prêtres lui tenaient la tête et les membres pour l'empêcher de remuer et le *topiltzin* lui ouvrait alors la poitrine de la manière que je viens d'indiquer. On offrait ensuite le cœur fumant d'abord au soleil, puis à l'idole, et on le brûlait enfin. Lorsque la victime était un prisonnier de guerre, après lui avoir arraché le cœur, on lui coupait la tête pour la conserver dans un ossuaire, et le corps jeté du haut en bas du temple, était recueilli par les vainqueurs qui l'emportaient, le faisaient cuire et le mangeaient dans un banquet de famille et d'amis.

Quant au mode de diviser le temps, toutes les populations civilisées de l'Anahuac avaient le même système que celui des anciens Toltèques. Leur siècle se composait de cinquante-deux années, distribuées en quatre périodes de treize années. Deux siècles constituaient un âge appelé *huchuetlitzli*, c'est à dire vieillesse de cent quatre ans. Les années avaient les quatre noms suivants: *tochtli*, lapin; *acatl*, roseau; *tecpatl*, pierre, et *calli*, maison. La première période d'un siècle se représentait et se comptait ainsi: première année, 1 lapin; deuxième, 2 roseaux; troisième, 3 pierres; quatrième, 4 maisons; cinquième, 5 lapins; ainsi de suite jusqu'au nombre treize qui terminait la première période. La seconde commençait par 1 roseau, la troisième par 1 pierre, et la quatrième par 1 maison. L'année mexicaine se composait comme la nôtre, de 365 jours; elle était divisée en dix-huit mois de vingt jours chacun; au dernier mois, on ajoutait cinq jours pour compléter l'année solaire; ces cinq jours se nommaient *nemontemi*, c'est à dire inutiles, parce que les Mexicains ne travaillaient pas et se faisaient des visites pendant ce temps.

Je ne donnerai pas ici d'autres détails sur le calendrier aztèque ni sur les fêtes et les sacrifices qui se faisaient chaque mois; la description de ces solennités, des superstitions ridicules et des boucheries humaines qui les accompagnaient répugne à nos mœurs; les savants qui voudront

connaître ces détails les trouveront dans Torquemada, Sahagun, Clavigero et d'autres historiens spéciaux.

Lorsqu'un enfant venait au monde, on le baignait, en disant des prières sur lui, puis il devenait l'objet de différentes cérémonies poétiques et superstitieuses; Boturini dit qu'on les passait quatre fois par le feu. Le nom qu'on lui donnait provenait tantôt de celui du jour de sa naissance, comme Omecalli, = 2 maisons, — et tantôt des circonstances particulières survenues pendant ce jour. Quant aux mariages, ils se décidaient entre les parents et ne se faisaient jamais sans leur consentement. Les jeunes gens se mariaient ordinairement à vingt ou vingt-deux ans, et les jeunes filles, à seize ou dix-huit. Le jeune homme, ayant fait son choix, envoyait aux parents de la jeune fille les femmes les plus respectables de sa famille faire la demande. Ces femmes, appelées sollici-teuses, s'acquittaient de leur commission à minuit, et portaient des présents avec elles. Cette première demande, toujours refusée, était suivie d'une seconde, à laquelle le père et la mère répondaient qu'ils se consulteraient, s'infor-meraient de la volonté de leur fille et enverraient plus tard la réponse. C'est à cette seconde entrevue que les affaires d'intérêt étaient discutées de part et d'autre. La réponse se transmettait par l'intermédiaire d'autres femmes de la fa-mille de la prétendue. Le mariage décidé, on conduisait la jeune fille chez son fiancé; les deux futurs s'encensaient mutuellement, puis s'asseyaient au milieu de la chambre nuptiale auprès d'un feu allumé exprès, et le prêtre atta-chait alors un coin de la chemise de l'épousée au manteau du mari. C'est cette cérémonie qui constituait le lien, le contrat de mariage; une fois terminée, la femme faisait sept fois le tour du feu, offrait ensuite avec son mari du copal aux dieux lares, et tous deux retournaient à leurs sièges. Venaient enfin le repas nuptial, les danses, des réjouissances, des prières, un jeûne de quatre jours et la bénédiction du lit. La polygamie était permise aux Mexi-cains; les rois et les caciques avaient autant de femmes

qu'ils voulaient; mais, en général, le peuple se contentait d'une femme.

Les cérémonies funèbres avaient beaucoup d'analogie avec celles des anciens peuples de la Grèce et de l'Orient, qui brû-laient les cadavres des défunts. Une des choses les plus étranges pour ceux qui ont étudié les mœurs des Aztèques, c'est leur sollicitude pour l'éducation des enfants et de la jeunesse, éducation basée sur la morale, la raison, la reli-gion, le respect des lois, des parents et des vieillards, et leur cruauté qui faisait de leurs temples autant de charniers, ruisselant toute l'année de sang humain. Cette barbarie, si peu en rapport avec une éducation aussi soignée, aussi mo-rale, révèle cet esprit de contraste et de contradiction qu'on retrouvera dans tout le cours de cette histoire.

Dès le temps où les Mexicains, suivant l'exemple des autres nations voisines, se choisirent un roi, la royauté devint élective chez eux. Quatre électeurs, choisis parmi la plus haute noblesse, nommaient le roi et perdaient ensuite leur droit de vote. Pour une seconde élection, la noblesse choi-sissait de nouveaux électeurs, mais elle pouvait renommer les mêmes. Pour éviter la création des partis politiques, le souverain devait être toujours pris dans la famille d'Acama-pitzin; la loi de succession proclamait que le royal défunt aurait un de ses frères pour successeur ou un neveu dans le cas où les frères feraient défaut. Une fois élu, on conduisait au temple de Huitzilopochtli le nouveau souverain en grande pompe et sans autre vêtement que le *maxlatl*, sorte de cein-ture dont je parlerai plus loin. Le grand-prêtre le recevait au parvis supérieur et, après avoir adoré l'idole, il lui fai-sait quatre onctions et lui teignait le corps avec une certaine eau bénite. A la suite de plusieurs cérémonies religieuses, pendant lesquelles on habillait le roi avec des vêtements couverts de têtes de mort et de tibias peints, l'élu s'asseyait sur un trône pour écouter les félicitations, les harangues et les conseils du grand-prêtre, des alliés et de la noblesse. Ensuite il descendait au parvis inférieur où l'attendaient

ceux qui devaient lui jurer obéissance et lui payer des tributs en bijoux, vêtements, etc. Puis il restait quatre jours dans le *Tlacateco*, habitation située dans l'intérieur du temple, pour se livrer à la prière et à des actes religieux. Le cinquième jour, la noblesse venait le chercher en procession pour le conduire à son palais; les réjouissances publiques, les danses et les illuminations commençaient alors. Quant à la cérémonie du couronnement, elle n'avait lieu qu'après une guerre faite par le souverain et pendant laquelle il prenait les prisonniers qui devaient être sacrifiés le jour de cette solennité.

La couronne des monarques mexicains avait la forme d'une petite mitre, dont le côté postérieur était rabaisé sur le cou; elle était ordinairement en lames d'or ou en fils d'or et garnie de belles plumes. Leur vêtement ordinaire se composait d'une sorte de manteau blanc et bleu; la couleur variait selon les circonstances. Au commencement de la monarchie, le pouvoir royal était limité et très paternel; vers la fin, il devint plus étendu, plus despotique et le luxe des souverains atteignit des proportions inouïes.

L'empereur d'Acolhuacan et le roi de Mexico avaient trois conseils suprêmes, composés des personnages de la première noblesse, pour diriger les décisions souveraines, en matières administratives, politiques et militaires. Les trésoriers, les ministres, les ambassadeurs et tous les hauts fonctionnaires étaient choisis parmi la noblesse la plus élevée. Les ambassadeurs en mission portaient un scapulaire vert et d'autres insignes qui les faisaient reconnaître et respecter partout où ils passaient. Quand ils arrivaient à leur destination, la noblesse du pays venait les encenser et leur donner des fleurs avant de les introduire au chef de l'État.

Les revenus de la couronne consistaient en fruits, légumes, animaux de toutes sortes, gibier, vêtements de coton, peaux, plumes précieuses, or, argent, cochenille, pierres fines, en un mot, toutes les productions du Mexique, brutes ou travaillées. Les taxes imposées aux villes et les tributs imposés

aux pays conquis furent très modestes dans les premiers temps de la monarchie, mais ils devinrent excessifs à mesure que le luxe des souverains et des grands vassaux augmentait. Ces revenus, il est vrai, se dépensaient en grande partie à secourir les malheureux, les veuves, les orphelins et les invalides; mais ils n'en étaient pas moins onéreux et, de plus, exigés avec beaucoup de rigueur. Celui qui ne payait pas ses contributions était vendu comme esclave, afin de tirer de sa liberté ce qu'on ne pouvait obtenir de son industrie.

Les Mexicains possédaient plusieurs variétés de tribunaux pour se faire administrer la justice. Dans la capitale et les villes importantes, il y avait un juge suprême dont les sentences ne pouvaient être jamais révoquées; c'est lui qui nommait les juges subalternes. On recourait à lui, lorsque des sentences, en matières criminelles seulement, rendues par des juges inférieurs, paraissaient injustes. Les parties intéressées plaidaient elles-mêmes leurs causes, sans l'aide d'avocats, aussi bien devant le juge suprême que devant le simple juge de paix. En matière criminelle, le traître au souverain ou au pays était écartelé; ceux qui faisaient usage des insignes royaux à la guerre, ceux qui maltrahaient un ambassadeur, les séditeux, ceux qui altéraient les mesures, les homicides et les adultères étaient punis de mort. La série des crimes ou délits, punis par la peine de mort, est considérable; cette peine s'appliquait différemment selon la nature du délit; les ivrognes du sexe masculin étaient assommés à coups de bâton, les femmes étaient lapidées, d'autres coupables étaient décapités, pendus, noyés ou torturés.

Les Mexicains avaient pour la profession des armes la plus grande estime; le dieu de la guerre était leur divinité la plus vénérée et la protectrice de la nation; aucun prince ne pouvait prétendre au trône s'il n'avait donné dans les combats des preuves de sa bravoure jusqu'à mériter les fonctions et le titre de général de l'armée; aucun souverain ne pouvait être couronné avant d'avoir pris de ses mains les

prisonniers qui devaient être sacrifiés le jour de son couronnement. Au dessous du général de l'armée, il y avait quatre variétés de généraux avec des insignes propres, puis les capitaines. Pour récompenser les services rendus sur les champs de bataille et les actes de courage, les Mexicains avaient institué trois ordres militaires : celui des princes, *achcauhtin*; celui des aigles, *quauhtin*, et celui des tigres, *occello*. Les chevaliers de ces ordres portaient des cuirasses, des costumes et des insignes qui les distinguaient les uns des autres; ils jouissaient aussi de plusieurs privilèges honorifiques.

Les souverains se couvraient de riches costumes en or, pierres précieuses et plumes, lorsqu'ils partaient pour la guerre. Les Mexicains qui se battaient pour la première fois, n'importe leur rang, portaient un simple vêtement blanc en toile de maguey. Les autres faisaient usage, comme arme défensive, du bouclier, et les officiers de cuirasses en coton à l'épreuve des flèches et de la lance; ces cuirasses et ces boucliers étaient parfois recouverts de lames d'or et ornées de plumes selon le rang du guerrier et la hiérarchie militaire. Les armes offensives étaient la flèche, la fronde, la lance, la pique, l'épée, le javalot et le casse-tête. Les étendards aztéques, plus semblables à ceux des Romains qu'aux nôtres, étaient formés d'une hampe ou perche de deux à trois mètres de longueur, ayant au bout, en or, plumes ou autres matières précieuses, les armes de l'État. En outre de l'étendard national, chaque compagnie, composée de deux à trois cents hommes, avait un étendard particulier dont les plumes avaient les mêmes couleurs que celles portées par ses officiers sur leurs cuirasses. La musique militaire se composait d'instruments bruyants, tels que le tambour de bois, les trompettes en terre cuite et les conques marines. Dans ma collection d'antiquités mexicaines, j'ai des flageolets, des sifflets et des grelots en terre cuite, mais il ne paraît pas que ces instruments fussent en usage dans les armées, ils faisaient trop peu de bruit.

L'amour de la guerre ne fit pas oublier l'agriculture aux Mexicains. D'Aztlan à la vallée de Mexico, on les a vus vivre plus du produit de leurs récoltes et de leur industrie que de leurs chasses; quand ils n'eurent point de bonnes terres à cultiver ils inventèrent les *chinampas* ou jardins flottants. Aussitôt qu'ils eurent secoué le joug des Tépánèques, ils se livrèrent à la culture des champs qu'ils poussèrent à une très haute perfection. Les femmes aidaient les hommes dans les travaux agricoles. L'horticulture était une passion favorite des Mexicains, et les Espagnols furent émerveillés de la beauté de leurs jardins, de leur symétrie, de la multitude des beaux arbres, des plantes médicinales et des fleurs aux couleurs brillantes qui se trouvaient dans ces jardins. Ceux des souverains de Texcoco, du seigneur d'Ixtapalapan et celui d'Huaxtepec n'eurent pas d'égaux en Europe, au dire des conquérants qui en ont parlé dans leurs relations historiques. Les plantes les plus cultivées au Mexique étaient le maïs, le coton, le cacao, le maguey et le piment. Le maguey seul subvenait aux nécessités des pauvres familles; il servait à former les haies des jardins et des champs, à construire et couvrir les cabanes, à faire du papier, du fil, des aiguilles, des cordes, des vêtements et des chaussures; certaines parties de cette plante étant cuites donnaient une nourriture substantielle, d'autres servaient de médecine pour plusieurs maladies, et, finalement du cœur du maguey, on tirait le *pulque*, boisson encore en usage dans tout le Mexique.

L'agriculture, la chasse, la pêche et l'industrie formaient le fond du commerce mexicain qui s'étendit peu à peu jusqu'aux provinces les plus éloignées de l'empire. Les négociants allaient de ville en ville échanger leurs marchandises qu'ils faisaient transporter à dos d'hommes. De nos jours, on voit encore des Indiens portant sur leurs épaules les produits de leur industrie, et venant de très loin, à un petit pas gymnastique, les vendre dans les chefs-lieux de province. Dans chaque ville, il y avait alors un marché quoti-

dien pour la consommation usuelle et tous les cinq jours un marché général. Jusqu'au temps d'Axayacatl, le marché de Mexico se tenait sur la place principale, mais après la conquête de Tlatelolco, il fut transféré dans cette ville. Ce marché était immense, des portiques l'entouraient pour la commodité des trafiquants. Chaque genre de marchandises avait sa place désignée par les « juges du commerce ». Dans un endroit se vendaient les objets d'or, d'argent et les bijoux, dans un autre le coton brut ou manufacturé, dans un troisième les ouvrages en plumes, etc. Les objets tenant trop de place étaient laissés dans les rues voisines ou sur les canaux. Le nombre des commerçants qui se réunissaient ordinairement à ce marché s'élevait à plus de cinquante mille. Cortez et ses compagnons, ne pouvant faire l'énumération de toutes les marchandises qui se vendaient à ce marché, en citent une multitude et disent qu'il serait impossible de les énumérer.

Le commerce ne se faisait pas seulement au moyen de l'échange, mais encore par l'achat et la vente. Les Mexicains avaient cinq variétés de signes représentatifs de la valeur monétaire : 1° le cacao, d'un grain différent de celui employé dans les boissons et le chocolat, se comptait par *xiquipilli*; chaque sac de *xiquipilli* contenait huit mille amandes de cacao, et valait, au temps de la conquête, un peu plus de 36 francs de notre monnaie. Pour les marchandises dispendieuses on comptait par sac de trois *xiquipilli*; 2° Le *jatolcuachtli*, petits morceaux de toile de coton, servait à l'achat des objets de première nécessité et d'un prix très modéré; 3° l'or en grain; ce genre de monnaie se plaçait dans les tubes transparents de certaines plumes pour permettre d'en examiner la quantité. Sa valeur était proportionnée à sa quantité; 4° pour la transaction des objets de peu de valeur les Mexicains possédaient des morceaux de cuivre fort minces, de trois à quatre centimètres de hauteur, ayant un peu la forme d'un T, renflé à sa partie supérieure; 5° des morceaux d'étain également très minces constituaient le cin-

quième genre de monnaie en usage parmi les anciens Mexicains. Ils avaient également des mesures, mais on ignore s'ils avaient des poids.

Pour empêcher les fraudes dans les transactions commerciales, des commissaires se promenaient continuellement dans les marchés, surveillaient les trafiquants et conduisaient les délinquants devant un tribunal de commerce, composé de douze juges, et situé près des portiques. Le vol était pourtant fort rare, soit à cause de la probité des vendeurs et des acheteurs, soit à cause de la vigilance des commissaires ou de la promptitude et de la sévérité de la punition. Toutes les marchandises introduites dans ces marchés payaient une taxe à la couronne pour l'administration de la justice et la protection du commerce.

En dehors des orateurs, des historiens et des poètes, les Mexicains avaient des compositeurs dramatiques. Sur leurs théâtres on représentait des sujets religieux, héroïques et mythologiques; des danses et des concerts. Leurs danses étaient très variées et fort belles. Les jeux nationaux étaient fort nombreux. Je ne parlerai pas des courses à pied, connues de tous les anciens peuples, mais je dirai quelques mots du « jeu des aigles ». Pour ce jeu, les Mexicains dressaient une sorte de mât de cocagne, ayant vers son extrémité supérieure une petite plate-forme, aux quatre coins de laquelle étaient attachées de fortes cordes qui s'enroulaient autour de l'arbre. Quatre hommes déguisés en aigles montaient rapidement sur la plate-forme, dansaient, puis s'attachaient autour du corps l'extrémité des cordes, déployaient leurs ailes, se lançaient dans l'air et tournaient en volant autour du mât jusqu'à ce que la corde s'allongeât en se déroulant et leur permit d'atteindre le sol. Tandis qu'ils volaient en tournant, d'autres hommes montaient en haut du mât, se lançaient à l'une des quatre cordes et descendaient ainsi jusqu'à terre avec les aigles.

Le jeu de paume était également un jeu favori des Mexicains. Ils avaient aussi des acrobates et des gymnasiarques

très habiles, dont les tours de force et d'agilité se renouvellent de nos jours dans tous nos cirques. J'ai parlé de leurs manuscrits et peintures hiéroglyphiques; j'ajouterai sur ce sujet que ces peintures se faisaient le plus souvent sur de la toile de maguey, du papier ou des peaux; quant aux couleurs on les tirait des bois et plantes de teinture, ainsi que des minéraux. Les objets étaient assez mal peints, les Mexicains tenant peu compte des proportions et de la perspective; ils ne firent usage des caractères alphabétiques qu'après la conquête. Mauvais sculpteurs, mais orfèvres distingués, ils coulaient et travaillaient l'or et l'argent de telle manière que des bijoux envoyés par Cortez firent l'admiration des orfèvres européens. Néanmoins ils n'appréciaient rien autant que les tableaux ou mosaïques en plumes de colibris et d'autres oiseaux au brillant plumage. Quelques-uns de ces tableaux étaient réellement merveilleux, et les Aztèques en font encore de très remarquables.

L'architecture n'était pas très avancée parmi les Mexicains, pourtant ils avaient des édifices beaux et commodes. Les cabanes des pauvres étaient alors, comme aujourd'hui, en roseaux ou en briques sèches, et couvertes de jones, de paille ou de feuilles de maguey. Les maisons des nobles et des riches étaient en pierres cimentées avec de la chaux, à deux étages terminés par une terrasse; elles avaient plusieurs appartements donnant sur une ou deux cours et sur la rue. Les murs, blanchis, polis et brunis, brillaient comme de l'argent. Beaucoup de ces maisons avaient une ou deux tours sur la terrasse, et des jardins, soit dans la cour, soit derrière la maison. Les bains, les palais et d'autres monuments, échappés au vandalisme des hommes, prouvent que les Mexicains savaient construire des arcs, des voûtes et des coupôles. Les maisons des seigneurs et les édifices publics avaient leurs portes, leurs fenêtres et leurs murs ornés de sculptures et de bas-reliefs, quelquefois de placages et d'incrustations en marbre, pierres dures et même de métaux précieux. Les rues de Mexico, et principalement celles qui

suivaient la direction des canaux, étaient droites et fort larges; il y en avait qui se composaient uniquement d'un grand canal, d'autres dont le canal, plus étroit, était au milieu ou sur un des côtés de la rue, et enfin des ruelles qui facilitaient les communications. Sur les canaux on voyait des ponts de toutes grandeurs. Les historiens de la conquête comptaient dans Mexico, lors de l'arrivée de Cortez, cent vingt mille maisons, ayant chacune de trois à dix habitants; dans ce chiffre n'étaient pas compris les temples et les palais du souverain.

Les Mexicains avaient des tissus de coton, de maguey, de plumes, de poils de lapin ou de lièvre, et de palmiers. Certains tissus de coton étaient très grossiers, et d'autres aussi fins que la plus belle toile de Hollande; les uns étaient unis, blancs, ou en couleur, et d'autres, brochés ou brodés en plumes, avaient des dessins très variés. Leurs vêtements étaient fort simples et peu nombreux. Les hommes portaient le *maxtlatl*, sorte de ceinture à bouts pendants, l'un par devant et l'autre par derrière, pour cacher les parties honteuses, et le *tilmatli*, sorte de cape carrée, large d'un mètre et demi environ sur chaque côté, et qui se nouait par deux bouts sur la poitrine ou sur l'épaule. Les femmes portaient le *cueitl*, sorte de jupon, et le *huepilli*, chemise sans manches. La quantité, la qualité et l'ornementation de ces vêtements variaient selon la fortune et le rang de ceux qui les portaient; les femmes riches portaient parfois sur leur *huepilli* un vêtement dans le genre des surplis ecclésiastiques, avec des manches larges. Ils avaient pour chaussures des sandales de cuir, dont les courroies étaient ornées d'or et de pierres précieuses pour les souverains et les seigneurs. Les Mexicains portaient, en outre, des anneaux, des bracelets, des pendants aux oreilles, à la lèvre inférieure, et d'autres bijoux en or, en argent, pierres fines ou dures, perles ou coquillages.

Dans l'*Histoire naturelle du Mexique*, écrite par le docteur Hernandez, médecin de Philippe II, on voit que les Mexi-

cains connaissaient plus de douze cents plantes médicinales dont ils se servaient pour traiter les maladies. Un grand nombre de ces plantes se trouve maintenant dans les pharmacies européennes. Les remèdes mexicains s'appliquaient, comme les nôtres, sous la forme d'infusions, d'emplâtres, d'onguents, de poudres, d'acides, etc. Leurs médecins saignaient et se servaient pour cette opération de lancettes en obsidienne, matière ordinaire de tous leurs instruments tranchants. Les Mexicains se baignaient beaucoup dans l'eau froide, mais ils faisaient également usage des bains de vapeur.

Les pauvres se nourrissaient comme l'avaient fait leurs ancêtres, lors de l'arrivée de la nation sur les bords de la lagune, de plantes, d'œufs et d'animaux aquatiques; mais la nourriture générale devint meilleure sous la monarchie; elle se composait surtout du maïs, préparé en galettes de la même manière que l'emploient encore les Mexicains modernes sous le nom de *tortillas*. Le maïs ne servait pas seulement de pain, on en faisait aussi différents mets comme le font les Piémontais. Les haricots, les piments et le cacao se préparaient pareillement de différentes façons. On sait que le chocolat nous vient du *chocolatl* mexicain et, qu'avant l'invention de la vapeur, le cacao se broyait de la manière que le broyaient les peuples du Mexique sous leurs empereurs. Ils faisaient peu usage de viandes, ils mangeaient pourtant du gibier et surtout des fruits dont le nombre, la saveur et la variété étonnent les étrangers qui visitent surtout les terres chaudes. Cet aperçu des mœurs et coutumes des Mexicains devait précéder l'histoire de la conquête que je vais raconter le plus brièvement possible.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE

1519-1521

Après avoir découvert le nouveau monde en 1492, sous Christophe Colomb, les Espagnols eurent bientôt soumis à la couronne de Castille les principales îles des Antilles. De ce centre ils partaient fréquemment pour faire de nouvelles découvertes et des échanges avec les naturels des continents voisins. Les premiers aventuriers s'enrichirent de la sorte, échangeant des objets européens de peu de valeur contre l'or américain. En 1517, Francisco Hernandez de Cordova s'embarqua, avec cent dix hommes, au port d'Alfarico, — aujourd'hui la Havane — et se dirigeant vers le sud, d'après les conseils d'Antonio Alaminos, un des plus fameux pilotes de ce temps, découvrit les côtes du Yucatan qu'il nomma cap Catoche. En deux endroits où les Espagnols mirent pied à terre, ils eurent deux combats à soutenir contre les Indiens; dans la mêlée ils perdirent la moitié de leur effectif et leur capitaine reçut douze blessures desquelles il mourut peu de temps après. A la suite de ces deux malheureux débarquements, ils retournèrent à l'île de Cuba, firent une narration

cains connaissaient plus de douze cents plantes médicinales dont ils se servaient pour traiter les maladies. Un grand nombre de ces plantes se trouve maintenant dans les pharmacies européennes. Les remèdes mexicains s'appliquaient, comme les nôtres, sous la forme d'infusions, d'emplâtres, d'onguents, de poudres, d'acides, etc. Leurs médecins saignaient et se servaient pour cette opération de lancettes en obsidienne, matière ordinaire de tous leurs instruments tranchants. Les Mexicains se baignaient beaucoup dans l'eau froide, mais ils faisaient également usage des bains de vapeur.

Les pauvres se nourrissaient comme l'avaient fait leurs ancêtres, lors de l'arrivée de la nation sur les bords de la lagune, de plantes, d'œufs et d'animaux aquatiques; mais la nourriture générale devint meilleure sous la monarchie; elle se composait surtout du maïs, préparé en galettes de la même manière que l'emploient encore les Mexicains modernes sous le nom de *tortillas*. Le maïs ne servait pas seulement de pain, on en faisait aussi différents mets comme le font les Piémontais. Les haricots, les piments et le cacao se préparaient pareillement de différentes façons. On sait que le chocolat nous vient du *chocolatl* mexicain et, qu'avant l'invention de la vapeur, le cacao se broyait de la manière que le broyaient les peuples du Mexique sous leurs empereurs. Ils faisaient peu usage de viandes, ils mangeaient pourtant du gibier et surtout des fruits dont le nombre, la saveur et la variété étonnent les étrangers qui visitent surtout les terres chaudes. Cet aperçu des mœurs et coutumes des Mexicains devait précéder l'histoire de la conquête que je vais raconter le plus brièvement possible.

HISTOIRE DE LA CONQUÊTE

1519-1521

Après avoir découvert le nouveau monde en 1492, sous Christophe Colomb, les Espagnols eurent bientôt soumis à la couronne de Castille les principales îles des Antilles. De ce centre ils partaient fréquemment pour faire de nouvelles découvertes et des échanges avec les naturels des continents voisins. Les premiers aventuriers s'enrichirent de la sorte, échangeant des objets européens de peu de valeur contre l'or américain. En 1517, Francisco Hernandez de Cordova s'embarqua, avec cent dix hommes, au port d'Alfarico, — aujourd'hui la Havane — et se dirigeant vers le sud, d'après les conseils d'Antonio Alaminos, un des plus fameux pilotes de ce temps, découvrit les côtes du Yucatan qu'il nomma cap Catoche. En deux endroits où les Espagnols mirent pied à terre, ils eurent deux combats à soutenir contre les Indiens; dans la mêlée ils perdirent la moitié de leur effectif et leur capitaine reçut douze blessures desquelles il mourut peu de temps après. A la suite de ces deux malheureux débarquements, ils retournèrent à l'île de Cuba, firent une narration

pompeuse des villes, des tours et des édifices qu'ils avaient aperçus, de la richesse du pays qu'ils avaient côtoyé et montrèrent de l'or qu'ils avaient dérobé dans un temple.

Diego Velazquez, conquérant et gouverneur de Cuba, sentit sa cupidité s'enflammer à ces récits; il envoya Juan de Grijalva, son parent, avec quatre navires et deux cent cinquante soldats, reconnaître l'île de Cozumel, située sur la côte orientale du Yucatan, et faire des échanges avec les naturels, Juan Grijalva accomplit sa mission, puis longea les côtes du Mexique, en remontant vers le nord jusqu'à la rivière de Panuco. Les Espagnols s'arrêtèrent un peu sur une petite île à laquelle ils donnèrent le nom de S. Juan d'Ulúa, éloignée seulement d'un mille de la plage de Chalchihuecan. Quelques historiens font venir ce nom d'*Ulua* des mots *acolhua* et *colhua* que les Espagnols entendaient sans cesse, sans comprendre qu'ils désignaient une nation.

Les gouverneurs mexicains de cette province s'émerveillèrent à la vue de navires aussi grands et d'hommes ayant une figure et des vêtements si peu semblables aux leurs. Ils se consultèrent et résolurent d'aller en personne à Mexico avertir leur souverain de l'arrivée de ces étrangers et, pour lui donner une meilleure idée de cette apparition, ils firent peindre des Espagnols, leurs navires, leurs costumes, leurs armes et lui portèrent des colliers de verre qu'ils avaient échangés contre de l'or. A cette nouvelle Moctezuma se troubla; ses craintes superstitieuses se renouvelèrent; il fit venir aussitôt l'empereur chichimèque, Cacamatzin, le seigneur d'Ixtapalapan, Cuitlahuitzin, et douze de ses conseillers ordinaires pour les consulter sur ce qu'il devait faire. Après une longue conférence, ils conclurent que celui qui était venu avec un pareil cortège devait être Cuetzalcoatl, le dieu de l'air, attendu depuis tant d'années, selon la promesse qu'il avait faite aux populations de Tula, de Cholula et d'Anahualco avant sa disparition mystérieuse.

Moctezuma, persuadé que c'était cette divinité qui venait de débarquer à S. Juan d'Ulúa, l'envoya complimenter par

cinq grands personnages; néanmoins il fit placer des sentinelles et des courriers sur toutes les montagnes et donna l'ordre aux gouverneurs des provinces maritimes d'observer le mouvement des navires et de lui communiquer immédiatement tout ce qui se passerait dans ces parages. Lorsque les cinq ambassadeurs arrivèrent à leur destination les Espagnols étaient repartis, emportant avec eux la valeur de seize mille écus d'or, provenant d'échanges et de présents qu'ils avaient reçus. Diego Velazquez fut très contrarié de voir Grijalva revenir sans avoir établi une colonie dans ce pays qu'on lui dépeignait comme le plus riche et le plus heureux du globe. Il fit aussitôt préparer une autre expédition dont il confia le commandement à Fernand Cortez, homme assez riche pour supporter avec sa propre fortune et celle de ses amis une grande partie des frais de l'expédition.

Fernand Cortez naquit en 1485, à Medellin, petite ville de l'Estramadura. Du côté de son père, il descendait des Cortez et des Monroy; du côté de sa mère, il descendait des Pizarro et des Altamirano, ces quatre familles, les plus anciennes et les plus illustres de cette ville, s'étant unies par des mariages desquels naquirent le père et la mère de Cortez. A l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à l'université de Salamanca pour étudier la jurisprudence et se rendre utile à sa maison tombée dans la pauvreté. Ses goûts militaires lui firent bientôt abandonner ses études et courir vers le nouveau monde, suivant ainsi l'exemple d'une multitude de jeunes gens de familles nobles et sans ressources. Il accompagna Diego Velazquez, lors de la conquête de l'île de Cuba, et s'étant très distingué, il ne tarda pas à acquérir des biens considérables et une grande autorité parmi ses compatriotes. Doué d'un courage exceptionnel, prompt à trouver les moyens de réussir dans ses projets, sachant se faire obéir et respecter même de ses égaux, magnanime dans ses actions, réservé dans ses paroles, constant dans ses entreprises, patient dans les adversités, religieux comme on l'était

à cette époque, fidèle à son souverain, d'un physique agréable, d'une taille élégante et bien proportionnée, tel était l'homme qui devait conquérir le Mexique. Cortez, il est vrai, éclipsa maintes fois toutes ces qualités par des actes indignes d'un héros; mais, pour être juste à son égard, il ne faut oublier ni le temps dans lequel il vivait, ni les périls, ni les difficultés qui rendaient sa position et celle de ses compagnons si critiqués pendant la conquête.

Aussitôt qu'il se vit chargé de la nouvelle expédition, il mit la plus grande diligence dans ses préparatifs de voyage. N'ignorant pas qu'un certain appareil rehausse toujours l'autorité d'un chef, il arbora le drapeau royal au dessus de sa maison; il enrôla sous ses ordres des hommes illustres par leur naissance, comme par leur propre valeur, tels que Juan Velazquez de Leon, parent du gouverneur, Hernandez de Portocarrero, cousin du comte de Medellin, Diego Ordaz, Francisco de Montijo, Francisco de Lugo, Pedro de Alvarado, Cristobal de Olid, Gonzalo de Sandoval de Medellin, jeune homme de vingt-deux ans, qui fonda la colonie de Medellin près de Vera-Cruz et auquel Cortez confia les missions les plus difficiles et les plus dangereuses. Dans le cours de cette histoire, je citerai d'autres noms, également devenus célèbres à la suite de cette phénoménale expédition, et je donnerai quelques détails sur la plupart des conquérants.

Au moment de mettre à la voile, Velazquez de Leon, influencé par les intrigues des ennemis de Fernand Cortez, lui retira son commandement et voulut même l'emprisonner, mais les gens chargés d'exécuter ces ordres n'osèrent pas mettre la main sur un homme de pareille trempe et l'ami de si puissants personnages. Cortez qui, non seulement avait déjà dépensé toute sa fortune, mais avait encore fait d'énormes emprunts pour approvisionner ses navires, sut, à force d'adresse et de savoir-faire, reprendre sa commission, et partit de la Havane le 10 février 1519. La flotte se composait de onze navire portant cinq cent huit soldats divisés en onze compagnies, cent neuf marins, seize chevaux,

dix pièces d'artillerie et quatre fauconneaux. Elle se dirigea, sous la direction du pilote Alaminos, sur l'île de Cozumel. Dans cette île, les Espagnols rencontrèrent un diacre castillan du nom de Jérôme Aguilar qui, ayant fait naufrage quelques années auparavant sur les côtes du Yucatan, avait été réduit en esclavage par les naturels. A l'arrivée de ses compatriotes, son maître lui permit de les rejoindre et lui rendit la liberté; comme il avait appris la langue maya, Cortez le garda près de lui en qualité d'interprète.

De Cozumel, la flotte côtoya le Yucatan jusqu'à la rivière de Chiapa dans la province de Tabasco. Les Espagnols pénétrèrent alors un peu dans le pays, quoique harcelés par les Indiens qui leur tiraient des flèches; ils s'emparèrent d'une petite ville d'où ils sortaient fréquemment pour explorer les environs, et finirent par livrer une bataille décisive, en rase campagne, le 25 mars, près de Ceutla. Grâce à la terreur inspirée par les armes et les chevaux des Espagnols, les Indiens furent vite mis en déroute, laissant huit cents morts sur le terrain; quant aux vainqueurs, ils n'eurent qu'un mort et soixante blessés. Pour perpétuer le souvenir de ce triomphe, ils construisirent plus tard, en cet endroit, une petite ville à laquelle ils donnèrent le nom de Notre-Dame de la Victoire.

Les conquérants justifèrent les actes d'hostilités qu'ils exercèrent dans cette province en affirmant qu'avant d'en venir aux mains, ils n'avaient cessé de protester aux populations de Tabasco qu'ils venaient en amis, uniquement pour échanger des marchandises, et qu'on ne leur avait répondu qu'à coups de flèche. Cortez, après la bataille de Ceutla, prit possession de ce territoire au nom de son souverain, et, pour consolider son pouvoir, il convoqua les seigneurs de la province, leur fit jurer obéissance au roi d'Espagne comme étant leur monarque légitime; il les effraya par le bruit du canon qu'il fit tirer devant eux et leur laissa croire que le hennissement des chevaux était un signe menaçant de la part de ces animaux mystérieux à l'égard de tous ceux qui

se montreraient les ennemis des Espagnols. Par l'intermédiaire de son interprète Aguilar, il fit prêcher le P. Bartolomé de Olmedo, de l'ordre de la Merci, chapelain de l'armée, qui annonça les premières vérités du catholicisme aux Yucatèques. En preuve de leur soumission les seigneurs de Tabasco offrirent à Cortez des objets en or, des vêtements en toile de coton et vingt esclaves du sexe féminin qui furent distribués aux officiers.

Parmi ces esclaves se trouvait une jeune fille d'une beauté remarquable, d'une grande intelligence et née dans la province de Coatzacoaleco. Son père, ancien feudataire de la couronne de Mexico, était seigneur de plusieurs villes; il mourut laissant sa fille en bas âge. Sa veuve épousa bientôt un autre cacique mexicain de qui elle eut un fils. Son amour pour cet enfant l'engagea à lui assurer l'héritage du défunt au détriment de sa fille. Dans ce but, elle la fit un jour passer pour morte en lui substituant le corps d'un enfant qui venait de mourir et appartenait à l'une de ses esclaves, et donna clandestinement sa fille à des marchands de Xicalanco, ville située sur les confins de la province de Tabasco. Tandis que cette mauvaise mère pleurait sur le prétendu cadavre de son enfant, les marchands emmenèrent la pauvre fille et la vendirent aux gens de Tabasco qui la donnèrent ensuite à Cortez. A cette époque, outre sa langue maternelle, elle parlait très bien la langue maya, parlée par les Yucatèques et les Tabasqueños; en peu de temps elle apprit le castillan, s'instruisit par l'intermédiaire d'Aguilar dans la religion catholique, et reçut à son baptême le nom de Marina, nom traduit en mexicain par Malintzin, duquel on a fait depuis Malinche.

Marina, toujours fidèle aux Espagnols, leur rendit des services incalculables; non seulement elle leur servit d'interprète auprès des Mexicains, des Tlaxcalèques et d'autres peuples de l'Anahuac, mais encore elle leur sauva la vie maintes fois, les avertit souvent des dangers qui les menaçaient et leur enseigna le moyen de les éviter. Tendrement

éprise de Fernand Cortez, elle l'accompagna dans toutes ses expéditions; elle en eut un fils appelé Martin Cortez, qui fut mis à la torture en 1568, par un juge du nom de Muñoz, envoyé par Philippe II, et dont les atrocités soulevèrent l'indignation des nouveaux Mexicains. Après la conquête, Marina épousa Juan de Xaramillo, respectable Espagnol. En 1524, lorsqu'elle accompagna Cortez dans sa longue et pénible expédition au Honduras, elle eut l'occasion de revoir sa mère et son frère; elle les rassura, leur pardonna les torts qu'ils avaient et les combla de témoignages d'affection. Marina fut la première Mexicaine devenue chrétienne; c'est aussi l'une des plus nobles et des plus douces figures de cette épopée.

Fernand Cortez s'étant assuré de la tranquillité de Tabasco et sachant que ce pays ne pouvait lui procurer tout l'or qu'il convoitait, remit à la voile, côtoya la province de Coatzacoaleco et vint jeter l'ancre à S. Juan d'Ulúa, le jeudi-saint, 21 avril de la même année. A peine la flotte était-elle arrêtée, que de grands canots, chargés de Mexicains, abordèrent le navire sur lequel se trouvait Cortez; ils étaient envoyés de la part du gouverneur de la province de Chalchiuhcucan « offrir aux étrangers tout ce dont ils avaient besoin pour continuer leur voyage. » Cortez reçut les Mexicains avec beaucoup de courtoisie, les remercia de leurs offres de service, leur dit qu'il venait pour faire des échanges et traiter avec le souverain de choses très importantes, puis il les congédia en leur donnant des colliers de verre, d'autres bagatelles et leur fit boire du vin d'Espagne.

Le lundi de Pâques, les Espagnols débarquèrent sur la côte leurs armes, leur artillerie et leurs chevaux; avec le concours des Mexicains, ils se construisirent des cabanes en branches d'arbre pour se garantir du soleil et de la pluie. Telle fut l'origine de Vera-Cruz. Teuhtlile et Cuitlalpitoc, gouverneurs des provinces maritimes du golfe, vinrent avec une suite nombreuse rendre visite à Cortez, qui les accueillit avec la distinction due à des personnes de leur rang, et pour

leur donner une idée du catholicisme, il fit célébrer le sacrifice de la messe sur la plage avec toute la solennité possible. A la suite de cette cérémonie, il les admit à sa table et les régala de son mieux. Après le repas, il les prit à part et leur dit, par l'intermédiaire de Marina, qu'il était le représentant du plus grand monarque de l'Orient, dont il exalta la puissance; puis il ajouta, qu'ayant entendu parler du souverain qui régnait à Mexico, il avait été envoyé pour lui rendre ses hommages, l'entretenir d'affaires d'une grande importance, et qu'enfin il désirait savoir où Moctezuma recevait l'ambassadeur de Charles-Quint.

Teuhtlile parut étonné de voir Cortez si pressé d'avoir une entrevue avec Moctezuma: — « A peine êtes-vous arrivé dans ce pays, lui répondit-il, et déjà vous voulez être reçu de notre roi! J'ai entendu avec plaisir ce que vous m'avez dit de la grandeur et de la bonté de votre souverain; mais sachez que le nôtre n'est ni moins grand ni moins bon; je m'étonne même qu'il puisse y en avoir un autre dans le monde aussi puissant que lui; mais puisque vous l'affirmez, je le dirai au nôtre qui, j'en suis persuadé, non seulement sera satisfait d'apprendre de telles choses, mais encore honorerà l'ambassadeur de ce grand prince. Acceptez, en attendant, ces présents que je vous offre en son nom. »

Ces présents, renfermés dans une caisse en roseaux, consistaient en objets d'or et de plumes d'une valeur considérable; ils étaient accompagnés de dix caisses de vêtements très fins en coton et d'une multitude de comestibles variés. Cortez accepta ces cadeaux avec des démonstrations de reconnaissance et remit à Teuhtlile des colliers et d'autres objets peu estimés en Europe, mais très appréciés des Mexicains par leur nouveauté, leur éclat et leurs couleurs brillantes. Ce personnage avait fait venir de Mexico un grand nombre d'artistes pour peindre en détail et rapidement l'armée espagnole, afin de donner à Moctezuma une idée plus exacte des étrangers. Cortez, averti de ce projet, déploya ses troupes, fit faire des manœuvres de cavalerie, ordonna des feux

de peloton, des décharges d'artillerie, en un mot tout ce qui pouvait impressionner et terrifier les deux gouverneurs ainsi que leur suite, estimée à quatre mille hommes. Teuhtlile, ayant aperçu un casque doré parmi les armes des Espagnols, pria Cortez de le lui prêter pour l'envoyer à Moctezuma, parce qu'il ressemblait à une coiffure portée par une des principales idoles de Mexico. Cortez y consentit, à la condition qu'on le lui renverrait rempli de poudre d'or, « pour savoir, disait-il, si celle que l'on tirait des mines du Mexique était pareille à celle de l'Espagne. »

Dès que les peintures furent achevées, Teuhtlile prit congé de Cortez, lui promit de revenir sous peu de jours avec la réponse de son souverain, et lui laissa Cuitlalpitoc afin de pourvoir à toutes ses nécessités. Il est facile de se représenter la perplexité de Moctezuma en recevant de la bouche même d'un de ses feudataires ces nouveaux détails sur l'arrivée de ces étrangers, leur religion, les animaux gigantesques qu'ils montaient et les moyens terribles de destruction dont ils disposaient. Il consulta ses oracles qui lui répondirent de ne jamais admettre ces étrangers dans sa capitale. Ne voulant pas pourtant les indisposer, il leur envoya des présents dignes de sa munificence. L'ambassadeur, chargé de les remettre et grand personnage de la cour, arriva à Vera-Cruz sept jours après le départ de Teuhtlile; indépendamment du nombreux personnel dont se composait sa suite, il emmenait cent hommes chargés des présents de son souverain.

Arrivé en présence de Cortez, l'ambassadeur fit le salut d'usage qui consistait à toucher terre avec la main et porter ensuite la main aux lèvres, puis il encensa le général et les officiers qui l'entouraient et s'étant assis sur un siège que lui offrit Cortez, il prononça sa harangue dans laquelle se trouvaient beaucoup de compliments, mais aucune allusion à l'entrevue future des Espagnols avec Moctezuma. Après son discours, l'ambassadeur fit étaler sur des nattes et des tapis, avec symétrie, les présents royaux. Ceux-ci se composaient

d'objets d'or et d'argent dont quelques-uns incrustés de pierres fines, de plumes et de pièces d'étoffes, ainsi que du casque rempli de poudre d'or. Quoique la valeur intrinsèque de ces objets fût énorme, elle était surtout considérable par l'élégance, l'habileté et le fini du travail. Mais les plus riches comme les plus précieux de ces présents consistaient en deux disques de la grandeur d'une roue de carrosse; l'un, en or, représentait le soleil mexicain avec tous ses signes représentatifs en relief; l'autre, en argent et plus grand encore, représentait de la même manière l'armée mexicaine. L'ambassadeur dit à Cortez que ces objets étaient pour lui et ses compagnons, que Moctezuma en enverrait bientôt de plus beaux pour le roi d'Espagne: « En attendant, ajouta-t-il, vous pouvez vous reposer sur ces plages et vous approvisionner de tout ce qui vous sera nécessaire pour retourner dans votre patrie. »

Cortez remercia l'ambassadeur, mais il lui fit sentir en même temps qu'il ne voulait pas rester plus longtemps sur ces plages malsaines ni retourner auprès du roi de Castille sans avoir vu Moctezuma. L'ambassadeur promit de faire connaître cette résolution à son souverain, prit ensuite congé des Espagnols et laissa Cuicuilco installé avec une multitude d'Indiens dans une ville de chaume improvisée sur les dunes proches du camp. Cortez ne pouvant prolonger son séjour sur cet amas de sables brûlants où pullulaient les moustiques, où l'air était empesté par des marais peu éloignés, voyant en outre que le vent du nord, si terrible sur les côtes, avariait fréquemment ses navires et menaçait de les faire échouer, envoya le capitaine Montijo chercher un port plus sûr du côté de Panuco. Ce capitaine revint peu de jours après, en disant qu'il avait trouvé un excellent endroit pour abriter la flotte à six mille d'Ulba et très près d'une ville solidement établie.

Teuhtlile de retour de Mexico, avec de magnifiques présents pour le roi de Castille, prit Cortez à part, et lui dit que Moctezuma le remerciait infiniment des cadeaux qu'il lui

avait faits, que son roi lui souhaitait toutes sortes de prospérités, mais qu'il était inutile de lui envoyer aucun messenger ni de parler d'aller à Mexico; Moctezuma ne désirait pas voir les étrangers dans sa capitale. Teuhtlile, à la suite de cette entrevue, se rendit à Cuicuilco, sa résidence ordinaire. Le lendemain de son départ, les Espagnols ne virent plus un seul Indien dans les environs de leur camp; ils avaient tous disparu. Moctezuma espérait qu'en laissant les nouveaux venus seuls et sans ressources, ils se décideraient à se rembarquer pour ne pas être décimés par la faim et les maladies. Les Espagnols commençaient, en effet, à s'inquiéter de cet abandon qui les conduisait aux privations les plus cruelles, lorsqu'ils virent arriver deux Totonagues, envoyés de la part du gouverneur de Cempoalla — ville située à trente-deux kilomètres de Vera-Cruz — pour les engager à venir dans sa province, et leur dire qu'ils seraient bien reçus. Ce seigneur était un de ces feudataires impatients de secouer le joug de Mexico; il avait entendu parler des événements arrivés à Tabasco; il crut le moment opportun de s'affranchir avec le secours des Espagnols, et n'attendit plus que le départ des Mexicains pour faire ses offres de service. Quant aux Totonagues eux-mêmes, ils faisaient partie de la famille huastèque; les uns parlaient cette langue, d'autres l'otomite et d'autres le nahoa; quoique beaucoup plus civilisés que les Otomites, ils paraissent l'avoir été moins que les Mexicains qui les considéraient comme des barbares.

Pareille proposition ne pouvaient venir plus à-propos. Le manque de vivres, la rigueur du climat, l'insalubrité du littoral, la témérité de l'expédition faisaient des mécontents parmi les Espagnols, dont trente-cinq avaient déjà succombé, soit des suites de leurs blessures, soit par le vomito. Cortez, avec des cadeaux, des promesses, des menaces et quelques actes de rigueur, sut calmer les mécontents et ranimer les esprits. Il se fit déclarer indépendant du gouverneur de Cuba, chef militaire et politique de l'expédition, et, pour payer les dépenses faites et à faire, il fut convenu qu'après

avoir déduit la part qui revenait à la couronne d'Espagne, il recevrait la cinquième partie de l'or que l'on se procurerait. Enfin, il fit nommer des magistrats pour gouverner la colonie qu'il avait l'intention de fonder dans ces parages. En allant à Cempoalla qui se trouvait sur le chemin de Chiahuitzla, — district dans lequel était situé le port découvert par le capitaine Montijo, — Cortez ne songeait pas seulement à faire reposer ses troupes dans un endroit sain où les vivres ne manqueraient pas, mais il espérait, en outre, découvrir une bonne situation pour sa future colonie.

Ces arrangements pris, l'armée se mit en route en ordre de bataille, de crainte d'être attaquée par les Mexicains ou par les Totonagues dont on se méfiait un peu; du reste, en général habile et prudent, Cortez, même au temps de sa plus grande prospérité, n'omit jamais de prendre les précautions usitées en pays ennemi pour la sécurité de ses compatriotes. Avant d'arriver à Cempoalla, les Espagnols furent complimentés par vingt des personnages les plus respectables de cette ville qui leur offrirent des fruits et des rafraîchissements. Les troupes, parfaitement accueillies des habitants, furent logées dans de grands édifices construits à l'intérieur du temple, et pourvues de tout ce qui leur était nécessaire. Après la réception officielle, le gouverneur eut une entrevue secrète avec Cortez pendant laquelle l'un sollicita le secours des Espagnols pour reconquérir l'indépendance du pays, et l'autre demanda l'aide des Totonagues pour marcher sur Mexico. Les deux propositions ayant été acceptées, Cortez dit qu'avant de s'entendre sur les moyens d'agir, il désirait aller à Chiahuitzla voir comment se trouvaient ses navires. Pendant cette entrevue, le gouverneur de Cempoalla lui fit de riches présents en objets d'or et lui promit de l'accompagner.

Le lendemain les Espagnols allèrent à Chiahuitzla, — petite ville située à seize kilomètres au nord de Cempoalla, dans les montagnes; — quatre cents Totonagues transportaient les bagages de l'armée. Le seigneur de cette ville

accueillit de son mieux les nouveaux venus, et, tandis qu'il était en conférence avec Cortez et le gouverneur de Cempoalla, cinq messagers ou receveurs du tribut royal arrivèrent et se montrèrent très indignés contre les Totonagues pour avoir reçus les étrangers sans le consentement de Moctezuma; ils demandaient vingt victimes humaines pour les sacrifier à leurs dieux, en expiation d'un pareil délit. Les deux gouverneurs et la population, terrifiés par cet incident, ne savaient quel parti prendre. Marina avertit immédiatement Cortez de ce qui se passait et de la situation critique dans laquelle le plaçait l'irritation des receveurs mexicains. Celui-ci, pour en sortir, conseilla aux deux gouverneurs de mettre en prison les envoyés de Moctezuma. Ce parti parut monstrueux aux Totonagues; néanmoins, après avoir hésité quelques temps, ils l'adoptèrent, et les receveurs furent incarcérés.

Ce premier pas étant fait, les Totonagues allèrent plus loin et voulurent sacrifier les prisonniers dans la nuit; mais Cortez les en dissuada et, pour s'attirer l'affection des Mexicains il résolut de rendre la liberté à deux des prisonniers. Il donna l'ordre à ses gardes de lui amener secrètement pendant la nuit deux de ces receveurs; puis, les ayant en sa présence, il les pria de dire à Moctezuma combien il regrettait l'attentat commis contre ses ministres par ces rudes montagnards et qu'il tâcherait également de faire évader les trois autres receveurs. Les Mexicains le comblèrent de bénédiction, l'engagèrent à se méfier des Totonagues et furent reconduits dans un des canots espagnols sur les frontières de la province. Dans la matinée, Cortez parut irrité de la fuite des deux prisonniers, et, l'attribuant à la négligence de leurs gardiens, il se fit remettre les trois autres pour les enfermer, disait-il, dans une prison plus sûre et leur rendit ensuite la liberté comme aux deux premiers.

Après cet acte de duplicité qui avait un double but, celui de s'attirer la reconnaissance de Moctezuma et de rendre les

Totonaques et les Mexicains ennemis irréconciliables, Cortez fit aussitôt répandre le bruit que les Totonaques n'avaient plus de tribut à payer au souverain de Mexico, et que s'il se trouvait dans le pays d'autres receveurs, de l'en avertir, qu'il les ferait mettre en prison. Ces bruits amenèrent partout l'espoir de reconquérir l'indépendance perdue; d'autres seigneurs de la province vinrent remercier le général des services qu'il leur rendait; une étroite union se forma bientôt entre les Espagnols et les Totonaques qui finirent par jurer obéissance au roi de Castille entre les mains de Cortez. Celui-ci s'occupa dès lors de sa colonie; il l'installa près des montagnes de Chiahuitzla, à seize kilomètres au nord de Cempoalla et lui donna le nom de Villarica de Vera-Cruz. En 1523-1524 elle fut transférée à l'ancienne Vera-Cruz, et en 1599, le comte de Monterey fit définitivement construire la ville actuelle, en face de S. Juan d'Ulúa, à l'endroit où les Espagnols avaient débarqué.

Tandis que ces événements se passaient sur les bords du golfe, les deux receveurs relâchés par Cortez arrivaient à Mexico au moment où Moctezuma, furieux de la conduite des étrangers et des Totonaques, organisait une armée pour les châtier. Les récits élogieux de ces deux messagers changèrent l'esprit du souverain qui, pour montrer la satisfaction qu'il avait éprouvée en apprenant les procédés de Cortez à l'égard de ses ministres, lui envoya une ambassade, composée de deux de ses neveux et d'une partie de sa plus haute noblesse, avec des présents d'or. Les ambassadeurs complimentèrent le général, lui firent en même temps des reproches de s'être autant lié avec les Totonaques et lui dirent que c'était uniquement par considération pour lui qu'une armée mexicaine ne venait pas les châtier. Cortez leur répondit que son amitié pour les Totonaques provenait de l'abandon dans lequel l'avaient laissé les Mexicains, qu'il avait dû chercher des vivres pour ses troupes et que bientôt il irait à Mexico voir Moctezuma. Les deux princes ambassadeurs retournèrent à la capitale, émerveillés de quel-

ques exercices de cavalerie que fit exécuter Cortez devant eux.

Son zèle religieux lui fit commettre un acte imprudent qui faillit lui devenir funeste. Le gouverneur de Cempoalla, voulant resserrer davantage les liens qui rattachaient son peuple aux Espagnols, présenta huit jeunes filles à Cortez pour les marier à ses officiers. Le général lui répondit qu'il ne pouvait les accepter avant qu'elles n'eussent abandonné le culte des faux dieux et reçu le baptême; il saisit ensuite cette occasion pour lui parler du catholicisme et finit par exiger la destruction des idoles qui se trouvaient dans le temple à côté des édifices occupés par les Espagnols. Le gouverneur refusa. Alors Cortez engagea ses soldats à monter à l'assaut et à briser ces idoles; le gouverneur allait donner l'ordre au peuple de défendre ses dieux, lorsque Cortez le menaçait de faire massacrer tous les habitants de Cempoalla s'ils s'opposaient à la destruction des idoles. A ces menaces, Marina ajouta que les étrangers, au lieu de s'allier aux Totonaques contre les Mexicains, s'allieraient aux Mexicains contre les Totonaques, et qu'il valait mieux laisser détruire les idoles que d'amener la ruine de la province.

Ces raisons calmèrent l'indignation du gouverneur; les Espagnols prirent des otages qui leur répondaient de l'impunité et brisèrent les statues de toutes les divinités qu'ils rencontrèrent. Les Totonaques, effrayés par cet attentat, pleuraient et craignaient de voir fondre sur eux les châtiments du ciel; ces châtiments ne vinrent pas, la tempête s'apaisa; les huit jeunes filles furent instruites, baptisées, mariées, et Cortez revint à Vera-Cruz où dix-huit Espagnols venaient d'arriver de Cuba renforcer sa petite armée. Avant de partir pour Mexico, Cortez écrivit une longue lettre à l'empereur Charles-Quint, pour l'informer de tout ce qu'il avait fait et le prévenir contre le gouverneur de Cuba, dont il avait à se plaindre. Les chefs de la colonie et les officiers de l'armée écrivirent deux autres lettres à l'empereur pour le prier d'approuver leur conduite et de confirmer les emplois qu'ils

s'étaient réciproquement conférés. Ces trois lettres et les présents envoyés par Moctezuma furent portés en Espagne par les deux capitaines Alonzo Hernandez de Portocarrero et Francisco de Montijo, qui mirent à la voile le 16 juillet 1519.

C'est alors que Cortez exécuta ce fait unique dans l'histoire et qui révèle autant l'énergie de son caractère que les difficultés de toutes sortes qu'il rencontrait parmi ses compagnons pour mener son entreprise à bonne fin. Voulant enlever à ses soldats tout espoir de revenir à Cuba et tout envie de l'abandonner dans ses projets gigantesques, il fit mettre à mort deux Espagnols qui machinaient une trahison contre lui et leur fuite dans un des navires; puis, il ordonna l'incendie de la flotte. Cet ordre n'était pas d'une acceptation facile; mais, à force de promesses, de menaces et d'intrigues auprès des pilotes et de ses officiers, il parvint à le faire exécuter. Après avoir retiré des vaisseaux tout ce qui pouvait être utile, on y mit le feu. Les marins furent incorporés à l'armée; l'alliance avec les Totonagues fut consolidée; cinquante hommes, sous le commandement de Juan de Escalante, restèrent à Vera-Cruz, et le 16 août Cortez se mit en route pour Mexico avec quatre cent quinze soldats, seize cavaliers, deux cents hommes de charge pour le transport des bagages et de l'artillerie, et quelques troupes totonagues commandées par quarante nobles de la province.

L'armée se rendit d'abord à Xocotla, ville aujourd'hui disparue, mais autrefois située à huit kilomètres environ d'Ixtacamaxtitlan, sur la route de Tlaxcala. En passant par Jalapa, Texotla et les montagnes situées entre le Coffre de Perote et le pic d'Orizaba, les Espagnols essayèrent beaucoup de fatigues pour les difficultés du chemin et la brusque transition de la température. Xocotla était alors une grande cité dans laquelle on comptait vingt mille sujets de la couronne de Mexico et une garnison mexicaine de cinq mille hommes. Le gouverneur Olintell vint au devant des Espagnols, les reçut très bien, les logea dans la ville, mais ne voulut pas leur

donner de l'or. A Xocotla, Cortez ne savait s'il irait à Mexico par Tlaxcala ou par Cholula; les Mexicains lui conseillaient perfidement de passer par Cholula, mais il suivit le conseil des Totonagues qui l'engageaient à prendre la voie de Tlaxcala. Il envoya quatre nobles de Cempoalla demander au sénat de la république le passage de son armée sur le territoire tlaxcaltèque et se rendit à Ixtacamaxtitlan attendre le retour de ses messagers. Ceux-ci ne manquèrent pas d'exalter le mérite des Espagnols, pensant plus facilement obtenir une réponse favorable, et leur récit, circulant bientôt dans la ville, impressionna singulièrement toute la population.

Le sénat de Tlaxcala se composait de quatre seigneurs qui gouvernaient la république: c'étaient Maxixcatzin, général de l'armée, Xicontecatli, Tlehuexolotzin et Citlalpopocatzin. Ils délibérèrent longtemps sur le message des Totonagues et ne s'entendaient pas sur la réponse qu'il convenait de leur faire; Maxixcatzin voulait qu'on permit le passage, Xicontecatli ne le voulait pas; enfin l'on résolut de permettre le passage et d'envoyer le jeune Xicontecatli, fils du sénateur, avec des Otomites pour le défendre: — « Si nous sommes vainqueurs, dit celui qui avait donné ce conseil, la gloire nous en restera; si nous sommes vaincus, nous accuserons les Otomites de s'être battus sans notre ordre. »

Après huit jours d'attente, et croyant être parfaitement reçue des Tlaxcaltèques, l'armée de Cortez, accompagnée de quelques troupes mexicaines de Xocotla, se mit en route et passa sans incident, par une porte non gardée en ce moment, la grande muraille dont j'ai déjà parlé. Le 31 août, des Otomites armés tuèrent deux chevaux, ainsi que leurs cavaliers et blessèrent quelques hommes de l'avant-garde qui explo-raient le chemin. Quatre mille Otomites vinrent soutenir les premiers dans cet engagement, mais ils furent mis en déroute en un instant et laissèrent cinquante des leurs, morts sur le champ de bataille. Peu de temps après arrivèrent deux des messagers totonagues et les ambassadeurs tlaxcaltèques qui complimentèrent Cortez au nom du sénat, lui firent part

de la permission qu'on lui donhait de traverser le territoire de la république avec son armée, accusèrent les Otomites des hostilités dont ils s'étaient rendus coupables et s'offrirent à payer les chevaux blessés et tués.

Cortez fit semblant de les croire, les remercia et continua sa route. Il rencontra bientôt mille Tlaxcaltèques qui lui barrèrent le passage et finirent par l'attirer dans un guet-apens, où les chevaux ne pouvaient manœuvrer. Une action terrible s'engagea ; les Espagnols se crurent un instant perdus ; mais leur général les encouragea de la voix et, par des prodiges de valeur, il réussit à les faire sortir de la baranca dans laquelle ils se trouvaient et les mena dans la plaine de Teoatzinco, où son artillerie fit un massacre épouvantable de l'ennemi. Pendant la mêlée, il y eut un combat singulier entre un des messagers totonaques et un des ambassadeurs tlaxcaltèques ; le Totonaque finit par terrasser son adversaire et lui couper la tête. La bataille de Teoatzinco se termina par la déroute complète de l'armée tlaxcaltèque. Les Espagnols passèrent la nuit sur une colline du voisinage ; ils y construisirent ensuite des cabanes et s'y fortifièrent pour se reposer en toute sécurité.

Dans l'intention d'obliger les Tlaxcaltèques à demander la paix, Cortez sortit de ses retranchements le 3 septembre avec ses cavaliers, cent fantassins, quatre cents Totonagues et trois cents Mexicains de la garnison d'Ixtacamaxtitlan, brûla cinq ou six villages des environs, fit quatre cents prisonniers qu'il remit immédiatement en liberté, après avoir chargé les principaux d'entre eux d'offrir la paix aux chefs de la nation. Ceux-ci allèrent directement auprès du jeune Xicontecatl qui campait avec une assez grande armée à huit kilomètres du retranchement des Espagnols. En entendant les propositions faites de la part de Cortez, il répondit que les Espagnols pouvaient aller à Tlaxcala, s'ils le voulaient qu'ils serviraient de victimes aux dieux et de nourriture au peuple ; quant à lui, il promettait d'aller lui-même rendre sa réponse.

Le 5 septembre, en signe de mépris, il envoya trois cents

dindes et deux cents paniers de vivres aux Espagnols en les engageant à prendre des forces pour la bataille ; puis il s'avança contre eux avec une armée de cinquante mille hommes. Ce chiffre, élevé par erreur ou par exagération dans le récit de Cortez à cent quarante-neuf mille, fut considérablement diminué au moment du combat, à la suite de quelques rivalités entre les généraux tlaxcaltèques. L'assaut contre les retranchements des Espagnols fut donné avec tant d'élan et d'impétuosité que les Tlaxcaltèques entrèrent dans le camp, malgré le feu de l'artillerie qui causait dans leurs rangs épais une effroyable mortalité. Néanmoins, après s'être battus pendant quatre heures avec autant de courage que d'acharnement, ils durent se retirer en désordre. Tous les chevaux espagnols et soixante hommes furent blessés dans cette lutte ; un seul mourut en combattant. Les Tlaxcaltèques enlevant leurs morts à mesure qu'ils tombaient, on ne sait quel fut le chiffre de leurs pertes.

Xicontecatl, affligé de sa défaite, consulta les oracles de Tlaxcala qui lui répondirent que les Espagnols, étant fils du soleil, étaient invincibles le jour, mais que, la nuit, ils manquaient de force pour se défendre. Ce général résolut alors de les attaquer la nuit suivante, et pour le faire avec plus d'avantage, il envoya cinquante espions examiner le camp et porter à Cortez des présents. Un des Totonagues, s'apercevant de l'espionnage exercé par les Tlaxcaltèques, en avertit Cortez qui fit aussitôt appeler plusieurs de ces espions et les amena par des menaces à confesser le but de leur présence au camp. Dans un moment de barbare irritation, il leur fit couper les mains à tous et les renvoya à Xicontecatl un peu avant la nuit ; puis, ayant fait mettre des grelots au poitrail des chevaux, il marcha contre les Tlaxcaltèques qui venaient à sa rencontre. Ceux-ci, voyant le supplice infligé à leurs espions, effrayés en outre par le bruit des grelots, se dispersèrent immédiatement et coururent se réfugier à Tlaxcala. Ce nouveau malheur décida le sénat à conclure la paix avec les Espagnols.

Tandis que ces événements se passaient sur le territoire de la république, Moctezuma, parfaitement informé de la marche et des victoires des étrangers, et craignant leur alliance avec les Tlaxcaltèques, fit venir l'empereur chichimèque, le prince Cuitlahuatzin et plusieurs de ses conseillers pour les consulter sur le parti qu'il fallait prendre. Cacamatzin conseilla de recevoir les Espagnols dans la capitale, de bien les traiter, de les écouter et de n'employer la force contre eux que dans le cas où ils machineraient quelque attentat contre l'empire ou le souverain. Cuitlahuatzin fut d'un avis contraire; il engagea Moctezuma à envoyer de nouveaux ambassadeurs à Cortez avec des présents et ordre de le dissuader de venir à Mexico. Cet avis prévalut et fut suivi. Six ambassadeurs se rendirent auprès du général espagnol qui les retint un peu dans l'espérance de leur montrer un combat contre les Tlaxcaltèques. Son espoir se réalisa bientôt. Trois bataillons ennemis attaquèrent son camp, en poussant des cris épouvantables et lançant des nuées de flèches. Cortez monta à cheval, malgré une indisposition qui le retenait sous sa tente, et mit facilement en déroute les Tlaxcaltèques en présence des ambassadeurs.

Cette dernière victoire persuada même les partisans de Xicontecatli que la guerre contre les Espagnols leur serait funeste; le sénat, de son côté, voulait surtout éviter à tout prix l'alliance des étrangers avec les Mexicains; sous la pression de ces sentiments, on résolut à l'unanimité de députer à Cortez le jeune Xicontecatli pour lui faire des propositions de paix. Le fier Tlaxcaltèque, entouré d'un nombreux et brillant cortège, vint au camp espagnol, salua Cortez au nom de la république, s'excusa des hostilités causées, parce que, dit-il, ayant eu connaissance des ambassades et des présents envoyés par Moctezuma, et voyant les soldats mexicains qui l'accompagnaient, on le croyait allié du roi de Mexico; enfin, il lui promit une alliance éternelle. Cortez lui manifesta toutes sortes d'égards et de respect, se tint pour

satisfait, mais le menaça d'une terrible vengeance si la paix venait à être troublée par les Tlaxcaltèques.

Aussitôt après le départ de Xicontecatli, le général espagnol fit célébrer le sacrifice de la messe, avec toute la pompe possible, en présence des ambassadeurs mexicains, pour remercier le ciel de cet heureux événement. Les Mexicains, furieux de cette alliance, tâchèrent de la rompre en faisant suspecter la bonne foi des Tlaxcaltèques; ils ne réussirent pourtant pas à ébranler la confiance de Cortez qui leur témoigna le désir d'être ami de toutes les populations du Mexique, mais sans en craindre aucune, ni de jour ni de nuit, ni dans les villes ni en rase campagne. Le sénat de la république fit prier les Espagnols de venir à Tlaxcala cimenter leur amitié, se reposer de leurs fatigues et traiter sérieusement d'une confédération. Avant de partir, Cortez reçut trois nouvelles ambassades; une des Huexotzincas, actuellement alliés des Tlaxcaltèques; une autre du prince Ixtlilxochitl, auquel il promit de le placer sur le trône d'Acolhuacan et une troisième de Moctezuma avec des présents en or, en plumes précieuses et riches vêtements, pour le dissuader de venir à Mexico et l'engager à se méfier de ses nouveaux amis.

Six jours après la visite amicale de Xicontecatli, les quatre sénateurs de la république se firent transporter en palanquin au camp espagnol pour supplier les conquérants de venir à Tlaxcala, leur reprocher leur délai qu'ils prenaient pour une marque de méfiance, et, pour leur donner une preuve de leur sincérité, ils jurèrent spontanément obéissance et fidélité au roi d'Espagne. Cortez, convaincu de la bonne foi de ses alliés, leur promit de partir le lendemain. Les Espagnols avaient un assez grand besoin de repos; ils avaient perdu cinquante-cinq des leurs, morts ou disparus, presque tous étaient blessés ou malades. Les derniers combats leur avaient montré que la conquête du Mexique ne serait point facile, en présence d'une si prodigieuse quantité d'ennemis; beaucoup murmuraient contre la témérité de

leur général et plusieurs vinrent le conjurer de retourner à Vera-Cruz. Cortez leur parla de l'honneur, les encouragea, leur promit le succès de son entreprise et leur donna des espérances de gloire et de fortune, basées sur le développement de la confédération qu'il préméditait; tous se laissèrent persuader, enflammer à la vue de l'or et des lauriers que leur promettait leur vaillant chef.

Enfin, le 23 septembre 1519, les Espagnols firent leur entrée dans Tlaxcala, sous des arcs de verdure et de fleurs, au son de la musique et au milieu d'un concours de peuple estimé à cent mille âmes. Les sénateurs étaient venus au devant d'eux avec une multitude de nobles qui leur donnèrent à l'entrée de la ville le spectacle d'une grande danse nationale. La population de Tlaxcala était alors d'environ cinq cent mille âmes; trente mille personnes se rendaient tous les jours au grand marché de cette ville, dont les édifices se rivalisaient par leur nombre et leur magnificence avec ceux de Mexico et de Texcoco. Les Espagnols furent logés dans de vastes bâtiments et pourvus de tout ce qui leur était nécessaire. Les ambassadeurs mexicains avaient refusé d'abord de suivre Cortez, mais celui-ci insista pour qu'ils l'accompagnassent; il leur promit qu'ils seraient en sûreté auprès de lui; ils le suivirent alors et le général leur fit donner un appartement proche du sien. Les chefs de la république, pour lui témoigner de nouveau leur amitié, lui offrirent trois cents jeunes filles. Cortez les refusa, en disant que la religion catholique ne permettait pas la polygamie; néanmoins, pour ne pas les désobliger, il en accepta quelques-unes comme dames d'honneur de Marina. Malgré ce refus les sénateurs lui présentèrent cinq autres jeunes filles de la première noblesse, dont deux étaient filles des sénateurs mêmes; Cortez les accepta, les fit instruire, baptiser et les maria aux capitaines Velazquez de Leon, Pedro de Alvarado, Cristobal de Olid, Gonzalo de Sandoval et Alonso de Avila.

Ces commencements, d'heureux présage, inspirèrent à

Cortez le désir de convertir au catholicisme les chefs de la république et toute la noblesse; il eut avec eux de fréquentes discussions sur le culte des idoles, et peu s'en fallut qu'il ne renouvelât la scène passée à Cempoalla à propos du même sujet; mais le P. Olmedo l'en dissuada, en lui disant que la religion devait s'imposer par le raisonnement et non par la force et la violence. Pourtant son zèle religieux et son horreur des sacrifices humains lui firent continuer ses controverses; il obtint la liberté des prisonniers destinés à ces sacrifices, et ses exhortations ne laissèrent pas d'impressionner fortement les nobles tlaxcaltèques dont beaucoup se firent instruire et baptiser un peu plus tard.

Une fois les troupes espagnoles reposées, rétablies de leurs blessures et de leurs maladies, l'alliance avec les Tlaxcaltèques bien consolidée, Cortez se remit en route pour Mexico. Avant de partir, il donna à ses alliés les riches vêtements que lui avait envoyés Moctezuma. Un instant il hésita sur le chemin qu'il suivrait. Les sénateurs lui conseillèrent de passer par Huexotzinco; les ambassadeurs mexicains l'engagèrent à visiter Cholula, dans l'espérance de l'y faire massacrer; Cortez, pour montrer aux Tlaxcaltèques combien il méprisait les dangers et ses ennemis, se décida pour Cholula.

Les Cholultèques, autrefois alliés des Tlaxcaltèques, s'étaient rendus à leur égard coupables d'une perfidie qui ne leur fut jamais pardonnée. Dans une bataille qu'ils livrèrent ensemble contre les Mexicains, ils quittèrent subitement l'avant-garde dont ils faisaient partie et, passant à l'arrière-garde, ils se ruèrent sur les Tlaxcaltèques qui furent ainsi pris entre deux corps ennemis. Une trahison aussi odieuse rendit les deux républiques irréconciliables. Instruit de cette trahison et blessé de ce que les Cholultèques ne lui avaient point envoyé d'ambassade, Cortez leur fit demander pourquoi ils n'agissaient pas envers lui comme l'avaient fait les autres États voisins? Des excuses lui furent transmises par quatre plébéiens, en signe du peu de cas

qu'ils faisaient des Espagnols. Indigné de ce procédé, le général leur fit faire des menaces par quatre Totonagues et partit pour Cholula accompagné de six mille guerriers tlaxcaltèques.

Arrivé à Cholula, les Espagnols furent reçus avec le cérémonial ordinaire et très bien logés ainsi que les Totonagues; quant aux Tlaxcaltèques, on ne leur permit pas l'entrée de la ville; ils campèrent aux portes, ayant soin d'imiter les Espagnols dans leur mode de campement, la disposition du camp et les mesures de précaution qu'ils prenaient habituellement. On sait que Cholula était une des plus anciennes et des plus industrieuses villes du Mexique; elle comptait alors environ quarante mille maisons y compris les faubourgs. La quantité surprenante de ses temples, leur richesse et la splendeur du sanctuaire de Quetzalcoatl, construit sur une immense pyramide faite de main d'homme faisait de cette ville une ville sainte, un lieu de pèlerinage qui attirait des pèlerins des provinces les plus reculées de l'empire. De nos jours cette pyramide ressemble à une colline; elle est surmontée d'une chapelle dédiée à la Vierge qui a remplacé le temple de Quetzalcoatl.

Les deux premiers jours après leur arrivée dans Cholula, les Espagnols furent abondamment pourvus de vivres; cette abondance fit bientôt placé à la disette la plus absolue; d'autres indices de trahison se manifestaient à chaque instant; les Totonagues aperçurent des préparatifs secrets de combat; les Tlaxcaltèques virent, un soir, sortir de la ville les femmes et les enfants; finalement, une dame de Cholula, devenue l'amie de Marina, lui donna des détails sur le complot qui se tramait pour massacrer les Espagnols avec l'aide d'une armée mexicaine, forte de vingt mille hommes et cachée dans les environs.

Cortez, en apprenant de ses alliés et de Marina les détails de ce complot, fit venir les principaux personnages de la ville et leur demanda s'ils avaient à se plaindre d'un seul de ses soldats? Tous lui répondirent que non, qu'ils étaient

très satisfaits de leur conduite et prêts à lui fournir tout ce qu'ils désireraient pour son voyage à Mexico. Le général accepta leur offre et leur dit qu'il partirait le lendemain. Il fit venir ensuite ses capitaines, les consulta sur les moyens d'échapper au danger qui les menaçait, et leur dit qu'ils ne seraient jamais en sûreté à Mexico, s'ils ne faisaient pas un exemple pour épouvanter les traîtres. A la suite de cette conférence, pendant laquelle tous les officiers se rangèrent à l'avis de leur général, il fit dire aux Tlaxcaltèques d'attaquer Cholula le lendemain au lever du soleil, de ne pas faire de quartier, de tuer tous ceux qui leur tomberaient sous la main et de n'épargner que les femmes et les enfants qui n'avaient pas encore abandonné la ville.

Le jour désigné pour le départ étant arrivé, les Espagnols se mirent en ordre de bataille dans une immense cour du palais qu'ils habitaient. Les Cholultèques, dont quarante nobles, les porteurs des équipages et des troupes entrèrent dans les cours et dans les salles. Cortez fit alors garder les issues, monta à cheval et s'adressant au gouverneur de la ville venu avec tout ce monde, il lui dit :

— « J'ai voulu être votre ami; je suis entré pacifiquement dans votre ville; vous n'avez eu à vous plaindre, ni de moi, ni d'aucun des miens; pour ne vous donner aucun sujet d'ennui, j'ai laissé les Tlaxcaltèques dans les champs; et vous, avec une détestable perfidie, sous des semblants d'amitié vous avez tramé une horrible trahison pour m'assassiner ainsi que tous mes gens, mais je n'ignore rien de votre complot. »

Puis, ayant fait approcher quatre ou cinq des principaux Cholultèques, il leur demanda quels motifs avaient pu les décider à violer, d'une manière aussi barbare, les lois de l'hospitalité. Les Cholultèques lui répondirent que c'étaient les ambassadeurs mexicains qui les avaient conseillé de tuer les Espagnols pour plaire à Moctezuma. S'adressant alors alors aux ambassadeurs, il leur dit :

— « Ces mécréants, pour excuser leur crime, vous accu-

sent de trahison, vous et votre souverain; mais je ne vous crois pas capables de tant de noirceur. Je ne puis non plus me persuader que le grand Moctezuma voulût être mon ennemi dans le temps même qu'il me donnait de si grandes preuves d'amitié, et que, pouvant s'opposer par la force à mes prétentions, il eût choisi des traîtres pour me tromper. Soyez sûrs que je ferai respecter vos personnes dans le châtement que nous allons infliger à tous les coupables. Aujourd'hui les traîtres vont périr et cette ville sera détruite. Je prends le ciel et la terre à témoin que c'est sa perfidie qui arme nos bras pour une vengeance aussi contraire à notre esprit. »

Après ces paroles il donna le signal du massacre. Les Espagnols se ruèrent alors sur les Cholultèques et n'en laissèrent pas un de vivant de ceux qui étaient entrés dans le palais. Ils sortirent ensuite dans les rues et tuèrent tous ceux qu'ils rencontraient. Les Tlaxcaltèques arrivèrent à leur tour et firent un carnage épouvantable de leurs ennemis. L'artillerie fut braquée sur les groupes qui tentaient de se défendre, et, pour que cette sanglante tragédie devint plus terrible encore, on mit le feu aux temples, aux édifices et dans toutes les maisons où se réfugiaient les fuyards. Partout on ne vit plus que des cadavres, du sang et du feu. Plus de six mille Cholultèques furent ainsi égorgés ou brûlés. La ville fut mise à sac; les Espagnols s'emparèrent des pierres précieuses, de l'or et de l'argent qu'ils trouvaient dans les temples et dans les palais; les Tlaxcaltèques prenaient les vêtements, les plumes et le sel; il est probable que les Totonèques se conduisirent comme leurs alliés de Tlaxcala.

En ce moment, vingt mille Tlaxcaltèques, commandés par Xicotecatl, se présentèrent; sans doute, les chefs campés aux portes de la ville les avaient appelés pour les aider en cas de besoin. Cortez les remercia de la promptitude avec laquelle ils étaient venus lui offrir leur appui; il leur donna une partie du butin et les congédia, se contentant de garder auprès de lui les six mille hommes qu'il avait emmenés de

Tlaxcala et s'étaient déjà distingués dans les scènes de meurtre et de pillage de la matinée. De retour dans son appartement, il mit en liberté les quarante nobles cholultèques qu'il avait enfermés le matin pour leur sauver la vie, puis il proclama un pardon général, délivra les prisonniers destinés aux sacrifices des idoles, fit enterrer les morts, nettoyer le grand temple sur lequel il arbora la croix, reçut les félicitations des confédérés et le serment d'obéissance au roi d'Espagne des Cholultèques, des Tepeaqueños et des Huexotzinças. Enfin, il engagea le peuple à rentrer dans la ville, à reprendre ses travaux, et son ascendant était tel qu'en peu de jours Cholula reprit sa physionomie accoutumée.

Cortez, voulant intimider Moctezuma par le récit des témoins oculaires de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors, chargea les ambassadeurs mexicains, qu'il avait encore auprès de lui, de rapporter à leur souverain les paroles suivantes : — « Dites à votre roi qu'autrefois je voulais entrer à Mexico pacifiquement, mais aujourd'hui je suis décidé à le considérer comme un ennemi et lui faire le plus de mal possible. »

Les ambassadeurs lui répondirent qu'avant de prendre une pareille résolution, il devait approfondir plus minutieusement la vérité, pour bien se persuader que Moctezuma n'avait pas trempé dans la perfidie des Cholultèques et qu'ils iraient, néanmoins, porter ses plaintes à Mexico s'il le désirait. Ils partirent, en effet, et revinrent six jours après avec des présents, consistant en dix pièces d'orfèvrerie estimées à cinq mille piastres chacune, quinze cents vêtements et des vivres en quantité. Par l'organe de ses représentants, le roi se disculpait d'avoir conseillé le massacre des Espagnols; il attribuait ce complot à la duplicité proverbiale des Cholultèques et certifiait que les vingt mille hommes, levés pour surprendre les étrangers, étaient des alliés des Cholultèques et non des troupes royales mexicaines.

Cortez parut croire à l'exactitude de ces assertions et à la bonne foi de Moctezuma, mais de nouveaux ennuis l'enga-

gèrent à partir immédiatement pour Mexico. Quauhpopoca, gouverneur de Nauhtlan, ville située à cinquante kilomètres environ au nord de Vera-Cruz, avait reçu de Moctezuma l'ordre de faire payer aux Totonagues le tribut non payé, aussitôt après le départ de Cortez. Les Totonagues avertirent Juan de Escalante, resté à Vera-Cruz, de cette mesure et des hostilités commencées par Quauhpopoca, parce qu'ils refusaient de se soumettre à de tels ordres. Escalante fit dire aux Mexicains de ne pas molester ses alliés; mais, en ayant reçu une réponse insolente, il marcha contre eux à la tête de cinquante Espagnols et de dix mille Totonagues qui s'enfuirent au commencement de l'action. Malgré cette fuite, la victoire resta du côté des Espagnols, mais elle leur coûta cher; Escalante et six ou sept soldats moururent trois jours après des suites de leurs blessures; un autre, blessé pendant le combat, fut fait prisonnier, envoyé à Mexico et mourut en route; sa tête fut alors coupée, portée à Moctezuma qui la trouva si laide qu'il ne voulut pas la laisser exposer dans le temple devant les idoles.

Cortez dissimula ces fâcheuses nouvelles pour ne pas décourager son armée et se mit en marche avec ses Espagnols, six mille Tlaxcalteques et quelques troupes de Huexotzinco et de Cholula. En passant entre les deux volcans sur la crête des montagnes qui dominent ces hauts plateaux, le capitaine Diego Ordaz, monta au sommet du Popocatepetl avec neuf soldats, au grand ébahissement des Indiens. Du haut de l'Ithualco, l'armée aperçut Mexico; cette vue produisit des impressions diverses aux conquérants; les uns admirèrent ses édifices, ses lagunes, ses champs cultivés, etc., les autres s'effrayèrent des difficultés que devait rencontrer la conquête d'un pays aussi peuplé; beaucoup demandaient à revenir à Vera-Cruz; mais Cortez n'était pas homme à reculer au moment d'atteindre son but, encore moins à permettre le découragement et l'insubordination parmi ses compagnons; il ranima les uns, menaça les autres, et l'armée descendit les montagnes en bon ordre.

Moctezuma, consterné par les événements de Cholula et l'approche des Espagnols, leur envoya de nouveaux ambassadeurs, de nouveaux présents, et leur fit dire qu'il donnerait quatre charges d'or au général, une à chaque officier et à chaque soldat s'ils voulaient retourner dans leur patrie. Les prêtres augmentaient l'inquiétude superstitieuse du souverain par des oracles et des prophéties lugubres; ne sachant quel parti prendre, il consulta son conseil ordinaire et se rangea cette fois à l'avis de l'empereur chichimèque, qui proposait de bien accueillir les étrangers.

Les conquérants traversèrent Amaquemecan, Tlalnahuac et Ayotzinco sur les bords du lac de Chalco; partout ils furent reçus en libérateurs, partout on leur faisait des présents, on se joignait à eux pour grossir leurs rangs, et l'on se plaignait des Mexicains. Cacamatzin vint à leur rencontre jusqu'à Ayotzinco, petit port où se réunissaient les canots faisant le transit des marchandises de toutes les localités situées au sud de Mexico; il venait dans un riche palanquin, accompagné d'une suite nombreuse et brillante, complimenter les Espagnols en son nom et au nom de Moctezuma, son oncle. Cortez, avec son état-major, alla au devant de lui, le salua gracieusement et lui prodigua les marques du plus profond respect. L'empereur voulut le dissuader d'aller à Mexico, mais le général lui répondit que ce n'était pas au moment d'y entrer, qu'il allait s'en retourner sans avoir accompli sa mission. — « Alors, ajouta Cacamatzin, nous nous reverrons à la cour. » Puis, laissant une partie de sa noblesse escorter le général, il repartit pour Mexico.

D'Ayotzinco l'armée se rendit à Cuiclahuac, petite ville fort jolie, bâtie sur un flot du lac de Chalco; elle communiquait à la terre ferme par deux chaussées. Le cacique ou gouverneur de Cuiclahuac se plaignit également de Moctezuma, il fit alliance avec les Espagnols. A Ixtapalapan, Cortez vit arriver Ixtlilxochitl et son frère Coanacotzin, avec lequel il s'était réconcilié; les deux princes avaient réuni

leurs troupes ; ils venaient contracter une alliance offensive et défensive avec les Espagnols et les engager à se reposer à Texcoco. Cette offre étant acceptée, Cortez longea la partie méridionale de la lagune et fit son entrée solennelle dans la capitale de l'empire chichimèque entre les deux princes, entouré d'une multitude de nobles, au milieu d'un immense concours de peuple et suivi de toute son armée.

Texcoco, moins belle que Mexico, était alors la plus grande et la plus peuplée de toutes les villes de l'Anahuac ; elle comptait environ cent quarante mille maisons, y compris celles des trois faubourgs Huexotla, Coatlichan et Atenco qui formaient chacun une ville à part. La splendeur et l'étendue des temples et des palais royaux, la beauté des rues, des fontaines et des jardins, l'ordre qui régnait partout firent l'admiration des Espagnols, étonnés de voir de pareilles cités et de pareils peuples dans le nouveau monde. Cortez fut logé ainsi que ses troupes dans le principal palais de l'empereur et tous furent traités royalement. Après de longues conférences tenues avec Ixtlilxochitl et pendant lesquelles ce prince se plaignit de Cacamatzin, de Moctezuma, et demanda le renversement de ces deux souverains, Cortez revint à Ixtapalapan, où gouvernait Cuittlahuatzin, frère de Moctezuma et son successeur immédiat. Quoique ce prince se montrât dans les conseils toujours hostile aux Espagnols, il fit venir son autre frère Matlatzincatzin, gouverneur de Coyohuacan, ville voisine, et tous les deux reçurent les conquérants avec beaucoup de distinction.

Le lendemain, l'armée marcha promptement sur Xoloc, petit endroit situé à une demi-lieue de Mexico et auquel aboutissaient les chaussées d'Ixtapalapan et de Coyohuacan. A l'angle formée par les deux chaussées, les Mexicains avaient élevé une muraille et deux tours à pont-levis pour défendre l'entrée de la capitale. L'armée s'arrêta dans cette localité pour recevoir les compliments de la noblesse mexicaine. Moctezuma lui-même vint ensuite avec un imposant cortège, précédé de trois nobles portant des cannes d'or, levées en

l'air, en signe de la présence du monarque. Moctezuma était étendu dans un palanquin recouvert de plaques d'or et décoré de figurines en relief du même métal ; ce palanquin, ombragé par un parasol en plumes rares, également ornées de figurines d'or, était porté par quatre seigneurs de la plus haute noblesse. Le roi portait, sur la tête, une couronne légère en or ; sur les épaules, un manteau long embelli de bijoux en or et de pierres précieuses ; aux pieds, des sandales pareillement en or et couvertes de pierreries. Deux cents seigneurs, richement vêtus, l'accompagnaient.

A l'arrivée du souverain, Cortez descendit de cheval, Moctezuma mit pied à terre et, appuyé sur son neveu Cacamatzin et sur le prince Cuittlahuatzin, fit quelques pas en avant. Le général le salua profondément, lui mit au cou un cordon d'or enfilé dans des perles de Venise, mais il ne lui fut pas permis d'embrasser le roi comme il allait le faire. Après des compliments réciproques de pure courtoisie, Moctezuma remit à Cortez deux chaînes en coquillages auxquelles pendaient des écrevisses en or et se retira avec l'empereur d'Acolhuacan et le seigneur d'Ixtapalapan pour précéder les Espagnols au palais d'Axayacatl dans lequel il leur offrit l'hospitalité. Cortez et ses soldats marchaient derrière le cortège de Moctezuma, étonnés des merveilles qu'ils rencontraient sur leur passage, et surtout de se voir en si petit nombre dans la capitale d'un empire aussi vaste, aussi éloigné de leur patrie. La foule encomrait les rues et les terrasses des maisons ; elle paraissait plus ahurie encore que les Espagnols d'un tel spectacle, et confondue de voir le souverain rendre de tels honneurs à cette poignée d'étrangers. En effet, pareil événement tenait du prodige, et l'on se refuserait à le croire, s'il n'avait changé la face du Mexique.

Arrivé au palais, situé près de la porte méridionale du grand temple, Moctezuma reçut Cortez dans une grande salle tapissée de tentures de coton ornées d'or et de pierres précieuses : — « Vous et vos compagnons, lui dit-il alors,

vous êtes maintenant dans votre propre maison ; mangez et reposez-vous, je reviendrai bientôt vous voir. » Ce palais, solidement construit, pouvait servir de forteresse ; il était si grand que les Espagnols s'y logèrent tous avec leurs alliés, les femmes et les hommes de service, ce qui portait à sept mille personnes environ la suite de Cortez. Le général prit aussitôt les mesures de précaution que lui suggérait la prudence ; il organisa les gardes, établit des sentinelles et plaça son artillerie de manière à pouvoir repousser un assaut le jour même de son installation. Ce mémorable événement eut lieu le 8 novembre 1519.

Les premiers jours se passèrent à recevoir et rendre les visites de Moctezuma. A leur première entrevue dans le palais d'Axayacatl, après que les Espagnols se furent reposés, Moctezuma fit asseoir Cortez à ses côtés, lui donna plusieurs objets fort riches en or, en argent, en plumes et plus de cinq mille vêtements en coton très fin, puis il lui dit :

— « Vaillant général, et vous, ses compagnons ! tous mes vassaux et courtisans sont témoins du plaisir que m'a procuré votre heureuse arrivée dans cette capitale ; si jusqu'à présent elle a paru me contrarier, c'était uniquement par condescendance pour mes sujets. Votre renommée a troublé leur esprit. On disait que vous étiez des dieux immortels, que vous veniez montés sur des animaux d'une grandeur et d'une férocité épouvantables, et que vous lanciez des rayons lumineux avec lesquels vous faisiez trembler la terre. D'autres disaient que vous étiez des monstres sortis du sein de l'océan ; que l'insatiable soif de l'or vous avait fait abandonner votre patrie ; que vous étiez très inclinés aux plaisirs, et si gloutons, qu'un des vôtres mangeait autant que dix des nôtres. Mais ces mensonges s'évanouissaient à mesure que l'on vous voyait de plus près. Nous savons maintenant que vous êtes mortels comme nous, quoique différents par la barbe et la couleur de la peau. Nous avons vu de nos propres yeux que vos animaux tant vantés ne sont autres que des bêtes plus grandes que les nôtres, et que vos foudres sont

tout simplement des tubes perfectionnés dont les balles font beaucoup de bruit et causent beaucoup de mal. Quant à vos qualités personnelles, nous savons de ceux qui vous ont fréquentés que vous êtes bons et généreux ; que vous souffrez avec patience les incommodités de la vie ; que vous n'agissez avec rigueur qu'envers ceux qui provoquent votre courroux par leurs hostilités, et que vous ne vous servez de vos armes que pour défendre vos personnes.

« Je ne doute pas que vous n'abandonniez également les fausses idées que vous ont fait concevoir de moi la flatterie de mes vassaux ou la malveillance de mes ennemis. Quelques-uns vous auront dit que j'étais un dieu prenant à ma volonté la figure d'un lion, d'un tigre ou de tout autre animal ; mais, ajouta-t-il, en se prenant la peau du bras, vous voyez que je suis de chair et d'os comme les autres mortels, quoique plus noble par ma naissance et plus puissant par ma dignité. Les gens de Cempoalla qui, protégés par vous, se sont soustraits à mon obéissance, ce dont ils seront bientôt punis, vous auront fait croire que les murs et les toits de mes palais sont d'or ; mais vos yeux peuvent les démentir. Ceci est un de mes palais, vous voyez que les murs sont de pierre et de chaux et que les toits sont en bois. Je ne nierai pas que mes richesses soient grandes ; mais les exagérations de mes sujets les font plus grandes encore. Quelques-uns se seront plaints de ma tyrannie et de ma cruauté ; mais ils donnent ces noms à l'usage légitime de l'autorité suprême et à la sévérité de la justice.

« Laissons donc réciproquement de côté nos fâcheuses impressions produites par de faux renseignements ; j'accepte l'ambassade du grand monarque qui vous envoie, j'apprécie son amitié et je soumets à son obéissance tout mon royaume, attendu que les signes que nous avons observés dans le ciel et ce que nous voyons en vous nous indiquent que le temps est arrivé où doivent se vérifier les oracles de nos ancêtres. En effet, ces oracles nous apprennent qu'il devait venir de l'Orient des hommes différents des nôtres qui deviendraient

les maîtres de tous ces pays; il n'y a pas longtemps que nos ancêtres arrivèrent ici des régions septentrionales, et nous n'avons gouverné jusqu'à présent ces populations qu'à titre de lieutenant de Quetzalcoatl notre dieu et légitime seigneur. »

Cortez le remercia de toutes les bonnes choses qu'il venait de lui dire, et de ce qu'il avait fait pour les Espagnols; il exalta la puissance du roi d'Espagne, puis il ajouta que le but de son ambassade n'était point d'enlever aux Mexicains ce qu'ils possédaient, mais de les instruire de la vraie religion et leur communiquer des conseils utiles pour le bien des peuples. Moctezuma se fit présenter les officiers et, de retour dans son palais, il leur envoya des cadeaux fort riches à chacun. Ces commencements, favorables au maintien des bonnes relations, ne pouvaient durer longtemps, la situation des Espagnols était trop critique au milieu d'une ville aussi peuplée et d'une population aussi hostile, pour qu'il en fût autrement. L'armée mexicaine se renforçait tous les jours dans les environs de la capitale et pouvait écraser d'un moment à l'autre les alliés casernés dans le palais d'Axayacatl.

On n'a pas oublié que Mexico, bâtie sur une île du lac de Texcoco, s'était considérablement agrandie; trois grandes chaussées et trois petites la reliaient alors à la terre ferme. L'une au sud, longue de dix kilomètres conduisait à Ixtapalapan; une autre de trois kilomètres, aboutissait à l'ouest, à Tlacopan; la dernière, au nord, conduisait à Tepeyaca, aujourd'hui Guadalupe. Les trois petites, assez larges pour laisser passer dix hommes de front à cheval, complétaient les moyens de communication nécessaires pour une aussi grande cité. Aux quatre quartiers qui partageaient la ville, Axayacatl avait ajouté Tlatelolco qui en formait un cinquième au nord-ouest. Les rues principales, coupées à angles droits, étaient fort larges, comme je l'ai déjà dit. Les temples et les palais étaient si nombreux et si grandioses, les maisons des grands feudataires, obligés de résider à

Mexico, étaient si vastes et si solides, que tous ces édifices avec leurs terrasses, leurs tours et leurs belvédères faisaient de la capitale une agglomération de forteresses imposantes, formidables et gracieuses tout à la fois.

Cortez ne se dissimulant pas le péril de sa position voulut en sortir au plus tôt. Pour se rendre compte de la ville, au point de vue stratégique, il pria Moctezuma de lui montrer les principaux monuments de la ville. Le roi, sans méfiance, conduisit les Espagnols au grand temple qui dominait la capitale et la plaine environnante. Cette visite leur inspira un sentiment d'horreur contre le culte et les sacrifices des Mexicains. Cortez en fit la remarque à Moctezuma qui répondit en homme outragé dans ses convictions religieuses. Sa réponse blessa le général et lui fit craindre un changement dans l'esprit du souverain. Ne se croyant plus en sûreté dans Mexico, il résolut de s'emparer de la personne du roi pour s'en faire un otage. Néanmoins, afin de ne pas être accusé d'ingratitude, il prit pour prétexte les événements de Vera-Cruz qu'il avait appris à Cholula. Ce projet audacieux le tint éveillé toute la nuit. Tandis qu'il se promenait en songeant aux moyens de l'exécuter, une sentinelle lui fit remarquer une porte récemment bouchée par des planches ou des pierres. Il se la fit ouvrir et découvrit dans une grande salle une multitude d'idoles, des vases, bijoux et bijoux en or, en argent, des tapis, des étoffes et des tableaux en plumes fines, des toiles de coton, différents objets donnés par les provinces tributaires, en un mot tout l'ancien trésor d'Axayacatl. Il examina longtemps avec étonnement ces immenses richesses, puis il fit reboucher la porte.

Le lendemain matin, il assembla ses officiers, leur raconta l'attentat contre les Totonagues par les Mexicains, la mort d'Ascalante et des Espagnols, il exagéra les dangers qui les menaçaient, fit ressortir la nécessité de protéger leurs alliés et leur persuada qu'il fallait faire prisonnier le roi pour se prémunir contre les mauvaises dispositions des Mexicains. Son avis, d'abord combattu comme étant irréa-

lisable, fut enfin adopté. Pour exécuter un pareil projet, Cortez mit sous les armes toutes ses troupes et les distribua dans les endroits qu'il jugea opportun d'occuper; ensuite, il ordonna à cinq de ses officiers et vingt-cinq soldats sur lesquels il pouvait compter, de se rendre deux à deux au palais du roi, de manière à n'y arriver en même temps que par hasard; il s'y rendit lui-même de son côté, seul avec Marina, et fut reçu avec beaucoup de cordialité. Moctezuma lui fit quelques présents en or et lui offrit même une de ses filles en mariage.

Cortez le remercia, en lui disant qu'il s'était marié à Cuba, que sa religion lui défendait d'avoir plusieurs femmes, et, voyant que la conversation l'éloignait de son but, il l'interrompit adroitement pour reprocher au souverain la conduite de son vassal, le cacique de Nauhtlan, contre les Totonagues et les Espagnols de Vera-Cruz.

— « Ce sont les Tlaxcaltèques, mes ennemis, qui m'accusent de cette guerre, répondit Moctezuma; Quauhpopoca l'a faite sans mes ordres et contre ma volonté, et, pour vous prouver la vérité de ce que j'avance, je vais le faire venir et le remettre entre vos mains. »

L'ordre, en effet, fut donné immédiatement d'amener prisonnier à Mexico le gouverneur de Nauhtlan.

— « Que puis-je faire de plus, ajouta le roi, pour vous assurer de ma sincérité? »

Cortez n'était pas homme à s'arrêter en chemin, encore moins à perdre les avantages que sa résolution lui faisait gagner sur l'esprit de Moctezuma. Il lui fit donc comprendre qu'il désirait le voir venir habiter avec lui le palais d'Axayacatl pour couper court à tous les motifs de méfiance que leur avait suggérés la conduite de Quauhpopoca. Malgré l'habileté avec laquelle le général cachait ses injurieuses prétentions, Moctezuma en comprit de suite la portée.

— « Depuis quand, lui dit-il, avec une indignation qui ne se contenait plus, depuis quand les rois se laissent-ils faire prisonniers? »

Un dialogue très vif du côté du souverain, très mesuré du côté de Cortez s'ensuivit. — « Enfin, lui dit le général, ne serez-vous pas dans votre propre palais, en étant dans celui d'Axayacatl? Si vos vassaux entreprenaient quelque chose contre vous ou contre nous, n'avons-nous pas du courage, des bras forts et de bonnes armes pour réprimer leur témérité? Pour le reste, je vous donne ma parole que vous serez autant honoré, aussi bien servi par nous que par vos propres vassaux. »

Juan Velazquez de Leon, voyant que la conversation traînait en longueur, s'écria en colère qu'il fallait en finir et emmener le roi mort ou vif. Moctezuma, se doutant de ce que disait et voulait l'impétueux capitaine, dit à Marina de lui répéter « ce que venait de dire l'étranger furieux. »

— « Seigneur, répondit-elle avec douceur, étant votre sujette je désire votre bonheur, étant la confidente de ces hommes je connais leurs secrets et leurs sentiments. Si vous daignez faire ce qu'ils vous demandent, vous serez traité par eux avec tout l'honneur, le respect et la distinction que l'on doit à votre royale personne; mais, si vous persistez dans votre résistance, votre vie est en danger. »

Ce malheureux monarque, dominé par une crainte superstitieuse depuis le débarquement des Espagnols, devenait chaque jour de plus en plus pusillanime; craignant d'être tué avant l'arrivée de ses gardes, il céda en disant :

— « Je veux bien me fier à vous; marchons, puisque les dieux le veulent ainsi. »

Il fit aussitôt venir son palanquin et dit à ses courtisans de faire savoir au peuple qu'il avait spontanément et librement résolu de transporter pour quelques jours sa résidence au milieu des Espagnols, et proclama la peine de mort contre tous ceux qui s'opposeraient à ses desseins ou troubleraient la tranquillité publique. La foule, un moment alarmée et prête à se révolter, finit par se calmer et s'émerveiller de voir le souverain, autrefois si rempli d'orgueil, se laisser conduire prisonnier par quelques aventuriers, car

personne ne fut trompé sur la signification que devait avoir la résidence de Moctezuma parmi les étrangers.

Arrivé au palais, il lui fut permis de choisir l'appartement qui lui convenait le mieux, de le faire arranger et meubler comme il l'entendait; on le laissa jouir d'une parfaite liberté pour donner ses audiences et gouverner comme à l'ordinaire; les nobles et ses serviteurs le servirent avec la même diligence et la même fidélité qu'avant son internement. Cortez redoubla de vigilance pour maintenir la sécurité de ses troupes; il augmenta les gardes et les sentinelles et recommanda à ses alliés, comme aux Espagnols, de traiter et servir Moctezuma avec tout le respect dû à la majesté royale; un jour il fit battre de verges un de ses soldats qui n'avait pas répondu assez poliment au roi, et l'aurait fait pendre sans l'intervention généreuse de Moctezuma. Lui-même se montrait très obséquieux envers son prisonnier et lui prodiguait les marques de la plus vive sollicitude; il cherchait sans cesse les moyens de le distraire et de lui rendre agréable son nouveau séjour; tantôt il le pria d'assister aux exercices militaires, tantôt il faisait jouer ses soldats en sa présence. Le souverain paraissait touché de ses procédés; il demandait parfois à jouer au *badoque* avec Cortez et Alvarado, et perdait volontiers pour exercer sa libéralité à leur égard.

On pourrait dire que dans Cortez il y avait trois hommes: le héros, le chrétien tel que l'étaient les chefs croisés, et l'aventurier; ces trois hommes se révèlent constamment et quelquefois par des excès ou des actes peu délicats. En voyant la prodigalité avec laquelle Moctezuma gaspillait ses richesses, Cortez lui dit un jour que ses soldats avaient pris du trésor d'Axayacatl plusieurs objets d'or et qu'il avait ordonné que ces objets fussent immédiatement restitués.

— « Pourvu qu'ils ne touchent pas aux idoles ni aux objets destinés au culte, répondit le souverain, ils peuvent emporter tout ce qui leur plaira. »

Les Espagnols profitèrent de cette permission pour pren-

dre un millier de vêtements de coton et de l'ambre liquide. Cortez en fit mettre plusieurs en prison pour avoir abusé de la générosité du roi; mais ils furent bientôt relâchés par ordre de Moctezuma. Le général reçut en don une fille de son royal prisonnier; elle fut instruite dans le catholicisme et baptisée sans opposition de la part de son père, puis épousée par Cristobal Olid. Cortez permit à Moctezuma de sortir quand il voudrait, soit pour aller au temple ou bien au parc de Chapultepec, soit pour chasser ou se divertir dans ses maisons de plaisance. Moctezuma profita de cette liberté et sortait fréquemment, mais toujours accompagné d'Espagnols et de Tlaxcalteques, et rentrait chaque soir dans son palais d'Axayacatl.

Quinze jours environ après l'emprisonnement du roi, Quahpopoca, son fils et quinze nobles, complices de la guerre qui avait coûté la vie au capitaine Escalante, arrivèrent à Mexico. Moctezuma leur reprocha leur attentat et leur dit qu'ils seraient châtiés comme traîtres à leur souverain. Le malheureux cacique voulut se disculper, mais le roi ne lui en donna pas le temps et le fit remettre entre les mains de Cortez avec les autres inculpés. Dans leurs interrogatoires, ils affirmèrent n'avoir agi que par les ordres du souverain; le général fit semblant de ne pas les croire et les condamna à être brûlés vivants, en face du palais royal; puis il se rendit auprès de Moctezuma avec un soldat portant des chaînes de fer et lui dit :

— « Les coupables ont été interrogés et vous accusez de la mort de mes compagnons. Je les ai condamnés au supplice qu'ils méritent et que vous méritez aussi; je veux pourtant vous faire grâce de la vie en reconnaissance des sentiments que vous nous avez manifestés et des bienfaits que nous avons reçus de vous; néanmoins je ne puis vous affranchir d'une partie du châtiment encouru par votre duplicité. »

Après ces paroles, il sortit ordonnant au soldat de mettre les fers aux pieds du roi. Moctezuma, foudroyé par cet ou-

trage contre sa personne, perdit connaissance. Il est incontestable qu'il était l'auteur ou l'instigateur de tous les attentats commis contre les Espagnols ; mais ne lui était-il pas permis d'employer tous les moyens possibles pour se débarrasser des conquérants qui venaient le déposséder de ses trésors, de sa couronne, et qui employaient, aussi bien que lui, la ruse et la force pour arriver à leur but ? Pourquoi brûler le gouverneur de Nauhtlan et ses compagnons, s'ils n'avaient fait qu'obéir aux ordres de Moctezuma ? Pourquoi outrager d'une manière indigne le souverain qui comblait les Espagnols de bienfaits, s'il n'était pas l'auteur de la guerre de Nauhtlan ? La rigueur de Cortez, à l'égard de Cholula, pouvait être en quelque sorte justifiée, mais sa conduite envers Moctezuma et Quauhpopoca semble injustifiable, en dépit de la situation critique dans laquelle se trouvaient les conquérants à cette époque.

Quoi qu'il en soit, Cortez défendit aux gardes de laisser entrer aucun Mexicain auprès du roi et donna des ordres pour que Quauhpopoca, son fils et les quinze nobles fussent conduits au supplice. Le bûcher fut construit avec les arcs, les flèches et les lances qui se trouvaient dans l'arsenal du palais, — ces armes inquiétaient le général ; — les victimes protestèrent de leur innocence jusque sur le bûcher. Le feu les consuma bientôt en présence d'une foule considérable qui n'empêcha pas cette horrible cruauté, pensant qu'elle était ordonnée par le souverain.

Après cette exécution, Cortez se rendit auprès de Moctezuma et lui fit enlever les fers des pieds. Celui-ci éprouva tant de joie, en voyant qu'on ne voulait pas attenter à sa vie, qu'il embrassa le général avec effusion, oublia l'ignominie qu'il venait de lui infliger et lui montra toute sa gratitude comme si Cortez venait de lui sauver l'existence. Le roi sentait son avilissement et craignait que le peuple ne finit par lui en faire un crime ; aussi, refusa-t-il la liberté que le général lui offrit en ce moment ; il préféra rester avec les Espagnols. Il est probable que l'offre de lui rendre la liberté

était dérisoire, et que Cortez l'aurait adroitement retirée si elle avait été acceptée, car il n'ignorait pas, grâce à Marina et aux Tlaxcaltèques, l'orage qui le menaçait.

En effet, le supplice de Quauhpopoca avait révolté la noblesse. L'empereur d'Acolhuacan, honteux de voir la déchéance de son oncle, lui fit dire de ne pas se rendre ainsi l'esclave de ces quelques étrangers, et voyant que ses conseils n'étaient pas écoutés, il résolut de faire la guerre aux Espagnols. Il réunit ses conseillers à Texcoco et, après des avis donnés pour et contre ce projet, il fut décidé que l'on prendrait immédiatement des mesures pour massacrer les conquérants. Ces mesures ne furent pas assez secrètes pour que Cortez et Moctezuma n'en fussent pas bientôt avertis. Le général se rappelant que les entreprises téméraires lui réussissaient très bien voulut marcher sur Texcoco, mais le roi l'en ayant dissuadé, il se contenta d'envoyer, par deux fois, une ambassade qui fut reçue avec beaucoup de hauteur. Cortez s'en plaignit amèrement à Moctezuma qui fit prier son neveu de venir à Mexico pour arranger ce différent. Cacamatzin lui fit répondre qu'il était indigné qu'après tant d'infamies, déjà supportées si honteusement, il restait si peu d'honneur à son oncle pour ne pas rougir d'être l'esclave de quatre misérables qui l'outrageaient dans tout ce qu'il avait de plus sacré : « Vous ne me verrez à Mexico, ajoutait-il, que l'épée à la main pour effacer avec le sang espagnol l'opprobre des Mexicains. »

Moctezuma, consterné par cette réponse et craignant d'être la victime de ce conflit, résolut de se sauver la vie par la trahison. Sachant que Cacamatzin se trouvait en ce moment au palais qu'il avait sur les bords du lac de Texcoco, il fit poster des hommes armés sur le canal qui reliait le palais au lac, et, pendant l'obscurité de la nuit, ces hommes se saisirent de l'empereur, le lièrent solidement, l'emmenèrent dans un canot et le remirent à Cortez par ordre du roi. Ce général, qui commençait à montrer peu de respect pour les souverains du Mexique, le fit mettre en prison sous bonne garde.

Moctezuma fit passer la couronne d'Acolhuacan sur la tête du prince Cuicuitzcatzin, au détriment de Coanacatzin et d'Ixtlilxochitl qui avaient plus de droits au trône que ce jeune prince réfugié à Mexico depuis longtemps. Il est étrange que Cortez n'insista pas pour la faire donner à son allié Ixtlilxochitl; peut-être le roi se refusa-t-il d'une manière absolue à donner une si grande autorité à ce prince qui s'était toujours montré son ennemi le plus acharné.

Cuicuitzcatzin, reconnu par la noblesse texcocaña empereur des Chichimèques, partit pour sa capitale, accompagné d'un nombreux cortège de nobles mexicains et texcocaños. A Texcoco il fut reçu avec toute la solennité accoutumée dans ces sortes d'occasion. Cacamatzin se livra dans sa prison à la douleur bien naturelle d'un souverain de vingt-cinq ans qui se voit dépossédé du trône et incarcéré par l'homme qu'il voulait délivrer. Cortez, non content d'avoir sous les verroux les deux plus puissants monarques de l'Anahuac, s'empara, on ne sait ni comment ni sous quel prétexte, du roi de Tlacopan, des seigneurs d'Ixtapalapan et de Coyohuacan, frères de Moctezuma, de deux fils du roi, du seigneur de Tlatelolco et du grand prêtre de Mexico. Ces différents coups de filet ne lui suffirent pas, il voulut faire reconnaître les Mexicains sujets du roi d'Espagne, comme descendant de Quetzalcoatl.

Moctezuma, qui n'avait pas le courage de refuser quoi que ce soit à son geôlier, assembla la noblesse, lui rappela l'antique tradition sur la cession de l'empire mexicain aux descendants de Quetzalcoatl, les phénomènes et les oracles interprétés par les prêtres comme signes précurseurs de l'arrivée du temps prédit par la tradition, raconta l'histoire de sa sœur Papantzin, fit remarquer que les événements actuels étaient prévus, et que les Espagnols réalisaient les prophéties dont l'accomplissement avait lieu.

En entendant ces paroles toute l'assemblée éclata en sanglots.

— « Seigneur ! dit au roi le plus ancien des assistants,

puisque le temps est arrivé de voir accomplir les anciens oracles, puisque les dieux désirent et que vous nous ordonnez de devenir les sujets d'un autre seigneur, nous n'avons plus qu'à nous soumettre aux dispositions souveraines du ciel formulées par vos lèvres. »

Cortez remercia Moctezuma et l'assemblée de leur prompt soumission; il ajouta que son souverain n'avait nullement l'intention d'enlever la couronne au roi de Mexico, mais seulement de faire reconnaître sa toute-puissance sur ce royaume, et que Moctezuma continuerait à régner et à gouverner comme avant. Puis il fit prendre acte de la déclaration de l'assemblée, présidée par son souverain, reconnaissant le roi d'Espagne maître suprême du Mexique. Cette reconnaissance, à l'instigation de Cortez, fut suivie d'un tribut payé pour manifester le vasselage de l'empire vis-à-vis de la couronne d'Espagne. A titre de tribut, Moctezuma donna généreusement le trésor d'Axayacatl. Ce trésor était si considérable qu'après avoir fait la part de la couronne, estimée à plus de cent mille ducats, celle qui revenait à Cortez lui permit de payer toutes ses dettes contractées à Cuba pour l'organisation de son armée; le général récompensa largement ses compagnons, fit des dons importants à sa famille et garda des valeurs en or et en argent suffisantes pour l'entretien de ses troupes et des dépenses qu'il pourrait faire dans l'avenir.

Arrivés à l'apogée de leurs exigences et de leur triomphe fabuleux, les Espagnols devaient s'attendre à des revers. La fortune ayant en ce bas monde des limites et des lois d'équilibre auxquels les humains ne sauraient se soustraire, les conquérants s'aperçurent bientôt que les plus beaux succès sont fréquemment suivis de désastres. La noblesse mexicaine voyant son souverain avili, l'empereur d'Acolhuacan, d'autres grands seigneurs emprisonnés et la nation sujette d'un monarque étranger qu'elle ne connaissait pas, commença par murmurer, puis à se rassembler, à parler de liberté et finalement à lever des troupes pour délivrer le pays

de cette ignominieuse oppression. Les nobles reprochèrent à Moctezuma sa conduite et sa lâcheté, les prêtres lui représentèrent les dieux en courroux contre lui et résolus à le châtier, tous l'intimidèrent pour l'engager à se débarrasser des Espagnols.

Ému de ces représentations, honteux de sa couardise, attendri par le sort de son neveu Cacamatzin qu'il aimait tendrement, et celui de ses frères et de ses compagnons de captivité, Moctezuma se décida, non pas à faire massacrer les Espagnols comme on le lui conseillait, mais à les prier de s'en aller. Il fit venir Cortez, le reçut moins amicalement que de coutume et, lui récapitulant tout ce qu'il avait fait pour lui, ce qu'il avait souffert pour lui être agréable, il lui avoua que ses dieux le menaçaient de leur colère et ses vassaux de leurs vengeances, si les Espagnols ne retournaient pas dans leur patrie.

Quoique très ennuyé d'une telle ouverture, Cortez fit bonne contenance et répondit qu'il partirait tout de suite s'il en avait les moyens; mais, qu'ayant brûlé ses vaisseaux, il lui fallait du temps pour en construire d'autres. Moctezuma, heureux de la promptitude avec laquelle le général paraissait céder à ses désirs, l'embrassa, lui dit qu'il ne fallait pas presser son départ et qu'il allait donner des ordres pour couper près de Chiahuitzlan — ville située dans les environs de la Villarica de Vera-Cruz, — le bois nécessaire à la construction des navires et le faire transporter à Vera-Cruz. Ces ordres furent aussitôt donnés, et Cortez envoya quelques Espagnols pour diriger la coupe des bois.

Huit jours après avoir pris cette décision, Moctezuma fit appeler de nouveau le général et lui dit qu'il était inutile de faire construire des navires parce qu'il venait d'en arriver dix-huit à Vera-Cruz, semblables à ceux qu'il avait brûlés. Cortez, croyant que ces vaisseaux lui amenaient des renforts, répondit que si ces bâtiments allaient à Cuba, il en profiterait pour s'en retourner; mais, dans le cas contraire, il faudrait continuer les préparatifs pour la construction des

navires projetés. Peu de jours après, il reçut des lettres de Gonzalo de Sandoval, resté à Vera-Cruz, qui lui disait que la flotte, composée de onze navires et de sept brigantins, amenait quatre-vingt-cinq chevaux, huit cents hommes d'infanterie, cinq cents marins, douze pièces d'artillerie et d'abondantes munitions de guerre; elle était sous les ordres de Pamfilo Narvaez, envoyé par le gouverneur de Cuba contre Cortez, comme vassal rebelle et traître à son souverain.

Le général dissimula cette terrible nouvelle à Moctezuma, comme à ses compagnons, jusqu'à ce qu'il eût disposé ces derniers à seconder ses projets. Menacé d'un côté par les Mexicains, s'il restait dans la capitale, d'un autre côté, voyant arriver, pour l'attaquer, une armée supérieure à la sienne et composée de ses propres compatriotes, il fit briller dans cette circonstance des plus critiques toute l'énergie et l'habileté de son caractère. Il chercha d'abord, par des lettres, à faire passer Narvaez du parti de Velasquez de Leon au sien. Mais Narvaez, très bien accueilli des Totonagues, qui, le sachant du même pays que Cortez, le croyaient son ami, faisait tout ce qu'il pouvait pour détacher les Totonagues et Moctezuma de Cortez et de ses compagnons; il ne tint aucun compte des lettres du général, il envoya la promesse au roi de châtier la témérité de ceux qui l'avaient emprisonné et de lui rendre la liberté. Moctezuma, pareillement abusé sur les nouveaux arrivés, leur avait fait porter de riches présents et donné des ordres pour qu'ils fussent bien traités. En apprenant la rivalité des deux généraux, il aurait pu profiter de cette discorde pour les anéantir tous les deux avec leurs compagnons. Loin de là; lorsqu'il apprit que Cortez voulait marcher contre Narvaez, il en éprouva du chagrin, à cause des dangers que devait courir son geôlier, en présence d'une armée supérieure à la sienne; il avait fini par aimer sincèrement le général et lui offrit de lever immédiatement des troupes pour l'aider à combattre son rival.

Cortez se méfiait trop des Mexicains pour accepter l'offre

faite par leur roi ; il la refusa. Ses avances pacifiques n'ayant servi qu'à lui attirer des humiliations de la part de Narvaez, il se décida à se mesurer avec lui. Il pria le sénat de Tlaxcala de mettre à sa disposition quatre mille bons guerriers ; il envoya Tobilla, simple soldat, mais homme de guerre très intelligent, à Chinantla, pour obtenir deux mille hommes de cette belliqueuse province, avec ordre d'en faire armer trois cents de fortes lances capables de résister aux cavaliers de Narvaez ; il laissa cent cinquante soldats espagnols à Mexico, sous le commandement de Pedro Alvarado, en le priant d'avoir tout le respect et tous les égards possibles pour le roi et de vivre en bonne harmonie avec les Mexicains. Il recommanda ses compagnons à Moctezuma, qui lui promit de les protéger, et lui donna des vivres et des hommes de charge pour le transport des bagages.

Ces préparatifs terminés, Cortez se mit en route, au commencement du mois de mai 1520, avec soixante et dix Espagnols. En passant par Cholula, il réunit son détachement à celui du capitaine Velazquez ; il reçut des vivres, mais non des troupes de Tlaxcala ; les soldats tlaxcalteques ne voulaient pas se battre si loin de leur république. Avant d'arriver à Cempoalla, il fut rejoint par Tobilla et ses trois cents lanciers chinantèques ; plus loin, il rencontra Sandoval et soixante et dix soldats de Vera-Cruz qui venaient renforcer son petit corps d'armée. Enfin, dans la nuit du 26 au 27 mai, Cortez entra dans Cempoalla avec deux cent cinquante des siens ; il n'avait ni chevaux ni d'autres armes que des lances, des épées et des poignards.

Arrivé sans bruit au grand temple où logeaient Narvaez et tous ses compagnons, il le prit d'assaut avec tant d'impétuosité, qu'avant le jour, il était maître de tous ses ennemis, de leurs généraux, de leurs chevaux, de leur artillerie et de leurs armes. Cet heureux coup de main ne coûta la vie qu'à dix-neuf soldats, mais beaucoup furent blessés de part et d'autre. Cortez se fit alors reconnaître capitaine général et magistrat suprême ; il emprisonna dans la forteresse de Vera-

Cruz Narvaez et Salvatierra, ses deux mortels ennemis. Au lever du jour, le dimanche de la Pentecôte, 27 mai, les deux mille Chinantèques arrivèrent et ne furent que témoins de ce singulier triomphe, dû surtout au courage héroïque de Sandoval qui monta au sommet du temple, au milieu d'une pluie de traits et de balles, attaqua Narvaez qui s'était fortifié en cet endroit et le fit prisonnier.

Cortez enleva les voiles, le gouvernail et les boussoles de tous les navires, afin qu'on ne pût s'en servir pendant son absence. Il avait alors à sa disposition dix-huit bâtiments, près de deux mille Espagnols, une centaine de chevaux et de grands approvisionnements. Il préparait une excursion sur les côtes, lorsque lui parvinrent de Mexico des nouvelles qui changèrent ses projets et le firent retourner précipitamment dans la capitale.

Tandis que ces événements se passaient, la fête de Huitzilopochtli, qui se célébrait dans le mois de *toxcatl*, commençait, cette année, le 13 mai. Pendant cette fête, la plus solennelle de toutes, il y avait des danses religieuses ou nationales dans lesquelles le roi, la noblesse, les prêtres et le peuple dansaient. Alvarado fut prié de laisser Moctezuma aller au grand temple dédié à Huitzilopochtli. Soit pour obéir à des ordres de Cortez, soit de crainte que les Mexicains, ayant avec eux leur roi, ne machinassent quelque complot contre les Espagnols, Alvarado déclara que les danses auraient lieu dans la cour du palais d'Axayacatl. Le jour de la fête, des nobles, dont le nombre est porté de six cents à deux mille par les historiens, vinrent dans la cour chanter et danser au son des instruments de musique. Alvarado fit occuper les portes par des soldats armés, et, lorsqu'il vit les Mexicains fatigués de leurs exercices chorégraphiques, il les fit massacrer, puis dépouiller de leurs riches vêtements.

Le souvenir de cette horrible tragédie, une de celles qui souleva le plus l'indignation du peuple mexicain, se perpétua longtemps après la conquête dans des plaintes et des élégies composées sur ce sujet. Certains historiens attri-

buent le motif de cet acte d'inique barbarie à la maudite soif d'or de ce capitaine, et d'autres à des renseignements donnés par les Tlaxcaltèques sur une conspiration des Mexicains contre les Espagnols. Quoi qu'il en soit des raisons qui motivèrent ce massacre, le peuple irrité considéra dès lors les Espagnols comme les plus grands ennemis de la patrie; quelques troupes mexicaines assaillirent le palais avec tant d'ardeur qu'elles démolirent une partie des murs, entrèrent dans le palais et brûlèrent les munitions, mais elles furent repoussées par l'artillerie et la mousqueterie des Espagnols. Le lendemain, les Mexicains revinrent à la charge, l'assaut fut encore donné avec plus d'impétuosité que la veille; six ou sept soldats d'Alvarado furent tués et tous auraient infailliblement péri, sans l'intervention de Moctezuma qui calma la fureur du peuple. Les Mexicains brûlèrent alors quatre navires qui se trouvaient sur la lagune et que Cortez avait fait construire pour se sauver par le lac de Texeoco, dans le cas où la retraite lui serait coupée par les chaussées. Ils résolurent également de faire mourir de faim les Espagnols, en empêchant l'introduction des vivres dans le palais.

Alvarado envoya ces nouvelles à son général par deux Tlaxcaltèques, et le pria de venir au plus tôt, s'il ne voulait pas retrouver morts tous ses compagnons. Moctezuma lui fit la même demande par des messagers secrets, et lui déclara que le soulèvement de ses sujets provenait de l'acte sanglant et cruel, ordonné par Alvarado, et qui avait coûté la vie à tant de nobles mexicains. Cortez donna ses derniers ordres pour transférer la colonie de Vera-Cruz en face de l'île de S. Juan d'Ulúa, où se trouve actuellement la ville, et, sans attendre l'exécution, qui n'eut lieu que plus tard, il marcha à grandes journées sur Mexico.

A Tlaxcala il fut magnifiquement reçu et passa les troupes espagnoles en revue; elles se composaient alors de treize cents fantassins et de quatre-vingt seize cavaliers, auxquels se joignirent deux mille Tlaxcaltèques fournis par la république. Arrivé le 24 juin à Mexico à la tête de cette armée,

il ne tarda pas à s'apercevoir des mauvaises dispositions du peuple contre les étrangers; il accueillit froidement Moctezuma qui venait à sa rencontre, heureux de le revoir; il réprimanda sévèrement Alvarado d'avoir exaspéré les Mexicains par l'attentat du 13 mai, et l'aurait puni selon son mérite si le temps et les circonstances le lui eussent permis; mais, en présence de la tempête qui grondait tout autour de lui, ce n'était pas le moment de se faire un ennemi de l'un de ses plus vaillants officiers. Les nouvelles troupes qu'il amenait faisaient monter le chiffre total de son armée à neuf mille hommes; il les logea tous dans le palais et la partie du grand temple, proche du quartier général. Il envoya dire à Moctezuma d'ordonner de suite la réouverture du marché; les Mexicains, voulant affamer les Espagnols, l'avaient fermé et s'approvisionnaient en dehors de la ville. Le roi lui répondit que les personnages qui pouvaient faire exécuter cet ordre étaient en prison comme lui, dans le palais, et qu'il fallait leur donner la liberté pour qu'ils pussent s'occuper de cette importante affaire. Alors Cortez rendit la liberté à Cuiclahuatzin; mais celui-ci ne revint plus, ne fit pas rouvrir le marché, se mit à la tête des mécontents et prit immédiatement ses mesures pour commencer les hostilités contre les Espagnols.

Le lendemain du retour de Cortez à Mexico, les Mexicains tirèrent tant de flèches et lancèrent avec des frondes tant de pierres dans le quartier général, que les terrasses et la cour en furent couvertes. Cortez, craignant de compromettre sa réputation aux yeux de ses ennemis, ne voulut pas rester sur la défensive; il envoya le capitaine Ordaz et deux cents soldats attaquer les troupes mexicaines. Celles-ci firent semblant de se retirer et se retiraient en effet, pour éloigner les Espagnols de leur quartier; puis, les entourèrent subitement de tous côtés, tandis que du haut des terrasses une multitude de Mexicains parut tout à coup et lança des nuées de pierres et de flèches contre les Espagnols. Ordaz se trouvait dans une position des plus critiques,

dont il ne pouvait sortir qu'à force d'audace et de courage; il ranima ses soldats, écrasés par la foule, opéra lentement sa retraite en faisant un carnage épouvantable des assaillants et rentra au quartier n'ayant perdu que huit hommes dans la mêlée. Pendant qu'il se battait dans les rues, la population avait mis le feu au palais d'Axayacatl et les Espagnols durent en démolir une partie à coups de canon pour arrêter l'incendie.

Le 26 juin, l'assaut se renouvela une troisième fois; il fut plus terrible que les précédents et la furie des Mexicains plus grande encore. Les Espagnols ne cessaient le feu de leurs douze pièces d'artillerie qui tuaient énormément du monde; mais les Mexicains montaient sur les morts et continuaient le combat avec acharnement. Cortez sortit du quartier, suivi de presque toutes ses troupes, massaça tout ce qui s'opposait à son passage, cribla de boulets et de mitraille les masses qui encombraient les trois rues principales, mit le feu à plusieurs maisons remplies de combattants et rentra le soir au quartier, exténué de fatigues, avec cinquante soldats blessés. Moctezuma, du haut d'une tour du palais, voyait la bataille, et son frère Cuillahuatzin, à la tête des Mexicains, les encourageant de la voix et par son exemple. La crainte de perdre la vie dans un pareil conflit était balancée pour lui par la douleur de voir la ville ruinée, ses sujets tués et les Espagnols triomphants. De bon matin il fit appeler Cortez et le supplia de partir. Le général n'avait pas besoin de ces prières pour se résoudre à s'en aller; ses soldats, étant déjà à la demi-ration, commençaient à souffrir du manque de vivres; la ville paraissait vouloir se défendre jusqu'à la dernière extrémité, la réduire semblait impossible; aussi, quoiqu'il lui fut très pénible de perdre en un moment tous les avantages acquis jusqu'à ce jour, il promit au roi de partir si ses vassaux déposaient les armes.

Cette conférence était à peine terminée que le cri d'alarme se répandit dans tout le quartier; les Mexicains livraient un assaut général; ils cherchaient à pénétrer dans le palais par

tous les côtés à la fois, en escaladant les murs, tandis que du haut des terrasses voisines ils faisaient pleuvoir sur les Espagnols des milliers de flèches et de pierres. Malgré les trouées sanglantes que l'artillerie faisait parmi les assaillants, leur nombre était tel qu'ils envahirent le palais et commencèrent à se battre corps à corps avec les troupes de Cortez. Celles-ci, ne pouvant plus résister à la multitude, se battaient avec tout le courage du désespoir et vendaient chèrement leur vie. Un tel spectacle attendrit Moctezuma; il prit ses vêtements royaux, se fit escorter de ses ministres et de deux cents Espagnols, monta sur une terrasse, se montra à ses sujets, et, faisant faire silence, il dit à la foule :

— « Si vous avez pris les armes contre ces étrangers pour obtenir ma liberté, je vous remercie de l'amour et de la fidélité que vous me témoignez; mais vous vous trompez si vous me croyez prisonnier, je suis libre de laisser ce palais de mon père et de rentrer dans le mien quand je voudrai. Si votre ressentiment est causé par leur séjour dans cette capitale, je vous fais savoir qu'ils m'ont donné leur parole de s'en aller dès que vous aurez déposé les armes. Calmez-vous donc, manifestez-moi donc votre fidélité, si vous n'avez pas déjà juré obéissance à un autre seigneur, comme je l'ai entendu dire, comme je ne veux pas le croire et comme vous ne pouvez le faire sans vous attirer le courroux du ciel. »

Ces paroles calmèrent un peu la foule, jusqu'à ce qu'un homme plus audacieux que les autres l'appelât lâche, efféminé, plus apte à manier la quenouille qu'à gouverner un empire, et, non content de l'injurier, lui lança une flèche. Les assistants firent aussitôt pleuvoir une nouvelle grêle de pierres et de flèches sur le groupe au milieu duquel se trouvait le roi. Les historiens espagnols disent que Moctezuma reçut en ce moment un coup de pierre à la tête, un autre à la jambe et une flèche qui lui perça le bras. Ses ministres le transportèrent dans sa chambre; l'infortuné monarque souffrit moins de ses blessures que de l'affront qu'il venait de recevoir.

Le matin du 28 ou du 29 juin, Cortez, ayant fait terminer trois hautes machines roulantes qui devaient mettre ses hommes à l'abri des traits lancés des terrasses, se dirigea vers une des rues principales avec trois mille Tlaxcaltèques d'autres troupes auxiliaires, la plupart de ses Espagnols et dix pièces d'artillerie. Arrivées au pont du premier canal, les machines furent brisées par de grosses pierres lancées contre elles, et le général se vit obligé de battre en retraite, laissant un mort et ramenant beaucoup de blessés.

Cinq cents nobles s'étaient retranchés sur la plus haute plate-forme du grand temple, abondamment pourvus de vivres et de munitions; dominant le quartier des Espagnols, ils leur faisaient beaucoup de mal par les traits qu'ils leur lançaient à tous moments. Malgré la souffrance que lui causait une blessure qu'il avait reçue à la main, Cortez dut se décider à commander le détachement envoyé pour les déloger, trois assauts d'un de ses capitaines et de cent Espagnols ayant été repoussés. Le général réussit dans cette entreprise, mais non sans peine; les cinq cents nobles furent passés au fil de l'épée, après avoir tué quarante-six Espagnols et blessé tous les autres. Ce combat dura trois heures; il fut le plus opiniâtre de tous; les Tlaxcaltèques et les Mexicains le représentèrent ensuite dans leurs peintures comme le plus mémorable de ces sanglantes journées. Avant de rentrer à son quartier, Cortez incendia les sanctuaires du temple.

Deux pourparlers, sollicités par les principaux personnages de la ville, à la suite de cette action, n'avaient eu aucun résultat pacifique. Le général, s'étant aperçu d'un peu de relâche dans la vigilance de ses ennemis, partit pendant la nuit avec quelques compagnies de soldats, se rendit sur les chaussées les plus importantes et mit le feu à plus de trois cents maisons. Le lendemain, ses machines étant réparées, il se dirigea sur la chaussée d'Ixtapalapan, incendia d'autres maisons, s'empara de quatre ponts, remporta plusieurs avantages sérieux, en dépit de la lutte acharnée qu'il eut à

soutenir contre les Mexicains, établit des postes aux endroits qu'il avait conquis et revint au quartier avec dix ou douze hommes de moins et beaucoup de blessés.

Le jour suivant il continua, sur la même chaussée, ses exploits de la veille, se rendit maître de trois ponts qui lui restaient à prendre, fit combler tous les fossés afin d'assurer par cette voie sa retraite jusqu'à la terre ferme, dissémina son infanterie pour garder ses différentes positions et reprit avec sa cavalerie la route du quartier général pour écouter de nouvelles propositions d'armistice que lui faisaient les Mexicains. On lui proposait de faire cesser immédiatement les hostilités, à la condition de mettre en liberté le grand-prêtre pour traiter de la capitulation. Cortez y consentit, ne se doutant pas que c'était un stratagème imaginé pour obtenir la liberté du grand-prêtre dont les électeurs avaient besoin pour l'élection du nouveau roi. En effet, le général ne s'était pas encore reposé, lorsque les Tlaxcaltèques accoururent lui dire que les Mexicains avaient repris les ponts et tué plusieurs Espagnols. Il remonta aussitôt à cheval, part avec ses cavaliers au secours de ses compagnons, regagne avec peine les positions menacées ou perdues, et ne rentre que le soir avec ses troupes harassées, maltraitées et meurtries.

Il fallait que ces hommes fussent de fer pour résister ainsi au climat énervant de Mexico, à tant de fatigues et tant de blessures comme à la famine; après avoir passé leurs journées à se battre, ils passaient les nuits à soigner les blessés, enterrer les morts et réparer les désastres du jour. Les Mexicains, de leur côté, prolongeaient la lutte par leur manque d'ordre et de tactique dans les combats et par la mésintelligence des chefs subalternes qui dirigeaient les attaques; vu leur nombre, ils auraient pu écraser les conquérants, mais il n'y avait parmi eux, ni plan, ni entente, ni chef capable d'organiser leurs forces, de les concentrer et de porter un coup décisif aux Espagnols.

Le 30 juin, Moctezuma mourut dans l'intérieur du palais, à l'âge de cinquante-quatre ans, l'année dix-huitième de son

règne et le septième mois de son emprisonnement. Les historiens espagnols disent qu'il mourut de chagrin et des suites de ses blessures ; les Mexicains modernes affirment qu'il fut tué par les conquérants ; la cause et les circonstances de sa mort ont été très controversées par les écrivains du Mexique et ceux de l'Espagne. Bernal Diaz dit que Cortez et ses compagnons le pleurèrent comme un bienfaiteur et un ami. Ce témoin oculaire de la conquête raconte les faits avec tant de franchise et de loyauté qu'il mérite une certaine créance ; néanmoins, il est difficile de connaître la vérité sur ce sujet, l'esprit national des historiens l'ayant dénaturée. Il paraît plus vraisemblable qu'un crime inutile n'a pas accéléré la mort de ce souverain que les Espagnols durent regretter ; n'avait-il pas été pour eux généreux jusqu'à la prodigalité, condescendant jusqu'à la faiblesse ? Moctezuma fut un grand guerrier dans sa jeunesse ; plus tard les douceurs de la vie domestique, le luxe de sa cour, mais particulièrement ses craintes superstitieuses, l'avilirent au point qu'il paraissait, — disaient ses sujets — « avoir changé de sexe. » Il laissa plusieurs enfants, dont trois furent tués lors de la déroute des Espagnols ; trois survécurent à ce désastre, reçurent plus tard le baptême et perpétuèrent le nom de Moctezuma.

Cortez fit savoir à Cuiclahuatzin la mort du roi par deux illustres prisonniers qui avaient assisté à ses derniers moments. Son cadavre fut transporté par six nobles à Copalco, au milieu des cris et des pleurs de la population mexicaine, accourue des quatre coins de la ville ; il fut brûlé dans ce quartier de Mexico et ses cendres furent enterrées, non sans avoir été insultées par quelques hommes du peuple. Les historiens espagnols passent sous silence un fait rapporté par les auteurs mexicains et que Clavijero rapporte sans y croire, « à cause, dit-il, de son invraisemblance. » D'après ces auteurs, Cortez aurait profité de cette occasion pour faire également transporter les cadavres du seigneur de Tlaxcala et d'autres grands personnages qu'il aurait fait mettre à mort pour s'en débarrasser et qui furent enterrés ce même

jour avec les solennités accoutumées et les démonstrations d'une profonde douleur.

Malgré le carnage qu'il faisait journellement dans les rangs mexicains et les avantages qu'il remportait, Cortez comprit qu'il versait le sang de ses soldats sans aucune utilité. Le nombre de ses ennemis devant à la fin prévaloir, et la famine devenant insupportable, il résolut d'évacuer la ville. Ses officiers, assemblés en conseil, se rangèrent à son avis ; malheureusement pour l'armée, les idées d'un soldat, soi-disant astrologue, nommé Botello, déclarant qu'il fallait partir de nuit, prévalurent dans le choix du moment du départ ; on croyait pouvoir cacher aux Mexicains la marche de l'armée, en partant de nuit ! Cortez ne pouvait s'imaginer que neuf mille hommes quitteraient une ville sans faire du bruit ; il est donc probable qu'il fut influencé dans sa décision par les idées superstitieuses du malencontreux astrologue, et que partageaient plus ou moins les Espagnols.

Cette nuit, fixée au 1^{er} juillet, appelée par les conquérants comme par les historiens, la *noche triste* — triste nuit, — devait être aussi fatale aux troupes alliées que mémorable dans l'histoire. Cortez fit construire un pont de bois mobile qui pût être porté par une quarantaine d'hommes, afin de traverser facilement les fossés et les canaux ; il réunit ensuite tout l'or, l'argent et les pierres précieuses qui lui avaient été donnés ; il en prit la cinquième partie, c'est à dire la part du roi d'Espagne et la donna aux officiers de Moctezuma ne pouvant l'emporter avec lui ; il laissa le reste à ses propres officiers et soldats pour leur laisser prendre ce qu'ils voudraient, mais en les avertissant qu'il serait plus prudent de tout laisser à l'ennemi et de ne pas s'embarasser de ces objets dont le poids les gênerait beaucoup dans la marche.

La nuit était très obscure ; il tombait une petite pluie fine, lorsque les Espagnols abandonnèrent Mexico et s'engagèrent sur la chaussée de Tlacopan. Sandoval commandait l'avant-garde composée de vingt cavaliers et de deux cents

fantassins; Pedro de Alvarado avait avec lui la majorité de troupes espagnoles qui formaient l'arrière-garde; au centre il y avait les prisonniers, les équipages, les femmes, les gens de service et Cortez avec cinq cavaliers et cent fantassins pour porter secours à la droite ou à la gauche de la colonne. Les troupes auxiliaires de Tlaxcala, Cempoalla et de Cholula, au nombre de plus de sept mille, furent réparties dans les trois divisions.

La plus grande partie de l'armée passa sans encombre le premier canal, à l'aide du pont mobile, les sentinelles qui défendaient ce passage ne pouvant faire une longue résistance; mais les prêtres, qui veillaient au temple ayant été avertis de cette fuite, éveillèrent le peuple en sonnant l'alerte avec leurs trompettes. En un instant, le cri : aux armes ! retentit de toutes parts; les Espagnols se voient subitement attaqués par terre et par eau; les Mexicains accourent par milliers pour les massacrer; un combat nocturne de un contre cent s'engage aussitôt tout le long de la colonne. Au second canal, les Mexicains pullulaient, s'encombraient, opposaient aux Espagnols une masse mouvante d'où partait une pluie torrentielle de traits; les pierres, les flèches, les coups de lance et de casse-tête tombaient sur les fuyitifs comme une averse; l'obscurité de la nuit, le bruit des armes, les cris des combattants, les lamentations des prisonniers et des moribonds, la confusion, le lieu du combat, tout conspirait à rendre cette lugubre tragédie plus horrible encore. Les Espagnols faisaient des prodiges de valeur pour échapper à la mort qui les frappait de tous les côtés; Cortez se multipliait pour encourager les uns, secourir les autres, passait et repassait les canaux à la nage pour remettre un peu d'ordre dans les débris de son armée. Son arrière-garde passa le second canal sur les cadavres qui le comblaient; Alvarado, qui la commandait, se trouva un instant tellement entouré d'ennemis, au troisième canal, que ne pouvant ni leur faire face ni le traverser à la nage, il planta sa lance dans le canal, et s'en servant de point d'ap-

pui, il se lança d'un seul bond sur l'autre bord. Ce saut, considéré comme un prodige d'agilité, donna à cet endroit le nom de « Saut d'Alvarado. »

Les pertes, des deux côtés, furent considérables; celles de Cortez, d'après les recherches consciencieuses de Gomara, s'élevèrent à quatre cent cinquante Espagnols, quatre mille auxiliaires, tous les Cholultèques, les prisonniers, les hommes et les femmes de service, quarante-six chevaux, toute l'artillerie, les trésors et les manuscrits du général. Parmi les morts on comptait Juan Velasquez de Leon, intime ami de Cortez, Amador de Lariz, Francisco Morla et Francisco de Saucedos, capitaines de grand mérite, Cacamatzin, un frère, un fils et deux filles de Moctezuma, et doña Elvira, fille du prince Maxixcatzin de Tlaxcala qui avait épousé Velasquez de Leon.

Malgré la force de son caractère, Cortez ne put retenir ses larmes à la vue d'un aussi grand désastre; il s'assit sur une pierre à Popotla et se mit à pleurer la perte de ses amis et de ses compagnons. Il lui restait pourtant une consolation, ses plus vaillants capitaines Sandoval, Olid, Ordaz, Avila et Lugo étaient sains et saufs ainsi que ses deux interprètes Aguilar, doña Marina et son ingénieur Martin Lopez. Les Espagnols, maltraités, affaiblis par les fatigues, les blessures et la faim, étaient incapables de se défendre davantage; les Mexicains auraient pu les anéantir jusqu'au dernier s'ils les avaient poursuivis; mais, arrivés au troisième canal de la chaussée, ils s'arrêtèrent et revinrent à Mexico. Il est probable qu'en voyant les cadavres de l'empereur chichimèque, des membres de la famille royale et d'autres grands personnages, ils ne songèrent plus à poursuivre leur victoire.

Les fuyitifs, harcelés par quelques troupes de Tlacopan et d'Azcapozalco, se reposèrent un peu dans le temple d'Otoncalpoleo, situé sur une colline à douze kilomètres nord-ouest de Mexico. Puis il se dirigèrent sur Tlaxcala, passant par Cuautitlan, Citlaltepec et d'autres villes moins impor-

tantes. Le surlendemain de leur départ, ils virent au loin, dans la plaine d'Otompan, une armée mexicaine que des historiens font monter à deux cent mille hommes, chiffre sans doute exagéré, mais elle devait être considérable, car, en voyant cette armée, les Espagnols crurent que leur dernier jour était arrivé. Cortez, ne voulant pas mourir sans vendre chèrement sa vie, encouragea ses compagnons, les assurant qu'ils échapperaient à ce danger, s'ils se conduisaient en braves soldats; il les disposa de son mieux et donna le signal de l'attaque. Après quatre heures de prodiges inouis de valeur, le général, s'apercevant que ses troupes étaient écrasées par le nombre des Mexicains, prit une résolution extrême dans laquelle il devait trouver la mort ou la victoire.

Cihuacatzin, général de cette armée, richement vêtu, ayant sur la tête un beau panache de plumes fines, au bras un bouclier d'or, couché dans une litière, portait pour étendard un filet d'or pendu au bout d'un long bâton; cet étendard était assez élevé pour être vu de toute l'armée; il indiquait probablement que le général et ses principales troupes appartenaient à quelque ville de la lagune. Cortez l'aperçut au centre de l'armée; sachant que les Mexicains se débandaient lorsqu'ils perdaient leur général ou leur étendard, il ordonna de suite aux capitaines Sandoval, Olid et Avila de le suivre, et, se jetant au milieu des Mexicains, fit une trouée dans leurs rangs, se fraya un passage jusqu'auprès de Cihuacatzin et d'un coup de lance le renversa par terre. Juan de Salamanca, soldat rempli de bravoure, qui suivait Cortez, sauta brusquement en bas de son cheval, tua le général mexicain, lui prit son panache et l'offrit à son chef. L'armée mexicaine, voyant son général tué et son étendard enlevé, se dispersa bientôt dans toutes les directions; les Espagnols, encouragés par le glorieux fait d'arme de leur commandant, poursuivirent avec une nouvelle ardeur les Mexicains et couvrirent le champ de bataille de cadavres ennemis.

Cette victoire est, avec raison, une des plus célèbres que

les Espagnols aient remportée dans le nouveau monde; officiers et soldats en attribuèrent tout le mérite à Cortez; jamais ils n'avaient vu porter aussi loin sa bravoure et sa témérité; il reçut à la tête une blessure grave qui mit pendant quelque temps ses jours en danger. Parmi ceux qui se distinguèrent le plus dans cette grande bataille, il est inutile de citer Sandoval, la bravoure incarnée; ce capitaine avait l'habitude dans les combats d'animer ses soldats par la parole autant que son redoutable bras leur prêchait l'exemple. Maria de Estrada, femme d'un soldat espagnol, courait à travers les rangs ennemis et tua, avec une rapidité étrange pour son sexe, un nombre incroyable de Mexicains à coups de lance. Calmecahua, capitaine des troupes de Maxixcatzin, rivalisait d'audace, de force et de courage avec Sandoval même; il fut baptisé plus tard et vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans; ses Tlaxcaltèques avaient une revanche à prendre, ils se battaient comme des lions et moururent presque tous en combattant.

Les historiens de la Nouvelle-Espagne portent à vingt mille le nombre des Mexicains tués à la bataille d'Otompan; ce chiffre paraît invraisemblable; l'armée de Cortez étant harassée, décimée, privée d'artillerie, ne pouvait, en quatre ou cinq heures, faire mordre la poussière à vingt mille hommes; mais quand on songe à la position désespérée de cette armée, au sort qui attendait les prisonniers, l'on comprend que chaque homme, avant de tomber, voulut frapper d'estoc et de taille jusqu'à l'épuisement complet de ses forces. La perte des Espagnols dans cette bataille n'est pas connue; on sait seulement que tous furent blessés et que plusieurs moururent à Tlaxcala des suites de leurs blessures.

Fatigués, ne pouvant plus tenir leurs armes, les vainqueurs cessèrent de poursuivre les Mexicains et passèrent la nuit dans la plaine d'Otompan; malgré la gravité de ses blessures, Cortez fit personnellement la garde de son camp pour plus de sécurité. Le lendemain, 8 juillet, les Espagnols entrèrent à Hueyotlipan sur le territoire de Tlaxcala; ils

n'étaient plus que quatre cent quarante, ayant perdu huit cent soixante et dix hommes pendant la *noche triste* et les combats qui la précédèrent ou la suivirent. Les Tlaxcaltèques, fidèles à leurs alliés, leur prodiguèrent les secours dont ils avaient tant besoin, les marques d'amitié et de compassion pour leurs malheurs. Les quatre chefs de la république, accompagnés d'un des principaux seigneurs de Huexotzinco et d'une multitude de nobles allèrent à Hueyotlipan les recevoir. Le prince Maxixcatzin, quoique très affligé de la mort de doña Elvira sa fille, essaya de consoler Cortez en lui promettant une prompte vengeance. Le général le remercia et lui donna l'étendard mexicain. Les chefs, les nobles, les femmes et tout le peuple tlaxcaltèque demandaient à se venger et promirent à Cortez les secours des forces entières de la république.

Après trois jours de repos, les Espagnols se rendirent à Tlaxcala où ils furent encore mieux accueillis que la première fois; le sang avait cimenté l'alliance des deux peuples. Tandis qu'ils se reposaient et pansaient leurs blessures, les Mexicains cherchaient à remédier aux maux dont ils avaient souffert depuis l'arrivée des étrangers. Indépendamment des trésors dissipés en ambassades et en présents, la gloire des armes mexicaines s'était tellement obscurcie que plusieurs provinces avaient secoué le joug de la domination de Mexico; ses ennemis étaient devenus plus insolents; la capitale avait la plupart de ses édifices en ruines; une bonne partie de la famille royale et de la noblesse avait été tuée; la dissension régnait parmi les principaux personnages de la cour; les uns avaient pris le parti des Espagnols lorsque Moctezuma vivait encore, d'autres leur témoignaient une haine acharnée. Ces dissensions s'éteignirent en présence des malheurs communs et de l'effrayante mortalité qui avait moissonné les plus illustres chefs de la nation.

Les Mexicains avaient besoin d'un homme énergique pour réparer leurs désastres, ils choisirent Cuiclahuatzin peu de jours avant ou après la nuit du 4^{er} juillet. J'ai déjà dit qu'il

était frère de Moctezuma, seigneur d'Ixtapalapan et général de l'armée; homme de beaucoup de talent, généreux et magnifique comme son frère, il avait un goût particulier pour l'architecture et la botanique; ses palais et ses jardins conservèrent longtemps après la conquête une juste renommée de splendeur. J'ai vu dans le cabinet de l'empereur Maximilien à Chapultepec et chez M. Orozco y Berra deux vases en terre cuite de plus d'un mètre de hauteur, d'une élégance et d'un travail merveilleux, trouvés récemment à Ixtapalapan dans les anciens jardins de Cuiclahuatzin, et qui témoignent des goûts de ce prince pour les beaux-arts. Sa bravoure et ses capacités militaires le rendirent célèbre parmi ses nationaux et redoutable aux Espagnols.

Aussitôt que furent terminées les fêtes de son couronnement, pendant lesquelles on sacrifia les Espagnols faits prisonniers à Mexico, il donna des ordres pour faire réparer les temples et les édifices incendiés, améliorer et développer les fortifications de la capitale; il envoya des courriers dans toutes les provinces de l'empire pour les engager à concourir à la destruction des étrangers, promettant de ne plus exiger de tributs de toutes celles qui prendraient les armes en faveur de la couronne. Il envoya même à Tlaxcala une ambassade chargée de présents, demander au sénat, au nom de leur commune origine, de leur même langue et de leur même culte, de chasser les Espagnols dont la soif insatiable d'or avait causé tant de malheurs aux habitants de l'Anahuac; il promettait aux Tlaxcaltèques, pour prix de leur condescendance, la liberté de commerce et une alliance éternelle.

Après un débat très vif entre le jeune Xicotcatl qui ne pouvait pardonner ses défaites aux Espagnols, et le prince Maxixcatzin, leur ami le plus dévoué, débat qui se traduisit même par des voies de fait à la suite desquelles Xicotcatl fut mis en prison, le sénat se rangea du côté de Maxixcatzin et, tout en acceptant l'amitié de la cour de Mexico, refusa de mettre la main sur leurs hôtes. Les quatre sénateurs

renouvelèrent le serment d'obéissance au roi d'Espagne et se firent instruire et baptiser dans la religion catholique. A part quelques Espagnols qui moururent à Tlaxcala, les autres se rétablirent en peu de temps, et Cortez, songeant sérieusement à la conquête de Mexico, fit couper des bois pour construire treize brigantins destinés à l'attaque de la capitale par la lagune. Il ranima le courage de ses compagnons résolus de retourner à Vera-Cruz, il leur fit entrevoir les dangers de ce voyage et les décida à le suspendre jusqu'à la fin d'une expédition qu'il préparait contre Tepeyacac, — province qu'il ne faut pas confondre avec la ville de ce nom, située près de Mexico, et appelée de nos jours Guadalupe.

Les seigneurs de cette province, limitrophe de Tlaxcala et de Puebla, s'étaient spontanément déclarés amis des Espagnols et sujets du roi d'Espagne, le lendemain du massacre de Cholula. Après les événements du mois de juin et de la *noche triste*, ils se remirent sous l'obéissance du roi de Mexico, et, pour gagner ses faveurs, ils tuèrent plusieurs Espagnols qui cheminaient tranquillement sur la route de Vera-Cruz, ignorant ce qui se passait dans la capitale. Cortez voulut leur faire la guerre, moins pour les châtier de leur perfidie que pour rendre libre la route de Vera-Cruz et recevoir facilement les secours qu'il en attendait. Le jeune Xicontecatl, ému de ce que Cortez l'avait fait mettre en liberté, le poussait à cette expédition et, pour lui enlever sur la nature de ses sentiments les doutes que sa récente conduite au sénat devaient faire naître, il s'offrit à l'aider de tout son pouvoir. Le général accepta son concours; néanmoins, avant de commencer la campagne, il demanda aux seigneurs de Tepeyacac des satisfactions qui lui furent refusées. Il partit alors avec quatre cent vingt Espagnols et six mille archers Tlaxcalèques, en attendant que Xicontecatl eût réuni les cinquante mille hommes qu'il lui avait promis. A Tzimpantzinco, ville de la république, il lui arriva tant de troupes de tous les côtés du territoire de Tlaxcala, de

Huexotzinco et de Cholula que son armée monta, dit-on, à plus de cent mille hommes.

La première bataille eut lieu à Zacatepec où l'ennemi s'était embusqué et laissa beaucoup de morts. La seconde se donna sous les murs d'Acatzinco — douze kilomètres au sud de Tepeyacac — où les Espagnols entrèrent triomphants. Après de légères escarmouches l'armée pénétra dans Tepeyacac sans nouveau combat. Pour punir cette ville, il déclara esclaves presque tous les prisonniers; selon la coutume barbare de cette époque, il les fit marquer au fer rouge et prit la vingtième partie pour le roi d'Espagne, et distribua les autres à ses officiers comme à ses alliés. Il y fonda une colonie, c'est à dire, qu'il fit administrer la ville par des magistrats espagnols et qu'il y créa une petite fortification.

Les Mexicains qui tenaient garnison dans cette province, n'étant pas en nombre suffisant pour se mesurer avec les confédérés, se retirèrent et allèrent renforcer Cuiclahuatzin qui se montrait à la tête d'une puissante armée dans les environs de Quauhquechollan, prêt à disputer à Cortez le passage de la capitale, s'il tentait de le forcer de ce côté. Quauhquechollan, petite ville située à quarante-cinq kilomètres au sud-ouest de Tepeyacac, contenait cinq à six mille familles. Elle était naturellement défendue, d'un côté, par une montagne escarpée, et de l'autre, par deux rivières; un mur très épais en pierres l'entourait; pour pénétrer dans Quauhquechollan il fallait passer par quatre portes percées dans un double mur circulaire.

Le seigneur de cette ville, ami de Cortez, lui envoya une ambassade renouveler ses serments de fidélité à la couronne d'Espagne, prêtés lors de l'assemblée de la noblesse, présidée par Moctezuma, et lui dire qu'il ne pouvait y aller lui-même, en étant empêché par trente mille Mexicains logés en partie dans la ville, en partie battant les campagnes voisines; il le suppliait, en outre, de venir le délivrer au plus tôt. Cortez y consentit immédiatement et dirigea sur Quauhquechollan treize cavaliers, deux cents fantassins espa-

gnols et trente mille hommes de troupes auxiliaires sous le commandement d'Olid. A seize kilomètres avant d'arriver à cette ville, le capitaine Olid soupçonna les Huexotzincas d'être secrètement alliés aux Mexicains et aux soldats de Quauhquechollan pour exterminer les Espagnols. Ce soupçon, basé sur des rapports sinistres et la grande quantité de Huexotzincas enrôlés spontanément sous la bannière de Cortez, changea le plan d'Olid qui marcha sur Cholula, envoya sous bonne escorte, à son général, les principaux chefs huexotzincas et les messagers de Quauhquechollan, avec prière de vérifier leur trahison.

Quoique froissé de cette conduite envers les confédérés, Cortez les interrogea prudemment, reconnut leur innocence, les combla de bienfaits, leur dit que le malheur avait rendu ses compagnons méfiants et timides, les ramena à Cholula, prit lui-même le commandement de l'armée et la conduisit à Quauhquechollan. A peine était-il en vue de la ville que les habitants prirent d'assaut les habitations des Mexicains et lui envoyèrent quarante prisonniers. Le général entra dans la ville dont les portes lui furent ainsi ouvertes; il fit attaquer aussitôt le quartier des officiers, qui se défendirent avec un tel acharnement que tous furent tués, au grand regret de Cortez qui désirait obtenir d'eux des renseignements sur la situation de la capitale. Les officiers dispersés dans d'autres maisons réussirent à s'échapper et à rallier le gros de l'armée qui campait dans les environs.

Sans perdre de temps, les Espagnols allèrent au devant de l'ennemi qui venait à leur rencontre. Les officiers mexicains étaient richement vêtus, couverts d'or et de plumes; Cortez affirme que jamais il ne vit armée plus belle et plus brillante. Après une lutte meurtrière les Mexicains durent céder la place et, poursuivis vigoureusement, se réfugièrent sur une haute montagne, abandonnant leur camp et leurs morts. Les alliés rentrèrent en ville chargés de dépouilles et se reposèrent pendant trois jours. Le quatrième jour ils se rendirent à Itzocan, autre jolie petite ville des environs,

défendue par trois mille habitants et cinq mille Mexicains. L'attaque et la défense ne durèrent pas longtemps; les Mexicains s'enfuirent, brûlant les ponts jetés sur le ruisseau qui entourait la ville, pour retarder la marche des Espagnols lancés à leur poursuite; les habitants se sauvèrent également; mais Cortez fit rentrer tous ceux qui voulaient revenir dans leurs foyers; il se contenta d'incendier les temples pour empêcher les sacrifices humains. Le seigneur d'Itzocan, membre de la famille royale de Moctezuma, était absent, il avait dépossédé le légitime gouverneur pour se mettre à sa place; son absence fournit aux nobles de cette ville, qui ne l'aimaient pas, le prétexte de le remplacer, et le gouvernement de la province fut donné au fils du seigneur de Quauhquechollan.

Ces succès attirèrent une foule de caciques qui venaient prêter hommage au roi d'Espagne et grossir les rangs de la confédération. Cortez retourna à Tepeyacac et profita de son séjour dans cette province centrale pour châtier et soumettre, au moyen de ses lieutenants, les populations qui s'étaient montrées hostiles aux Espagnols. A Tochtepec, il perdit le capitaine Salcedo et quatre-vingts soldats qui furent tués en assiégeant cette grande cité. Cet échec fut vengé par Ordaz et Avila qui prirent la ville à l'aide de vingt mille alliés. Une autre perte plus inquiétante fut celle des soldats qui désiraient depuis longtemps retourner à Cuba. Cortez, préférant avoir avec lui peu de monde que beaucoup de mécontents, renvoya tous ceux qui voulurent partir. Heureusement, ce vide fut vite comblé. Des Espagnols débarquèrent en grand nombre à Vera-Cruz, avec des armes, des chevaux et des munitions; les uns venaient du Cuba renforcer les troupes de Narvaez, les autres venaient de la Jamaïque à destination de Panuco; tous se rangèrent aussitôt sous le commandement de Cortez.

Les victoires des Espagnols et la multitude de leurs alliés grandirent tellement le nom du général et son autorité qu'il devint l'arbitre suprême de toutes ces provinces; il jugeait

les différends entre les chefs d'État et confirmait leur investiture aux États vacants. Coitlahuatzin mourut à cette époque de la petite vérole, introduite au Mexique par un esclave maure appartenant à Narvaez, et qui la communiqua à des personnes de Cempoalla. Cette maladie se propagea dans tout l'empire avec une effrayante rapidité; elle causa la mort de milliers d'individus et dépeupla des villages entiers. Quauhtemotzin, neveu du roi défunt qui ne régna que trois ou quatre mois, remplaça son oncle sur le trône; il était âgé de vingt-cinq ans et avait épousé sa cousine Teuicbpotzin, fille de Moctezuma. Le prince Maxixcatzin mourut également pendant l'absence de Cortez qui le pleura sincèrement, car il l'aimait beaucoup et lui devait l'alliance précieuse des Tlaxcalèques avec les Espagnols.

Le général envoya, par son capitaine Ordaz, à l'empereur Charles-Quint, une relation détaillée de tout ce qui s'était passé au Mexique depuis son arrivée; il chargea pareillement le capitaine Avila d'aller à Saint-Domingue chercher des renforts pour la conquête de Mexico; puis il se rendit lui-même de Tepeyacac à Tlaxcala où il arriva en costume de grand deuil en signe de la douleur que lui avait causée la mort de Maxixcatzin. A la prière des Tlaxcalèques, il nomma, au nom du roi d'Espagne, Jean Maxixcatzin, fils du prince de ce nom, au gouvernement, alors vacant, d'Ocoteloleo, un des quatre principaux États de cette république.

Cuicuitzcatzin, élu empereur d'Acolhuacan par Moctezuma, à la place de Cacamatzin, mourut aussi; de retour de Texcoco, après son élection, il était resté prisonnier de Cortez; parti de la capitale à la suite des Espagnols avec les autres prisonniers, il les accompagna jusqu'à Tlaxcala. Désirant monter sur son trône, il s'enfuit secrètement à Texcoco où régnait, par droit de succession, son frère Coanacotzin. A peine y fut-il arrivé que les ministres se saisirent de sa personne et firent avertir Coanacotzin qui se trouvait alors à Mexico. Celui-ci demanda conseil à son neveu Quauhtemotzin sur ce qu'il fallait en faire?

— « C'est un espion des Espagnols, répondit le roi, il faut le tuer. »

En mettant son frère à mort, Coanacotzin se débarrassait d'un prétendant et suivait le conseil de son parent et allié le roi de Mexico; ces deux raisons lui parurent bonnes; l'arrêt fut signé et Cuicuitzcatzin tué le lendemain. Ainsi périt ce monarque qui ne régna jamais.

Cortez, ne perdant jamais de vue ses projets de conquête, veillait attentivement, de Tlaxcala, à la construction des brigantins et à la discipline de ses soldats. Il obtint du sénat plusieurs centaines d'hommes pour transporter les voiles, les câbles et tous les matériaux des navires qu'il avait fait désemparer l'année précédente. Il prévint les Huexotzincas, les Cholultèques et les Tepeyacqueños qu'il fallait réunir des troupes et des approvisionnements de bouche et de guerre pour la grande armée qui devait assiéger Mexico. Lorsqu'il se crut en mesure de commencer ses opérations, il passa la revue de ses compagnons; ils étaient quarante cavaliers et cinq cent cinquante fantassins; il divisa les premiers en quatre détachements de dix cavaliers chacun, et l'infanterie en neuf compagnies, les unes ayant des armes à feu et les autres des armes blanches. A cheval, devant cette petite troupe, il lui adressa les paroles suivantes :

— « Amis et compagnons! il est inutile de vous faire un discours pour vous encourager à vous montrer de valeureux soldats; tous, vous vous sentez obligés de réparer l'honneur de vos armes et de venger la mort de vos compatriotes et de vos alliés. Nous allons à la conquête de Mexico, entreprise la plus glorieuse qui puisse jamais se présenter dans votre vie. Nous allons châtier à la fois la perfidie, l'orgueil et la cruauté de nos ennemis, étendre les domaines de notre souverain, lui donner un empire aussi vaste que riche, aplanir le chemin de l'Évangile, ouvrir les portes du ciel à des millions d'âmes, assurer, avec la fatigue de quelques jours, le bien-être de nos familles et rendre notre nom immortel. Ces aiguillons, capables de changer des poltrons en

les différends entre les chefs d'État et confirmait leur investiture aux États vacants. Coitlahuatzin mourut à cette époque de la petite vérole, introduite au Mexique par un esclave maure appartenant à Narvaez, et qui la communiqua à des personnes de Cempoalla. Cette maladie se propagea dans tout l'empire avec une effrayante rapidité; elle causa la mort de milliers d'individus et dépeupla des villages entiers. Quauhtemotzin, neveu du roi défunt qui ne régna que trois ou quatre mois, remplaça son oncle sur le trône; il était âgé de vingt-cinq ans et avait épousé sa cousine Teuicbpotzin, fille de Moctezuma. Le prince Maxixcatzin mourut également pendant l'absence de Cortez qui le pleura sincèrement, car il l'aimait beaucoup et lui devait l'alliance précieuse des Tlaxcalèques avec les Espagnols.

Le général envoya, par son capitaine Ordaz, à l'empereur Charles-Quint, une relation détaillée de tout ce qui s'était passé au Mexique depuis son arrivée; il chargea pareillement le capitaine Avila d'aller à Saint-Domingue chercher des renforts pour la conquête de Mexico; puis il se rendit lui-même de Tepeyacac à Tlaxcala où il arriva en costume de grand deuil en signe de la douleur que lui avait causée la mort de Maxixcatzin. A la prière des Tlaxcalèques, il nomma, au nom du roi d'Espagne, Jean Maxixcatzin, fils du prince de ce nom, au gouvernement, alors vacant, d'Ocoteloleo, un des quatre principaux États de cette république.

Cuicuitzcatzin, élu empereur d'Acolhuacan par Moctezuma, à la place de Cacamatzin, mourut aussi; de retour de Texcoco, après son élection, il était resté prisonnier de Cortez; parti de la capitale à la suite des Espagnols avec les autres prisonniers, il les accompagna jusqu'à Tlaxcala. Désirant monter sur son trône, il s'enfuit secrètement à Texcoco où régnait, par droit de succession, son frère Coanacotzin. A peine y fut-il arrivé que les ministres se saisirent de sa personne et firent avertir Coanacotzin qui se trouvait alors à Mexico. Celui-ci demanda conseil à son neveu Quauhtemotzin sur ce qu'il fallait en faire?

— « C'est un espion des Espagnols, répondit le roi, il faut le tuer. »

En mettant son frère à mort, Coanacotzin se débarrassait d'un prétendant et suivait le conseil de son parent et allié le roi de Mexico; ces deux raisons lui parurent bonnes; l'arrêt fut signé et Cuicuitzcatzin tué le lendemain. Ainsi périt ce monarque qui ne régna jamais.

Cortez, ne perdant jamais de vue ses projets de conquête, veillait attentivement, de Tlaxcala, à la construction des brigantins et à la discipline de ses soldats. Il obtint du sénat plusieurs centaines d'hommes pour transporter les voiles, les câbles et tous les matériaux des navires qu'il avait fait désenquêter l'année précédente. Il prévint les Huexotzincas, les Cholultèques et les Tepeyacqueños qu'il fallait réunir des troupes et des approvisionnements de bouche et de guerre pour la grande armée qui devait assiéger Mexico. Lorsqu'il se crut en mesure de commencer ses opérations, il passa la revue de ses compagnons; ils étaient quarante cavaliers et cinq cent cinquante fantassins; il divisa les premiers en quatre détachements de dix cavaliers chacun, et l'infanterie en neuf compagnies, les unes ayant des armes à feu et les autres des armes blanches. A cheval, devant cette petite troupe, il lui adressa les paroles suivantes :

— « Amis et compagnons! il est inutile de vous faire un discours pour vous encourager à vous montrer de valeureux soldats; tous, vous vous sentez obligés de réparer l'honneur de vos armes et de venger la mort de vos compatriotes et de vos alliés. Nous allons à la conquête de Mexico, entreprise la plus glorieuse qui puisse jamais se présenter dans votre vie. Nous allons châtier à la fois la perfidie, l'orgueil et la cruauté de nos ennemis, étendre les domaines de notre souverain, lui donner un empire aussi vaste que riche, aplanir le chemin de l'Évangile, ouvrir les portes du ciel à des millions d'âmes, assurer, avec la fatigue de quelques jours, le bien-être de nos familles et rendre notre nom immortel. Ces aiguillons, capables de changer des poltrons en

héros, que ne pourront-ils pas sur des cœurs aussi nobles, aussi généreux que les vôtres? Je ne vois aucune difficulté que votre valeur ne puisse surmonter. Nos ennemis sont très nombreux, il est vrai, mais nous leur sommes supérieurs par les armes, la discipline et le courage. Avec une multitude aussi considérable d'auxiliaires que nous avons à notre disposition, nous pourrions conquérir, non pas une, mais bien des villes égales à Mexico. N'importe sa force, elle ne pourra pas résister à nos attaques par terre et par eau. Enfin, Dieu, pour la gloire duquel nous combattons, favorisera nos desseins. La Providence nous a conservés au milieu de tant de périls et tant de désastres, elle nous a envoyé de nouveaux compagnons à la place de ceux que nous avons perdus, elle a fait tourner en notre faveur les moyens dont nos ennemis se prévalaient pour notre ruine, que ne devons-nous donc pas espérer de sa miséricorde dans l'avenir? Dieu sera notre chef dans cette grande entreprise, suivons-le et ne nous rendons pas indignes de sa protection par notre défiance ou notre pusillanimité. »

Les Tlaxcaltèques imitaient les Espagnols dans leur organisation militaire; ils voulurent également passer la revue de leurs troupes, en présence de Cortez. A la tête de l'armée marchait la musique, composée de tambours, de trompettes et de conques marines; puis, venaient les quatre chefs de la république, le bouclier au bras, l'épée au poing, ayant au dessus de leurs casques des panaches de deux pieds de haut; leurs longs cheveux étaient retenus par des rubans d'or; leurs lèvres et leurs oreilles portaient des pendants en pierres précieuses; derrière eux suivaient des écuyers avec des arcs et des flèches. Ensuite venaient les archers par compagnies de trois à quatre cents hommes chacune, et par rangs de vingt hommes de front; chaque compagnie avait son étendard. Les soldats armés d'épées et de boucliers suivaient les archers et précédaient ceux qui étaient armés de lances et de piques. Herrera et Torquemada, historiens autrement autorisés et plus exacts que le compilateur Solís,

affirment que les archers étaient au nombre de soixante mille, les lanciers dix mille et les autres quarante mille. Le jeune Xicotecatl qui devait commander l'armée fit une allocution à ses troupes, à l'imitation de Cortez; il leur dit que le lendemain, elles marcheraient contre les Mexicains, leurs plus mortels ennemis, et, quoique le nom de Tlaxcaltèque suffît pour intimider toutes les nations de la terre, il espérait que ses soldats acquerraient une nouvelle gloire par leur valeur.

Cortez fit ensuite proclamer un ordre militaire pour interdire le blasphème, le jeu, le vol, le viol, les abus de la force, empêcher de maltraiter les alliés en aucune manière, et pour donner l'exemple, il fit pendre deux de ses serviteurs maures qui venaient de voler des dindons et des manteaux de coton. Enfin, le 28 décembre 1520, il partit avec un grand nombre d'alliés, mais dont le chiffre exact n'est pas connu; l'historien Gomara l'estime à quatre-vingt mille, mais il est probable que Cortez en laissa les deux tiers au moins, soit pour veiller sur les petits brigantins qu'il avait fait construire, soit pour n'avoir pas autant de monde à nourrir en route.

Des trois chemins qui conduisaient à Texcoco, Cortez prit celui de Tezmellucan qui passe à travers la province de Huexotzinco; c'était le plus difficile, mais le plus sûr, les Mexicains ne pouvant s'imaginer que l'armée espagnole prendrait celui-là. Le 30, les alliés aperçurent de nouveau, du haut de ces montagnes, la belle vallée de Mexico qu'ils avaient dû quitter six mois auparavant, la mort dans l'âme et sans espoir de s'en rendre maître. Les Mexicains avaient défoncé les trois chemins qui descendaient dans la vallée, et les avaient encombrés de troncs d'arbres et de broussailles, de sorte qu'ils étaient impraticables à l'artillerie et à la cavalerie; mille Tlaxcaltèques furent employés à déblayer la route et s'acquittèrent promptement de leur besogne, sans être inquiétés par l'ennemi. Arrivés dans la plaine, les confédérés eurent quelques escarmouches avec des troupes légères, envoyées en vedettes, de Mexico.

Le 31 décembre, quatre messagers de l'empereur Coana-

cotzin vinrent complimenter le général, le prier d'aller à Texcoco, de ne faire aucun acte d'hostilité sur le territoire, et lui donnèrent en présent l'étendard parlementaire qui était en or et du poids de trente-deux onces. A cette démarche pacifique, Cortez répondit en reprochant vivement à ces messagers la conduite de leurs compatriotes qui avaient laissé les habitants de Zoltepec massacrer quarante-cinq Espagnols, cinq chevaux et trois cents Tlaxcaltèques chargés d'or, d'argent et de munitions de guerre pour les Espagnols qui étaient encore à Mexico, et d'avoir placé comme trophées dans les temples de Texcoco les peaux de ces malheureux. Il ajouta que ne pouvant ressusciter les morts, il exigeait la restitution des objets volés, et que, si on ne lui donnait pas immédiatement satisfaction, il tuerait mille Texcocaños pour chaque Espagnol assassiné. Les messagers rejetèrent la responsabilité de ce meurtre sur les Mexicains, promirent la restitution de l'or volé et rentrèrent à Texcoco annoncer l'arrivée des confédérés.

Le même soir, ceux-ci entrèrent dans la capitale de l'empire d'Acolhuacan et furent, en grande partie, logés dans un palais de l'empereur Nezahualpilli. S'apercevant bientôt qu'on ne voyait pas dans les rues le tiers de la population qu'on y voyait ordinairement, et que les femmes et les enfants avaient abandonné la ville, Cortez fit défendre à ses troupes, sous peine de mort, de quitter leur quartier. Après le coucher du soleil, l'émigration devint plus considérable encore; Coanacotzin lui-même parvint à s'échapper dans un canot et se réfugia à Mexico, à l'insu du général qui voulait le retenir comme otage.

Le troisième jour de son arrivée à Texcoco, Cortez reçut la visite des seigneurs de Huexotla, de Coatlichan et d'Atenco, trois villes reliées à la capitale par une ligne de maisons et que l'on pouvait considérer comme des faubourgs de Texcoco. Ces seigneurs venaient lui proposer une alliance qui fut acceptée avec empressement, au grand mécontentement du souverain de Mexico qui leur fit dire :

— « Si votre alliance avec des hommes aussi méprisables a été motivée par la crainte de l'ennemi, sachez que les Mexicains sont assez puissants pour détruire les Espagnols et leurs alliés favoris les Tlaxcaltèques; si c'est par intérêt que vous agissez de la sorte, venez à Mexico et nous vous donnerons des domaines plus vastes que ceux que vous possédiez à Texcoco. »

Loin de se rendre à ces propositions, les trois seigneurs se saisirent des messagers et les remirent entre les mains de Cortez. Celui-ci les renvoya, en les priant de dire à leur souverain qu'il ne voulait pas la guerre et qu'il ne la ferait que si les Mexicains le forçaient à la faire par des actes d'hostilité contre les Espagnols ou leurs auxiliaires.

L'alliance de ces trois seigneurs était très précieuse pour le général, mais il visait surtout à capter la confiance et l'amitié de la noblesse de Texcoco même. Il y parvint par son habileté, ses bons procédés et leur fit accepter pour empereur le prince Ixtlilxochitl. Ce prince, on ne sait pourquoi, était retenu à Tlatelolco; conduit dans sa capitale par un nombreux cortège d'Espagnols et de Tlaxcaltèques, il y fut couronné empereur d'Acolhuacan avec les solennités habituelles. Cette élection vengeait Cortez de Coanacotzin et mettait l'empire sous sa dépendance; elle ne souffrit aucune difficulté, soit qu'Ixtlilxochitl eût réellement beaucoup de partisans, soit que les Texcocaños, fatigués ou non de leur légitime souverain, n'eussent pas le courage de s'opposer au couronnement du jeune prince. Il avait alors vingt-trois ans; on se rappelle qu'il fut un des premiers à se déclarer en faveur des Espagnols, lors de leur arrivée à Tlaxcala; malgré ses offres de service il ne fut, en réalité, qu'un otage, un prisonnier fort bien traité; il s'accoutuma si bien à cette position qu'il se fit instruire et baptiser. Cortez fut son parrain et lui donna son nom. Sur le trône, il était moins un souverain qu'un ministre des volontés du général; il l'aida de sa personne et de ses troupes à conquérir Mexico, et plus tard il lui envoya des milliers d'architectes et de

maçons pour rebâtir la ville. Il mourut encore très jeune, en 1523.

L'avènement d'Ixtlilxochitl fit revenir à Texcoco toutes les familles qui s'en étaient éloignées de crainte de la guerre. Cortez fit fortifier le palais qu'il habitait avec ses troupes, voulant faire son quartier général de cette ville immense, abondamment pourvue de vivres et de provisions, ayant de très beaux édifices, de bonnes fortifications et des ouvriers de toutes les professions, les plus habiles et les plus intelligents de tout l'Anahuac. Les deux États de Texcoco et de Tlaxcala étant limitrophes, Cortez pouvait en outre retirer plus facilement de la république les secours et les ressources dont il avait besoin. Après avoir donné ses ordres pour la continuation des travaux qu'il venait d'entreprendre, il résolut d'aller assiéger Ixtapalapan pour se venger de son ancien seigneur Cuiclahuatzin auquel il devait la mémorable déroute du 1^{er} juillet, et pour empêcher les Mexicains de se ravitailler dans cette ville. Laissant une forte garnison à Texcoco, sous le commandement de Sandoval, il ne prit avec lui que deux cents Espagnols, quatre mille Tlaxcaltèques et beaucoup de nobles texcocaños pour ouvrir sa nouvelle campagne.

Dans les environs d'Ixtapalapan quelques troupes mexicaines vinrent au devant de celles de Cortez et feignirent de s'opposer à leur marche, en combattant par terre et par eau; mais elles se retiraient toujours du côté de la ville; les Espagnols et les Tlaxcaltèques, ne s'apercevant pas que cette retraite cachait un piège, entrèrent à Ixtapalapan sans difficulté. Les maisons étaient à peu près vides; les habitants les avaient évacuées emportant avec eux tout ce qu'ils avaient pu sauver en prévision du pillage. Les vainqueurs, heureux de leur facile victoire, commençaient à piller les temples et les palais, lorsque, au milieu de l'obscurité de la nuit, leur joie se changea tout à coup en une terreur des mieux justifiée. A la lueur de l'incendie qu'ils avaient allumé, ils aperçurent l'eau des canaux courir avec violence, inonder les

rues et noyer la ville. La retraite fut aussitôt sonnée, les confédérés abandonnèrent Ixtapalapan avec précipitation; mais en dépit de la promptitude de leur fuite, l'inondation avait fait de tels progrès que plusieurs Tlaxcaltèques furent entraînés par les eaux. Dans une de ses lettres, Cortez affirme que s'il se fût arrêté trois heures de plus dans la ville, pas un homme de son armée n'échappait à la mort. Les Mexicains avaient rompu les digues qui entouraient Ixtapalapan, et l'eau de la lagune s'était précipitée avec une effrayante rapidité sur la malheureuse ville dont elle détruisit une partie.

Le jour suivant les alliés continuèrent leur route autour du lac, harcelés par l'ennemi. Quoique le résultat de cette expédition fût très désagréable à Cortez, parce qu'il y perdit la moitié du butin pris dans Ixtapalapan, il n'eut que deux hommes et un cheval ensevelis sous les eaux ou tués; les Mexicains, au contraire, perdirent plus de six mille hommes, sans compter ceux qui furent noyés dans leurs maisons. Le chagrin causé par son insuccès fut largement compensé par l'alliance des habitants d'Otompan et de trois ou quatre autres villes environnantes qui lui envoyèrent des ambassadeurs, avec prière de les admettre dans les rangs de la confédération. Son autorité, s'augmentant à mesure que grossissait son parti, il mit pour condition à son amitié d'emprisonner les messagers et les Mexicains qui se rendaient chez ses alliés; cette condition, acceptée sans trop de difficulté, consolida ces alliances et rendit la trahison plus difficile.

La province de Chalco, limitrophe de celle de Texcoco et non de Tlaxcala, comme le dit l'historien Solis, désirait également secouer le joug des Mexicains qui tenaient garnison à Chalco, mais elle n'osait pas se soulever tant que les Espagnols n'auraient pas un peu battu cette garnison. Cortez, en apprenant cette disposition d'esprit des Chalqueños, envoya contre Chalco, Sandoval avec vingt cavaliers, deux cents fantassins et des Tlaxcaltèques. Ces derniers for-

maient l'avant-garde ; ils tombèrent dans une embuscade et furent mis en déroute ; les Espagnols arrivèrent et n'eurent pas de peine à les dégager et les remettre en bon ordre. Un peu plus loin, la petite armée alliée rencontra la garnison mexicaine, forte d'environ douze mille hommes, qui venait lui livrer bataille. Le combat dura deux heures et finit par la défaite des Mexicains. Les Chalqueños, heureux de cette victoire, sortirent aussitôt de leur ville, allèrent au devant des vainqueurs et les amenèrent triomphants à Chalco. Le seigneur de cette ville, récemment mort de la petite vérole, avait laissé deux fils auxquels, avant de mourir, il recommanda de s'allier aux conquérants et de choisir Cortez pour père. Ce vœu du défunt fut exécuté par la noblesse chalqueña qui conduisit les deux enfants à Texcoco et les remit au général ainsi que des présents en or.

La facilité avec laquelle cette myriade de vassaux se soulevait contre leur souverain de Mexico, avait pour cause : d'abord, le prestige des armes espagnoles qui semaient la frayeur partout, ensuite la lassitude de la domination mexicaine qui pesait lourdement sur tous les peuples de l'empire. Malgré les superstitions nationales, l'impôt du sang qu'il fallait payer d'une manière si monstrueusement colossale, pour le recrutement de l'armée et les sacrifices humains, les taxes de toutes sortes, les exigences de la cour de Mexico pressuraient les populations conquises, le caractère odieux des maîtres qui s'imposaient souvent comme des tyrans, tout concourait à rendre cette situation intolérable, à propager l'esprit de révolte. Peut-être faudrait-il remonter à cette époque et rechercher dans ce manque d'homogénéité, dans les traditions du passé, dans les épreuves si longtemps subies, les causes premières et principales de l'affaissement moral actuel et de la nullité politique de la race indienne sur tout le territoire mexicain. Ayant été toujours divisée, opprimée, asservie, abrutée par le travail forcé, la misère et la tyrannie, comment pourrait-elle avoir aujourd'hui l'intelligence de s'unir, de s'organiser

et d'écraser cette poignée de misérables qui la méprise, la maltraite et la fait servir à son ambition depuis un demi-siècle? Comment les Indiens pourraient-ils de nos jours conquérir leur place au soleil, après avoir été pendant tant de siècles les simples instruments de la richesse des oligarques aztèques, espagnols et mexicains? Combien de temps encore durera leur triste servage? Combien de temps encore seront-ils privés de leurs droits de citoyens par le fait sinon par le droit? Le Mexique, au point de vue social et politique, ne pouvant descendre plus bas, il faut espérer qu'il commencera bientôt son mouvement ascensionnel et qu'il redeviendra prospère, affranchi de cet horrible impôt du sang qu'il payait sous la monarchie aztèque et qu'il paie sous une autre forme depuis son indépendance de l'Espagne.

Cortez sut profiter de cette aspiration des peuples de l'Anahuac à secouer la tyrannie de Mexico; on le voit accueillir toujours avec empressement les propositions d'alliance que lui faisaient les vassaux de la couronne et prendre les moyens suggérés par la prudence et la situation pour consolider les liens d'intérêt qui l'unissaient aux nouveaux alliés. Après la prise de Chalco, il divisa cette province en deux États, et en donna le gouvernement aux enfants qui l'avaient adopté pour père, selon les ordres du défunt seigneur. Les Mexicains, de leur côté, ne manquaient pas de faire des expéditions armées sur le territoire des confédérés; mais l'activité du général et sa promptitude à secourir ses auxiliaires rendaient inutiles les efforts des Mexicains pour ramener à leur parti ou faire du mal aux confédérés.

Cortez, croyant enfin le temps venu de faire transporter à Texcoco le bois, les voiles et tous les ustensiles des brigantins, envoya Sandoval à Tlaxcala les chercher; il lui donna pour l'accompagner quinze cavaliers et deux cents fantassins, avec la mission de passer par Zoltepec et de châtier sévèrement les habitants de cette ville du massacre des quarante-cinq Espagnols dont il a été question plus haut. Après avoir accompli cette mission, Sandoval se rendit à Tlaxcala

où il trouva prêts pour le transport tous les matériaux des brigantins. Le premier, qui servit de modèle, était l'œuvre de Martin Lopez, simple soldat remplissant avec beaucoup d'intelligence et d'habileté dans l'armée les fonctions d'ingénieur; douze autres brigantins avaient été construits sur ce modèle par des charpentiers tlaxcaltèques, puis essayés sur le Rio-Zahuapan, avant d'être démontés pour leur transport à Texcoco. Huit mille hommes furent nécessaires pour ce transport; deux mille furent chargés des vivres pour le convoi qui avait huit kilomètres de longueur, et trente mille hommes pour le défendre. L'avant-garde fut confiée à Chichimecatl, fils du sénateur de ce nom; mais à peine sorti du territoire de la république, Sandoval se mit lui-même à la tête du convoi, plaça Chichimecatl à l'arrière-garde et laissa le commandement des autres troupes aux deux généraux Ayotecatl et Teotepil.

Arrivé dans Texcoco, au bruit des instruments de musique et des cris de « vive Castille! vive Tlaxcala! » le général Chichimecatl, qui avait été très mortifié du changement de poste ordonné par Sandoval pendant la route, supplia Cortez de l'occuper à guerroyer avec ses troupes contre l'ennemi. Celui-ci qui n'attendait que l'arrivée des Tlaxcaltèques pour ouvrir les hostilités, laissa une bonne garnison à Texcoco, donna ses ordres pour la conclusion des brigantins et partit au commencement du printemps de l'année 1521, avec vingt-cinq cavaliers, six petits canons, trois cent cinquante fantassins, trente mille Tlaxcaltèques, une grande partie de la noblesse texcocaña et, de crainte de trahison, il quitta la ville sans dire de quel côté il se dirigeait.

En sortant de Texcoco, le conquérant prit d'abord comme direction le nord de la vallée, puis il marcha sur Xaltocan, ville très forte située sur une île du lac de Xaltocan, et reliée à la terre ferme au moyen d'une chaussée, coupée de distance en distance par des fossés. En dépit d'une défense très opiniâtre, la ville fut prise, livrée au pillage et quelques maisons furent incendiées. Les Espagnols allèrent en-

suite à Cuautitlan qu'ils trouvèrent abandonnée. De là ils passèrent à Tenayucan et Azcapozalco où ils ne firent aucun mal, étant entrés dans ces villes sans coup férir. Ils arrivèrent enfin à Tlacopan, — but du voyage de Cortez, — d'où il espérait entrer en arrangement avec la cour de Mexico ou prendre des informations sur la capitale.

Les habitants de Tlacopan voulurent disputer l'entrée de leur ville; ils se rangèrent en bataille sous leurs murs, se battirent courageusement et ne rentrèrent chez eux qu'au coucher du soleil. Le lendemain, les Tlaxcaltèques mirent le feu à plusieurs maisons et les Espagnols eurent plusieurs actions importantes. L'attaque se renouvela pendant six jours; les indigènes des deux partis s'insultaient et se livraient des combats singuliers; les Espagnols eux-mêmes furent raillés de ce qu'ils ne pouvaient entrer à Mexico. Sur une des chaussées qui leur avait été si fatale neuf mois auparavant, ils faillirent être écrasés de nouveau par le nombre des Mexicains qui leur lançaient des flèches et des pierres; bientôt la lutte s'engagea corps à corps et les Espagnols furent obligés de retourner précipitamment sur la terre-ferme, mais en combattant toujours. Pourtant, cinq seulement d'entre eux furent tués, quoi qu'il y en eût beaucoup de blessés. Cortez, dégoûté du mauvais résultat de son expédition, revint à Texcoco par le même chemin et laissa retourner à Tlaxcala ses alliés, enrichis des dépouilles prises durant cette courte campagne.

Deux jours après le retour de son général, Sandoval partit au secours des Chalqueños assaillis par les Mexicains; mais, ayant rencontré des troupes de Huexotzinco et de Quauhquechollan qui se rendaient dans le même but et la même direction, il passa outre et marcha sur Huaxtepec. Cette grande cité, célèbre par ses manufactures de coton, située à vingt kilomètres au sud de Chalco, avait une garnison mexicaine qui tombait à chaque instant sur le territoire des confédérés et leur faisait tout le mal possible. Sandoval dut livrer deux combats avant d'entrer dans la ville; il y fut

ensuite assiégé, néanmoins il parvint à mettre complètement en déroute les troupes mexicaines de ce district.

Après un repos de quarante-huit heures, il envoya des messagers offrir la paix aux habitants d'Iacapichtla, ville voisine, assise sur une montagne presque inaccessible, bien fortifiée et défendue par une forte garnison. Ses propositions ayant été repoussées, il voulut s'emparer de ce dernier boulevard qui menaçait sans cesse la tranquillité de ce pays. Sa résolution parut tellement téméraire que ses alliés ne voulaient pas le suivre. Sandoval ne se laissa point décourager par la timidité de ses auxiliaires; à la tête de trois cents Espagnols, il escalada la montagne sous une pluie de flèches et de rochers que les Mexicains faisaient tomber sur lui; exaspéré par ses blessures, il abattait de sa terrible épée tout ce qui s'opposait à son passage; il entra finalement dans la ville couvert de sueur et de sang, suivi de ses compagnons et de ses alliés que son audace et son exemple avaient décidé à le soutenir. Ils firent un si grand carnage des Mexicains que, durant une heure, ils ne purent ni se laver ni se désaltérer, toutes les eaux de la ville étant rougies de sang. Cette journée, une des plus glorieuses pour la valeur espagnole, selon le témoignage de Cortez lui-même, coûta la vie à Gonzalo Dominguez, un des plus vaillants et des plus regrettés de tous les compagnons du général.

Les Mexicains, irrités par la prise et le massacre d'Iacapichtla, armèrent promptement vingt mille hommes qui furent envoyés contre Chalco, dans deux mille canots. Les Chalqueños implorèrent le secours de Cortez; mais, sans l'attendre et seulement aidés de leurs anciens ennemis, maintenant leurs nouveaux alliés de Huexotzinco et de Quauhquechollan, ils se battirent bravement. Malgré des pertes considérables qu'ils essayèrent, ils réussirent à repousser les Mexicains, les mettre en déroute, et leur firent quarante prisonniers, parmi lesquels se trouvaient un général de l'armée et des personnages de la plus haute noblesse.

Sandoval étant arrivé vers la fin de la bataille, ces prisonniers lui furent remis pour être conduits à Cortez.

Soit pour éviter les ennuis et les difficultés d'un nouvel assaut, soit pour ne pas détruire une aussi belle ville que l'était alors Mexico, Cortez renvoya ces prisonniers au roi Quauhquemotzin pour l'engager à reconnaître la suzeraineté du roi d'Espagne dans les termes qu'elle avait été reconnue par l'assemblée des notables que présidait Moctezuma, et ne pas l'obliger à ruiner la capitale de l'empire par une guerre d'extermination. Cette tentative pacifique n'eut d'autre résultat que celui de rendre les Mexicains plus entreprenants et d'augmenter leurs armements. Le général reçut sur ces entrefaites de Tuxpan, Mexcaltzinco et Nauhltan, trois villes du golfe, des messagers qui venaient prêter serment d'obéissance au roi d'Espagne. Le 5 avril il laissa le commandement de Texcoco à Sandoval, le chargea d'accélérer l'achèvement des brigantins, et partit avec trente cavaliers, trois cents fantassins et vingt mille alliés dans la direction du sud de la vallée.

Il alla d'abord à Tlalmanalco, puis à Chimahuacan de Chalco, où son armée s'augmenta de vingt mille hommes qui venaient un peu de tous les côtés se ranger sous sa bannière pour se venger des Mexicains et, sans doute aussi, dans l'espoir de piller les villes ennemies. Prenant ensuite la chaîne méridionale de la vallée jusqu'à Huaxtepec, il aperçut sur une montagne à pic, près du chemin qu'il suivait, une multitude de femmes, d'enfants et, près du sommet, de nombreux guerriers mexicains qui se moquaient de l'armée alliée. Cortez, ne pouvant souffrir les insultes de cette foule, donna trois fois l'ordre d'escalader la montagne, mais trois fois ses troupes furent repoussées sans difficulté. En ce moment un corps considérable d'ennemis vint le surprendre par derrière; les Espagnols firent aussitôt volte-face et dispersèrent les Mexicains.

La soif qui dévorait ses soldats et l'avis qu'il reçut que non loin de là se trouvait une autre montagne également

occupée par des Mexicains, l'engagèrent à poursuivre sa route. Une suite de manœuvres habiles le mit bientôt en possession de quelques hauteurs d'où ses troupes pouvaient diriger des feux plongeants sur les ennemis. Ceux-ci se rendirent alors à discrétion et décidèrent tous les défenseurs de cette contrée à les imiter. Ces obstacles étant surmontés, Cortez continua sa pointe dans le sud jusqu'à Quauhnahuac, en passant par Jauhtepec et Xiuhtepec. Quauhnahuac, connue de nos jours sous le nom de Cuernavaca, était la capitale de la province des Tlahuïques; cette grande et belle cité était naturellement très forte, à cause de sa situation dans les montagnes; la cavalerie ne pouvait y pénétrer que par deux chemins, alors ignorés des Espagnols. Tandis que l'armée s'approchait, examinait les endroits par où devait se donner l'assaut, les habitants leur lançaient une si grande quantité de flèches et de pierres que les auxiliaires n'osaient pas s'avancer trop près. Un Tlaxcaltèque, plus audacieux que ses camarades, aperçut, en cherchant un passage, deux gros arbres plantés l'un en face de l'autre, de chaque côté d'une barranca profonde, large, au fond de laquelle coulait une rivière et qui entourait une bonne partie de la ville. Les branches de ces arbres se croisant, le Tlaxcaltèque les lia fortement et passa de l'autre côté sur ce pont aérien improvisé; son exemple, suivi par une bonne partie de l'armée, jeta les alliés dans la ville qui fut ainsi prise presque sans combat. Les habitants se réfugièrent dans les montagnes et laissèrent les vainqueurs piller à leur aise les temples, les palais et les habitations privées.

Après quelques jours de repos, l'armée, chargée de butin, se remit en marche dans la direction du nord et vint camper en face de Xochimilco. Cette ville, une des plus grandes de la vallée de Mexico, était construite sur les bords du lac de Chalco; l'étonnante quantité de ses temples, la magnificence de ses édifices, et surtout la beauté de ses jardins flottants — qui lui valurent son nom de « Jardins et Champs de fleurs, » — enfin, sa nombreuse population en faisaient une des villes

de second ordre des plus importantes de l'empire. Ses chaussées, coupées de canaux, avaient des pont-levis qui furent levés à l'arrivée des Espagnols. Les alliés assiégèrent la ville par trois endroits à la fois et n'y pénétrèrent qu'après un combat fort meurtrier et très long.

A peine se reposaient-ils de leurs fatigues qu'ils furent attaqués par une armée ennemie qui leur fit beaucoup de mal; Cortez lui-même faillit perdre la vie; son cheval tomba de lassitude entraînant dans sa chute son cavalier qui fut en un instant entouré d'ennemis; longtemps il se défendit avec sa lance, mais il aurait fini par succomber sans le secours d'un Tlaxcaltèque, de deux serviteurs et de plusieurs Espagnols qui le délivrèrent de ses assaillants. Les Xochimilcas étant finalement dispersés, les alliés prirent un peu de repos. Plusieurs Espagnols avaient été tués; quatre, faits prisonniers, furent envoyés à Mexico pour être sacrifiés, presque tous reçurent des blessures plus ou moins graves.

La nouvelle de la prise de Xochimilco répandit la consternation parmi les Mexicains. Le roi Quauhtemotzin convoqua les principaux chefs militaires, leur représenta le danger que la perte de cette ville faisait courir à Mexico et la nécessité de la reconquérir. Après les avoir engagés de la sorte à bien se conduire, il donna des ordres pour expédier aussitôt par terre et par eau douze mille hommes sur Xochimilco. Ses ordres s'exécutèrent avec tant de rapidité que Cortez vit arriver l'ennemi le lendemain de son entrée dans la ville. Immédiatement il divisa ses troupes en trois colonnes, conserva une garnison dans la place et fit embusquer vingt cavaliers et cinq cents Tlaxcaltèques derrière un monticule, en leur ordonnant de ne prendre part au combat que lorsqu'il le leur commanderait; il faut dire ici que les Mexicains devaient passer devant ce monticule. La bataille se livra dehors de la ville; lorsqu'elle fut bien engagée et qu'il jugea le moment opportun, Cortez envoya l'ordre aux hommes embusqués d'attaquer les Mexicains par derrière; ceux-ci se voyant pris entre deux feux furent bientôt mis en déroute,

laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille.

Pendant ce combat, les Xochimilcas attaquèrent la garnison restée dans la ville; le général, pour les punir, fit mettre le feu aux temples et aux maisons, puis il se rendit à Coyohuacan, autre grande ville située à huit kilomètres au sud de Mexico, sur les bords de la lagune. Les Mexicains venaient d'achever un fort retranchement, en face de Coyohuacan, pour défendre l'entrée de cette place; au signal donné pour l'assaut, les alliés se précipitèrent sur les retranchements avec l'entrain que leur donnait tant de victoires déjà gagnées; les Mexicains résistent et se battent avec une opiniâtreté qui révèle leur mépris de la mort; la lutte fut longue, terrible, mais la discipline, le courage et la supériorité des armes espagnoles triomphèrent. Les alliés entrèrent dans la ville le même jour. Cortez fit ensuite une reconnaissance sur la chaussée de Coyohuacan à Ixtapalapan; il vit celle d'Ixtapalapan à Mexico couverte d'ennemis et coupée de fossés; sur la lagune, des milliers de canots, chargés de troupes, attendaient des ordres pour se porter sur les points menacés par les conquérants. Avant de quitter Coyohuacan il fit incendier comme à Xochimilco les temples et les maisons. De Coyohuacan à Tlacopan sa marche ne fut qu'une suite de combats pendant lesquels il courut les plus grands dangers; deux de ses serviteurs furent faits prisonniers à ses côtés et sacrifiés le même soir à Mexico. Enfin, il rentra à Texcoco après avoir examiné tous les environs de la lagune et pris les observations nécessaires pour la reddition de la capitale.

Les brigantins étaient alors achevés, les troupes qui se mettaient sous les ordres de Cortez devenaient innombrables, le chiffre de ses compagnons venait récemment de s'augmenter par l'arrivée à Vera-Cruz d'un navire chargé d'Espagnols, de chevaux, d'armes et des munitions de guerre; tout paraissait promettre une heureuse et prochaine solution, lorsque tout faillit être compromis par une conspiration. Quelques partisans du gouverneur de Cuba, jaloux de la

gloire de Cortez ou plutôt effrayés des dangers que le siège de Mexico devait leur faire courir, résolurent de tuer Cortez, Sandoval, Alvarado et plusieurs autres officiers amis du général. La veille de l'exécution de ce complot, un des conjurés, repentant, avoua tout à Cortez. Celui-ci fit arrêter aussitôt un nommé Antonio de Villafañe, chef de la conspiration; mais, ne voulant plus s'exposer aux poignards de ses compagnons, ayant déjà tant d'ennemis à combattre, il se créa une petite garde de corps, composée de quelques soldats qui ne le quittaient pas et sur le dévouement desquels il pouvait compter.

Le 28 avril, les brigantins achevés furent bénis et lancés à l'eau à la suite d'une messe en musique à laquelle tous les Espagnols communierent; les voiles furent hissées, des salves d'artillerie tirées, un *Te Deum* fut chanté pour célébrer cet événement. Le général faisait reposer sur ces brigantins les plus grandes espérances pour mener à bonne fin le siège de Mexico; c'est pourquoi il donna tant de solennité à leur mise à flot. Dans la revue qu'il passa de ses troupes le même jour, on voyait quatre-vingt-six cavaliers, plus de neuf cents fantassins, trois gros canons de fer, quinze petits canons de cuivre et des munitions de guerre en abondance. Il fit à ses soldats un discours pour les encourager, comme il l'avait fait lors de la revue passée à Tlaxcala. Il envoya des courriers à ses alliés pour leur dire que le moment était venu d'assiéger la capitale de l'empire mexicain, et les prier d'amener avant dix jours toutes les troupes dont ils pourraient disposer. Cinq jours après arrivèrent à Texcoco cinquante mille Tlaxcalèques, commandés par le jeune Xicotecatl et le vaillant Chichimecatl. Les autres renforts qui vinrent successivement firent monter le chiffre des auxiliaires à plus de deux cent mille hommes, selon les témoignages les plus authentiques.

Le 20 mai, lundi de la Pentecôte, 1521, il rassembla ses troupes et distribua les commandements. Pedro de Alvarado fut chargé d'aller à Tlacopan empêcher les Mexicains de se

ravitailer de ce côté; il avait avec lui trente cavaliers, cent soixante fantassins, vingt-cinq mille Tlaxcaltèques et deux pièces de canon. Cristobal de Olid fut nommé chef de la division qui devait opérer à Coyohuacan; il avait trente-trois cavaliers, cent soixante-huit fantassins, vingt-cinq mille alliés et deux canons. Gonzalo de Sandoval eut mission d'aller détruire la ville d'Ixtapalapan avec vingt-huit cavaliers, cent soixante-trois fantassins, trente mille auxiliaires et deux canons. Malgré les représentations de ses capitaines, Cortez voulut prendre le commandement des treize brigantins sur lesquels il embarqua trois cent vingt soldats et treize coulevrines. Les troupes alliées qui restaient demeurèrent en partie à Texcoco et les autres retournèrent chez elles.

Olid et Alvarado partirent ensemble pour prendre les positions qui leur avaient été assignées. Parmi les plus respectables Tlaxcaltèques qui accompagnaient Alvarado se trouvaient le jeune Xicontecatli et son neveu Pilteuctli. Ce dernier, dans une dispute, fut blessé par un Espagnol, enfreignant ainsi les ordres de Cortez proclamés à Tlaxcala et renouvelés à Texcoco. Cet incident faillit amener la désertion des Tlaxcaltèques. Pilteuctli, irrité, demanda la permission d'aller à Tlaxcala panser sa blessure. Xicontecatli, voulant se venger de l'affront fait à son neveu, déserta pendant la nuit avec plusieurs de ses compagnons pour retourner avec Pilteuctli dans leur patrie. Alvarado avertit immédiatement de ce fait Cortez qui, pour donner un exemple, fit arrêter et pendre Xicontecatli à Texcoco. Il est à peu près certain qu'il n'en vint à cette extrémité qu'après avoir obtenu le consentement du sénat. Ce consentement, du reste, n'était pas difficile à obtenir, le sénat étant très sévère, même vis-à-vis des plus hauts personnages de la république, lorsqu'il s'agissait de punir un crime; en outre, Xicontecatli, par son arrogance et sa hauteur, s'était attiré l'inimitié des quatre chefs; aussi, furent-ils aises d'en être débarrassés. Ce supplice intimida de telle sorte les auxiliaires qu'ils n'eurent plus envie d'enfreindre la discipline militaire; néanmoins, les Tlax-

caltèques pleurèrent la mort de ce prince et se distribuèrent comme reliques des morceaux de ses vêtements.

A Tlacopan, Alvarado et Olid se mirent en devoir, dès leur arrivée en face de cette ville, de couper l'aqueduc de Chapultepec qui fournissait de l'eau à la capitale. Les Mexicains s'attendaient à cette mesure et, pour empêcher son exécution, ils se battirent par terre et par eau avec acharnement; mais ils furent obligés de céder le terrain et de se retirer, laissant une centaine de prisonniers entre les mains des Tlaxcaltèques. Les Espagnols, fiers de leur succès, voulurent aller, par la chaussée de Tlacopan, s'emparer de quelques canaux; assaillis par une nuée continuelle de traits qui leur tua huit hommes et en blessa beaucoup, ils durent à leur tour se retirer précipitamment à Tlacopan.

Le 30 mai, Olid se rendit à son poste de Coyohuacan. Ces deux vaillants capitaines commencèrent leurs travaux d'installation par combler les fossés voisins de leurs camps pour faciliter les mouvements de la cavalerie et se maintenir dans les positions qu'ils avançaient un peu chaque jour du côté de Mexico. Sandoval, parti de Texcoco le 21 mai, parvint à pénétrer dans Ixtapalapan, déjà endommagée lors de la première visite des Espagnols; il fit mettre le feu aux maisons et massacrer tous ceux qui s'opposaient à son passage; les habitants, effrayés par une telle tempête, cherchèrent à se sauver dans les canots. Cortez, pour attaquer la partie de la ville qui se trouvait dans le lac, était venu avec ses brigantins jusqu'à un petit monticule appelé depuis *Peñon del Marqués*, — rocher du marquis, — voisin d'Ixtapalapan et couvert d'ennemis disposés à se défendre jusqu'à la mort; il descendit avec cent cinquante Espagnols, et, malgré l'opiniâtre résistance des Mexicains, il les passa tous au fil de l'épée. A peine maîtres de ce monticule, les conquérants durent se rembarquer au plus tôt, à cause d'une flotte innombrable de canots armés qui s'approchait contre eux. Longtemps les Espagnols se tinrent sur la défensive, mais le vent s'étant levé, ils déployèrent les voiles des brigant-

tins, coururent sur les canots, en coulèrent une multitude et dispersèrent le reste.

Olid, apercevant du haut d'un temple de Coyohuacan le succès de la flottille espagnole, envahit de son côté la chaussée de Mexico, prit plusieurs fossés, s'empara de quelques retranchements et tua la plupart des Mexicains qui les défendaient. Dans la même soirée, Cortez réunit ses brigantins et vint attaquer par terre et par eau les fortifications établies à l'angle formé par la jonction des chaussées de Coyohuacan et d'Ixtapalapan. Les Mexicains qui tenaient garnison dans ces retranchements firent une résistance désespérée; mais, écharpés ainsi que leurs canots par deux grandes pièces d'artillerie qui les prenaient en travers, ils furent obligés de se réfugier à Mexico, laissant la chaussée couverte de leurs cadavres.

Cet endroit appelé Xoloc, et dont j'ai déjà parlé lors de la première entrevue de Cortez et de Moctezuma, parut favorable au général pour y établir son centre d'opérations; il commandait, en effet, les deux chaussées, plaçait sous sa main les corps d'armée de Coyohuacan et de Tlacopan, et coupait de ce côté les secours qui pouvaient entrer à Mexico par terre ou par eau. Il y fit venir les brigantins, abandonna Ixtapalapan qui se trouvait trop loin, et prit la résolution de commencer dès le lendemain le siège de la capitale. Les Mexicains ne l'attendirent pas; ils virent pendant la nuit attaquer les Espagnols qui les firent promptement rentrer en ville par un feu bien nourri d'artillerie et de mousqueterie des plus meurtriers. Après le lever du soleil, les Mexicains revinrent à la charge et furent de nouveau repoussés, avec de plus grandes pertes encore, grâce à des renforts venus de Coyohuacan; mais, comme la flottille de canots secondant les forces de terre incommodait beaucoup les alliés, Cortez fit élargir un fossé de la chaussée pour permettre aux brigantins d'y passer et de disperser la flottille mexicaine quand elle se présenterait.

Sandoval, ayant heureusement terminé son expédition

contre Ixtapalapan, avait reçu l'ordre d'abandonner cette place, et venait sur Coyohuacan par la chaussée, lorsqu'il se vit disputer le passage par les Mexicains de Mexicaltzinco, ville située à peu près à moitié chemin, sur les bords du lac. Cortez envoya deux brigantins pour le dégager et faciliter sa marche; le combat fut très vif; les Espagnols triomphèrent pourtant et mirent le feu à la ville. De Coyohuacan, Sandoval se rendit avec dix cavaliers à Xoloc où il arriva au milieu d'une bataille que livraient les alliés; oubliant les fatigues de la journée, il pique de l'éperon, se jette au plus fort de la mêlée et reçoit une flèche qui lui traverse la jambe. L'artillerie espagnole causait pourtant des ravages épouvantables parmi les Mexicains, et leur mortalité fut si grande pendant cette action qu'après leur retraite ils n'osèrent plus s'approcher de longtemps du camp allié.

Alvarado ne restait pas non plus inactif; malgré des pertes sensibles qu'il essuya, il se rendit maître de plusieurs fossés et de quelques retranchements de la chaussée de Tlacopan. S'apercevant que des secours arrivaient continuellement aux assiégés par la chaussée de Tepeyacac, située au nord de Mexico, il fit avertir Cortez de cette découverte. Le général envoya de suite Sandoval avec cent dix-huit fantassins et une armée d'auxiliaires pour s'emparer de cette position. Sandoval, quoique très souffrant de sa blessure, se mit aussitôt en route, occupa la chaussée sans coup férir et compléta de la sorte le blocus de la capitale du côté de la terre ferme.

Le lendemain, Cortez se détermina à pénétrer dans la ville à la tête de cinq cents Espagnols et de quatre-vingt mille alliés. Alvarado et Sandoval reçurent l'ordre de le seconder en faisant chacun sur la chaussée qu'ils commandaient une marche en avant. Quelques cavaliers et dix mille auxiliaires restèrent au camp. L'armée de Cortez, flanquée des brigantins, traversa, sans trop de difficultés, le premier retranchement et le premier fossé qui coupait la chaussée;

mais le second, attendant à la ville, était si large et défendu par une si prodigieuse quantité de monde, que les Espagnols furent très longtemps détenus devant cet obstacle et qu'ils ne vinrent à bout de le franchir qu'après une vive fusillade et un feu violent d'artillerie. D'autres obstacles les attendaient; pour les surmonter il fallut tout le courage héroïque et toute l'énergie de Cortez qui conduisit ses troupes jusque sur une place où le combat s'engagea dans les maisons, dans les temples, dans les rues, partout. Les alliés, débordés par la multitude de leurs ennemis, criblés de pierres et de flèches qui pleuvaient sur eux de tous les côtés, furent un instant dans une situation des plus critiques; néanmoins, ils parvinrent à se dégager et à regagner leur camp après avoir massacré des milliers de Mexicains.

De nouveaux secours et de nouvelles alliances se présentaient journellement aux Espagnols. Au début du siège, Cortez, qui ne comptait dans les trois camps que quatre-vingt-dix mille hommes, en avait maintenant au moins deux cent quarante mille. Ixtlilxochitl, pour lui témoigner sa reconnaissance, cherchait à lui concilier tous les esprits et venait de lui envoyer une armée de cinquante mille hommes, commandée par son propre frère, jeune prince d'une grande bravoure qui, plus tard, se fit instruire, baptiser et reçut le nom de don Carlos Ixtlilxochitl. Toutes ces troupes, accourues pour prendre part au siège de Mexico, révélaient les difficultés de cette entreprise, rendues presque insurmontables, soit par la position même de la ville et la nature des obstacles qu'elle offrait, soit à cause du nombre inouï de ses défenseurs. En étudiant cette dernière phase de l'existence politique de l'empire aztèque, comparable aux sièges les plus longs, les plus meurtriers et les plus néfastes qui aient été enregistrés dans l'histoire de l'ancien monde, on n'est plus tenté de croire exagérés les chiffres fabuleux attribués aux populations de certaines cités de l'Anahuac.

Cortez avait alors en main des forces assez puissantes pour réduire la capitale du Mexique; mais il aurait fallu,

pour en venir à bout en peu de temps, empêcher les secours d'arriver aux assiégés par la lagune, ce qui ne se pouvait guère; le blocus n'existait que du côté de la terre ferme. Pour obvier à cet inconvénient, il envoya cinq brigantins dans la partie du lac située entre Tlacopan et Tepeyacac, avec ordre d'être toujours à la disposition d'Alvarado, de Sandoval et, dans les moments de loisir, d'aller deux par deux à la chasse des canots qui portaient des vivres et des troupes à Mexico.

Au second assaut donné par les alliés, les Mexicains furent refoulés jusqu'à la place de Tenochtitlan où Cortez les fit arrêter en attendant que les retranchements pris fussent démolis, les fossés comblés et la route aplanie. Pendant cette expédition, non moins meurtrière que la précédente, les Espagnols brûlèrent plusieurs temples, le palais d'Axayacatl et la maison de Moctezuma dans laquelle se trouvaient ses fameuses volières.

Le lendemain Cortez sortit de son camp de très grand matin pour ne pas laisser aux Mexicains le temps de creuser de nouveaux fossés et de construire de nouveaux retranchements; mais, en dépit de sa diligence, il retrouva presque tout dans le même état que la veille avant l'assaut. Cette fois la défense fut tellement opiniâtre qu'il fallut cinq heures de combat aux alliés pour reconquérir les avantages gagnés le jour précédent. Sandoval et Alvarado se battaient de leur côté avec la même tenacité et les mêmes résultats. Alvarado réussit pourtant à détruire toutes les maisons parallèles à la chaussée de Tlacopan jusqu'à Mexico. Cortez aurait voulu camper la nuit dans la capitale pour conserver les positions conquises pendant le jour, mais cela n'était pas possible; car, dans l'intérieur, il n'aurait pas empêché le ravitaillement de Mexico aussi facilement qu'il le faisait depuis qu'il était à cheval sur toutes les chaussées qui conduisaient à cette place; faire occuper ces positions par des détachements ou des garnisons, c'était exposer ses soldats à un massacre probable sinon certain. Il n'avait pas perdu le souvenir de

la *noche triste* et craignait un pareil désastre; il dut donc se résigner à détruire pendant le jour des hommes et des maisons et regagner la nuit son quartier général pour laisser reposer ses troupes en sûreté.

De nouveaux auxiliaires, hier encore des ennemis, vinrent se ranger sous son drapeau. La noblesse d'Ixtapalapan, de Mexicaltzinco, Colhuacan, Huitzilopôchco, Mizquic et Cuitlahuac, influencée par les Chalqueños, la crainte des Espagnols et l'espoir du pillage, se joignit à Cortez, lui donna des troupes et trois mille canots pour opérer de concert avec les brigantins. Des vivres furent également apportés en quantité dans le camp espagnol par ces renforts; comme on était alors dans la saison des pluies, les auxiliaires construisirent des baraques pour les compagnons de Cortez et deux mille Indiens se mirent à leur service personnel.

Chaque jour le général donnait un nouvel assaut, espérant qu'à la vue de tant de sang répandu journellement et tant de maisons incendiées, les Mexicains finiraient par se rendre; mais il se trompait, tous étaient déterminés à mourir jusqu'au dernier; Mexico ne devait être pris que lorsque la ville n'offrirait plus qu'un immense charnier, un monceau de cadavres pourrissant sur des ruines fumantes. Il divisa ses brigantins et ses canots en deux flottilles, ayant l'ordre de tuer tout ce qui s'approcherait et de brûler tout ce que l'on pourrait atteindre. Sandoval et Alvarado agissaient de même. Cortez avec quatre-vingt mille alliés continua son œuvre d'extermination et de destruction; mais cette œuvre marchait lentement, car il était difficile de tuer alors des centaines de milliers d'hommes qui ne voulaient pas se rendre. La peste et la famine vinrent à son secours.

Alvarado, plus heureux que ses collègues, avait pris d'assaut un temple situé sur une petite place de la chaussée de Tlacopan et s'y maintint jusqu'à la fin du siège, malgré les efforts des Mexicains pour l'en déloger. Sachant que la principale force de l'ennemi se trouvait à Tlatelolco où résidaient le roi Quauhtemotzin et une infinité de nobles, il prit ce

quartier comme objectif de ses opérations; mais elles ne servirent qu'à faire tuer beaucoup de monde de part et d'autre. Ce fut dans ces combats quotidiennement recommencés que le fameux Tzilacatzin, guerrier de Tlatelolco, acquit une nouvelle célébrité. A chaque combat, armé seulement d'un bouclier et de trois pierres, il s'approchait des alliés en courant, leur lançait ses trois pierres et se sauvait ensuite. Sa force et son agilité étaient telles que chacune de ses pierres tuait un homme et qu'on ne pouvait jamais l'atteindre. Enorgueilli par quelques succès importants, Alvarado voulut arriver un jour jusque sur la place du Marché; peu s'en fallut que sa témérité ne lui coûtât la vie; il en fut quitte pour une déroute qu'il essuya aux abords d'un fossé qu'il avait négligé de combler comme le lui avait ordonné Cortez. Quatre Espagnols furent faits prisonniers dans cette affaire et sacrifiés immédiatement sur le parvis supérieur du grand temple de Tlatelolco à la vue des alliés.

Parmi les nouveaux auxiliaires arrivés à la dernière heure, il y en eut une bonne partie qui voulut profiter des malheurs de la ville pour piller les maisons, sans attendre la fin du siège. Afin d'exécuter leur projet avec plus de sûreté, ils envoyèrent une ambassade secrète à Quauhtemotzin protester de leur fidélité, se plaindre de ce que les Espagnols les forçaient à prendre les armes contre leur souverain légitime, et se mettre finalement à la disposition du roi pour massacrer les Espagnols à l'entrée de la ville. Quauhtemotzin, satisfait de cette prétendue défection, leur fit assigner des postes. Les auxiliaires s'y rendirent bien armés; puis, levant tout à coup le masque, ils commencèrent à piller les maisons et à tuer ceux qui leur résistaient. Les Mexicains, avertis de cette trahison, se ruèrent sur les coupables avec une telle furie qu'il ne s'en échappa presque pas; ceux qui ne perdirent pas la vie les armes à la main furent immédiatement sacrifiés dans les temples; très peu d'entre eux parvinrent à se sauver.

Vingt jours venaient ainsi de s'écouler en combats journa-

liers, accompagnés des incidents que je viens de raconter. Les Espagnols fatigués, ne voyant le terme de ce siège que dans un temps encore éloigné, conjuraient leur général d'essayer un grand coup pour en finir plus vite; tous demandèrent à être conduits au centre de Tlatelolco où les Mexicains avaient établi la masse principale de leurs troupes qu'ils éparpillaient ensuite selon les besoins de la lutte. Cortez, n'ignorant pas le danger d'une pareille témérité, voulut dissuader ses compagnons; mais le mécontentement était universel; officiers et soldats avaient foi dans le succès; ils entraînent malgré lui leur commandant qui prit à contre-cœur la résolution de livrer un assaut général.

Le jour désigné pour l'exécution de cette entreprise prématurée, Cortez donna l'ordre à Sandoval de réunir ses troupes à celles d'Alvarado et de feindre un mouvement de retraite dont il dicta lui-même toutes les dispositions. Le général, suivi de vingt-cinq cavaliers, de toute l'infanterie qui lui restait et de cent mille auxiliaires, ayant à droite et à gauche de son armée ses brigantins et trois mille canots, entra sans opposition dans la ville. Il divisa aussitôt ses troupes en trois colonnes et leur ordonna d'arriver en même temps sur la place du marché, en prenant chacune une de ces grandes rues.

Les Mexicains se battaient mollement pour engager les alliés à s'avancer sans se donner la peine de retarder leur marche en comblant les fossés qu'ils devaient franchir. Arrivés près de la place, ils entendirent tout à coup les sons bruyants de la trompette du dieu Painalton que les prêtres sonnaient seulement dans les cas de grande nécessité pour faire prendre les armes à tout le peuple. Aussitôt les assiégeants sont assaillis avec une telle impétuosité et par une telle multitude de gens armés que le désordre se met dans leurs rangs; ils rétrogradent précipitamment jusqu'au grand canal, situé dans la ville et non dehors, comme le disent Solis et d'autres historiens qui n'ont jamais mis le pied au Mexique et ont écrit son histoire, en y mettant plus d'erreurs que de

vérités. Ce canal avait été recouvert de branches d'arbres et de broussailles, les alliés effondrèrent sous leur poids cette sorte de plancher factice et tombèrent dans l'eau; ne pouvant à la fois se défendre et nager, ils furent massacrés en masse. Cortez accourut pour retenir ses troupes sur le bord du canal et leur faire faire volte-face, mais il ne put y réussir. Pénétré de douleur à la vue de ce carnage, oubliant sa propre sécurité, il se mit en devoir de sauver ceux qui se noyaient ou pouvaient fuir; poussant ensuite les fuyards devant lui, il les dirigea vers le camp, restant à l'arrière-garde avec une douzaine d'hommes pour défendre les débris de son armée.

Ce jour aurait été le dernier de sa vie si les Mexicains, au lieu de le tuer, ne s'étaient pas acharnés à le prendre vivant pour le sacrifier à leurs idoles. Fait prisonnier et déjà emmené vers le temple, il fut délivré par le dévouement de Cristobal Olea, un de ses plus valeureux compagnons, dont Bernal Diaz cite plusieurs exploits merveilleux. Don Carlos Ixtlilxochitl et un célèbre tlaxcaltèque du nom de Temacatzin le sauvèrent également des mains des Mexicains dans cette fatale journée. Alvarado et Sandoval, ayant pris la précaution de faire combler les canaux, n'éprouvèrent aucun échec; ils étaient même arrivés très près du marché de Tlatelolco; mais apprenant que Cortez et ses compagnons avaient été tués, ils battirent en retraite. Du haut du grand temple de Tlatelolco les Mexicains firent brûler des parfums en signe de leur victoire et lancèrent sur les fuyards les têtes des Espagnols prisonniers qu'ils venaient de sacrifier.

La perte subie par les Espagnols ce jour-là se monta à soixante fantassins, sept chevaux, beaucoup d'armes et de canots, une pièce d'artillerie, plus de mille auxiliaires et presque tous les hommes, y compris Cortez, furent blessés plus ou moins grièvement. Les Mexicains célébrèrent leur triomphe pendant huit jours; ils réparèrent leurs retranchements, creusèrent de nouveaux fossés et remirent la ville dans le même état de défense qu'elle avait avant le commen-

cement du siège. Les Espagnols employèrent ce temps à se reposer et panser leurs blessures. Ils regrettaient vivement de n'avoir pas écouté les conseils de leur général qui ne voulait pas donner encore le dernier assaut; aussi, n'osèrent-ils plus dès lors murmurer contre les sages lenteurs avec lesquelles il conduisait ce siège mémorable.

Les Mexicains, espérant remporter une nouvelle victoire sur l'eau comme ils venaient de la remporter sur terre, construisirent à la hâte trente énormes pirogues, solidement charpentées avec de grosses poutres, et les cachèrent dans un endroit rempli de roseaux. Une fois cette embuscade ainsi disposée, ils envoyèrent quelques canots à l'aventure pour attirer les brigantins dans l'embuscade. Ce stratagème leur réussit à merveille et peu s'en fallut que les Espagnols, montés sur leurs brigantins, ne fussent tous tués et leurs navires pris par les hommes armés qui se trouvaient dans les pirogues; ils se sauvèrent néanmoins, mais très maltraités. Les vainqueurs, fiers de leur succès, voulurent recommencer; mais cette fois ce furent eux qui tombèrent dans un guet-apens préparé par Cortez; leurs canots et leurs pirogues furent en partie détruits ou coulés par l'artillerie d'un brigantin et presque tous les hommes qui les montaient furent tués, noyés ou faits prisonniers.

Parmi ces derniers il se trouvait plusieurs personnages de haute noblesse dont le général désirait se servir pour négocier un compromis avec Quauhtemotzin. Il leur rendit la liberté et les chargea de supplier leur roi de considérer que les défenseurs de Mexico diminuaient de jour en jour; que lors même que les Espagnols n'entreraient pas dans la capitale, il leur suffisait d'empêcher l'entrée des vivres pour faire mourir de faim tous les assiégés; que s'il voulait accepter la paix, il ferait cesser les hostilités, lui laissant à lui la libre possession de la couronne et de ses droits de souverain, et à ses sujets la jouissance complète de leurs propriétés et de leur liberté; qu'il ne demandait qu'un tribut payable annuellement au roi d'Espagne, comme seigneur suprême de tout

l'empire et reconnu déjà comme tel par les Mexicains. Enfin, en cas de refus, il lui faisait dire qu'il serait mis à mort ainsi que la plupart de ses sujets et que la ville serait complètement détruite.

Quauhtemotzin consulta ses conseillers, ses généraux et les grands-prêtres sur le message de Cortez; il leur exposa la triste situation de la capitale, la révolte de tous les vaisseaux qui venaient prêter le concours de leurs armes aux Espagnols et les engagea à donner franchement leur avis. Quelques-uns, ne doutant pas de l'issue du siège, opinèrent pour la paix, mais la majorité demanda la continuation de la guerre. Cette décision prévalut, les grands-prêtres ayant déclaré que les dieux ne voulaient pas que l'on acceptât les propositions des Espagnols.

Entre la déroute de l'armée alliée et la décision du conseil de Quauhtemotzin, Cortez se vit obligé d'envoyer, à la prière des habitants de Guernavaca et des Otomites de la vallée de Toluca, deux petites expéditions contre les Malinalqueños et les Matlatzincas, sous le commandement d'André de Tapia, pour châtier ces deux tribus de leur hostilité contre les confédérés. Ce capitaine avait l'ordre de ne rester que dix jours absent. Les suites de cette petite campagne furent très heureuses, car les derniers ennemis que les Espagnols avaient dans ces contrées devinrent bientôt des auxiliaires.

Tandis que se passait ceci, Chichimecatl, ennuyé de voir ses alliés se reposer aussi longtemps depuis l'insuccès de l'assaut général, résolut de montrer ce qu'il valait avec ses Tlaxcalteques. Il sortit un jour du camp d'Alvarado, en compagnie duquel il combattait toujours et donnait fréquemment des preuves de sa bravoure, il traversa tous les canaux de la chaussée de Tlacopan, et, laissant au plus dangereux passage une garde de quatre cents archers pour assurer sa retraite, il entra avec le gros de ses troupes dans la ville où il livra une bataille qui fut des plus sanglantes; puis, il revint tranquillement au camp. Les Mexicains, furieux de cette au-

dace, déterminèrent, pour se venger, d'attaquer pendant la nuit le camp d'Alvarado. Les Espagnols, avertis par les sentinelles de l'approche de l'ennemi, sautèrent sur leurs armes et se battirent pendant trois heures. Cortez, entendant le canon gronder dans la direction de Tlacopan, se douta de ce qui s'y passait, et profita de cette circonstance pour entrer dans la ville; la mêlée ne tarda pas à devenir générale, mais ce ne fut qu'une nouvelle effusion de sang.

Sur ces entrefaites, Don Carlos Ixtlilxochitl donna le conseil à Cortez de cesser ces attaques qui n'aboutissaient à rien qu'à perdre des hommes et détruire de beaux monuments, et d'empêcher uniquement l'entrée des vivres dans la capitale pour obliger les Mexicains à se rendre par la famine. Cortez embrassa le jeune prince pour le remercier de son conseil qu'il exécuta sur le champ; néanmoins, fatigué d'attendre la reddition de Mexico, il recommença l'attaque au bout de quelques jours, après avoir de nouveau offert la paix aux assiégés qui la refusèrent. Seulement, pour accélérer la fin du siège, il dut se déterminer à détruire la ville au moyen de plusieurs milliers d'ouvriers qui le suivaient et démolissaient ou brûlaient les édifices et les maisons.

Le 24 juillet, les Espagnols s'emparèrent de la grande chaussée qui reliait celle d'Ixtapalapan à celle de Tlacopan et rendait libres les communications entre le camp de Cortez et celui d'Alvarado; par ce succès ils devenaient maîtres de trois quartiers de la ville; il ne restait plus aux Mexicains que celui de Tlatelolco, le plus fort et le mieux défendu de tous. Parmi les édifices incendiés ou détruits durant cette journée, il y eut un magnifique palais de Quauhtemotzin, un des plus beaux et des mieux fortifiés de la ville. Les Espagnols qui avaient accompagné leurs maris dans le camp, encouragées par les exemples qu'elles avaient sans cesse sous les yeux, se firent soldats à leur tour et se distinguèrent particulièrement dans tous ces combats. Un navire chargé d'Espagnols, d'armes et de munitions, arrivé récemment à Vera-Cruz, amena des renforts à Cortez. Une noble

dame, faite prisonnière pendant la journée du 24 juillet, révéla aux Espagnols l'état pitoyable dans lequel se trouvaient les Mexicains par suite de la famine et de la discorde entre le peuple, qui désirait se rendre, et la noblesse, qui voulait ainsi que le roi se battre jusqu'à la dernière extrémité. Dès ce jour les assiégés désertèrent en masse; la faim les poussait au camp des Espagnols et diminuait d'heure en heure le nombre des défenseurs de Mexico.

Cette situation décida Cortez à ne plus laisser passer un seul jour sans entrer dans Mexico avec toutes ses troupes, pour continuer son œuvre de destruction; toutefois, il donna l'ordre de laisser tranquille le peuple désarmé qui demandait la mort à grands cris pour faire cesser ses souffrances. Le 25 et le 26, de nouveaux avantages furent remportés; Alvarado, de son côté, gagnait tellement de terrain que le 27 il occupa deux tours immédiates au palais habité par Quauhtemotzin. Cortez poussa en avant, ce jour-là, jusqu'à la place du marché et rencontra son lieutenant; c'était la première fois depuis le commencement du siège qu'ils avaient pu opérer leur jonction, presque au centre de la défense. Il vit sous les portiques une multitude de peuple affamée qui n'avait pu trouver asile dans les maisons voisines. Étant monté sur le parvis du grand temple de Tlatelolco, il examina la petite partie de la ville qui lui restait à prendre et les fortifications qui la défendaient, puis il fit mettre le feu aux deux tours qui renfermaient, comme à Mexico, les idoles du dieu de la guerre.

Quatre jours après, le général revint à la charge dans le quartier qui résistait encore; il rencontra plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui mouraient de faim et ne se nourrissaient plus qu'avec des herbes aquatiques, des insectes et même des écorces d'arbres. Mu de compassion, en présence d'une pareille misère, il défendit à ses soldats de leur faire aucun mal. Sur la place du marché, une autre foule sans armes se plaignait hautement de l'obstination de Quauhtemotzin et de la noblesse. Cortez fit alors de nouvelles tentatives de paix, mais elles furent repous-

sées; voyant que l'extermination seule pouvait réduire la ville, il ordonna à Alvarado de prendre une grande rue, formée d'au moins un millier de maisons, et de faire main basse sur tous ceux qui porteraient des armes; lui-même prit cette rue en sens inverse, et plus de douze mille Mexicains furent égorgés par cette manœuvre.

Le lendemain il revint dans la ville avec toutes ses troupes. Les Mexicains, en voyant arriver un si grand nombre d'ennemis, et ne pouvant faire un pas sans mettre le pied sur le cadavre d'un patriote, se mirent à pousser des cris de rage demandant la mort; quelques-uns prièrent le général de faire des propositions de paix à des nobles qui défendaient une tranchée.

— « Si vous êtes fils du soleil, comme quelques-uns le prétendent, lui répondirent-ils, pourquoi tardez-vous tant à nous délivrer de tous nos maux, puisque votre père est si rapide dans sa course qu'il termine sa carrière dans l'espace d'un jour? Nous voulons mourir pour aller au ciel où nous attend notre dieu Huitzilopochtli pour nous donner le repos et la récompense dus à nos fatigues et à nos services. »

Ne pouvant les persuader de se rendre, Cortez envoya l'un des oncles de Quauhtemotzin, fait prisonnier trois jours auparavant, prier le roi de faire cesser un massacre désormais inutile et sans gloire. La réponse fut négative. Les troupes mexicaines décimées, affaiblies par la faim se jetèrent alors sur les Espagnols, moins pour les combattre que pour trouver une mort plus prompte. Dans une autre rue, les Mexicains voyant les auxiliaires démolir les édifices, leur criaient :

— « Démolissez, traîtres, démolissez ces maisons que vous serez bientôt obligés de reconstruire. »

— « Sans doute, leur répondaient les auxiliaires, nous les reconstruirons si vous êtes vainqueurs; mais si vous êtes vaincus, vous les reconstruirez vous-mêmes pour les faire habiter par vos ennemis. »

Ces scènes de désolation, de désespoir, de rage, ces de-

mandes de paix du côté de Cortez et ces refus continuels de la part du roi se renouvelèrent encore pendant cinq jours. Désespéré d'une pareille résistance, il fit attaquer la ville par plusieurs endroits à la fois avec toutes ses troupes. Ce jour fut le plus meurtrier de tout le siège; les rues, les places et les maisons étaient littéralement couvertes de cadavres mexicains; l'eau des canaux et des fossés se rougirent de sang; le nombre des morts et des prisonniers pendant cette journée s'éleva à plus de quarante mille, d'après le témoignage même de Cortez. Les Espagnols eurent plus de peine à contenir la cruauté des auxiliaires, qui voulaient tout exterminer, qu'à vaincre leurs ennemis. L'odeur des cadavres en putréfaction devint tellement insupportable que les assiégeants durent éloigner de la ville leur camp et que le général en fut malade.

Le 13 août, les Espagnols revinrent à la charge donner le dernier assaut à Tlaltelolco. Cortez disposa l'attaque de manière à ne livrer aux assiégés d'autre ressource, pour échapper aux coups des alliés, que celle de se jeter à l'eau dans un endroit commandé par ses brigantins et sa flottille. Il recommanda surtout de s'emparer du roi pour faire cesser par ce moyen la prolongation de la guerre. Il engagea même deux nobles mexicains qu'il connaissait de faire auprès de leur roi une dernière tentative en faveur de la paix. Peu de temps après, le suprême magistrat de Mexico fit à Cortez, avec beaucoup de dignité, la réponse suivante :

— « Dispensez-vous, ô général, de solliciter une entrevue avec mon souverain, le seigneur Quauhtemotzin. Il est résolu à mourir plutôt que de comparaître devant vous. Je ne saurais vous dire combien cette résolution me fait de la peine, mais elle est inébranlable. Prenez donc la détermination qui vous plaira le plus et agissez comme vous l'entendrez. »

Cortez prit aussitôt des mesures pour soustraire les hommes désarmés, les femmes et les enfants à la fureur des auxiliaires; malgré ses précautions plus de quinze mille furent

massacrés. Les nobles et les soldats, qui n'avaient pas voulu se rendre et se disposaient à se défendre encore, se placèrent sur les terrasses des maisons et dans quelques rues. Voyant qu'il se faisait tard et que personne ne consentait à déposer les armes, le général commanda l'assaut. Grâce à la multitude des assiégeants, à la faiblesse des assiégés, les Mexicains durent se constituer prisonniers ou se faire tuer sur place, beaucoup se jetèrent à l'eau pour s'y noyer ou se sauver dans les canots. Malgré la vigilance de Sandoval qui commandait la flottille, plusieurs canots chargés de la principale noblesse de la capitale parvinrent à s'échapper. L'un d'eux emmenait toute la famille royale. Sandoval en étant averti à temps donna l'ordre à Garcia de Holguin, capitaine du meilleur brigantin, de poursuivre les fugitifs. Garcia réussit à s'approcher de l'un de ces canots; il allait le couler lorsque ceux qui le montaient se décidèrent à se rendre; il contenait le roi Quauhtemotzin, la reine Tecuichpotzin, l'empereur d'Acolhuacan, Coanacatzin, le roi de Tlacopan, Tellepanquetzaltzin et quelques autres grands personnages. Quauhtemotzin, en montant à bord du brigantin, dit au capitaine :

— « Je suis, ô capitaine, votre prisonnier; je n'exige de vous d'autre faveur que celle d'avoir pour la reine et les dames de sa suite la considération due à leur rang comme à leur sexe. »

S'apercevant ensuite que le capitaine cherchait à s'emparer des autres canots, il ajouta :

— « Soyez sans inquiétude, aussitôt que les Mexicains sauront que leur souverain est prisonnier, ils viendront mourir avec lui. »

Holguin conduisit ses illustres prisonniers à Cortez qui se trouvait alors sur une terrasse d'une maison de Tlatelolco. Il les reçut avec toutes sortes de démonstrations d'honneur, d'humanité, de respect, et les fit asseoir. Quauhtemotzin se leva presque aussitôt et lui dit :

— « J'ai fait, ô vaillant général, pour ma défense comme

pour celle de mes vassaux tout ce qu'exigeaient de moi l'honneur de ma couronne et l'amour de mon peuple; mais, les dieux m'ayant été contraires, j'ai perdu la couronne et la liberté. Je suis votre prisonnier, disposez à votre gré de ma personne. » Puis, plaçant sa main sur le manche d'un poignard qu'il vit à la ceinture de Cortez, il ajouta : « Enlevez-moi avec ce poignard une vie que je n'ai pu perdre à la défense de mon royaume. »

Cortez voulut le rassurer et le consoler en lui disant qu'il n'était pas son prisonnier, mais celui du plus grand monarque du monde. Quauhtemotzin ne se fit pas illusion sur son sort et sur les promesses du général. Que pouvait-il espérer des conquérants dont il avait été toujours un ennemi mortel et qui avait combattu jusqu'à la dernière extrémité, lorsque Moctezuma, l'ancien protecteur et l'ami des Espagnols, avait perdu la liberté et la vie dans ce conflit. Le roi se contenta de demander qu'on ne fit pas de mal à ses vassaux et donna l'ordre à ses sujets de mettre bas les armes. Cortez le promit et la lutte cessa de part et d'autre. Les rues, les maisons, les fossés étaient encombrés de monceaux de cadavres; on ne pouvait faire un pas sans heurter une tête, marcher sur un homme mort, selon le témoignage de Bernal Diaz, un des compagnons de Cortez, qui compare ce siège à celui de Jérusalem par Titus. Le général fit enterrer précipitamment les morts et brûler dans toutes les rues d'immenses quantités de bois pour purifier l'air.

La nouvelle de la chute de Mexico se répandit au loin et toutes les provinces de l'empire envoyèrent des députés à Cortez pour faire leurs soumissions. Quelques-unes des plus éloignées restèrent indépendantes et ne furent soumises que deux ans après. La plus importante de ces soumissions fut celle du roi de Michoacan, province que les Mexicains n'avaient jamais pu conquérir. Les auxiliaires retournèrent chacun dans leur patrie, heureux d'avoir contribué à la chute de Mexico dont ils ne pouvaient souffrir la domination ou qui les tenait dans une perpétuelle inquiétude. Les Mexi-

cains durent abandonner la ville, mais avec la liberté de s'en aller tranquillement là où ils désiraient; leurs bandes affamées, exténuées, remplissaient les trois grandes chaussées; elles mirent trois jours et trois nuits pour évacuer la capitale et se dirigèrent lentement dans toutes les directions.

Le butin fut moins considérable qu'on ne l'avait espéré. Les vêtements furent en grande partie distribués aux auxiliaires. Les objets en or, en argent et en plumes, conservés intacts à cause de leur singularité, furent envoyés à Charles-Quint. Parmi ces objets on remarquait des perles d'une grosseur énorme, des pierres d'un grand prix et des objets en or d'un travail admirable. Le navire qui les portait fut pris par le corsaire français Jean Florin et le trésor envoyé à la cour de France. Tout le reste de l'or fondu n'atteignit pas le poids de dix-neuf mille deux cents onces, soit cent trente mille *castellanos* de cette époque, représentant une valeur de 1,547,000 fr. de notre monnaie actuelle, en mettant l'once à quatre-vingt-cinq francs qui est sa valeur ordinaire. Il est probable que les alliés se récompensaient clandestinement en entrant dans les temples, les palais, les maisons, et que les assiégés ont jeté dans la lagune la plus grande partie de l'or qu'ils voulaient soustraire à l'avidité des conquérants. Le roi Quauhtemotzin, appelé Guatimozin par les Européens, fut peu de jours après sa capture ignominieusement torturé pour le forcer à révéler où se trouvaient ses trésors. Cortez s'opposa longtemps à cette barbarie; mais, étant accusé de ménager le roi pour s'emparer lui-même de ce trésor et les murmures des Espagnols prenant un caractère menaçant, il dut céder. Quauhtemotzin et le roi de Tlacopan eurent les pieds frottés d'huile, puis mis au feu. Quelques écrivains ont dit qu'en ce moment le roi de Mexico répondit à celui de Tlacopan qui se lamentait pendant ce supplice: « Et moi, suis-je sur des roses? » Cette phrase, devenue classique, ne se trouve pas dans plusieurs des histoires les plus exactes de cette époque.

La prise de Mexico eut lieu le 13 août 1521, c'est à dire

cent quatre-vingt seize ans après avoir été érigée en monarchie et gouvernée par onze rois. Le siège dura soixante-quinze jours, pendant lesquels périrent plusieurs milliers d'auxiliaires; mais le chiffre exact de leurs pertes n'est pas connu; celui des Espagnols s'éleva à cent, c'est à dire un neuvième des compagnons de Cortez. Le nombre des morts du côté des Mexicains est controversé; Bernal Diaz et d'autres historiens le portent à plus de cent mille; ce chiffre ne paraît pas exagéré. Quant à ceux qui moururent de faim, des maladies causées par l'eau salée qu'ils buvaient depuis la rupture de l'aqueduc de Chapultepec, et de l'infection de l'air, Cortez les estime à cent mille. Le sol de presque toutes les maisons avait été creusé pour se procurer les racines des plantes aquatiques que les habitants trouvaient sous la terre.

Si le siège de Jérusalem par Titus et celui de Mexico par Cortez se ressemblent au point de vue de l'opiniâtreté des combats, de l'effrayante mortalité des assiégés, de la famine et de la peste qui firent de ces deux sièges les deux plus sanglantes pages consignées dans les annales des peuples, il n'y a pas, il n'y aura jamais de poème épique semblable au simple récit de la conquête de Mexico. Malgré leurs fautes, malgré les excès qui ont pu ternir leur gloire, ces quelques soldats qui vont conquérir un empire immense, civilisé, ayant une population de trente millions d'âmes et de grandes armées, ces quelques soldats, dis-je, resteront toujours dans l'histoire comme autant de héros dont les exploits fabuleux tiennent du prodige. Cortez, avec sa foi religieuse, son audace à toute épreuve, sa bravoure chevaleresque, sa patience indomptable, son génie merveilleux, fait pâlir tout ce que l'antiquité nous offre comme modèle dans ses conceptions héroïques ou mythologiques. Homère, le Tasse et le Dante n'ont rien conçu de pareil à cette figure de Titan qui a su métamorphoser un monde.

Je n'ai point l'intention de relever la grandeur des personnages dont je n'ai fait qu'esquisser le caractère; mais je

regrette de n'avoir pu mettre plus en relief les rôles joués par la belle et douce Marina, la bonne étoile des conquérants; par Sandoval, brave comme l'acier, aimant, admirant Cortez comme on aime un ami, un père; par les sénateurs et les chefs de cette vaillante république de Tlaxcala et sans lesquels la conquête eût été peut-être impossible... Mais, passons, je ne pourrais énumérer le nom des principaux acteurs de cette étonnante et lugubre tragédie sans ajouter des détails que le temps et l'espace m'obligent à supprimer, je ne dirai même rien de Quauhtemoztin, ce jeune souverain, si beau, si noble, si grand jusque dans les tortures, dont l'intelligence et l'énergie ont su défendre la capitale de son empire contre ses sujets rebelles, la poudre, le canon des Espagnols, et qui n'a succombé que lorsque la famine et la peste sont venues se joindre à ses ennemis.

Aujourd'hui que reste-t-il d'Azcapotzalco, l'ancienne capitale des Tépànèques, de Tlacopan, de Tlatelolco, d'Ixtapalapan et de ses beaux jardins, de Coyohuacan, et de tant d'autres villes, jadis si grandes, si belles, si peuplées de temples et de palais? Il ne reste plus que des masures, des cabanes de roseaux ou de boue, dans lesquelles gisent de pauvres Indiens que l'on étonnerait beaucoup en leur racontant la gloire et la puissance de leurs aïeux, en leur parlant de la splendeur des édifices habités par leurs ancêtres.

DOMINATION ESPAGNOLE

VICE-ROIS DU MEXIQUE

1521-1821

Après le siège dont je viens de raconter les principaux incidents, Mexico n'étant plus qu'un amas de ruines, les conquérants se retirèrent à Coyohuacan pour y passer le reste de l'année. Cortez occupa ses soldats, en leur faisant faire quelques expéditions peu éloignées, et se mit à chercher un lieu favorable à l'établissement de la capitale du Mexique qui prit dès lors le nom de Nouvelle-Espagne. La ville n'était encore qu'en projet, et le général avait déjà nommé toutes les autorités municipales qui demeurèrent à Coyohuacan, — aujourd'hui Cuyoacan, — en attendant l'exécution de ce projet. Après avoir hésité entre Cuyoacan, Tacuba et Texcoco, localités à l'abri des inondations et préférées par les Espagnols, Cortez se décida, contre l'avis de ses compagnons, à reconstruire Mexico.

— « Puisque, dit-il, cette ville a été sous les Indiens la maîtresse des autres provinces, elle doit l'être encore sous les chrétiens. Là, Notre-Seigneur a beaucoup été offensé par

regrette de n'avoir pu mettre plus en relief les rôles joués par la belle et douce Marina, la bonne étoile des conquérants; par Sandoval, brave comme l'acier, aimant, admirant Cortez comme on aime un ami, un père; par les sénateurs et les chefs de cette vaillante république de Tlaxcala et sans lesquels la conquête eût été peut-être impossible... Mais, passons, je ne pourrais énumérer le nom des principaux acteurs de cette étonnante et lugubre tragédie sans ajouter des détails que le temps et l'espace m'obligent à supprimer, je ne dirai même rien de Quauhtemoztin, ce jeune souverain, si beau, si noble, si grand jusque dans les tortures, dont l'intelligence et l'énergie ont su défendre la capitale de son empire contre ses sujets rebelles, la poudre, le canon des Espagnols, et qui n'a succombé que lorsque la famine et la peste sont venues se joindre à ses ennemis.

Aujourd'hui que reste-t-il d'Azcapozalco, l'ancienne capitale des Tépànèques, de Tlacopan, de Tlatelolco, d'Ixtapalapan et de ses beaux jardins, de Coyohuacan, et de tant d'autres villes, jadis si grandes, si belles, si peuplées de temples et de palais? Il ne reste plus que des masures, des cabanes de roseaux ou de boue, dans lesquelles gisent de pauvres Indiens que l'on étonnerait beaucoup en leur racontant la gloire et la puissance de leurs aïeux, en leur parlant de la splendeur des édifices habités par leurs ancêtres.

DOMINATION ESPAGNOLE

VICE-ROIS DU MEXIQUE

1521-1821

Après le siège dont je viens de raconter les principaux incidents, Mexico n'étant plus qu'un amas de ruines, les conquérants se retirèrent à Coyohuacan pour y passer le reste de l'année. Cortez occupa ses soldats, en leur faisant faire quelques expéditions peu éloignées, et se mit à chercher un lieu favorable à l'établissement de la capitale du Mexique qui prit dès lors le nom de Nouvelle-Espagne. La ville n'était encore qu'en projet, et le général avait déjà nommé toutes les autorités municipales qui demeurèrent à Coyohuacan, — aujourd'hui Cuyoacan, — en attendant l'exécution de ce projet. Après avoir hésité entre Cuyoacan, Tacuba et Texcoco, localités à l'abri des inondations et préférées par les Espagnols, Cortez se décida, contre l'avis de ses compagnons, à reconstruire Mexico.

— « Puisque, dit-il, cette ville a été sous les Indiens la maîtresse des autres provinces, elle doit l'être encore sous les chrétiens. Là, Notre-Seigneur a beaucoup été offensé par

l'idolâtrie et les sacrifices humains; là aussi, il doit être honoré et servi plus qu'en tout autre endroit de la terre. »

Ces considérations prévalurent et la municipalité procéda de suite au plan de la reconstruction de Mexico. Les rues furent tracées selon ce plan, ainsi que les quartiers, les édifices publics et les jardins; les terrains furent partagés entre la couronne et les conquérants. Ces préliminaires terminés, Cortez donna ses ordres pour commencer la construction des édifices. Les alliés et les vaincus furent appelés à prêter gratuitement leur concours à cette œuvre; Don Carlos Ixtlilxochitl envoya des milliers de maçons, de charpentiers et d'architectes; les matériaux des monuments, en partie détruits, servirent à l'édification des nouveaux, et la nouvelle ville avec un nombre aussi prodigieux de travailleurs s'éleva comme par enchantement. Le 15 mai 1522, Cortez écrivait à Charles-Quint que, depuis quatre ou cinq mois que la réédification de la capitale avait été entreprise, elle était déjà fort belle et que chaque jour elle s'embellissait davantage.

Le premier édifice construit fut une sorte d'arsenal destiné à la conservation des brigantins et dont il ne reste plus de trace. Le général permit à tous ses compagnons, vu la situation peu sûre encore du pays, de se construire des maisons en guise de forteresse avec des tours pour se défendre. Il en fit de même pour les monuments qu'il fit bâtir sur l'emplacement des anciens palais de Moctezuma. Toutes ces habitations particulières n'avaient qu'un étage et des murs très épais en pierres cimentées avec de la chaux, de manière à pouvoir résister aux attaques des Indiens. Tel fut l'embryon de la ville dont le nom de Tenochtitlan, corrompu en celui de Temixtitan, fut définitivement abandonné pour celui de Mexico.

En 1524, il y avait déjà un hôpital et trois grands marchés, ainsi qu'une église, une boucherie, une prison et la maison de la municipalité. Mexico s'agrandit et s'embellit rapidement; ses canaux, ses fossés et la partie du lac qui séparait

la ville de la terre-ferme furent comblés peu à peu; les nouvelles constructions, les travaux de dessèchement entrepris sous les vice-rois et l'évaporation naturelle de l'eau contribuèrent bien vite à changer l'ancienne configuration de la capitale pour lui donner celle qu'elle a conservée jusqu'à nos jours.

Après la prise de Mexico, Cortez conserva le gouvernement général des provinces conquises, en sa qualité de chef de l'armée, comme en vertu des pouvoirs qui lui avaient été délégués à Villarica de Vera-Cruz. Au mois de décembre 1521, Cristobal de Tapia vint à Vera-Cruz avec un ordre de l'évêque de Burgos, D. Juan Rodriguez de Fonseca, président du conseil des Indes, pour enlever à Cortez son commandement et l'emmener prisonnier à Madrid. Fonseca, influencé par les intrigues du gouverneur de Cuba, avait arraché cet ordre au cardinal Adrien, alors régent d'Espagne, pendant l'absence de Charles-Quint. Les procureurs des municipalités espagnoles au Mexique s'opposèrent à l'exécution de ce mandat inique. Ces municipalités réparties dans les quatre colonies organisées à Vera-Cruz, Medellin, Tepeacac — aujourd'hui Tepeaca — et Mexico, formaient un congrès provincial chargé de veiller à l'administration civile de ces colonies. Cristobal, embarrassé de sa mission, dégoûté des ennuis qu'on lui suscitait pour l'empêcher d'aller à Mexico, retourna à Cuba, sans avoir exécuté les ordres de Fonseca.

De retour à Madrid, Charles-Quint reçut des plaintes, comme le cardinal en avait déjà reçues, de la famille et de hauts personnages alliés ou amis de Cortez, contre l'ingratitude et l'hostilité du président du conseil des Indes qui voulait destituer le « conquérant », — nom donné depuis à Cortez, — auquel la couronne d'Espagne devait un si grand empire. Fonseca fut blâmé, son ordre de destitution cassé, et, par un décret impérial expédié de Valladolid le 15 octobre 1522, Cortez devint officiellement gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne, réunissant ainsi les pouvoirs civil, militaire et judiciaire. Rodrigo de Albornoz, Gonzalo

de Salazar, Alonso de Estrada et Peralmindez — abréviation de Pedro Almindez — Chirino furent nommés administrateurs des finances, ayant chacun leur emploi particulièrement spécifié dans cette administration.

Cortez, voulant étendre les limites de sa conquête, envoya son lieutenant Alvarado s'emparer du Guatemala; plus tard, il chargea Cristobal de Olid de conquérir l'État actuel de Honduras. Cristobal partit, réussit dans son entreprise et se déclara indépendant du gouverneur de Mexico. A la fin d'octobre 1524, Cortez se mit en route pour réduire à son obéissance le capitaine insurgé. Il confia le gouvernement provisoire de la Nouvelle-Espagne, pour toute la durée de son absence, au trésorier Alonso de Estrada, au licencié Alonso de Zuazo et à Rodrigo de Albornoz, puis il emmena Quauhquemotzin, le roi de Tlacopan, Coanacotzin, ex-empereur d'Acolhuacan, quelques autres personnages qu'il voulait également tenir sous la main, et Marina qui le suivait toujours dans toutes ses expéditions. Ce fut pendant ce voyage que Marina retrouva sa mère qui l'avait fait passer pour morte et l'avait remise à des marchands.

Peu de temps avant le carême de 1525, Cortez se reposait avec ses troupes dans une ville du nom d'Izancanac, capitale de la province d'Acallan; les trois souverains déchus et prisonniers eurent alors le malheur de causer ensemble sur la facilité qu'ils auraient à tuer Cortez, les Espagnols et de reconquérir leur liberté, sinon leurs couronnes. Un Mexicain, ayant entendu cette conversation, la rapporta de suite au général, et, dans l'espoir d'être rémunéré largement pour sa délation, il la dénatura et l'exagéra, lui donnant la forme d'un complot. Cortez se trouvait alors avec trois mille Mexicains et très peu d'Espagnols, harassés de fatigue; croyant à un danger imminent, il ne vit d'autre moyen d'en sortir que de se débarrasser de ses prisonniers et fit pendre à un arbre les trois souverains. Cette triple exécution, blâmée même par les compagnons de Cortez, fut pour ce général le sujet d'un éternel remords. A son arrivée dans la province de Hon-

duras, il apprit que Cristobal de Olid avait été décapité sur la place de Naco par ses ennemis. Ainsi mourut un de ses plus vaillants capitaines. Alvarado eut pareillement une fin tragique, son cheval le tua dans la Nouvelle-Gallicie en le jetant à terre du haut d'une montagne.

Dans le courant de l'année 1525, Salazar et Chirino s'emparèrent du gouvernement de la Nouvelle-Espagne, exilèrent à la Havane Zuazo, mirent en prison Estrada, Albornoz et persécutèrent tous les amis de Cortez. Celui-ci, averti de ces désordres, révoqua les pouvoirs qu'il avait délégués à ces deux individus et nomma son parent Francisco de Las Casas pour les remplacer. Mais Las Casas ayant été déjà renvoyé en Espagne par Salazar et Chirino, les amis du conquérant se rassemblèrent, prirent, après un combat acharné, Salazar qui était resté à Mexico, tandis que son collègue guerroyait à Oajaca, le mirent en prison et placèrent au pouvoir, le 29 janvier 1526, Albornoz et Estrada. Chirino, pris ensuite, fut pareillement emprisonné. De retour à Mexico, au mois de juin de cette même année, Cortez fut admirablement accueilli de ses compatriotes. Parmi les réjouissances publiques qui eurent lieu à cette occasion, l'on cite une « course de taureaux »; c'est la première qui se fit dans la Nouvelle-Espagne; il y en eut ensuite d'autres à l'arrivée de chaque vice-roi, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, aucun monument destiné à cette fin n'ayant été construit sous la domination espagnole; le cirque qu'on voit aujourd'hui à Mexico pour les courses de taureaux ne date que de l'indépendance.

Un des premiers actes d'autorité exercé par Cortez, lorsqu'il reprit les rênes du pouvoir, fut de destituer les alcades nommés par Salazar et Chirino et de les remplacer par ses partisans. C'est à cette époque qu'il reçut de Charles-Quint le titre de *Don* et des armes emblématiques qui faisaient allusion à ses services. Mais cette faveur était à peine octroyée qu'elle fut suivie d'un acte de suspicion. Les continuelles accusations qui parvenaient aux oreilles de Charles-

Quint contre l'ambition prétendue du conquérant décidèrent e souverain à faire examiner la conduite de son lieutenant. A cet effet, il envoya Ponce de Leon, natif de Toledo, qu'il nomma *juez de residencia*, — juge de résidence, commissaire impérial. — Pour adoucir la rigueur de cette mesure, Charles-Quint, par une lettre autographe datée du 4 novembre 1525, annonçait à Cortez la nomination de Ponce de Leon qui arriva à Mexico le 2 juillet 1526. Malheureusement, aussitôt que ses titres furent reconnus par la municipalité, il mourut laissant à l'inquisiteur Marcos de Aguilar le pouvoir de gouverner pendant le jugement de Cortez. Les procureurs des municipalités coloniales s'opposèrent d'abord à cette élection; Aguilar pourtant triompha de l'opposition, mais ne tint pas longtemps le pouvoir entre les mains; il mourut le 1^{er} mars 1527, ayant nommé alors Alonso de Estrada pour lui succéder.

Cette nomination souffrit les mêmes difficultés que la précédente, et, comme Cortez refusait de reprendre ses fonctions, la municipalité de Mexico appela Gonzalo de Sandoval à gouverner conjointement avec Estrada, sous la condition, toutefois, que rien ne se ferait concernant la guerre et les Indiens sans l'autorisation du conquérant. Le 22 août, Estrada présenta un décret impérial, daté de Valladolid, 16 mars 1527, déclarant qu'à la suite de la mort de Ponce de Leon, le successeur de son choix était approuvé, et, qu'en cas de mort ou d'absence de ce successeur, il fallait s'en tenir à celui nommé par le dernier défunt. Estrada resta donc seul au pouvoir; il en profita pour mettre en liberté Salazar et Chirino; il persécuta Cortez et ses amis au point de les obliger à quitter Mexico. Le conquérant se retira d'abord à Cuyoacan, puis à Texcoco d'où il commença les préparatifs de son voyage en Espagne qu'il effectua en 1528.

La carrière politique de Fernand Cortez se termina de la sorte; la grandeur des obligations qu'on lui devait était trop considérable pour que la cour de Madrid pût fermer longtemps l'oreille aux intrigues des jaloux, aux clameurs des

petits esprits. Il partit pour l'Espagne, emmenant avec lui son cher et fidèle Sandoval qui mourut très jeune encore dans une ville de l'Andalousie en accompagnant son général à Madrid. Sauf deux ou trois compilateurs qui se sont trop affranchis, dans leur histoire du Mexique, des récits des témoins oculaires et des grands historiens de la conquête, tous s'accordent à dire que Sandoval était le type le plus parfait de l'ardeur juvénile alliée à la prudence, de la bravoure et de l'humanité, de la modération et de la modestie. Sa conduite, toujours noble, toujours généreuse, et son intrépidité dans les combats le firent aimer de ses soldats, estimer de ses ennemis, admirer et respecter de tous.

Cortez fut naturellement accueilli à la cour avec l'empressement et la curiosité qui devaient s'attacher à la personne d'un homme aussi prodigieux par ses faits héroïques. Charles-Quint le créa Marquès del Valle de Oajaca — marquis de la vallée de Oajaca — par une patente royale datée de Barcelone, 6 juillet 1529, et lui donna des domaines immenses dans le Mexique; il alla même lui faire une visite un jour que le conquérant était malade; il le combla de bienfaits, mais il ne voulut plus lui laisser au Mexique d'autre pouvoir que celui de capitaine général. Cortez revint dans le pays qu'il avait conquis, fit quelques expéditions de découvertes, visita le golfe de Californie, situé entre la basse Californie et les provinces continentales appelées Sinaloa et Sonora; ce golfe prit de là le nom de « Mer de Cortez »; il mit ses terres en valeur et revint en Espagne, où il mourut en 1547, accablé d'ennuis et son crédit usé, à l'âge de soixante-trois ans.

On se rappelle que ce fut au commencement de 1522 qu'eut lieu la création de la municipalité de Mexico, dont la résidence était à Cuyoacan en attendant la reconstruction de la ville. Les prérogatives de cette municipalité paraissent avoir été très étendues; elle jugeait les causes économiques et administratives en chapitre ou conseil. Ces conseils se tenaient, depuis le 8 mars 1524 jusqu'au 10 oc-

tobre 1528, selon les expressions des registres municipaux, « dans les maisons du magnifique seigneur Hernando Cortez, gouverneur et capitaine général de cette nouvelle Espagne. » A cette époque arriva l'Audience et dès le lendemain, 11 octobre, le conseil eut lieu dans les maisons du chapitre « qui est dans la prison publique, » d'après le témoignage de ces mêmes registres, c'est à dire que la maison municipale et la prison ne formaient qu'un seul corps de logis. Ces audiences — *Audiencias* — étaient des cours suprêmes de justice, dont le président avait de droit le pouvoir de gouverner toute la province placée sous la juridiction de l'Audience. Le personnel choisi pour remplir ces hautes fonctions se composait ordinairement d'hommes intègres, fidèles à la couronne, mais jaloux de leurs droits, méfiants vis-à-vis de tout esprit supérieur, inclinés à l'oppression la plus violente, inflexibles et despotes quelquefois jusqu'à la barbarie. Néanmoins, ces juges rendirent des services signalés à la race indienne, opprimée par les conquérants et leurs successeurs, en dépit des intentions chrétiennes de la cour de Madrid qui fit de généreux efforts pour améliorer la situation de la race conquise. Si ces efforts n'ont pas été couronnés de succès, c'est que les moyens étaient insuffisants et que l'Espagne elle-même souffrait de bien des préjugés dont Charles III voulait affranchir tous ses États. Il est à remarquer que la république mexicaine a conservé, sous une autre forme, ce tribunal suprême de justice dont le président était de droit vice-président de la république et remplaçait le chef de l'État lors de la vacance du fauteuil présidentiel.

Charles-Quint, ayant adopté le système des audiences pour le gouvernement des colonies espagnoles en Amérique, nomma la première qui devait régir le Mexique; elle se composait des licenciés Juan Ortiz de Matienzo, Alonso de Parada, Diego Delgadillo, Francisco Maldonado auditeurs, et de Nuño de Guzman, alors gouverneur de Panuco, président. Ce président arriva vers la fin du mois de décembre 1528 à Mexico et gouverna de la manière la plus arbitraire; jamais

on ne vit gouvernement plus oppressif et plus intolérant. Charles-Quint, informé par Juan de Zumarragua, premier archevêque de Mexico, de la conduite intolérable de ce fonctionnaire, laissa le soin, avant de partir pour l'Allemagne, à l'impératrice doña Maria de remédier à cette situation. Cette princesse, devenue régente après le départ de l'empereur, résolut de nommer un vice-roi; mais, en attendant, elle changea le personnel de l'Audience, choisit d'autres juges, leur donna l'ordre de juger leurs prédécesseurs et de les envoyer en Espagne avec les pièces du procès. Nuño de Guzman ne les attendit pas et partit pour une expédition dans le Jalisco où il fonda la ville de Guadalajara, après avoir parcouru le Michoacan.

Le président de cette seconde Audience se nommait D. Sébastien Ramirez de Fuenleal; il appartenait à la famille des comtes de Villaseusa et fut le premier prélat qui gouverna le Mexique. Il était évêque de Saint-Domingue; quant aux auditeurs, le choix en fut laissé à l'évêque de Badajoz, président de la chancellerie de Valladolid, qui choisit les licenciés Juan de Salmeron, Alonso Maldonado, Francisco Ceinos et D. Vasco de Quiroga. Fernand Cortez, dont l'emploi de capitaine général lui avait été confirmé, devait accompagner à Mexico cette seconde Audience; mais celle-ci ayant différé son départ, Cortez revint seul avec la marquise del Valle, sa seconde femme, fille du comte d'Aguilar et nièce du duc de Bejar; tous les deux allèrent demeurer à Texcoco en attendant la cérémonie de leur entrée solennelle à Mexico. Cette seconde Audience ne se distingua par aucun fait particulier.

Dans une lettre patente de Charles-Quint, datée de Barcelone, 17 avril 1535, D. Antonio de Mendoza, commandeur de Somellanos, de l'ordre de Santiago et chambellan de l'empereur, fut nommé premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne et président de l'Audience. Ces deux fonctions lui valaient une solde de six mille ducats d'or et deux mille ducats de plus pour l'entretien d'une garde d'honneur qu'il devait avoir à l'effet de donner plus de prestige à sa personne. Mendoza

était fils, frère et proche parent des plus illustres personnages de l'Espagne.

Quoiqu'il eût commencé à gouverner en 1535, le premier registre de ses actes qui se trouve dans les archives générales de Mexico porte la date de 1542. Ces registres offrent des lacunes regrettables, dues à l'incurie et aux abus des administrateurs. Sous le gouvernement de ce vice-roi, les Espagnols continuèrent leurs découvertes dans le nord. Celle du Nouveau-Mexique et de Quivira, sur laquelle je donne des détails dans mon *Voyage aux grands déserts*, fut la plus célèbre. Les richesses fabuleuses qu'on prétendait exister dans cette province devinrent le sujet d'une rivalité entre Cortez et Mendoza.

Ce vice-roi fit faire plusieurs expéditions maritimes au Pérou pour secourir le gouverneur de cette province pendant les guerres civiles qui s'élevèrent alors. Il envoya pareillement d'autres expéditions dans les Californies et sur le Pacifique; ce fut dans l'un de ces voyages que les Espagnols découvrirent les îles appelées depuis Philippines, en l'honneur de Philippe II. Il fit la guerre en personne dans le Jalisco et transféra la ville de Guadalajara au lieu qu'elle occupe aujourd'hui. Sous son gouvernement on commença à battre monnaie; les premières pièces étaient en cuivre; les Indiens n'en voulaient pas, ils remettaient toutes celles qu'ils pouvaient et jetaient les autres. Pendant quatorze ans, c'est à dire jusqu'en 1535, les conquérants se servaient de la monnaie qu'ils avaient apportée avec eux; mais elle ne dura pas longtemps; elle fut bientôt éparpillée. Alors ils la remplacèrent par des morceaux d'or et d'argent du poids des pièces espagnoles; de sorte que le mot *peso*, — poids, — devint le titre du type appelé *piastre* aujourd'hui.

En 1522, Cortez fit fabriquer une multitude de cette monnaie informe en or et en argent dont se servirent les premiers conquérants, celle d'Espagne ayant acquis une valeur nominale d'un tiers en sus de sa valeur réelle. Cette monnaie de Cortez et des conquérants n'était pas toujours dépour-

vue d'une marque faite au moyen d'un poinçon et d'un coup de marteau; étant obligés d'envoyer au roi d'Espagne un cinquième des métaux précieux qu'ils exploitaient, ils fondaient ce cinquième en petite ou grosse monnaie, et, quoique informe, ils la marquaient de ce qu'ils appelaient « le coin royal. » Ces ébauches monétaires furent insensiblement améliorées jusqu'en 1535, époque à laquelle D. Antonio de Mendoza établit un hôtel de monnaies dans la maison du marquis del Valle. Cet hôtel changea de local deux fois et fut ensuite installé dans un édifice construit *ad hoc* par D. Nicolas Peinado en 1731, sous la vice-royauté du marquis de Casa-Fuerte; puis, étant insuffisant pour la quantité des métaux précieux qu'on y monnayait, on bâtit l'hôtel actuel qui fut terminé en 1785.

Mendoza inaugura le collège de Santa Cruz de Tlateloleo, fondé par monseigneur de Fuenleal pour l'éducation des Indiens. Plus tard ce collège fut abandonné, le gouvernement ayant eu peur que les Indiens instruits ne finissent par se révolter, lui retira tous ses moyens de prospérité. Ceux de Las Niñas et de S. Juan de Latran se fondèrent également à cette époque. En 1545, il y eut parmi les Indiens une peste qui en fit périr un nombre considérable. On découvrit aussi les mines de Zacatecas qui furent immédiatement mises en exploitation. Après dix-sept années d'une administration intelligente et ferme, pendant laquelle D. Antonio de Mendoza donna de grandes preuves de tact et d'intégrité, il fut envoyé l'an 1550 au Pérou en qualité de vice-roi et mourut à Lima deux ans plus tard, le 21 juillet.

A la date du 28 novembre 1550, on voit dans les archives de Mexico des ordres, donnés au nom du second vice-roi D. Luis de Velasco, de la maison des connétables de Castille; les dernières ordonnances de Mendoza sont du 4 octobre, ce qui ferait supposer que l'archevêque se serait trompé en mettant au 5 décembre l'entrée en fonction de Velasco. Remarquable par son illustre naissance et des services distingués, ce vice-roi était sage, prudent, fortement

sympathique aux Indiens, et disposé à leur donner une grande partie de la liberté qu'ils avaient perdue sous la monarchie mexicaine et depuis la conquête; aussi le nom de « Père des Indiens » lui fut-il donné par cette classe intéressante et malheureuse que l'on opprimait de plus en plus.

Les villes de Durango, de Chametla et de S. Miguel-el-Grande furent édifiées sous le gouvernement de Velasco. La dernière fut construite dans le but d'empêcher les invasions des Chichimèques barbares qui n'avaient jamais été soumis. En 1552, on ouvrit à Mexico l'université royale et pontificale, fondée par lettre patente de Charles-Quint le 21 septembre 1551. Cette même année vit la première inondation qui eut lieu à Mexico depuis la conquête; elle causa quelques dommages dans la ville, mais peu importants. La peste qui avait déjà fait tant de mal aux Indiens apparut de nouveau en 1555; si l'on en croit le grave témoignage du P. Sahagun, à Tlatelolco seulement il y en aurait eu dix mille d'enterrés pendant cette épidémie. Deux années plus tard, Bartholomé de Medina découvrit le procédé de l'amalgamation des métaux précieux qui devait donner un si grand développement aux richesses minières de ce pays et qui est encore en usage aujourd'hui. Vers la fin de sa carrière, D. Luis de Velasco envoya à la Floride une armée sous le commandement de D. Tristan de Arellano; cette expédition fut très malheureuse, elle échoua comme celle de Fernand Cortez avait échouée sur les rivages du golfe de Californie.

Ce fut pendant son administration que Philippe II monta sur le trône d'Espagne, après l'abdication de Charles-Quint, le 7 janvier 1556. Velasco conserva le pouvoir quatorze ans et mourut le 31 juillet 1564. Son gouvernement avait été si doux, si sage et si heureux que la mort du vice-roi fut un deuil public; ses obsèques se firent avec une solennité inaccoutumée. Quatre évêques portèrent sur leurs épaules son cercueil qui fut déposé à l'église de Saint-Dominique. Le chapitre ecclésiastique de Mexico, en annonçant à Philippe II la mort de D. Luis de Velasco, lui dit : — « Sa mort

a causé une grande affliction à toute la Nouvelle-Espagne, parce qu'avec la grande expérience qu'il avait il gouvernait avec beaucoup de droiture et de prudence, sans molester personne; aussi, le considérons-nous tous comme un père. Il mourut le dernier jour de juillet très pauvre et avec beaucoup de dettes, parce qu'il a toujours eu la justice en vue, sans vouloir profiter de sa position pour s'enrichir, ne cherchant que le service de Dieu et de Votre Majesté, conservant l'État dans une grande tranquillité. »

A la mort de Velasco, l'Audience royale prit le pouvoir en main et gouverna jusqu'au 19 octobre 1566. Elle se composait du visiteur licencié Valderrama, des docteurs Ceinos, Vasco de Paga et Villanueva. La publication de décrets oppressifs, lancés par Philippe II, causa de très vifs mécontentements parmi les conquérants et leurs fils; elle amena même une conspiration à laquelle les fils de Fernand Cortez furent accusés d'avoir pris part. A l'occasion des fêtes données pour le baptême de deux métis nés de D. Martin Cortez, second marquis del Valle, on le soupçonna de vouloir se faire couronner empereur du Mexique. D. Martin et ses amis furent emprisonnés et condamnés par l'Audience à la peine de mort, sans considération pour les services rendus par eux et leurs parents. Alonso de Avila, Alvarado et Gil Gonzalez, son frère, furent exécutés en face de la municipalité. Les poursuites contre les autres prisonniers se continuaient avec activité, mais le nouveau vice-roi D. Gaston de Peralta, marquis de Falces, les fit suspendre.

Gaston de Peralta, en arrivant à Vera-Cruz, visita le fort de S. Juan d'Ulúa et le fit agrandir; averti de ce qui se passait à Mexico, il pressa sa marche, et, de Puebla, il ordonna de ne pas procéder à l'exécution de D. Luiz Cortez, fils naturel du conquérant, jusqu'à son arrivée dans la capitale, qui eut lieu le 16 octobre 1566. Il arrêta prudemment les causes pendantes, renvoya en Espagne le marquis del Valle avec sa famille et rétablit la tranquillité publique. Cette conduite modérée lui valut l'animosité de l'Audience qui le fit

révoquer et repartir pour l'Espagne en 1568. C'est le premier vice-roi auquel on voit donner le titre d'Excellence, les deux précédents n'avaient que celui de seigneurie.

L'Audience gouverna huit mois en attendant l'arrivée d'un autre vice-roi. Le conseiller des Indes, licencié Alonso Muñoz, homme cruel et violent, vint à Mexico continuer l'instruction du complot et poursuivit les accusés avec la dernière rigueur. D. Martin Cortez, fils de D. Fernand et de la célèbre doña Marina, qui était resté pour administrer les biens de son père, fut mis à la torture. Muñoz fit, en outre, condamner à mort nombre de personnes de toutes les classes de la société, en exila d'autres et répandit l'épouvante dans tout le Mexique jusqu'à ce que Philippe II le rappela. La première fois qu'il se trouva en présence de son souverain, à son retour en Espagne, Philippe II lui dit : — « Je vous avais envoyé dans la Nouvelle-Espagne pour gouverner et non pour détruire. » — Il lui fit ensuite de tels reproches que Muñoz en mourut le lendemain de désespoir.

Le quatrième vice-roi, D. Martin Enriquez de Almansa, prit possession du gouvernement le 5 novembre 1568. Il gouverna le Mexique pendant douze ans, à la suite desquels il fut nommé à la vice-royauté du Pérou. L'administration de D. Martin de Almansa marque dans l'histoire du pays comme une des époques les plus fécondes en événements importants. Pour la sécurité des provinces occupées par les Espagnols, il établit à Portezuelos et Ojuelos, sur le chemin de Zacatecas, des *presidios* — sorte de pénitenciers-forteresses ; — il fit lui-même la guerre aux Huachichiles qui faisaient de fréquentes excursions jusqu'à Guanajuato, et créa pour la défense de cette ville le *presidio* de San Felipe. En 1571, l'inquisition vint s'établir à Mexico, et l'année suivante les jésuites arrivèrent également dans cette capitale. Le premier inquisiteur, D. Pedro Moya de Contreras, devint ensuite archevêque de Mexico et, l'an 1573, d'après les ordres de Philippe II, il posa la première pierre de la cathédrale actuelle. Cette même année vit aussi la création du collège de

Los Santos, et, trois ans plus tard, au fameux Cerro de Toltépec où Cortez passa de si mauvais moments après la *noche triste*, l'on inaugura le sanctuaire de Notre-Dame des Remèdes. En 1576, la peste tua plus de deux millions d'Indiens ; jamais la déplorable histoire du Mexique n'avait eu à enregistrer pareille calamité. Le vice-roi donna dans cette occasion un constant exemple de dévouement envers l'humanité souffrante ; aussi, fut-il regretté lorsqu'il partit pour céder sa place à D. Lorenzo Juarez de Mendoza, comte de la Coruña.

Ce Mendoza appartenait à la noble famille du premier vice-roi ; il était en outre un vieux soldat déjà célèbre par ses talents militaires ; il entra en fonction le 4 octobre 1580. Voyant que l'Audience ne remplissait pas ses devoirs, que les rentes de l'État étaient mal administrées, que l'autorité viceroiale, diminuée sous les administrations précédentes, ne suffisait pas à remédier au mal, il pria Philippe II d'envoyer un visiteur à Mexico. Le roi nomma pour cette importante charge l'archevêque D. Pedro Moya de Contreras. Mais avant que les lettres royales fussent parvenues à leur destination, D. Lorenzo mourut le 19 juin 1583. L'Audience, composée de Pedro Farfan, Sanchez Paredès, Francisco de Sande et du docteur Robles, gouverna seize mois.

D. Pedro Moya prit possession de la vice-royauté le 25 septembre 1584 avec l'autorité du triple pouvoir dont il était revêtu. Il s'acquitta de ses fonctions avec beaucoup de finesse, de prudence et de fermeté ; il chassa de l'Audience tous les auditeurs qui avaient abusé de leur position pour s'enrichir ; il châtia sévèrement, et même par le supplice de la potence, les employés et receveurs des finances coupables de vols et d'infidélités dans leur emploi ; il présida le troisième concile mexicain auquel concoururent six évêques et qui fut approuvé par le souverain pontife en 1589, ainsi que le catéchisme rédigé à ce concile pour l'usage particulier du Mexique. Après avoir rempli scrupuleusement les grandes obligations de ses différentes charges et avoir envoyé en

Espagne des sommes plus considérables que ne l'avait fait encore aucun de ses prédécesseurs, il fut élevé à la plus haute dignité du gouvernement de l'Amérique espagnole, celle de président du conseil des Indes. Telle fut la récompense de ses services. Quand il mourut, au mois de décembre 1591, il était si pauvre que le roi Philippe II fut obligé de payer ses funérailles et les dettes qu'il avait contractées pour des œuvres de bienfaisance.

Son successeur, D. Alvaro de Manrique de Zuñiga, marquis de Villa Manrique, frère du duc de Bejar, fit son entrée solennelle à Mexico le 17 octobre 1585 et gouverna jusqu'au mois de février 1590. Le cérémonial usité à l'arrivée des vice-rois est assez curieux pour mériter une brève description. Naturellement, il était un peu modifié selon le temps, les circonstances et les personnes, mais en général il se suivait de la manière indiquée ci-après.

A son arrivée à Vera-Cruz, le nouveau vice-roi recevait de l'ancien des lettres de félicitation, des provisions de chocolat, de vins et tout ce qui pouvait lui être utile en route. Les autorités de Vera-Cruz l'attendaient sur le môle, lui remettaient les clefs de la ville et l'accompagnaient entre deux haies de soldats à l'église, où le clergé chantait le *Te Deum*. De Vera-Cruz à Mexico le vice-roi était précédé de quatre éclaireurs et de deux courriers. Son cortège se composait des personnes de sa suite et de celles de la vice-reine, d'une compagnie de cavaliers, du capitaine de l'*Acordada*, dont je parlerai plus loin, de porte-étendards et de clairons. Sur sa route, les autorités locales et les Indiens venaient le complimenter sous des arcs de triomphe dressés au milieu des chemins, des villes ou des villages.

A Jalapa, deux secrétaires du gouvernement et deux chanoines de Puebla se joignaient au cortège. De Perote, le vice-roi se rendait directement à Tlaxcala où se faisait son entrée solennelle à cheval dans l'ordre suivant : les quatre éclaireurs ouvraient la marche avec un page portant un étendard sur lequel étaient brodées, d'un côté, les armes royales

et, de l'autre, celles du vice-roi; venaient ensuite des Indiens avec leurs tambours, des flageolets et d'autres instruments de musique dont ils jouaient constamment; plusieurs portaient des bannières sur lesquelles on voyait les patrons ou les devises qui leur étaient propres; le corps municipal, uniquement composé de nobles indiens, conduisait avec des rubans le cheval du vice-roi jusqu'à l'extrémité de la rue Royale où, devant une décoration splendide, le vice-roi recevait des compliments appropriés à la circonstance. Un *Te Deum* terminait cette entrée, mais non les fêtes qui duraient trois jours. Le troisième jour, le vice-roi se rendait à Puebla où il était reçu avec encore plus de solennité et demeurait huit jours. Pareille réception se faisait à Cholula et à Huexotzincó en souvenir des anciens services rendus aux Espagnols par les habitants de ces deux provinces; mais le vice-roi n'y demeurait que le jour de son arrivée.

Pendant cette marche triomphale, l'ancien vice-roi quittait le palais, le préparait pour son successeur, puis se rendait à Otumba, avec un cortège aussi riche qu'imposant, pour remettre au nouvel élu le gouvernement et le bâton de la vice-royauté. Les autorités de Mexico l'attendaient à S. Cristobal et l'accompagnaient d'abord à Notre-Dame de Guadalupe, puis à Chapultepec où tous les grands personnages de la capitale venaient le voir. Lors de son entrée officielle à Mexico, l'Audience, les tribunaux et toute la noblesse faisaient partie du cortège, revêtus de somptueux costumes. Arrivé à la rue de Santo-Domingo, le corregidor et la municipalité prêtaient serment au vice-roi sous un arc de triomphe; les alcades le conduisaient ensuite à la cathédrale en tenant les rênes de son cheval. L'archevêque et le chapitre le recevaient à la porte de l'église; enfin, après le *Te Deum*, le vice-roi s'en allait en procession au palais avec la plupart de ces personnages. Les fêtes publiques données en cette circonstance duraient plusieurs jours. Pour l'entrée du duc d'Albuquerque, il y avait en outre des voitures de gala dans lesquelles se trouvaient la duchesse et les personnes de sa

suite, vingt-quatre mules de charge dont les harnais étaient tous en argent et en soie aux couleurs brillantes. Depuis le gouvernement de D. Mathias de Galvez, l'entrée dans la capitale se fit en voiture et perdit beaucoup de son caractère imposant.

A peine D. Alvaro Manrique de Zuñiga eut-il pris possession du pouvoir, après son entrée officielle dans Mexico, qu'il eut des contestations très vives avec les pères provinciaux des couvents de Saint-François, de Saint-Dominique et de Saint-Augustin à propos de la sécularisation des paroisses ordonnée par Philippe II. Les religieux de ces trois ordres administraient un très grand nombre de paroisses en dépit des lois ecclésiastiques et des décrets royaux, promulgués pour laisser au clergé séculier l'administration des paroisses et ne pas distraire les religieux du but proposé par les fondateurs dans la création de ces ordres; mais au Mexique les franciscains, les dominicains et les augustiniens s'étaient déjà rendus très puissants par la multitude de missions qu'ils avaient établies parmi les Indiens et des couvents qu'ils avaient fondés dans les villes; ils ne voulurent pas abandonner les paroisses qu'ils avaient administrées, sinon créées, lorsque le clergé séculier était insuffisant; alors ils envoyèrent au roi des procureurs pour plaider leur cause et la dispute entre eux et le vice-roi se calma momentanément.

En 1586, Thomas Cavendish, corsaire anglais, prit le *galion* qui venait des Philippines et se dirigeait sur Acapulco. L'année suivante, sir Francis Drake, autre fameux corsaire de la même nation, s'empara pareillement sur les côtes de la Californie du navire *Santa-Anna*, chargé de richesses provenant de la Chine et du Japon. Ce corsaire fit tellement du mal aux Espagnols sur les côtes du Jalisco et du Sinaloa, que D. Alvaro de Zuñiga donna des ordres pour enrôler la milice de ces provinces, armer les navires d'Acapulco et de poursuivre sir Francis Drake; mais le corsaire avait déjà quitté ces parages et sa poursuite fut vaine.

De graves questions s'élevèrent entre ce vice-roi et l'Audience de Guadalajara sur les limites de leurs juridictions respectives. La querelle s'envenima et les deux partis levèrent des troupes. Des nouvelles exagérées de ce différend étant parvenues en Espagne, le roi craignit la guerre civile, rappela précipitamment le marquis et nomma visiteur l'évêque de Puebla, D. Diego Romano. Cet évêque fut très sévère pour D. Alvaro; il fit mettre sous le séquestre ses biens et jusqu'aux effets de la marquise. Quoique le conseil des Indes levât le séquestre, D. Alvaro de Zuñiga mourut à Madrid avant de rentrer dans la jouissance de ses propriétés.

Son successeur, D. Luis de Velasco, deuxième de ce nom, reçut l'ordre de ne pas débarquer à Vera-Cruz et d'agir avec bien des précautions, à cause des troubles qui avaient motivé le rappel de D. Alvaro. D. Luis arriva à Tamiagua, près de Tampico; voyant que tout était tranquille, il se rendit à Vera-Cruz et de là à son poste. Ce vice-roi étant natif de Mexico, et jadis ayant été alfarez de la municipalité, le corps municipal résolut de lui faire une réception magnifique. Il fit son entrée officielle dans la capitale le 27 janvier 1590, sur un cheval richement caparaçonné et conduit par les autorités de la ville.

D. Luis mit fin aux excursions des Chichimèques, fit la paix avec eux et, pour les civiliser, il établit dans leurs montagnes, ainsi qu'à S. Luis de Potosi, des colonies tlaxcaltèques; celle de S. Luis Mesquitic existe encore. Il régla les droits de l'administration de la justice aux Indiens, les délivrant de tous frais qui furent prélevés sur le tribut qu'ils payaient à la couronne. Par un décret du 1^{er} juin 1590, il donna une grande impulsion aux manufactures de laine en rétablissant les fabriques et les ateliers. Ce mot « rétablir », qui se trouve dans le décret, semble indiquer que ces fabriques existaient déjà, mais qu'elles avaient été fermées par une cause que je n'ai pu découvrir dans les archives. Il suspendit l'exécution des ordres donnés pour la réunion des

Indiens en congrégations, à cause de la répugnance qu'ils manifestaient à quitter leurs cabanes éparpillées dans les champs et les montagnes. En 1593, il planta l'*Alameda* ou promenade de Mexico, et, l'année suivante, il prépara l'expédition pour la conquête définitive du Nouveau-Mexique, sous le commandement de D. Juan de Oñate. Cette même année 1594, il reçut l'ordre du roi de doubler le tribut des Indiens pour subvenir aux grandes dépenses occasionnées par les guerres dans lesquelles la couronne se trouvait engagée. L'exécution de cet ordre devint encore plus odieux par la manière dont se percevait ce tribut.

D. Luis, étant passé au mois de novembre 1595, au gouvernement du Pérou, fut remplacé par D. Gaspar de Zuñiga y Acevedo, comte de Monterey qui gouverna le Mexique du 5 novembre 1595, jusqu'au mois d'octobre 1603, époque à laquelle il passa pareillement à la vice-royauté du Pérou. Sous l'administration de ce vice-roi la conquête du Nouveau-Mexique fut poussée avec beaucoup d'activité. Le comte envoya une expédition en Californie, sous le commandement de Sébastien Vizcaino, qui découvrit toute la haute Californie. Le nom de Monterey fut alors donné à la baie qui le conserve encore et à la capitale du Nuevo-Léon, construite à cette époque. Sur les instances de la cour de Madrid, il remit les Indiens en congrégations et en villages, mesure fort impolitique qu'il essaya de tempérer par des décrets, marqués du sceau de la prudence et de l'humanité. Il décréta la liberté du travail des Indiens qui devaient se louer pour la culture des champs et le travail des mines, au lieu d'être forcément répartis sur les terres comme ils l'étaient avant lui, d'après le système des *repartimientos*.

Le fatal système des *repartimientos*, — répartition, — par lequel les Indiens avaient été répartis entre les conquérants et les premiers colons, détruisait la population indienne avec une effrayante rapidité; car, réduisant les Indiens à l'état d'esclaves sans garanties légales, leurs maîtres les faisaient travailler avec excès et les maltraitaient comme des

bêtes de somme. Ce système fut remplacé d'abord par les *encomiendas*; puis par celui des *intendencias*. Les *encomiendas* étaient de vraies commanderies, composées de groupes de familles, de congrégations, de villages, destinés à l'exploitation d'un domaine territorial et que le roi distribuait à son gré pour récompenser des services. Les couvents et le clergé séculier finirent par avoir un nombre considérable de ces domaines qui rappelaient les institutions analogues du moyen âge. Je parlerai plus loin du système des *intendencias* inauguré par Charles III, l'un des monarques les plus éclairés de l'Espagne.

Voulant veiller lui-même à la fidèle exécution de ses ordres, chaque dimanche D. Luis assistait sur les places de Mexico aux engagements qui se contractaient entre les propriétaires et les Indiens pour empêcher les natifs d'être trompés. Les Indiens des montagnes de Tapia se soulevèrent en 1601, mais l'évêque de Guadalajara, D. Ildefonso de la Mota, les pacifia au moyen de missionnaires qu'il envoya chez eux et, pour éviter de nouvelles révolutions, il établit sur le territoire plusieurs missions de jésuites. Philippe II mourut à l'Escurial le 13 septembre 1598; son successeur Philippe III concéda en 1615 le titre de ville et les honneurs de chef-lieu de province à Vera-Cruz, transférée de l'endroit qu'elle occupait alors à celui qu'elle occupe aujourd'hui, c'est à dire le premier choisi par Cortez et où il avait débarqué.

D. Luis se rendit à Otumba pour recevoir son successeur, selon l'habitude, et le traita avec tant de magnificence qu'en huit jours, disent les archives, il dépensa les revenus d'une année de sa vice-royauté. Puis il alla s'embarquer à Acapulco, accompagné d'une multitude d'Indiens qui pleuraient en le voyant partir, l'appelaient leur « père » et lui firent plus de démonstrations de respect et d'attachement qu'ils n'en avaient encore montré pour aucun de ses prédécesseurs.

Le nouveau vice-roi D. Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montesclavos, prit possession du pouvoir le 27 octobre

1603. La première année de son administration fut signalée par une calamité publique. L'excessive abondance de pluies, qui tombèrent au mois d'août 1604, fit déborder les lagunes; l'eau inonda Mexico et resta pendant un an dans les parties basses de la ville. Il fut alors question de transférer la capitale sur les collines voisines de Tacubaya, ce qui n'eut pas lieu à la suite d'un calcul démontrant que les édifices qu'on allait laisser tomber en ruines valaient plus de vingt millions de piastres. On eut ensuite l'intention de procéder au dessèchement de la vallée, projet déjà formulé sous le gouvernement de D. Martin Henriquez, mais le fise s'y opposa; on se contenta de protéger la ville par des digues et des chaussées, d'élever le niveau des rues et de les paver. A cette époque on commença l'aqueduc de Chapultepec pour amener l'eau potable qui n'arrivait que par un ancien canal. En 1605, l'autorité royale permit aux Indiens de retourner sur leurs terres. Le marquis de Montesclavos fut élu en 1607 vice-roi du Pérou; mais par un privilège particulier, Philippe III lui permit de gouverner jusqu'au moment de son départ d'Acapulco. D. Juan de Solorzano, dans son célèbre ouvrage intitulé *Politica indiana*, cite fréquemment les décrets de ce vice-roi au Pérou comme modèles de sagesse et de droiture.

En 1607, le docteur Landero de Velasco vint à Mexico en qualité de visiteur; le premier usage qu'il fit de ses pouvoirs fut de chasser de l'Audience et de renvoyer en Espagne deux magistrats de ce tribunal. D. Luis de Velasco, deuxième de ce nom et déjà vieux, vivait tranquillement dans ses domaines d'Azcapozalco, lorsqu'il reçut les lettres royales qui l'appelaient une seconde fois au gouvernement de la Nouvelle-Espagne. Il se retira pendant huit jours au couvent des franciscains de Santiago Tlatelolco et fit son entrée solennelle à Mexico le 2 juillet 1607. Peu de temps après, Philippe III lui envoya le titre de marquis de Salinas, perpétué au Mexique dans une branche de la maison des comtes de Santiago qui descendent de ce vice-roi.

La grande inondation arrivée cette même année décida l'exécution de l'œuvre du dessèchement. Le 28 décembre le vice-roi partit avec les autorités de la ville pour Huehuetoca où devait s'ouvrir le canal de déversement et leva la première pelle de terre, après avoir entendu une messe en musique. Pour les dépenses de cette gigantesque entreprise, on préleva une contribution de 1 % sur les possessions et marchandises qui se trouvaient à Mexico, lesquelles furent évaluées à 106,337,775 francs; de plus, on imposa un droit très fort sur chaque pièce de vin qui entrait par les octrois. Les travaux de dessèchement furent tracés par le P. Juan Sanchez de la compagnie de Jésus. Dans la province de Vera-Cruz, il y eut un soulèvement d'esclaves noirs qui répandit la terreur partout, mais il fut, heureusement, vite comprimé. D. Luis régla le service des Indiens dont on abusait sans cesse; ce règlement lui suscita beaucoup d'ennemis. Sous son administration, le visiteur Landero fut rappelé à Madrid pour répondre à des inculpations calomnieuses dont il se justifia facilement. Il est à remarquer que le système des délations ténébreuses, inauguré au Mexique dès le principe de la domination espagnole, allait toujours en se développant et causait autant de maux au gouvernement qu'il démoralisait les individus.

En 1611, après l'apparition d'une éclipse totale qui répandit la consternation parmi tous les habitants de la Nouvelle-Espagne, D. Luis de Velasco fut promu à la haute dignité de président du conseil des Indes, tout en conservant le pouvoir jusqu'à son embarquement à Vera-Cruz. Il eut pour successeur un dominicain nommé D. Garcia Guerra, archevêque de Mexico, qui mourut le 22 février 1612, à la suite d'une chute, n'ayant gouverné que depuis le 11 juin 1611. Sous cette courte administration, on ne signale qu'un grand tremblement de terre qui occasionna beaucoup de désastres, et des contestations interminables sur le dessèchement de la vallée, de sorte que les travaux furent interrompus et la cause fut renvoyée à Philippe III.

Sous le gouvernement de l'Audience qui précéda l'arrivée du nouveau vice-roi, il y eut une conspiration de nègres qui devait éclater le jeudi-saint 1512. La conspiration fut découverte par hasard; l'Audience, toujours disposée à la sévérité, fit pendre vingt-neuf hommes, quatre femmes, et infligea d'autres peines à beaucoup d'accusés. Il est digne de remarque que les deux conspirations, signalées depuis la conquête, eurent lieu sous l'administration des audiences et que celles-ci châtièrent les inculpés avec la dernière rigueur. Jusqu'à présent on a vu le gouvernement des vice-rois paternel, bienfaisant, heureux; celui des audiences a toujours été tracassier et déplorable; ne pourrait-on pas déjà voir par la différence de ces deux régimes la forme gouvernementale la plus en rapport avec les besoins, les instincts de cette population et la plus apte à maintenir la tranquillité publique? Les audiences se rapprochaient du gouvernement de plusieurs, c'est à dire du gouvernement représentatif républicain, quoique toujours dépendant du souverain d'Espagne; celui des vice-rois était l'image la plus exacte et la plus directe du régime monarchique, c'est aussi celui qui donna le plus de calme et de prospérité au Mexique.

D. Diego Fernández de Cordova, marquis de Guadalucazar, treizième vice-roi, gouverna le Mexique depuis le 18 octobre 1612 jusqu'au 14 mars 1621. Sous son administration, les travaux du canal de la Huehuetoca pour le dessèchement de la vallée de Mexico furent de nouveau suspendus pendant deux ans par suite de discussions sur l'utilité de cette entreprise. En 1613, les Espagnols construisirent la ville de Lerma, nom du duc de Lerma, favori du roi. Trois ans plus tard, le manque de pluie causa une famine générale dans la Nouvelle-Espagne; l'hectolitre de maïs se vendit pendant la famine au prix énorme, pour cette époque, de trente-cinq à quarante francs. En 1616, les Tepeluanes du nord du Mexique se soulevèrent et mirent à mort tous les missionnaires jésuites et autres qui les évangélisaient; parmi ces victimes, on cite le nom du P. Ferdinando de Tovar, parent du duc

*El fracaso espi-
rita imperialista
del autor.*

de Lerma. Le gouverneur de Durango, D. Gaspar Albear punit les rebelles et mit fin à cette révolution tout à fait locale. En 1618, la ville de Cordova fut fondée et reçut le nom du vice-roi; celui de son titre fut également donné aux mines de Guadalucazar, récemment découvertes et situées non loin de S. Luis Potosi. L'aqueduc qui amenait l'eau de Santa Fé, près de l'Alameda de Mexico, fut achevé dans l'année 1620, et coûta 750,000 francs. D. Diego fit agrandir ou bâtir le château fort de S. Diego d'Acapulco, d'où il s'embarqua pour aller dans sa nouvelle vice-royauté du Pérou, à laquelle il venait d'être nommé.

Le 31 mars 1621, Philippe III mourut à Madrid. Par une cédula royale du 19 juillet 1614, ce souverain porta les appointements des vice-rois du Pérou à trente mille ducats — environ 82,500 francs — et ceux des vice-rois du Mexique à vingt mille ducats — 52,500 francs, — plus six mois de solde pour les frais de voyage d'aller et autant pour le retour. Ces sommes étaient tellement modestes que les vice-rois, principalement au commencement du règne de Philippe IV, durent, pour faire face aux nécessités de leur situation, accepter des présents; ils firent même le commerce qui dégénéra en monopoles préjudiciables au bien public. L'Audience royale, qui gouverna après le départ du marquis de Guadalucazar, était présidée par le licencié Paz de Valecillo; elle proclama l'avènement du nouveau souverain et ne fit rien de remarquable.

En choisissant pour vice-roi du Mexique D. Diego Carrillo de Mendoza y Pimentel, marquis de Gelves et comte de Priego, Philippe IV fit un très mauvais choix. D'un caractère dur, emporté, brutal, il se proposa dès son avènement au pouvoir d'affranchir les chemins des voleurs qui les infestaient; il en fit pendre une si grande quantité que le nombre surpassa en très peu de temps celui des suppliciés exécutés depuis la conquête; malheureusement j'ai omis d'en relever le chiffre dans les archives. Croyant infondé ce qui se disait sur les inondations auxquelles était sujette la capi-

tale et pour savoir à quelle hauteur s'élevaient les eaux des lagunes, il fit couper au mois de juin 1623 les digues qui retenaient la rivière de Cuautitlan, de sorte que la ville fut inondée une nouvelle fois. Les discussions qu'il eut avec l'archevêque D. Juan Perez de la Serna au sujet d'un voleur qui s'était réfugié dans le sanctuaire du couvent de Santo Domingo, où il fut pris par ordre du vice-roi, causèrent une grande émeute parmi le peuple, le 13 janvier 1624. D. Diego dut se réfugier au couvent de S. Francisco où il demeura jusqu'à son retour en Espagne. Il signa le dernier acte de son administration le 20 décembre 1623, laissa le gouvernement à l'Audience et partit à la fin de 1624.

Avec son successeur D. Rodrigo Pacheco Osorio, marquis de Cerralvo, arriva, le 3 novembre 1624, l'inquisiteur de Valladolid, D. Martin Carrillo, chargé de rechercher et punir les auteurs de l'émeute contre le marquis de Gelves. La modération montrée par l'inquisiteur dans cette circonstance et le caractère conciliant du vice-roi calmèrent bientôt les maux causés par cette malencontreuse affaire. En 1628, l'amiral hollandais Pierre Hein s'empara, dans le canal de Bahama, de la flotte qui retournait en Espagne avec huit millions de piastres, faisant éprouver ainsi au commerce espagnol une perte immense.

Le 20 septembre 1629 eut lieu une grande inondation occasionnée tout autant par l'abondance des pluies que par l'état de ruine dans lequel le marquis de Gelves avait mis, avec ses expériences, les digues et les canaux de dessèchement. La ville resta inondée jusqu'en 1631. L'inondation s'étant renouvelée en 1634, il fut de nouveau question de transférer la capitale à Tacubaya; mais la valeur des monuments qu'on devait abandonner ayant été estimée à plus de deux cent cinquante millions de francs, on trouva cette perte trop considérable. Les travaux de dessèchement furent donc continués et l'on construisit la digue de San Cristobal telle qu'elle est encore aujourd'hui. Malgré les secours prodigués généreusement par D. Rodrigo, de concert avec D. Fran-

cisco Manso de Zuñiga, archevêque de Mexico, ce vice-roi eut la réputation d'emporter de très grandes richesses en Espagne, lorsque ses pouvoirs furent expirés en 1634.

D. Lopez Diaz de Armendaris, marquis de Cadereita, gouverna le Mexique du 16 septembre 1635 jusqu'au mois d'août 1640. Ce vice-roi s'occupa principalement de remédier aux inondations passées et d'en éviter d'autres par des travaux intelligents. Il organisa le corps d'armée appelé *Barlovento*, destiné à protéger sur les côtes de Vera-Cruz le commerce des Espagnols contre les Anglais et les Hollandais toujours à la poursuite des galions. Ce fut pendant l'administration de ce vice-roi, en 1636, qu'eut lieu l'incendie qui brûla les maisons du marquis del Valle. Cet incendie et celui causé par l'émeute de 1692, qui détruisit le palais du vice-roi et les bâtiments de la municipalité, permirent d'embellir la grande place de Mexico et de l'élargir, en donnant aux édifices reconstruits la situation qu'ils occupent et la forme qu'ils ont encore de nos jours. L'administration de D. Lopez n'est signalée par aucun autre événement.

Son successeur, D. Diego Lopez Pacheco Cabrera y Bobadilla, marquis de Villena, duc de Escalona et grand d'Espagne, entra en fonctions le 28 août 1640. L'année suivante il envoya D. Luis Cetin de Cañas, gouverneur du Sinaloa, avec quelques jésuites conquérir et civiliser toute la Californie. Il enleva définitivement les paroisses aux religieux des ordres monastiques et les fit administrer par des curés séculiers. Le cabinet de Madrid, inquiet à cette époque à cause des révolutions qui agitaient le Portugal et la Catalogne, devint soupçonneux; sous des motifs les plus futiles il suspecta la fidélité du duc de Escalona et donna des ordres en conséquence à D. Juan de Palafox, évêque de Puebla. Celui-ci, nommé tout à la fois visiteur et vice-roi, se transporta secrètement dans la capitale, réunit les autorités pendant la nuit du 9 juin 1642, fit arrêter le duc et le conduisit prisonnier au couvent de Churubusco. Transporté depuis à S. Martin Texmelucan, le duc vit tous ses biens

confisqués et vendus à l'encan. De retour en Espagne il fut déclaré innocent, et le roi lui restitua la vice-royauté; mais, l'ayant refusée, Philippe IV lui fit réparation d'honneur en le nommant vice-roi de Sicile.

D. Juan de Palafox, qui avait été si rigoureux pour le due de Escalona et lui avait succédé, ne resta que cinq mois au pouvoir, c'est à dire depuis le 10 juin 1642 jusqu'au 13 novembre de la même année. Il s'occupa surtout de régler les études de l'université; il fit des lois spéciales pour l'Audience, les avocats et les procureurs; il leva douze compagnies de milice pour la sûreté du pays; d'une activité fébrile et d'un zèle souvent inconsidéré, il poussa le désintéressement jusqu'à refuser ses honoraires de visiteur et de vice-roi. Le pétulant évêque ne réfléchit pas que ce refus n'enrichissait pas le roi d'Espagne et privait bien des malheureux des secours qu'il aurait pu leur donner avec ces sommes. Transféré à l'évêché d'Osma en Espagne, il y mourut en odeur de sainteté.

Le 23 novembre 1642, D. Juan García Sarmiento de Sotomayor, comte de Salvatierra et marquis de Sobroso, fit son entrée solennelle à Mexico en qualité de vice-roi de la Nouvelle-Espagne. Le comte était un homme très religieux, comme on l'était alors, c'est à dire jusqu'à la cruauté; ce qui n'empêche pas les archives de son temps de dire qu'il « gouverna avec justice et modération. » En 1644, il envoya en Californie, sous le commandement de D. Pedro Portel de Casanate, une expédition qui échoua, deux navires ayant pris feu au moment de mettre à la voile; elle fut réorganisée quatre ans plus tard à destination de la Basse-Californie; mais le commandant de la flotte, ayant trouvé cette province trop stérile, revint sans y avoir laissé aucune colonie. En 1645, Mexico fut encore inondée par l'obstruction du canal de dessèchement. Deux ans après cette inondation, le vice-roi fit construire sur le territoire de Guanajuato une ville à laquelle il donna son nom de Salvatierra. Les années de 1647 et 1648 virent à Mexico les premiers auto-da-fé;

dans celui du 30 mars 1648, il y eut vingt-huit suppliciés; l'un d'eux, Gaspar de los Reyes, appelé *l'abbé de Saint-Antoine*, était un religieux qui avait administré les sacrements et disait la messe sans être prêtre; les autres étaient également de faux prêtres, des religieux mariés, des polygames et des hommes accusés de professer le judaïsme, la religion mahométane ou d'avoir des rapports avec le diable.

D. Marcos de Torres y Rueda, évêque de Yucatan, nommé gouverneur du Mexique, fit son entrée officielle dans la capitale le 13 mai 1648, venant de Tacuba et non de Chapultepec, selon la coutume; le comte de Salvatierra partit ce même jour pour le Pérou dont il allait prendre le gouvernement. Ce prélat avait des ordres qui limitaient assez ses pouvoirs; aussi, ne voit-on rien de remarquable se passer pendant son administration, si ce n'est un grand auto-da-fé qui eut lieu sur la place du Volador le dimanche de Quasimodo, 11 avril 1649. Voici quelques extraits de la narration qui en est faite dans les archives de la ville :

« Beaucoup de monde fut occupé à la construction de l'échafaud; les tribunes avaient des escaliers et des portes et furent édifiées aux frais de ceux à qui elles étaient destinées. Ledit jour, avant six heures du matin, les pénitents sortirent de la maison de l'inquisition; ils passèrent au milieu de deux barrières qui prenaient depuis cette maison jusqu'à l'échafaud, et dans lesquelles se trouvaient alignées cinq compagnies de soldats, les quatre du bataillon — municipal sans doute, — et celle destinée à la flotte et au presidio de Vera-Cruz; les soldats avaient leurs arquebuses, la mèche allumée et faisaient feu de temps à autre. Il passa d'abord soixante-six effigies d'hommes et de femmes morts dans la secte de Moïse; elles étaient portées par des Indiens des environs qui en précédaient d'autres portant les ossements des défunts dans des cercueils fermés à clef et peints en gris et en noir; à côté de chaque effigie se trouvaient deux parrains espagnols républicains. Treize personnes venaient ensuite, huit hommes et cinq femmes qui furent brûlés. Parmi les

hommes il y avait le capitaine Vaez Castelblanco, Duarde de Leon, marchand de cette ville, Thomas Tremiño de Campo, — ce nom est parfois écrit Treviño et Temiño, — « marchand et marié dans cette ville et ayant des fils qui furent pénitenciers, » — il faudrait lire suppliciés, — « avec lui; la femme de Luis Fernandez Tristan, homme puissant, citoyen de cette ville, représenté en effigie et brûlé avec les autres, ainsi que plusieurs parentes très proches de la femme de Simon Vaez.

« Ils précédaient vingt-sept autres personnes, hommes et femmes, parmi lesquels on voyait Simon Vaez et sa femme doña Juana Enriquez; Matias R. de Olivera, Sebastien Vaez de Acevedo, beau-frère du docteur D. Antonio de Esquivel Castañeda, prébendier actuel de la cathédrale; les autres étaient également très connus dans ce royaume. Derrière eux venaient les trois croix des trois paroisses de la Sainte-Croix, de Sainte-Catherine martyre, et du Sagrario de la cathédrale avec tout leur clergé, les curés et les propriétaires — probablement des tribunes — « tous avaient des surplis. Trois cleres portaient trois petits crucifix à la main, trois autres avaient des missels et trois autres des rituels; puis, marchaient les familiers » — de l'inquisition — « avec leurs baguettes noires; derrière eux venaient un beau cheval sellé sur lequel on voyait le coffre renfermant les causes des pénitenciers; ce coffre était recouvert d'un linceul en taffetas cramoisi; le cheval était conduit par deux personnes et gardé par des halbardiers; enfin, venaient à cheval le grand alguazil et le notaire public dans des costumes somptueux.

« Les pénitents montèrent par l'escalier principal, construit à dessein en face de l'université; on les fit asseoir du côté de l'orient sur un échafaudage de quatorze gradins, surmonté d'un baldaquin fort riche. Tandis que les pénitenciers arrivaient, tous les tribunaux quittaient le tribunal de l'inquisition avec leurs officiers ordinaires et D. Geronimo de Bañuelos, corregidor de l'université royale, le fiscal du

tribunal, D. Antonio de la Gaviola, avec l'étendard de la foi, à ses côtés se tenait l'inquisiteur nouveau, le licencié D. Barnabé de la Iguera y Amarilla; derrière eux venait monseigneur D. Juan Mañosca, archevêque de cette ville, comme visiteur général dudit tribunal, ayant à son côté droit le docteur D. Francisco de Estrada y Escobedo, inquisiteur le plus ancien, et à son côté gauche le docteur D. Juan de Mañosca, second inquisiteur... ils vinrent directement au collège de Porta-Coeli où ils s'arrêtèrent, entrèrent dans le couvent et vinrent s'asseoir aux fenêtres qui regardaient l'échafaud et qui étaient disposées de manière à pouvoir servir de portes pour entrer et sortir; » — sans doute on avait construit des tribunes contre les fenêtres basses de cet édifice, car on lit plus loin — « la plate-forme du tribunal était fort spacieuse... lesdits messieurs de l'inquisition, présidés par l'archevêque, s'assirent en face de grandes tables, et aussitôt les membres du clergé, le corregidor, les alcades ordinaires, les régidors, le consulat, » — chambre de commerce, — « l'université prirent leurs places. Le tribunal royal et l'audience n'assistèrent pas à la cérémonie, l'évêque gouverneur étant *in articulo mortis*.

« Le bref apostolique concédant aux assistants les facultés nécessaires, après avoir été lu par le notaire public Eugenio de Saravia, celui-ci fit lever le doigt à tous les assistants, leur fit baiser la croix et mettre la main sur les Évangiles... Avant de commencer la lecture des procès, le docteur Nicolas de la Torre, archidiacre de la cathédrale, évêque élu de la Havane, prêcha... A la fin de son sermon on commença la lecture du procès de Castelblanco, comme chef de sa secte; on le mit ensuite entre les mains de la justice ordinaire dont D. Geronimo Bañuelos était le corregidor, en le priant d'user de miséricorde envers le coupable qui fut déclaré excommunié, sectaire et anathématisé. Après lui vint Duarte de Leon qui fut également remis à la justice; puis, Thomas Tremiño de Campos, pareillement remis à la justice; celui-ci fut contumace et très rebelle, il se mit à

invectiver les religieux et l'on ne pouvait s'en rendre maître; quand on lui donnait la croix à baiser il devenait furieux de sorte qu'il paraissait moins un homme qu'un démon et qu'on fut obligé de le bâillonner.

« On continua les procès des premiers treize, hommes et femmes, qui furent remis au bras séculier; puis on commença ceux des soixante-trois effigies, et quand tout fut fini, il était environ deux ou trois heures de l'après-midi; on les emmena en procession à l'audience ordinaire du corrégidor lequel se tenait assis sous un baldaquin, placé sur une plate-forme élevée, adossée contre les piliers de la ville — de la grande place — « et entourée d'une barrière. Après une relation succincte des procès, il condamna aux flammes les effigies et les personnes vivantes, et Thomas Tremiño à être brûlé vivant à cause de sa rébellion, etc. Ces sentences étant notifiées, on conduisit les condamnés au grand alguazil de la ville qui était l'exécuteur... Les religieux les plus vénérables et les plus doctes accompagnaient les condamnés et les exhortaient en pleurant à se repentir et à mourir réconciliés avec Dieu; c'est surtout auprès de Tremiño que leur zèle s'exerçait avec le plus de ferveur. Arrivés au brasier — sorte de four construit exprès — « élevé par le tribunal à cet effet sur le lieu de l'exécution, environné au sud, au couchant et à l'orient d'échafaudages en bois, loués très cher, pour voir l'exécution de ces misérables, les condamnés furent conduits à l'échafaud, puis étranglés par le *garrote*, après avoir vu brûler les effigies qui, étant de roseaux, furent vite consumées. Une fois morts, les suppliciés furent aussi placés sur le brasier et prirent bientôt feu, grâce aux vieux vêtements qu'ils portaient, à leur *san-benito* — sorte de scapulaire, dont on habillait les pénitenciés de l'inquisition — « et à leur cuirasse de carton.

« Tandis que l'exécution se continuait, on avait attaché Tremiño à un poteau, dans l'espérance que la crainte du feu et la vue des cadavres embrasés des suppliciés l'induiraient à se convertir; mais il n'en devenait que plus furieux, de

sorte que les religieux l'abandonnèrent; alors les Indiens et les enfants mirent le feu à ses habits, lui donnèrent tant de coups de bâton, lui jetèrent tant de pierres, les soldats lui tirèrent tant de coups d'arquebuse et Tremiño faisait tant de résistance qu'il mourut brûlé vif, ayant ainsi un avant-goût du supplice qui l'attendait... Le corrégidor laissa une garde au brasier et des personnes chargées de rejeter dans le feu les ossements afin qu'ils se consumassent; le feu dura toute la nuit et jusqu'à midi du lundi, où le corrégidor arriva avec des gens qui mirent les cendres dans des tombereaux et les jetèrent ensuite dans un canal qui passe derrière le couvent de San Diego. »

Les autres pénitenciés furent condamnés à l'exil, au fouet ou à la prison. C'est à cette époque que l'inquisition déploya sa plus grande activité dans la Nouvelle-Espagne, et les scènes barbares que je viens de détailler se renouvelèrent plusieurs fois. Malgré l'esprit du temps qui trouvait ces supplices fort naturels, plusieurs vice-rois paralysèrent les rigueurs du tribunal de l'inquisition, devenu odieux longtemps avant sa suppression.

Quoique l'évêque gouverneur fût un homme intègre, son secrétaire D. Juan de Salazar, marié avec la nièce du prélat, doña Pedronilla de Rueda, abusa de sa position et de l'infirmité de son oncle par alliance. L'évêque étant mort le 22 avril 1649, et son corps étant encore exposé dans l'église de Saint-Augustin pour les funérailles, l'Audience fit mettre le séquestre sur tous les biens du défunt pour prélever dessus une somme de plus de deux millions de francs, détournée par Salazar de différentes manières et de laquelle il s'était approprié. L'Audience gouverna quinze mois et son président fit continuer les travaux de dessèchement interrompus par ordre du gouverneur. Pendant ce laps de temps, rien de remarquable ne se passa dans le Mexique à part l'inauguration de la cathédrale de Puebla, et des querelles très vives entre l'évêque de cette ville, D. Juan de Palafox, et les jésuites, à propos d'abus de pouvoir de part et d'autre.

D. Luis Enriquez de Guzman, comte d'Albe, de Lista et marquis de Villafior, vingt et unième vice-roi de la Nouvelle-Espagne, prêta serment le 28 juin 1650, mais ne fit son entrée solennelle que le 3 juillet. Il gouverna jusqu'au mois d'août 1653, époque de sa nomination à la vice-royauté du Pérou. Depuis l'année 1629, un décret royal limitait à trois ans la durée du gouvernement de chaque vice-roi, mais ce décret fut rarement mis en vigueur; la mort, la longueur des voyages, la multitude des corsaires qui interceptaient fréquemment les communications, pillaient, prenaient ou coulaient les navires qui venaient du Mexique donnaient à cette mesure une certaine difficulté d'exécution. La tranquillité dont jouissait alors le Mexique rendait l'histoire de la domination espagnole dans ce pays assez insignifiante au point de vue de l'intérêt. Les travaux du dessèchement de la vallée, quelques séditions d'Indiens dans les provinces éloignées, des conflits de pouvoir entre le clergé et les autorités civiles, entre le vice-roi et les autorités ecclésiastiques ou politiques, des luttes d'influence pour obtenir les fonctions supérieures dans différents ordres religieux ou pour conserver des privilèges, le départ et l'arrivée des flottes, tels étaient les événements ordinaires qui occupaient l'attention publique. Rien autre ne signala l'administration du comte d'Albe qui passa au Pérou après les trois années réglementaires indiquées plus haut.

Son successeur, D. Francisco de la Cueva, duc d'Albuquerque, grand d'Espagne, vint à Mexico le 15 août 1653 et n'en sortit qu'au mois de septembre 1660 pour aller gouverner la Sicile. Les Anglais, commandés par l'amiral Penn, s'emparèrent de la Jamaïque en 1655, après avoir été repoussés de Saint-Domingue. Le duc, à cette nouvelle, s'empressa de lever des troupes pour chasser les Anglais; mais cette expédition fut très malheureuse et presque tous les soldats qui la composaient y trouvèrent la mort. Les registres civils nous apprennent que les chemins étaient infestés de voleurs, que le duc en fit pendre un grand nombre et

qu'en 1659 il y eut treize sodomites brûlés à Mexico sur la place de San Lazaro. Le vice-roi hâta les travaux de la cathédrale et quoiqu'elle ne fût pas complètement achevée, il en fit l'inauguration solennelle le 30 janvier 1656. Il faillit être assassiné le 12 mars 1660 par un soldat du nom de Manuel de Ledesma qui le frappa sur l'épaule d'un coup de poignard tandis qu'il priait dans la chapelle de la Soledad. Aimant la représentation et les grandes fêtes, le duc fit célébrer la naissance des infants de Philippe IV par des mascarades et toutes sortes de réjouissances publiques. C'est en 1660 que se fonda dans le Nouveau-Mexique la ville d'Albuquerque.

D. Juan de Leiva y de la Cerda, marquis de Leiva y de Labrada, comte de Baños, vingt-troisième vice-roi, fut assez mal reçu dès son entrée officielle, qui eut lieu le 16 septembre 1660, probablement à cause de son peu de sympathie pour les Mexicains. Son fils aîné, D. Pedro, ayant à Chapultepec mal parlé des Mexicains, le comte de Santiago lui répondit vertement. Une querelle s'ensuivit; D. Pedro tira l'épée, tua un serviteur du comte qui voulait défendre son maître et provoqua celui-ci en duel, après la conclusion du gouvernement de son père. Ce moment venu, monseigneur Escobar qui remplaça le comte de Baños consigna les deux adversaires chez eux, leur imposa mille ducats d'or s'ils sortaient sans son ordre et empêcha de la sorte le duel d'avoir lieu.

Plusieurs décrets arbitraires ou puérils, publiés par ordre du vice-roi, augmentèrent la mauvaise humeur des Mexicains contre le comte de Baños. Les archives de la cathédrale nous disent qu'en 1662 il modifia le trajet de la procession de la Fête-Dieu et voulut la faire passer devant le palais afin que la comtesse pût la voir du haut de son balcon. Les chanoines se révoltèrent contre ces prétentions, les plaintes de part et d'autre furent vives et l'on renvoya la cause à Madrid pour une solution. Le comte fut blâmé et condamné à payer une amende de douze mille ducats. A cette époque il y eut une sédition à Tehuantepec, occasionnée par

des ordonnances de D. Alonso Cuevas y Davalos, évêque de Oajaca, né à Mexico, dont il fut ensuite un des archevêques les plus exemplaires. Le 24 juin 1664, le volcan du Popocatepetl vomit une grande quantité de fumée, ce qui ne s'était pas vu depuis 1530. Le comte de Baños, dégoûté des ennuis qu'il avait éprouvés au Mexique, revint en Espagne et se fit carmélite à Madrid, à la mort de sa femme.

D. Diego Osorio de Escobar y Llamas, évêque de Puebla, reçut par accident le pli qui le nommait à la vice-royauté; le comte de Baños qui ne l'aimait pas, avait jusqu'alors intercepté toutes les lettres qui lui donnaient avis de sa prochaine nomination. Monseigneur Osorio prit possession du pouvoir le 29 juin 1664 et gouverna seulement jusqu'au 15 octobre de la même année. Il ne fit autre chose que de rétablir dans leurs emplois ceux qui en avaient été privés par son prédécesseur et de faire payer les amendes auxquelles plusieurs employés avaient été condamnés.

En voyant si fréquemment la vice-royauté occupée par des prélats, on devine l'influence qu'exerçait alors le clergé dans toutes les dominations espagnoles et dans les conseils du roi. La prépondérance des principes religieux dans les seizième et dix-septième siècles, fit édifier dans tout le Mexique une immense quantité de couvents et d'églises. Grâce à leur nombre vraiment prodigieux, la Nouvelle-Espagne ressemblait plutôt à un État monastique qu'à une colonie destinée à produire de gros revenus à la couronne. Ces couvents, presque tous construits avec les deniers des familles riches, étaient pour la plupart excessivement vastes; ils avaient de beaux jardins, de grandes possessions et pouvaient contenir beaucoup de monde; celui de S. Francisco à Mexico contenait, m'a-t-on dit, plus de trois cents cellules ou chambres. Le zèle religieux, la charité individuelle, le désir de gagner le ciel au moyen de bonnes œuvres contribuèrent à multiplier ces institutions, ainsi que les hôpitaux, les maisons de bienfaisance, les écoles publiques et les collèges pour les créoles comme pour les Indiens; mais si les soins donnés

aux malheureux, si les refuges créés pour abriter les misères humaines, les esprits contemplatifs, les maltraités par le sort, les disgraciés de la fortune, en un mot, toutes les personnes qui s'enferment dans les couvents par un motif quelconque, laissaient peu à désirer par leur nombre, il n'en était pas de même de l'instruction qui fut toujours pitoyable et donnée avec parcimonie. La mère patrie ne s'occupait que de l'intérêt religieux de ses sujets et des mines d'or et d'argent de ses colonies; elle négligeait, elle étouffait même le développement de l'intelligence, des connaissances utiles, du commerce et de l'industrie de ses possessions transocéaniques. Des réformes heureuses se firent en ces matières au dix-huitième siècle, principalement par l'initiative de Charles III et même de Charles IV, mais elles furent insuffisantes, le Mexique resta toujours un pays qu'on appellerait aujourd'hui exceptionnellement clérical dans ses goûts, ses tendances et ses habitudes.

Monseigneur Osorio de Escobar renonça volontairement à la vice-royauté après une administration de quelques mois, il refusa le siège archiépiscopal de Mexico qu'on lui offrait, et céda le pouvoir à D. Sebastien de Toledo, marquis de Mancera, le 15 octobre 1664. Sous le gouvernement de ce vice-roi, il y eut une nouvelle dédicace de la cathédrale qui coûtait déjà au trésor royal 8,760,000 francs. Un service funèbre y fut célébré en l'honneur de Philippe IV, mort à Madrid le 17 septembre 1665. On vit également un auto-da-fé, dans lequel se trouvait parmi les pénitenciers D. Diego de Peñalosa, gouverneur du Nouveau-Mexique « coupable d'abus de langage contre les inquisiteurs »; on ne dit pas quelle fut sa peine. En février 1670, le marquis de Mancera descendit à Vera-Cruz pour visiter la forteresse de S. Juan d'Ulúa, menacée par les Anglais. Les archives de la Havane nous apprennent que sur la flotte qui partit de Vera-Cruz pour l'Espagne à la fin de 1672, et passa à la Havane le 22 janvier de l'année suivante, il se trouvait enregistrés, pour le roi, 8,905,140 francs, une caisse de perles et une d'ême-

raudes, et pour des particuliers, 83,606,615 francs. Le marquis de Mancera revint à Madrid en 1673, après avoir vu proroger deux fois le temps ordinaire de l'administration vice-royale.

Son successeur D. Pedro Nuño Colon de Portugal, duc de Veragnas, marquis de la Jamaïque, grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'or, ne gouverna que du 8 au 13 décembre 1673; il mourut laissant le pouvoir entre les mains de l'archevêque de Mexico, D. Payo Enriquez de Rivera, religieux de l'ordre de Saint-Augustin. Ce prelat, nommé provisoirement par le défunt, était fils du duc d'Alcala, gouverneur de l'Andalousie; il avait été successivement évêque de Guatemala et du Michoacan avant de passer à l'archevêché de Mexico. Il fit battre des pièces d'or en 1675 dans la capitale; jusqu'à cette époque on n'avait encore battu que de la monnaie d'argent. Il fit construire en pierre la chaussée qui conduisait au sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe, et l'aqueduc qui devait y amener de l'eau; il s'occupa d'améliorer pareillement les autres entrées de la ville. En 1678, sous son administration, les pirates ravagèrent Campêche, les Indiens du Nouveau-Mexique établis dans des missions se révoltèrent et mirent à mort vingt et un missionnaires franciscains.

Monseigneur Payo se démit de ses doubles fonctions d'archevêque et de vice-roi; Charles II, après avoir refusé sa démission, dut l'accepter sur de nouvelles instances et l'appela à la présidence du conseil des Indes tout en le nommant à l'évêché de Cuença. Avant de quitter le Mexique, ce prelat partagea le peu d'argent qu'il avait entre les établissements de charité du pays et donna sa bibliothèque au couvent de Saint-Philippe Neri. Il partit de la capitale le 30 juin 1681, accompagné de son successeur, de l'Audience, des autorités municipales et des bénédictions du peuple qui le regrettait sincèrement. Arrivé en Espagne, il écrivit au roi pour le remercier des nouveaux honneurs que Sa Majesté venait de lui conférer et se retira dans un monastère des augusti-

niens déchaussés de l'évêché d'Avila, où il mourut le 8 avril 1684.

D. Thomas Antonio de la Cerda y Aragon, comte de Paredès, marquis de la Laguna, prit possession de la vice-royauté le 30 novembre 1680. Pour assurer la tranquillité du Nouveau-Mexique il envoya des troupes et une colonie de trente familles d'Espagnols et de mulâtres qui s'établirent dans les environs de Santa-Fè, la capitale. La nouvelle de la prise de Vera-Cruz par le fameux pirate Lorencillo et ses compagnons, qui s'étaient en même temps emparés, le 17 mars 1683, de grosses sommes d'argent, prêtes à partir pour la mère patrie, décida le comte de Paredès à faire prendre les armes à tous les habitants de cette province, âgés de quinze à soixante ans. Il nomma les auditeurs Delgado et Solis chefs de l'armée qui devait aller à Vera-Cruz; mais cette expédition devint inutile, les pirates s'étant retirés après avoir saqué la ville; ils passèrent triomphants devant une flotte espagnole attendue et qui ne se doutait de rien. Le comte se rendit ensuite à Vera-Cruz et condamna à mort le gouverneur de cette place pour indifférence dans son service en cette occasion; celui-ci, en ayant appelé de ce jugement à celui du roi, fut envoyé en Espagne sur la flotte qui venait d'arriver.

De retour à Mexico, le vice-roi apprit que de nouvelles déprédations avaient été commises sur les côtes des deux mers par des corsaires; ces déprédations se renouvelèrent fréquemment, mais le comte ne pouvait les empêcher n'ayant pas de flottille ni de gardes-côtes. Il envoya une expédition en Californie, aussi dispendieuse que les précédentes, et sans en tirer plus de profit. Enfin, après six années d'ennuis et de déboires, il revint à Madrid, fut nommé grand d'Espagne, grand majordome de la reine et son fils reçut le titre de duc de Guastala.

Son successeur D. Melchior Portocarrero Laso de la Vega, comte de Monclova, gouverna depuis le 30 novembre 1686 jusqu'au même mois de l'année 1688, où il abandonna le

pouvoir pour aller au Pérou. On l'appelait : « Bras d'argent », parce que ayant perdu le bras droit dans une bataille, il s'en était fait mettre un autre en argent. Il fit faire à ses frais un aqueduc pour conduire l'eau de Chapultepec à Salto del Agua dans Mexico. Les corsaires qui infestaient les côtes le mirent dans de continuelles alarmes ; quelques-uns s'étaient installés et retranchés sur les bords du golfe, parmi ceux-ci se trouvaient des Français tranquillement établis dans la baie de Saint-Bernard au Texas ; le comte de Monclova se disposait à marcher lui-même contre eux, lorsqu'il apprit que cet établissement venait d'être détruit par les Indiens. Il fonda la ville de Monclova dans le Cohahuila, et fit continuer les travaux de dessèchement interrompus pendant treize ans. Il ne quitta Mexico que le 13 avril 1689, quoique il eût remis, dès le 11 novembre de l'année précédente, le gouvernement entre les mains de D. Gaspar de Sandoval Silva y Mendoza, comte de Galve.

Ce nouveau vice-roi, un des hommes les plus remarquables de son temps, envoya à la baie de Saint-Bernard au Texas une colonie pour empêcher le retour des Français, mais elle fut bientôt abandonnée. En 1689, les Tepehuanes et les Tarahumares se soulevèrent, mirent à mort leurs missionnaires et ne rentrèrent dans l'ordre et le devoir qu'à la voix inspirée du père jésuite Jean Marie Salvatierra de Milan. L'année suivante le comte expédia des troupes au gouverneur de Saint-Domingue pour chasser les Français, qui furent mis en déroute à Guarico. Le 30 janvier 1690, arriva à Mexico D. Fernando Valenzuelo, favori de Marie-Anne d'Autriche, régente d'Espagne pendant la minorité de Charles II, et depuis très persécuté ; quoique exilé, le roi avait donné l'ordre de le bien traiter. Le dernier jour de cette année, il reçut dans la poitrine un coup de pied de cheval et mourut cinq jours après, avant d'avoir signé le testament par lequel il nommait le comte de Galve son exécuteur testamentaire. Ses funérailles furent celles d'un prince et firent événement à Mexico.

Le 23 août 1691, à neuf heures du matin, la capitale fut plongée dans une obscurité profonde « par une éclipse de soleil qui permit de voir les étoiles pendant un grand quart d'heure et d'entendre chanter les coqs », disent les archives de l'époque. Le peuple attribua à cette éclipse la maladie des grains qui causa presque une famine l'année suivante. Le 8 juin 1692, il y eut à Mexico une émeute pendant laquelle le peuple brûla le palais et la municipalité. Durant l'incendie, le savant historien D. Carlos de Sigüenza, au risque de sa vie, réussit à sauver les archives municipales. D. Juan de Velasco, comte de Santiago, à la tête des troupes et de la garde nationale dispersa les insurgés. Des mesures de sûreté furent aussitôt prises parmi lesquelles on cite, après la punition des coupables, la prohibition de la vente et de l'usage du *pulque*, boisson nationale avec laquelle les Mexicains s'enivraient. Le gouverneur de Tlaxcala vint avec beaucoup d'Indiens au secours du vice-roi, mais il dut repartir en toute hâte pour calmer une nouvelle émeute qui éclata dans cette ville et plusieurs autres des environs. Il est fâcheux que les causes de ces petites révolutions locales ne soient pas connues ; il est à supposer que des lois coloniales, les mauvais traitements infligés aux Indiens et les rivalités de race entre les Espagnols et les créoles n'y étaient pas étrangers.

Les autres événements consignés dans les registres municipaux, sous l'administration du comte de Galve, se limitent à de nombreux tremblements de terre ; la conquête totale et pacifique du Nouveau-Mexique, la pose de la première pierre de l'église actuelle de Notre-Dame de Guadalupe et du grand séminaire, et la mort de la célèbre poétesse mexicaine, sœur Jeanne Inez de la Croix, religieuse de Saint-Jérôme, et dont les compositions poétiques sont très nombreuses. Le 21 janvier 1696, le comte remit ses pouvoirs à l'évêque de Puebla, D. Manuel Fernandez de Santa-Cruz, mais celui-ci ayant refusé la vice-royauté, l'Audience ouvrit alors le second pli de réserve, dans lequel se trou-

vait la nomination de l'évêque du Michoacan, D. Juan de Ortega Montañes. Sous le gouvernement de ce prélat qui dura seulement du 27 février au 18 décembre 1696, on ne signale autre chose que l'établissement en Californie de missions présidées par les pères jésuites Salvatierra et Kino, et une émeute d'étudiants qui voulaient brûler un petit échafaud sur lequel on exposait les malfaiteurs.

D. José Sarmiento Valladares, comte de Montezuma et de Tula, trente-troisième vice-roi, avait épousé doña Maria Andrea Montezuma Jofre de Loaisa, troisième comtesse de Montezuma, et quatrième petite-fille du second empereur de ce nom par D. Pedro Johualicahuatzin Moctezuma. En faisant son entrée solennelle à Mexico le 2 février 1697, son cheval s'abattit et le démonta, ce qui fut considéré de mauvais augure. Un mois après cet accident une disette de grains causa une nouvelle sédition; le peuple se rendit sous le balcon du vice-roi pour lui demander du pain et ne se retira que sur la promesse qu'on lui fit de prendre immédiatement des mesures pour approvisionner la ville. L'usage et la vente du *pulque* furent permis de nouveau par un décret royal. Les travaux de reconstruction du palais incendié en 1692 étant à peu près terminés, le comte de Montezuma vint s'y installer au mois de mars. Le 16 juillet, sa fille doña Fausta Dominga mourut de la petite vérole; son autre fille doña Melchora mourut également en 1717, de sorte que le comte, restant sans postérité, son titre et la pension de deux cent mille francs qui y était attachée passèrent, par la seconde ligne féminine, aux marquis de Tenebron, dont le majorat était dans la Castille et appartenait au cardinal D. Francisco Ximenes de Cisneros.

Le 20 octobre 1697 vit une nouvelle éruption du Popocatepetl. Deux ans plus tard il y eut un auto-da-fé; parmi les dix-sept pénitenciers qui figuraient au jugement, l'un d'eux, du nom d'Albert Moïse Gomez, fut brûlé comme étant israélite. Le 22 août s'éteignit à l'hôpital de l'*Amor de Dios* le chapelain de cet hôpital D. Carlos de Sigüenza y Gongora,

né à Mexico et l'un des plus érudits historiens et littérateurs qu'eut le Mexique.

En passant un soir de fête par la rue S. Francisco, le vice-roi rencontra la voiture du comte de Santiago qui s'arrêta pour laisser passer les équipages de Montezuma, selon les règlements de la municipalité; mais ayant donné l'ordre à son cocher de continuer son chemin avant l'arrivée des pages, ceux-ci se prirent de querelle avec le comte et les hommes de sa suite. On dégaina et l'un des combattants fut grièvement blessé. Le vice-roi, averti de ce qui passait, revint sur ses pas et commanda au comte de s'en aller chez lui par une autre rue; puis il le fit arrêter et conduire à San Agustin de las Cuevas. Le jour suivant l'archevêque alla trouver le vice-roi pour empêcher que cet incident ne prit de graves proportions; mais la vice-reine, impérieuse et altière, ne voulut pas entendre raison; l'archevêque s'en retourna sans avoir rien obtenu, et le comte fut condamné à l'exil à Campêche pour dix ans. Cette sentence ne s'exécuta pourtant pas.

Le 7 mars 1701, à neuf heures du soir, arriva dans la capitale la nouvelle de la mort de Charles II, dernier roi de la dynastie autrichienne en Espagne, décédé le 1^{er} novembre de l'année précédente à Madrid. Son successeur, Philippe V, croyant le comte de Montezuma plus dévoué à la maison d'Autriche qu'à la sienne, le rappela en Espagne par un navire français qui portait des munitions de guerre à Vera-Cruz. Le nouveau souverain s'empressait d'approvisionner cette ville, craignant qu'elle ne fût attaquée pendant la guerre qui menaçait l'Europe pour la succession au trône d'Espagne.

D. Juan de Ortega Montañes fut appelé une seconde fois à la vice-royauté du Mexique et gouverna depuis le 1^{er} novembre 1701 jusqu'au 27 du même mois de l'année suivante. Il avait été nommé archevêque de Mexico le 22 mai et reçut tout à la fois le pallium et sa nomination de vice-roi. Ce prélat s'occupa beaucoup de corriger les vices de ses subordonnés, celui de l'oisiveté surtout le mettait en fureur. Un jour,

le 2 mai 1702, il alla visiter la prison, et, passant par la salle des audiences, il la trouva remplie de gens oisifs qui s'amusaient à entendre les plaidoiries des avocats; la mauvaise humeur le prit, il fit aussitôt fermer les portes de la salle et mettre en prison tous ceux qui n'étaient pas intéressés dans les procès en voie de jugement : — « Puisqu'ils n'ont rien à faire, dit-il pour justifier cette mesure, et qu'ils s'amuse à écouter plaider, je les occuperai dans la prison. »

Sous son administration, une flotte, portant quatre-vingt-cinq millions de francs, partit de Vera-Cruz accompagnée d'une escadre française, commandée par le comte de Chateau-Renaud, et parvint à tromper la vigilance d'une escadre anglaise qui la guettait; mais, n'ayant pu pénétrer dans le port de Cadix, bloqué par les flottes anglaise et hollandaise, elle entra à Vigo, dans la Gallicie, où elle fut attaquée, étant à l'ancre, par les escadres ennemies; quelques navires espagnols furent pris et les autres coulés bas. Plus tard on voulut repêcher l'argent perdu dans un de ces navires coulés, mais sans succès.

Au mois d'octobre, D. Francisco Fernandez de la Cueva Enriquez, duc d'Albuquerque, nouveau vice-roi, vint à Vera-Cruz sur l'escadre française commandée par l'amiral Ducas. D'après le traité de Madrid, en 1700, il fut établi dans ce port le comptoir français des nègres pour fournir des esclaves à un prix déterminé aux Antilles et à tout le continent américain.

Le duc d'Albuquerque fit son entrée dans la capitale le 8 décembre 1702; ce fut la plus somptueuse dont parlent les archives de la ville; il gouverna jusqu'au mois de janvier 1711. Jamais la vice-royauté n'atteignit un si haut degré de splendeur que sous ce duc. Il aimait le luxe avec frénésie, et lorsqu'il reçut l'ordre de la Toison d'or en 1708, il donna des fêtes magnifiques qui lui coûtèrent des sommes colossales. Il habilla les soldats et les officiers du palais à la française; l'introduction des chapeaux à trois cornes

parmi ses gardes attira vivement l'attention des Mexicains qui commencèrent dès lors, ainsi que leurs femmes, à suivre les modes françaises. Un incident assez curieux arriva sous ce vice-roi.

D. Jaime Cruzat, ancien gouverneur des îles Philippines, résidait alors à Mexico; il avait une fille remarquablement belle, appelée doña Ignacia Maria, qui devint très riche à la mort de son père. Parmi les fils des plus grandes familles qui se disputaient sa main, on citait le comte de Santiago, D. Domingo Sanchez de Tagle et quelques autres jeunes gens. Tagle obtint la préférence et se maria le 14 juin 1703 au couvent de S. Lorenzo, où l'archevêque avait fait mettre la fiancée pour la soustraire à des gens armés qui voulaient l'enlever. Cette même nuit, le duc d'Albuquerque fit prendre le marié et l'envoya à Vera-Cruz pour l'exiler ensuite à Pensacola, le condamnant en outre à une amende de cent mille francs. Il exila pareillement à Acapulco le père du marié, D. Pedro Sanchez de Tagle, avec une amende semblable, et son second fils, D. Luis eut également à payer cinquante mille francs d'amende. La duchesse qui favorisait les Tagle, probablement parce que le duc aimait en secret doña Ignacia Maria et qu'elle désirait la marier au plus tôt, se sépara de son mari, dont la conduite en cette circonstance la blessait profondément; ce ne fut qu'après plusieurs jours de négociations qu'elle consentit à revenir auprès de lui sur les instances de l'archevêque. Ces mesures arbitraires et violentes furent adoucies plus tard; mais le vice-roi n'en poursuivit pas moins cette affaire avec aigreur; il consigna les deux frères de la mariée dans leur maison avec une amende de cinquante mille francs pour chaque fois qu'ils en sortiraient. Ce drame se compliqua par l'apparition d'une femme qui prétendait avoir été épousée par le mari de doña Ignacia, et se termina peu de temps après par la mort de doña Ignacia elle-même qui mourut d'une fièvre maligne dans le couvent où elle s'était réfugiée. Elle laissa toute sa fortune à son aïeule et à sa sœur aînée, sauf les sommes nécessaires

pour payer les procès, les amendes et les pertes que D. Domingo Tagle son mari avait éprouvés à cause d'elle.

Les besoins d'argent pour couvrir les frais de guerre décidèrent Philippe V à faire payer au clergé mexicain le dixième de ses revenus. Le clergé de Mexico et celui de plusieurs autres villes refusèrent de se soumettre à cette dime; l'archevêque Ortega Montañes dut faire employer la force pour obliger son clergé à exécuter les ordres du roi. Les ecclésiastiques du Michoacan et ceux de Durango, dans l'intention d'éviter les déplorables discussions sur les droits du souverain en cette matière, et ne voulant pas se mettre en rébellion, lui firent des dons volontaires équivalant à cette dime.

Les flottes de la Chine et de l'Asie n'étant point venues au Mexique depuis deux ans à cause de la guerre, les objets de provenance étrangère furent élevés à un taux tellement extraordinaire, que le vice-roi le fit régler et condamner à des peines très sévères ceux qui ne se conformeraient pas à ce règlement. Parmi les autres événements consignés dans les archives sous cette administration, on remarque la confirmation de la fille du vice-roi qui se fit avec une solennité sans égale; « on lui donna cinquante-trois noms de saints » disent les registres. — La pauvre enfant les a-t-elle jamais appris tous par cœur? — Il y eut également la dédicace du sanctuaire de Notre-Dame de Guadalupe qui se fit en grande pompe.

Avec D. Fernando de Alencastre Noroña y Silva, duc de Linares, marquis de Valdefuentès, commence la série des grands hommes qui gouvernèrent la Nouvelle-Espagne sous la maison de Bourbon jusqu'à Charles III. Cette série se compose de sujets vraiment remarquables par leur intelligence, leur probité, leur amour du bien public et leurs capacités hors ligne. Le Mexique fit des progrès immenses, sous leur administration, dans la voie des sages réformes et du bien-être général; il vit abolir, par l'initiative de Charles III, le système des *encomiendas* qui fut remplacé par celui de *intendencias*. Douze

intendances furent créées dans la Nouvelle-Espagne pour donner aux Indiens de ces différentes provinces des protecteurs et des juges indépendants des autorités locales, et plus à portée de leur rendre justice que les audiences et les vice-rois. Les intendants étaient généralement très bien choisis; hommes intègres, aimant la justice, ils surveillaient avec attention les intérêts des Indiens dont ils étaient pour ainsi dire les tuteurs et les grands justiciers.

Le duc de Linares gouverna le Mexique depuis le 15 janvier 1711, jusqu'au 15 août 1716; il institua le tribunal de la *Acordada* destiné à poursuivre et punir les voleurs d'une manière exceptionnelle. Dans l'instruction qu'il laissa à son successeur, il dit à propos de ce tribunal: « Le sonneur de la cathédrale et le sacristain de Notre-Dame des Remèdes furent deux des plus fameux voleurs que j'aie découvert. » Cette instruction donne une haute idée de l'intelligence de ce vice-roi; écrite avec finesse et précision, elle peint le caractère des principaux personnages de l'Église et de l'État, au Mexique; elle révèle les défauts et les qualités des uns et des autres, et toutes les ruses dont ils se servaient pour amener le gouvernement à suivre leurs vues, leurs plans et faire leurs volontés.

Le tribunal de l'*Acordada* fut établi à Mexico en 1710; la prison, construite pour les accusés que ce tribunal devait juger et qui a pris également son nom, était à côté de l'édifice actuel; détériorée par le temps et trop petite pour le nombre des détenus, on en bâtit une autre qui fut étreinée le 14 février 1781. Une statistique de ce tribunal nous montre que depuis le jour de sa fondation jusqu'à la fin de 1810, il condamna 62,900 accusés, dont 888 à mort, 1,729 au fouet, 777 à l'exil, 19,410 aux présidios, 68 à l'inquisition et les autres à différentes peines; 1,280 moururent en prison, et 35,058 furent renvoyés comme non coupables, « corrigés et purgés. » Le duc de Linares, d'après cette statistique, ne serait pas le fondateur de ce tribunal qui avait une maréchaussée particulière, mais plutôt son organisateur officiel,

et l'aurait, en outre, chargé plus spécialement de s'occuper des malfaiteurs publics.

C'est à ce vice-roi que l'on doit la construction de l'aqueduc qui conduit l'eau de Belen à Mexico; il fonda pareillement une nouvelle colonie dans la province de Monterey, qui reçut le nom de Linarès; il répara les désastres causés par le grand tremblement de terre de 1711, « qui dura une demi-heure, disent les relations de cette époque, pendant laquelle toutes les cloches sonnèrent d'elles-mêmes. » La paix célébrée entre l'Espagne et l'Angleterre en 1714, puis, étendue à toutes les autres puissances belligérantes, assura la couronne de Castille à la maison de Bourbon; alors furent renouvelées avec la Grande Bretagne les conventions concernant la traite des nègres qui devinrent l'origine des plus graves abus et le sujet de continuelles contestations entre ces deux puissances.

Le duc de Linarès étant malade ne retourna pas en Espagne à l'arrivée de son successeur D. Balthazar de Zuñiga, marquis de Valero et duc d'Arion; il resta à Mexico et mourut le 3 juin 1717. Le marquis de Valero fit son entrée solennelle dans la capitale le 16 août 1716. Un fou du nom de Nicolas Camacho se jeta sur lui le jour de la Fête-Dieu, lui enleva son épée et l'aurait tué sans l'intervention des hallebardiers du palais. Sous l'administration de ce vice-roi, les Nayarits, restés sauvages jusqu'alors, se soumirent grâce à l'influence de deux membres de l'illustre famille Flores Alatorre. Leur chef vint à Mexico demander des jésuites pour instruire et civiliser ses compatriotes; il fut gracieusement accueilli du marquis auquel il promit d'envoyer l'idole principale et la plus vénérée des Nayarits; elle fut brûlée par l'inquisition dans un auto-da-fé. Par cette soumission tout le pays situé entre les États de Zacatecas et de Jalisco fut pacifié. Le 20 janvier 1722, un violent incendie détruisit le théâtre construit dans le cloître principal de l'ancien hôpital royal. On avait représenté ce jour-là une pièce intitulée *la Ruine et l'Incendie de Jérusalem*, et l'on avait annoncé pour

le lendemain une autre pièce ayant pour titre *Ici fut Troie*. Deux titres pareils devaient naturellement porter malheur à l'édifice. Le nouveau théâtre, reconstruit sur l'emplacement de l'ancien, ne s'acheva qu'en 1753. Le marquis de Valero fonda un monastère de capucines pour les Indiennes et son cœur y fut transporté de Madrid où il mourut.

D. Juan de Acuña, marquis de Casafuerte, lui succéda le 15 octobre 1722. Né à Lima, dans le Pérou, il devint un des plus remarquables vice-rois de la Nouvelle-Espagne, chevalier de Santiago, commandeur d'Adelfa dans l'ordre d'Alcantara, il avait été gouverneur de Messine et Sicile et comptait cinquante-neuf ans de services publics. Il fit construire, agrandir ou réparer l'hôtel de la Monnaie et la douane, deux des plus beaux monuments qui se voient encore à Mexico. Il envoya le brigadier D. Pedro de Rivera visiter tous les presidios de l'intérieur pour mettre de l'ordre dans ces établissements; cette visite dura quatre ans. En janvier 1728, D. Juan Francisco Sahagun de Arévalo commença la publication de la *Gazette de Mexico* qui s'imprimait à l'imprimerie de D. José Bernardo de Hogal, rue de Saint-Bernard. Il paraissait un numéro par mois, rempli de nouvelles curieuses du temps. Cette gazette avait déjà paru en 1722 sous la direction de monseigneur Castorena, évêque de Yucatan, né à Zacatecas, mais sa publication avait été interrompue par faute de succès et ne fut reprise régulièrement qu'en 1728. Deux ans plus tard on plaça dans le chœur de cette cathédrale la magnifique grille en métal de Chine qui avait été exécutée à Macao sur les dessins envoyés de Mexico.

La grande confiance que témoignait Philippe V au marquis de Casafuerte lui fit expédier des pouvoirs exceptionnels, pour gouverner à sa guise et prolonger le temps de son administration jusqu'à sa mort qui arriva le 17 mars 1734. Il fut enterré au couvent des franciscains de Saint-Cosme. Les cérémonies de ses obsèques furent imprimées et servirent de guide pour celles des autres vice-rois et des présidents de la république. Les progrès faits dans la Nouvelle-Espa-

gne, au point de vue du commerce, de l'industrie et de la bonne administration depuis le commencement du dix-huitième siècle, étaient déjà si considérables que la monnaie battue dans les différents hôtels spéciaux du Mexique avait doublé son chiffre sous le marquis de Casafuerte.

En 1724, Philippe V avait abandonné la couronne en faveur de son fils qui mourut sans succession six mois après; le roi remonta donc sur le trône, et pour remplacer le marquis défunt, nomma D. Juan Antonio de Vizarron y Eguiarrete, archevêque de Mexico. Sa nomination, conservée dans un pli cacheté, fut publiée par l'Audience royale assemblée en conseil secret le jour même de la mort du vice-roi. En 1736, une nouvelle épidémie ravagea Mexico, ses environs et presque toute la Nouvelle-Espagne. Le vice-roi, la municipalité, les communautés religieuses et de grands personnages se dévouèrent généreusement au secours des victimes du fléau et de leurs familles. D'après les registres de l'époque, il serait mort dans la capitale et les cinq hôpitaux, construits *extra-muros* pour les pestiférés, 40,150 personnes sans compter celles qui n'ont pas été enregistrées, et celles enterrées clandestinement par les Indiens. A Puebla, le chiffre officiel des pestiférés décédés s'éleva à 54,000; des rues et des quartiers entiers de ces deux villes demeurèrent déserts et complètement dépeuplés à la suite de cette peste.

Monseigneur Vizarron fit rebâtir « comme archevêque et non comme vice-roi, » dit une inscription qu'on voyait encore dernièrement, le palais archiépiscopal de Mexico; il fit aussi construire celui de Tacubaya et le collège de San Fernando. Dans les lettres qu'il adressa au roi après lui avoir fait accepter sa démission qu'il offrit plusieurs fois, l'archevêque fait ressortir avec modération les services qu'il a rendus à la couronne, parmi lesquels il signale celui d'avoir envoyé les plus fortes sommes qui jamais aient été expédiées du Mexique, et cela sans avoir eu recours aux dépôts de fonds ni à toute autre mesure financière irrégulière, mais seulement par la probité de son administration et sa vigi-

lance sur la conduite des administrateurs. Il mourut en 1747 et fut enterré dans la cathédrale.

Son successeur, D. Pedro de Castro y Figueroa, duc de la Conquête et marquis de Gracia Real, devait son avancement et ses titres à ses services pendant la campagne d'Italie, entreprise par le cabinet de Madrid pour rétablir les fils du second mariage de Philippe V sur les trônes de cette péninsule. De crainte d'être pris par les Anglais avec lesquels l'Espagne était alors en guerre, il s'embarqua sur un navire marchand hollandais; poursuivi et plusieurs fois sur le point d'être pris, il dut abandonner ce navire sans ses effets personnels ni même ses papiers, se jeter dans une chaloupe et débarquer à Porto-Rico, d'où il se rembarqua pour Vera-Cruz. Malgré l'absence de ses dépêches l'Audience le reconnut pour vice-roi. Il gouverna le Mexique depuis le 17 août 1740 jusqu'au 22 du même mois de l'année suivante. Dans un si court espace de temps, il alla présider les travaux de fortification qu'il fit exécuter à Vera-Cruz pour empêcher cette ville de tomber entre les mains des Anglais; il fit construire à fleur d'eau les deux batteries de Guadalupe et de S. Miguel; il leva des troupes pour la défense des côtes; puis, atteint de la fièvre jaune, il vint mourir à Mexico, laissant à l'Audience le soin de gouverner le pays jusqu'à l'arrivée du nouveau vice-roi.

D. Pedro Cebrian y Agustín, comte de Fuenclara et dernier vice-roi décoré du titre de grand d'Espagne, fit son entrée solennelle dans Mexico le 3 novembre 1742. Il s'occupa dès son arrivée du pavage des rues, des réparations à faire à l'aqueduc de Chapultepec et de la chaussée de S. Antonio qui conduit à Churubusco, au sud de la capitale. En 1743, l'amiral anglais Auson s'empara du galion qui venait de Manille avec plus de huit millions de francs en lingots d'or. L'année suivante D. José de Escandon vint établir les colonies de Nuevo Santander, maintenant province de Tamaulipas. Un ordre du roi fit réunir tous les documents de statistique concernant la Nouvelle-Espagne, ce qui donna lieu à la publication du

Teatro americano de Villaseñor dont le premier volume parut en 1746. Cet ouvrage est rempli d'informations précieuses sur l'état du Mexique à cette époque.

En passant par Jalapa, le comte de Fuenclara reçut de l'alcade de cette ville la lettre circulaire que lui avait remise le chevalier D. Lorenzo Boturini, italien de Milan qui venait chercher des aumônes avec l'autorisation du pape pour le couronnement de l'image de Notre-Dame de Guadalupe. Le comte fit faire une enquête par le fisc, sur le chevalier; il en résulta que Boturini fut emprisonné pour être venu sans la permission du conseil des Indes, permission alors nécessaire à tous les étrangers qui voulaient se rendre dans les colonies espagnoles; la bulle du pape, dont il était porteur, n'avait pas non plus obtenu la sanction de ce conseil, et par conséquent elle fut considérée comme non avenue. En emprisonnant Boturini on se saisit de tous ses papiers et de sa précieuse collection de manuscrits hiéroglyphiques mexicains.

Malgré la bonne foi du chevalier, il resta longtemps en prison; puis, ne sachant que faire de sa personne, on l'envoya en Espagne où le roi lui rendit la liberté et lui donna le titre de « Chroniqueur » avec les appointements annuels de cinq mille francs; mais ses manuscrits ne lui furent jamais rendus; quelques-uns s'égarèrent au Mexique et d'autres tombèrent entre les mains des Anglais. Retiré chez l'historien Veytia, qui écrivit presque sous sa dictée une histoire ancienne du Mexique, le chevalier Boturini publia, en 1746, à Madrid, un ouvrage intitulé *Idée d'une nouvelle histoire générale de l'Amérique septentrionale*. La persécution soufferte par le chevalier et son exil causèrent la perte irréparable de sa précieuse collection, en partie retrouvée par mon savant ami M. Aubin, et que l'on regrette encore comme étant indispensable à l'histoire complète des anciennes monarchies mexicaines.

Le comte de Fuenclara laissa de très bons souvenirs de son administration; il revint en Espagne après avoir remis

les rênes du pouvoir à D. Francisco de Guemes y Horcasitas, premier comte de Revilla Gigedo, qui entra solennellement dans Mexico le 9 juillet 1746, c'est à dire trois jours avant l'avènement de Ferdinand VI; il venait de la Havane dont il était gouverneur. Sous son gouvernement D. José de Escandon fonda onze villes d'Espagnols et de mulâtres et quatre missions d'Indiens dans le Tamaulipas; ce fameux colonisateur reçut en échange de ses services le titre de comte de Sierra-Gorda et beaucoup de terres dans la province qu'il peuplait ainsi. Peu d'événements remarquables sont signalés par les archives de cette époque; les chroniqueurs enregistrent seulement une famine dans les provinces du nord et particulièrement dans celles de Zacatecas et de Guanajuato; une éclipse de soleil — 13 mai 1752 — qui répandit la terreur parmi la population, et l'incendie du couvent des religieuses de Santa-Clara qui fut reconstruit en grande partie aux frais de D. Juan Caballero y Osio, prêtre immensément riche du diocèse de Queretaro. Le comte de Revilla Gigedo améliora considérablement l'administration des finances, dont il augmenta les revenus. De retour en Espagne, il fut nommé capitaine général de l'armée et président du conseil de guerre.

D. Augustin de Ahumada y Villalon, marquis de las Amarillas, lieutenant général des armées royales et quarante-deuxième vice-roi du Mexique, avait été lieutenant colonel des gardes espagnoles et gouverneur de Barcelone. Il entra en fonction le 10 novembre 1755; mais, souffrant de plusieurs infirmités, il vécut presque constamment à Cuernavaca jusqu'à sa mort arrivée le 5 février 1760. Il mourut tellement pauvre que sa veuve se trouva sans ressource pour vivre et retourner en Espagne; l'archevêque D. Manuel Rubio y Salinas vint à son aide dans cette circonstance en lui donnant généreusement ce dont elle avait besoin pour son voyage. L'état maladif de ce vice-roi ne lui permit pas d'entreprendre rien de sérieux; aussi ne voit-on que deux dates mémorables indiquées pendant son administration;

celle de 1756, époque à laquelle mourut un fameux capitaine de l'Acordada, du nom de D. José Velazquez de Lorca, qui détruisit presque toutes les bandes armées qui désolaient l'intérieur du Mexique, et celle de 1758 qui vit la célèbre éruption du Jorullo dont parle M. de Humboldt.

A la mort du marquis de las Amarillas, l'Audience, présidée par D. Francisco Antonio de Echavarri, gouverna deux mois, c'est à dire jusqu'au 28 avril 1760, jour de l'arrivée du vice-roi par intérim, D. Francisco Gagigal de la Vega, ancien gouverneur de la Havane. L'année précédente Philippe VI étant mort sans successeur, son frère Charles III, roi de Naples, vint en Espagne et prit possession du trône le 9 décembre 1759. Prince libéral, éclairé, il voulait donner de très grandes libertés à ses sujets de l'ancien et du nouveau continent et favoriser le progrès social, industriel et commercial dans toutes ses vastes possessions, mais ses bonnes intentions furent paralysées par l'esprit du temps et les personnages craintifs ou intéressés à maintenir le *statu quo*. Le commerce du Mexique n'était permis qu'avec la mère patrie et ses colonies; il devait se faire par Vera-Cruz pour les marchandises destinées à l'Espagne, et par Acapulco pour celles destinées aux Philippines; deux villes espagnoles seulement pouvaient communiquer avec le Mexique, Cadix et Séville; Charles III permit à quatorze ports de l'Espagne de trafiquer directement avec les colonies. On a vu déjà que ce souverain avait changé le système du parquement des Indiens dans des congrégations, villages ou domaines en celui des intendances; il défendit, également aux corregidores, qui avaient remplacé les *alcades mayores*, de vendre aux Indiens les objets dont ils avaient besoin, ces autorités inférieures se créant par ce moyen un vrai troupeau d'esclaves qui, ne pouvant payer les objets qu'ils achetaient à des prix excessifs, se trouvaient forcés de travailler indéfiniment pour le compte de leurs débiteurs. Les réformes décrétées par ce souverain en matières économiques et administratives prirent le nom pompeux de « liberté de commerce. » Je n'ai

pas lu l'ouvrage de M. Lucas Alaman sur le Mexique, mais je me suis laissé dire qu'il contenait des renseignements très curieux sur la situation économique et sociale de cette contrée sous le régime colonial et particulièrement sous Charles III; les personnes qui voudraient s'instruire minutieusement de cette situation feront bien de consulter cet ouvrage, M. Alaman étant un des écrivains les plus distingués du Mexique.

Charles III nomma vice-roi de la Nouvelle-Espagne D. Joaquim de Monserrat, marquis de Cruillas, qui fit son entrée solennelle à Mexico le 6 octobre 1760, huit mois après la mort du marquis de Las Amarillas. Pendant la guerre qui venait d'éclater entre l'Espagne et l'Angleterre, les Anglais résolurent d'envahir l'île de Cuba, et le général comte d'Albemarle s'empara du port et de la ville de la Havane malgré la résistance héroïque des Espagnols et des insulaires. Le marquis de Cruillas, craignant un sort semblable pour Vera-Cruz, descendit deux fois dans cette place organiser lui-même ses moyens de défense. La milice dont il disposait alors avait peu l'esprit de discipline; aussi le vice-roi, vrai militaire, se proposa-t-il d'améliorer cette troupe. Il forma les cadres avec tous les officiers ou soldats qui avaient servi en Espagne; il les retira de leurs emplois civils et mit dans leurs rangs des hommes capables de supporter les fatigues du service et de se plier à la discipline. Le tribunal de commerce de Mexico l'aida de son côté en levant à ses frais un régiment de dragons qu'il équipa et qui devint le premier corps de troupes nationales qu'eut le Mexique.

Le marquis de Cruillas avait écrit au roi pour l'informer de la situation déplorable dans laquelle se trouvait la défense du pays, et, quoique la paix fût rétablie, Charles III résolut d'organiser une force respectable pour la sécurité du Mexique. Dans ce but il envoya, avec le titre de commandant général, le lieutenant général D. Juan de Villalva qui arriva le 1^{er} novembre 1765 à Vera-Cruz accompagné de quatre maréchaux de camp, de beaucoup d'officiers de diffé-

rents grades du régiment d'infanterie *Amérique royale*, et de plusieurs détachements d'autres corps pour servir de cadres aux troupes qu'on voulait lever. Villalva commença de suite l'organisation projetée sans songer le moins du monde au vice-roi et sans le consulter; il réunit quelques compagnies isolées et créa le régiment des *Dragons de l'Espagne*; il reforma le bataillon de la *Couronne*, spécialement destiné à la garnison de Vera-Cruz, et l'incorpora dans le régiment *Amériquo espagnole*, dont il devint le troisième bataillon. Les deux anciennes compagnies d'infanterie et de cavalerie appelées *Gardes du palais*, uniques troupes régulières de la Nouvelle-Espagne, furent fondues dans d'autres corps. Le gouvernement de Madrid ne pouvait permettre à Villalva d'agir aussi arbitrairement sans tenir compte des volontés et de l'autorité du vice-roi; il blâma le commandant général, le rappela en Espagne et laissa le marquis de Cruillas créer lui-même l'armée coloniale; celui-ci leva les régiments provinciaux de Puebla, de Queretaro et d'autres provinces, jetant ainsi les bases d'une force imposante qui devint plus tard très considérable.

Le visiteur D. José Galvez était arrivé au Mexique dès l'année 1761, mais n'ayant pas les mêmes vues en matières administratives que le vice-roi, il retarda l'accomplissement de sa mission jusqu'à ce qu'il eût reçu de nouvelles instructions et des pouvoirs absolus. Doué d'un caractère énergique qu'aucun obstacle ne pouvait abattre, Galvez commença sa visite en 1764; il priva de leurs emplois plusieurs hauts fonctionnaires, dirigea spécialement tous ses efforts vers l'augmentation des rentes royales, créa le monopole du tabac, établit des droits administratifs sur les marchandises et reforma toutes les branches industrielles, commerciales, financières, administratives et politiques de la Nouvelle-Espagne. Il visita même la Sonora et les Californies, accompagné d'un secrétaire nommé D. Miguel José de Azanza. Dans la Sonora, Galvez tomba malade et fut momentanément privé de sa raison; Azanza, en ayant averti le vice-roi, fut

mis en prison au collège de Tepozotlan par le visiteur lors de son retour à Mexico en 1769.

Le marquis de Cruillas et l'archevêque Rubio y Salinas se distinguèrent par leur dévouement et leur charité pendant une de ces effrayantes épidémies qui paraissent avoir fréquemment ravagé le Mexique dès les temps les plus reculés. Le vice-roi fit numérotter les maisons, opération qui ne souffrit aucune difficulté dans la plupart des villes; mais à Puebla, le peuple, craignant que cette mesure ne cachât l'intention de lever de nouvelles contributions, s'ameuta et chassa à coups de pierres les numéroteurs. Le marquis de Cruillas eut à subir un jugement en compte de gestion très rigoureux, pendant lequel il alla s'installer à Cholula, s'étant vu refusé la permission de retourner en Espagne. Ces jugements appelés *juicio de residencia* étaient assez communs, presque tous les vice-rois y furent soumis par ordre du conseil des Indes et se terminaient ordinairement par un verdict de non-culpabilité.

Son successeur D. Carlos Francisco de Croix, marquis de Croix, gouverna le Mexique depuis le 25 août 1766 jusqu'au 22 septembre 1771. C'était un illustre Flamand né à Lille; il avait occupé plusieurs emplois importants en Espagne, entre autres celui de colonel des *Gardes wallonnes*, et possédait l'estime et la confiance particulières de Charles III. Son désintéressement et son intégrité furent tels qu'il refusa les cadeaux habituels qui se faisaient aux vice-rois dans des circonstances déterminées par les corporations. Il écrivit au roi que la somme de deux cent mille francs donnée annuellement aux vice-rois du Mexique était insuffisante pour y vivre convenablement; Charles III lui en donna trois cent mille, somme attribuée depuis à ces hauts fonctionnaires. Il avait pour unique principe l'obéissance absolue, et, comme il ne parlait jamais du roi sans ajouter « mon maître », il ne permettait aucune contradiction dans l'exercice de son autorité.

Le 25 juin 1767, par ordre royal, il fit mettre à la même

heure tous les jésuites en prison, les envoya à Vera-Cruz sous bonne escorte pour les embarquer à destination de l'Italie ; il fit aussi séquestrer leurs propriétés. Cette mesure causa une émeute à Guanajuato et dans d'autres provinces où les jésuites étaient très aimés, mais elles furent réprimées avec beaucoup de sévérité par le visiteur Galvez. Ces émeutes et les guerres continuelles qui eurent lieu contre l'Angleterre, sous le règne de Charles III, décidèrent le cabinet de Madrid à renforcer l'armée de la Nouvelle-Espagne. Le 17 juin 1768, arrivèrent successivement de la mère patrie les régiments de *Savoie*, de *Flandres*, d'*Altonia*, et, plus tard, ceux de *Zamora*, de *Guadalajara*, de *Castille* et de *Grenade*, tous composés de trois bataillons, formant un effectif de plus de dix mille hommes. Ils retournèrent ensuite en Espagne laissant au Mexique les officiers et les sergents organiser les cadres de la milice levée dans le pays.

Pour prix de ses services prêtés dans ces circonstances, le marquis de Croix reçut les titres et fonctions de capitaine général de l'armée de Valence. Sous son gouvernement le fort de Perote fut construit ; il était destiné à conserver en dépôt les sommes qui devaient être expédiées en Espagne, et à servir de magasin pour les troupes cantonnées à Jalapa et dans les environs. Le système des presidios, établis pour la sécurité des frontières et des provinces peuplées d'Indiens barbares, fut perfectionné. Ce vice-roi s'occupa pareillement d'embellir la capitale et ses promenades ; il détruisit le *Quemadero* ou brasier de l'inquisition dans lequel on brûlait les victimes condamnées par cet odieux tribunal. Sous le marquis de Croix, la manière de vivre des Mexicains se modifia ; les repas à la française, imités de ceux donnés par le vice-roi, se généralisèrent dans les hautes classes de la société. Le quatrième concile mexicain, convoqué par lettres royales du 21 août 1769, ouvrit ses sessions le 13 janvier 1771, sous la présidence de l'archevêque D. Francisco Antonio de Lorenzana, depuis archevêque de Tolède et cardinal. Ce concile se termina le 26 octobre de la même année et,

n'ayant été approuvé ni par le conseil des Indes ni par le saint-siège, ses résolutions restèrent sans résultats.

Quand le marquis de Croix partit pour l'Espagne il laissa d'unanimes regrets, avec une réputation de droiture et d'intégrité longtemps proverbiale au Mexique. Son successeur D. Antonio Maria de Bucareli y Ursua, bailli de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, quarante-sixième vice-roi, gouverna depuis le 25 septembre 1771 jusqu'au 9 avril 1779, époque à laquelle il mourut. Les historiens nationaux affirment que le laps de temps pendant lequel le bailli administra le pays « fut une époque de félicité non interrompue pour la Nouvelle-Espagne. La Providence divine parut vouloir récompenser les vertus de ce vice-roi, en répandant sur le pauvre pays qu'il gouvernait toutes sortes de prospérités. »

Le bailli, né à Séville, avait été gouverneur de la Havane. A peine débarqué à Vera-Cruz et voyant les champs environnants dévastés par les sauterelles, il organisa pour les empêcher de se reproduire et les tuer, des escouades de malheureux qui en tuèrent dix mille hectolitres en quelques jours. Voulant établir un fond nécessaire pour une banque à l'hôtel des Monnaies, le commerce lui prêta sans intérêt et sans autre garantie que sa parole environ quinze millions de francs. Non seulement le vice-roi remboursa religieusement cette somme, mais avec les économies et les bénéfices réalisés par cette institution, ce fond avait au mois d'avril 1778 un capital d'environ treize millions de francs.

D. Antonio Bucareli créa un mont-de-piété, l'hôpital militaire de Saint-André dans une ancienne maison de jésuites et le tribunal des mines ; il dota une maison pour recueillir les filles repenties, organisa un hospice pour les pauvres et les enfants trouvés, termina le fort de Perote, fit presque achever les travaux de dessèchement et réparer l'hôtel des Monnaies, la douane et l'Acordada. Il fit reconstruire le fort de Saint-André d'Acapulco et améliorer celui de S. Juan d'Ulúa ; enfin il obtint ce qu'on appelait alors « la liberté de

commerce», en vertu d'une loi décrétée le 12 octobre 1778, et dont j'ai parlé plus haut. Ayant eu connaissance du degré de misère dans laquelle se trouvaient les fous, il sollicita la charité du consulat — chambre de commerce — qui lui donna un secours immédiat de trente mille francs pour les besoins les plus urgents de ces malheureux, et construisit ensuite pour eux l'hôpital, l'église et le couvent qu'on voit encore aujourd'hui. Ces édifices coûtèrent au consulat plus de deux millions de francs.

En 1777, l'excellent bailli, ayant demandé par ordre de la cour un *donativo*, — don gratuit fait au roi pour des besoins exceptionnels, — reçut en quelques jours près de sept millions des corporations particulières, chambres de commerce, municipalités de Mexico et de Vera-Cruz, du comte de Regla, — je suppose que les chroniqueurs ont voulu mettre Tagle et non Regla, — de l'archevêque et du chapitre ecclésiastique de la capitale. Le vice-roi créa dans cette ville, une promenade qui porte encore le nom de : « *Paseo Bucareli*. » Considérant les contrebandiers comme des voleurs, il chargea le tribunal de l'Acordada de les poursuivre. Aristimuño, capitaine de ce tribunal, se rendit à Tampico avec tant de promptitude qu'il s'empara de sept navires uniquement occupés à faire la contrebande; l'alcade de Tampico et les contrebandiers furent tous mis en prison.

Après avoir reçu le nom de « Père du peuple » par l'opinion publique, le bailli mourut à la suite d'une attaque de pleurésie et fut enterré à Notre-Dame de Guadalupe, selon ses désirs, près de la porte par laquelle il avait coutume d'entrer pour aller prier dans ce sanctuaire. D. Joaquin Dongo, devenu célèbre pour avoir été assassiné quelques années plus tard avec toute sa famille, fut son exécuteur testamentaire. Le roi Charles III, qui avait donné au bailli une gratification de cent mille francs en sus de ses appointements, par une lettre royale, honora la mémoire de ce vice-roi par des éloges publics et ne permit pas le *juicio de residencia* à son égard.

La mort du vénérable bailli mit au pouvoir l'Audience qui gouverna jusqu'au 25 août 1779. A cette époque la guerre fut proclamée solennellement contre la Grande-Bretagne, pour soutenir l'indépendance des États-Unis. A Cuernavaca mourut le 30 mai 1778 le fameux D. José de la Borde, Français venu dans la Nouvelle-Espagne en 1716 à l'âge de seize ans, et qui s'était appliqué à l'exploitation des mines. Il gagna dans cette industrie plus de deux cent millions de francs qu'il dépensa dans le pays en œuvres de bienfaisance et de piété. C'est lui qui fit cadeau à la cathédrale de Mexico de son ostensor en or massif vendu par Juarez quatre cent mille francs et qui avait pour plus d'un demi-million de pierres. Cuernavaca et Tasco surtout reçurent d'immenses bienfaits de cet homme charitable et de son fils.

D. Martin de Mayorga devint vice-roi intérimaire par un incident assez singulier. Le visiteur D. José de Galvez, dont j'ai déjà parlé, obtint à son retour à Madrid le ministère universel des Indes, lors de la mort du bailli D. Julien de Arriega, arrivée en 1776. Désirant nommer à la vice-royauté du Mexique son propre frère D. Mathias de Galvez, il lui avait conféré la présidence du Guatemala, et, pour le faire passer à Mexico sans attirer l'attention sur ses vues, il nomma vice-roi du Mexique le président du Guatemala sans désignation de nom. A la mort de Bucareli, l'Audience ouvrit selon la coutume le pli dans lequel se trouvait le nom du successeur et vit la nomination du président du Guatemala sans que le nom fût spécifié. On envoya de suite un courrier dans cette province pour avertir le président qui s'appelait Mayorga. Ce courrier était un Andalou du nom de F. Varo; il fit le trajet de Mexico à Guatemala — quatre cents lieues — en sept jours. Galvez n'étant pas encore arrivé et le président Mayorga, ignorant son remplacement à Guatemala par le frère du ministre, décacheta la lettre que lui envoyait l'audience, apprit sa nomination et vint promptement, à Mexico, prendre possession du pouvoir. Cet incident, ou pour mieux dire ce quiproquo qui le fit vice-roi, lui valut

l'inimitié du ministre et des chagrins incessants qui abrégèrent ses jours.

La guerre étant déclarée contre la Grande Bretagne, le nouveau vice-roi s'occupa de mettre en état de défense Vera-Cruz qui devait être terriblement fortifiée depuis le temps qu'on y travaillait ; il envoya des secours à la Havane pour son escadre, sa garnison et la flotte de D. Bernardo de Galvez qui s'empara de Pensacola et d'autres points fortifiés de la Floride. Pendant cette guerre les Anglais prirent la place d'Omoa sur les côtes du Guatemala, et les Espagnols détruisirent l'établissement de Wales sur les rivages du Honduras. D. Martin de Mayorga descendit à Vera-Cruz pour voir de ses propres yeux si ses ordres avaient été exécutés ; il augmenta l'effectif de l'armée coloniale et la régularisa. En 1779, la petite vérole fit de tels ravages au Mexique que cette date fut appelée « l'année de la grande épidémie ; » le vice-roi veilla lui-même au traitement des malades et favorisa l'usage du vaccin qui commençait à se répandre dans la Nouvelle-Espagne.

Pendant cette même année il créa l'Académie de San Carlos pour l'étude et la propagation des beaux-arts. Cette institution prit son origine dans l'école de gravure à l'hôtel des Monnaies, dirigée par D. Fernando José Mangino ; à l'instigation de cet habile professeur, Mayorga en fit une académie des beaux-arts qui fut approuvée par un décret royal de Charles III, daté du 23 décembre 1783. Avant de quitter le pouvoir que Galvez lui retirait, D. Martin envoya une supplique au roi dans laquelle il exposait ses griefs contre le ministre et se plaignait, non seulement d'avoir perdu toute sa fortune depuis qu'il était vice-roi, mais encore de n'avoir jamais reçu que la moitié de sa solde. Il s'embarqua pour se faire rendre justice lui-même et mourut la veille de son arrivée à Cadix. Sa veuve reçut de Charles III une indemnité de cent mille francs, somme bien faible en comparaison de celles perdues par D. Martin au service de son souverain, mais offrant le caractère d'une réparation.

D. Mathias de Galvez prit enfin possession de la vice-royauté du Mexique, le 29 avril 1783. C'était un homme honnête, simple, désintéressé, ancien laboureur de Malaga, avant l'élévation de son frère qui le sortit de son champ pour l'élever peu à peu jusqu'à la dignité de vice-roi. Infirmes et vieux lorsqu'il arriva dans la capitale, il ne laissa pas de travailler avec ardeur pour remplir dignement les devoirs de sa charge. Il fut le dernier vice-roi qui fit son entrée solennelle à cheval, selon l'ancien cérémonial ; il voulait entrer en voiture à cause de son âge et de ses infirmités, mais comme l'Audience et la municipalité se prirent de querelle à ce sujet, il y coupa court en se conformant à l'usage.

D. Mathias s'occupa beaucoup d'améliorer les rues de Mexico, de leur empiérement, du nettoyage des égouts et des canaux, et protégea l'académie des beaux-arts, fondée par son prédécesseur. Le 22 novembre 1783, D. Manuel Valdès, imprimeur, obtint le privilège de publier une gazette ; il n'y en avait plus au Mexique depuis que celle de Sahagun cessa de paraître, soit par la mort de son propriétaire, soit par tout autre motif ; seulement, celle de Valdès ne pouvait publier aucune nouvelle étrangère au gouvernement, de sorte que chaque numéro ne contenait que des élections municipales, l'arrivée et le départ des navires et autres « faits divers » sans intérêt pour la majorité du public. Sous l'administration de Galvez on entendit à Guajuato des bruits souterrains épouvantables et prolongés qui plongèrent les habitants dans une indicible frayeur. On fit le dénombrement des voitures qui se trouvaient dans la capitale et l'on en compta six cent trente-sept.

Le vice-roi sentant approcher sa fin remit le pouvoir entre les mains de l'Audience le 20 octobre et mourut le 3 novembre 1784. Les lettres de succession n'étant pas encore arrivées, l'Audience gouverna jusqu'au 17 juin 1785, époque à laquelle D. Bernardo Galvez, comte de Galvez, fils du défunt, prit les rênes du gouvernement. La glorieuse campagne de la Floride et la prise de Pensacola valurent une

réception enthousiaste à ce vice-roi. Deux mois après son entrée officielle, c'est à dire le 27 août 1785, il y eut une gelée générale qui fit perdre la récolte du maïs et causa une telle famine que cette année fut appelée : « l'année de la faim ». Les suites de cette famine occasionnèrent une épidémie qui fit donner à l'année suivante le nom de : « l'année de la peste ». Galvez tâcha de remédier à cette double calamité, mais ayant commis, pour se rendre populaire, quelques étourderies indignes de la gravité de ses fonctions, il écorna la considération dont il jouissait; sa conduite devint suspecte et lui valut de sérieux ennuis.

Désirant montrer ses talents de cocher et la beauté de la vice-reine, il sortait fréquemment en calèche découverte, conduisait lui même les chevaux et leur faisait faire en présence du public mille évolutions dans le cirque où se tenaient les courses de taureaux. Il plaça son fils, encore enfant, dans le régiment de Zamora, pour lui donner rang de soldat et fit dîner tout le régiment sur la terrasse du palais en souvenir de cet événement. En revenant un jour de Tacuba, il rencontra trois criminels qui allaient être pendus par sentence du tribunal de l'Acordada; la foule qui suivait ces malheureux demanda leur grâce et le vice-roi la leur accorda de suite. Quoique la cour de Madrid ne lui fit aucun reproche d'avoir empiété de la sorte sur les privilèges royaux, elle le prévint de ne plus recommencer. Lorsqu'on faisait la distribution de maïs aux plus nécessiteux, pendant l'année de la faim, il allait présider presque journellement à cette distribution sans suite et souvent sans chapeau.

Ces excentricités, si peu conformes à la dignité que les vice-rois avaient montrée jusqu'alors, firent soupçonner qu'il avait quelque projet secret de se déclarer indépendant de la couronne d'Espagne; ces soupçons augmentèrent encore à Madrid, lorsqu'on apprit qu'il faisait construire un palais à Chapultepec pour les vice-rois. Au sommet de la colline on voyait un ermitage dédié à saint François Xavier, sur l'emplacement d'un ancien *teocalli* aztèque; au pied

de cette colline se trouvait la petite maison dans laquelle se logeaient les vice-rois à leur arrivée, en attendant leur entrée dans la capitale. L'administration de cette localité avait passé d'un *alcade mayor* à la municipalité de Mexico. L'ancienne maison n'avait été réparée qu'une seule fois par le duc d'Albuquerque; le marquis de Croix, voulant y faire de nouvelles réparations, en demanda l'autorisation à Madrid; cette autorisation n'arriva que sous Bucareli, et ce ne fut que le comte de Galvez qui reçut des secours convenables pour commencer les travaux. Celui-ci entreprit la construction d'un vrai palais sur le sommet de la colline; il fit tracer des jardins et des ouvrages en maçonnerie qui lui donnaient l'air d'une fortification; mais, soit insuffisance des moyens, soit par ordre supérieur, les travaux furent suspendus jusqu'après l'indépendance où Chapultepec devint une école militaire.

Galvez, accablé de chagrins et de déboires qui lui venaient de Madrid, à cause de sa conduite, tomba malade, remit ses pouvoirs à l'Audience le 15 octobre 1786, et mourut le 30 novembre de la même année. Malgré le peu de temps qu'il gouverna, il fit restaurer et peindre le palais, commencer ou continuer les tours de la cathédrale, reconstruire les chaussées de Vallejo, de la Piedad et de San Agustin de las Cuevas, éclairer et paver beaucoup de rues. Sous ce vice-roi l'on vit établir à Mexico, dans la rue de Tacuba, le premier café; un garçon, placé à la porte, appelait, chaque matin, le public en criant : — « Venez prendre du café au lait et du pain au beurre à la mode française! »

Le successeur du comte de Galvez, monseigneur l'archevêque de Mexico, D. Alonso Nuñez de Haro y Peralta, n'était entré en fonction qu'en qualité de vice-roi intérimaire, le 8 mai 1787; mais il fut ensuite confirmé dans ce poste et reçut en même temps le cordon de Charles III. Il mourut le 16 août de la même année, après avoir consolidé le système des intendances organisé par le visiteur Galvez, et fait inaugurer l'hôpital de Saint-André.

Le nouveau vice-roi, D. Manuel Antonio Florès, prit en main les rênes du gouvernement le 17 août 1787. Il était ancien vice-roi de Santa-Fè et lieutenant général de l'armée royale. Son fils épousa une demoiselle Teran, de Mexico, devint comte de Casa Florès, vice-roi de Buenos-Ayres et ambassadeur d'Espagne en France. Ce mariage obligea D. Antonio Florès à se démettre de ses fonctions, la soupçonneuse, mais saine politique du gouvernement espagnol, à cet égard, ne permettant pas à ses hauts fonctionnaires d'avoir des intérêts de parenté dans le pays qu'ils administraient. Le ministre Galvez, ayant résolu de séparer au Mexique l'administration des rentes des attributions de la vice-royauté, nomma surintendant des finances D. Fernando Mangino; mais les complications et les embarras soulevés par cette mesure le firent abandonner de suite. Mangino fut appelé au conseil des Indes et les finances furent administrées par le vice-roi comme avant. En 1786, D. Antonio Florès leva les deux régiments d'infanterie appelés « Vétérans de la Nouvelle-Espagne et de Mexico; » l'année suivante il organisa celui de Puebla. Sous le gouvernement de ce vice-roi, on essaya pareillement de partager le pays en deux grands commandements des provinces intérieures; cette mesure adoptée, puis abandonnée, fut reprise en 1810 à cause de la révolution.

Le 14 décembre 1788, Charles III mourut laissant la couronne à son fils Charles IV. Pendant les vingt-neuf années de règne du roi défunt, grâce à l'habile administration des vice-rois qu'il avait su choisir, l'hôtel des Monnaies de Mexico frappa 480,083,975 piastres, dont 474,358,663, soit environ deux milliards deux cent soixante-douze millions de francs, entrèrent en Espagne. Voilà ce que produisait le Mexique seulement avec ses mines; si l'on songe maintenant à ce qu'il pourrait produire avec les nouveaux procédés qui ne laissent plus perdre la prodigieuse quantité de métaux précieux qui se perdaient et se perdent encore par les procédés imparfaits qui s'emploient dans ce pays; si l'on réfléchit aux

trésors immenses qu'il renferme comme métaux de toutes sortes, bois précieux et de construction, à la fécondité de son sol si peu cultivé, aux éléments de commerce et d'industrie qu'il possède, on comprendra facilement que pendant bien des siècles l'Europe pourrait retirer des milliards et des milliards de ce pays qui ne peut, depuis qu'il est en république, payer aucun de ses créanciers!

Charles IV nomma D. Juan Vicente de Guemes Pacheco de Padillo, deuxième comte de Revilla Gigedo, à la vice-royauté du Mexique; il fit son entrée solennelle dans la capitale le 17 octobre 1789 et gouverna jusqu'au 11 juillet 1794. Ce fut sous ce vice-roi qu'eut lieu l'assassinat de D. Joaquin Dongo, exécuteur testamentaire du bailli Bucareli; Dongo et toutes les personnes de sa maison furent assassinés; mais les archives ne disent pas si ce crime avait pour mobile le pillage ou la vengeance. Le comte montra dans cette circonstance tant d'énergie et d'habileté que les coupables, trois Espagnols nommés Aldama, Blanco et Quintero, furent découverts et exécutés quinze jours après par le *garrote* sur la place de Mexico. Cette promptitude à punir les meurtriers d'une famille honorable valut au vice-roi le titre de « Vengeur de la justice » qui se mit à ses portraits. La ville, consternée par un tel crime, le fut encore davantage par l'apparition d'une aurore boréale, phénomène qui ne s'était jamais vu au Mexique. Aussi, la population en voyant le ciel tout en feu crut-elle à la fin du monde et se précipita en foule dans les églises pour se préparer à la mort.

Toute l'administration du comte de Revilla Gigedo n'est qu'une série de mesures intelligentes pour améliorer et réformer les différentes branches administratives, embellir la ville, soulager la condition des Indiens et répandre le bien-être dans les basses classes de la société. Il protégea les sciences et les découvertes utiles et se suscita de nombreux ennemis par ses hautes capacités et son inflexible amour de la justice. Malgré les ordres du roi, le conseil des Indes ne voulut pas le dispenser du jugement à l'égard du rendement

des comptes *juicio de residencia*. Nommé directeur général de l'artillerie, pendant le procès, le comte mourut avant de connaître la sentence qui rendait hommage à son intégrité et condamnait la municipalité de Mexico à payer les frais du procès pour s'être constituée son accusatrice.

Son successeur, D. Miguel de la Grua Talamanca y Branciforte, marquis de Branciforte, était un Sicilien de la famille des princes de Carini; il avait épousé doña Antonia Godoy, sœur du prince de la Paix, ce qui lui valut après son mariage le titre de grand d'Espagne de première classe et la Toison d'or. Il prit possession du pouvoir le 12 juillet 1794, et, trouvant qu'il n'avait pas assez d'honneurs, il voulut qu'on le traitât dans les cérémonies publiques comme la personne du souverain; il recevait l'Audience et les autres autorités assis sur un trône, tandis que les autres vice-rois les avaient toujours reçues debout. Désirant s'enrichir, il se servit de l'intermédiaire d'un certain D. Francisco Perez Soñanes, comte de Contramina qui devint le canal par lequel passaient les faveurs et les concessions du vice-roi d'un côté, et l'argent des pétitionnaires de l'autre. Le rétablissement des corps provinciaux dissous, comme étant inutiles, par le comte de Revilla Gigedo, devint une mine d'or pour le marquis de Branciforte. La révolution française ayant amené la guerre entre l'Espagne et la France, le vice-roi crut devoir persécuter les quelques Français qui se trouvaient alors au Mexique; cette petite persécution ne fut pas infructueuse pour ce fonctionnaire.

Quoique le gouvernement des vice-rois eût été presque constamment des plus paternels, des plus sages et des plus intelligents, on commença en 1795 à remarquer au Mexique des symptômes de révolution contre la mère-patrie. La première conspiration découverte à cette époque, et qui n'eut aucune suite, avait pour chef un Andaloux du nom de D. Juan Guerrero. L'histoire reste muette sur la cause de ces symptômes; il est probable qu'on les devait moins à la conduite du marquis qu'à la rivalité des créoles et des Espagnols, aux

lois prohibitives qui maintenaient le Mexique dans une déplorable situation économique, le rendant dépendant de l'Espagne jusque dans les objets de consommation que le pays pouvait produire. Les créoles, on le sait, ne jouissaient d'aucun droit politique, ils étaient laissés à l'écart dans tous les emplois administratifs et judiciaires, et ne participaient en aucune manière au gouvernement de leur patrie; les Espagnols seuls occupaient les fonctions importantes quelles qu'elles fussent. Les créoles comme les Indiens étaient frappés d'interdit et formaient deux classes de parias ou de suspects que les Espagnols traitaient avec dédain.

En interdisant les libertés les plus élémentaires et les plus indispensables, en étouffant l'instruction publique et le développement de l'intelligence, en plaçant ses colonies dans une sorte de blocus qui leur interdisait toute relation avec l'étranger, l'Espagne espérait conserver éternellement ses possessions transocéaniques à l'état de provinces humbles, soumises, incapables de se révolter contre la mère patrie et toujours fécondes en immenses richesses dont elle seule profiterait; l'Espagne se trompait. L'activité humaine est une force qui ne se comprime que pour un certain temps et dans certaines limites; les gouvernements sages et prévoyants doivent diriger cette force et non la comprimer, car tôt ou tard elle se tourne contre eux et les comprime à son tour, quand elle ne les brise pas. Le gouvernement espagnol fit une triste expérience de cette incontestable vérité; bientôt on verra les créoles et les Indiens profiter des circonstances, unir leurs forces, demander les armes à la main la revendication de leurs droits politiques et se déclarer indépendants, voyant que la cour de Madrid leur refusait ces droits et méconnaissait ainsi ses propres intérêts.

Avec le marquis de Branciforte commença la décadence du pouvoir de la métropole dans la Nouvelle-Espagne; ce vice-roi ne sut guère que s'enrichir. En 1796, il inaugura sur la place de Mexico la statue équestre de Charles IV; il donna le nom de la reine Louise à la route royale de Vera-Cruz à

Mexico qu'il fit tracer, élargir et passer par l'itinéraire qu'elle suit actuellement et proclama la liberté de fabrication de l'eau-de-vie de canne. Le 17 mai, son successeur D. Miguel José de Azanza étant arrivé à Vera-Cruz sur le *Monarca*, après avoir trompé la vigilance des Anglais qui bloquaient Cadix, le marquis remit ses pouvoirs au nouveau vice-roi et s'embarqua sur le *Monarca* pour le Ferrol, avec quinze millions de francs pour le roi et dix pour lui!

D. Miguel de Azanza avait été, l'on s'en souvient, secrétaire du visiteur Galvez qui l'avait fait mettre pendant quelque temps en prison pour avoir révélé sa folie momentanée. Dans la vice-royauté, D. Miguel se conduisit avec beaucoup de probité et se fit généralement estimer. Ayant envoyé des troupes dans les environs de Vera-Cruz pour défendre les côtes, il eut la douleur de les voir presque toutes mourir en très peu de temps de la fièvre jaune. Il essaya d'augmenter la population des deux Californies par des envois d'enfants trouvés d'un certain âge. Il établit des brigades, composées des corps de milice, et donna le commandement de celle de S. Luis Potosi au général D. Félix Calleja, dont je parlerai longuement dans le second volume de cet ouvrage, et qui devint vice-roi. Une nouvelle conspiration, appelée des *Machetes* — énormes couteaux qui se portaient ordinairement contre les bottes ou à la ceinture, — fut dénoncée à D. Miguel; elle lui révéla le danger qu'il y avait pour le pays de faire jouer le ressort révolutionnaire qui existait dans la rivalité entre les créoles et les Espagnols, déjà désignés sous le nom injurieux de *Gachupinos*. En laissant le gouvernement, D. Miguel de Azanza épousa sa nièce, veuve du comte de Contramina, fut fait prisonnier par les croiseurs anglais, puis nommé conseiller d'Etat, après être rentré en Espagne; il devint duc de Santa-Fè, sous le roi Joseph, et mourut finalement à Bordeaux en 1826.

Le cinquante-cinquième vice-roi, D. Félix Béranguer de Marquina, prit possession du pouvoir le 30 avril 1800. On ne sut jamais par quel mystère cet officier parvint à une si

haute dignité. Chef d'escadre de la marine royale, fait prisonnier par les Anglais et conduit à la Jamaïque, il obtint la permission de venir au Mexique. Homme de bonne intention et d'une grande probité, mais dénué des capacités nécessaires à la position qu'il occupait, il ne sut que presser les juges d'accélérer les causes en litige dans les tribunaux. Aussi son administration n'est-elle signalée que par la paix qui se fit en Europe entre l'Espagne, l'Angleterre et le Portugal, une conspiration des Indiens de Tepic et un tremblement de terre.

Ce fut sous le gouvernement de son successeur, D. José Iturrigaray, que commença la guerre de l'indépendance du Mexique. Le jour de son entrée au pouvoir, — 4 janvier 1803, — il y eut pendant la course des taureaux donnée en son honneur une éclipse de soleil presque totale qui interrompit un instant la fête. Dans le mois de juin, le vice-roi fit un voyage à Guanajuato pour visiter les mines et fut reçu comme un monarque; les ouvriers mineurs, splendidement habillés, traînèrent spontanément sa voiture à son entrée comme à sa sortie de Guanajuato; la députation des mines et les propriétaires lui firent de magnifiques cadeaux en minerais d'or et d'argent. Lors de son retour dans la capitale, il permit à la municipalité de Celaya de faire courir des taureaux, à la condition que le produit de ces courses serait destiné à la construction d'un pont sur le Rio de la Laja. Le 9 décembre de cette même année, la statue équestre en bronze de Charles IV, commandée par Branciforte étant terminée, on détruisit la statue provisoire en plâtre inaugurée en 1796, et l'on inaugura celle de bronze; elle se trouve aujourd'hui presque à l'entrée de la promenade Bucareli, en face du cirque; M. de Humboldt se trouvait à cette inauguration.

En 1804 arriva la commission dirigée par D. Francisco Xaxier de Balmis pour la propagation du vaccin; Iturrigaray avait déjà développé l'usage du vaccin qu'il avait fait venir de la Havane par le docteur D. Juan de Arboleya; le propre

fils du vice-roi fut le premier enfant vacciné au Mexique par ce célèbre docteur. L'année suivante, on apprit au mois de mars la nouvelle déclaration de guerre contre la Grande-Bretagne, à la suite d'une agression inqualifiable de cette puissance qui s'empara de quatre frégates espagnoles, allant à Cadix et chargées de métaux précieux venant de l'Amérique méridionale. Le vice-roi reçut des ordres pour mettre le pays en état de défense, et l'armée qu'il organisa alors avec les corps de vétérans et de milices devint la pépinière d'où sortirent les troupes qui combattirent la révolution de 1810.

On verra dans le second volume de cet ouvrage, lorsque je raconterai l'histoire de l'indépendance, que dans la nuit du 16 septembre 1808, trois cents Espagnols, dirigés par D. Gabriel de Yermo, s'emparèrent de la personne du vice-roi, le dépouillèrent de ses fonctions et mirent provisoirement à sa place D. Pedro Garibay. Ferdinand VII était déjà sur le trône depuis le 19 mars 1808, après l'abdication de son père. Pedro Garibay avait été choisi pour remplacer son prédécesseur, parce qu'il était le plus élevé en grade dans l'armée et que l'Audience n'avait pas voulu ouvrir la lettre de succession. Ce vice-roi ne gouverna que jusqu'au 19 juillet de l'année suivante. Pendant les dix mois qu'il resta à la tête du gouvernement, ses actes révèlent qu'il était sous la pression du parti qui lui avait donné le pouvoir; il ordonna la dissolution des troupes organisées par Iturrigaray et envoya beaucoup de numéraire en Espagne, ce qui lui valut le titre de capitaine général et le grand cordon de Charles III, lorsqu'il dut remettre le gouvernement entre les mains de son successeur.

Le nouveau vice-roi, D. Francisco Xavier de Lizana y Beaumont, était archevêque de Mexico; pendant son administration les partisans d'Iturrigaray triomphèrent et l'esprit d'indépendance se propagea avec une effrayante rapidité; à Valladolid, — appelée depuis Morelia — dans le Michoacan, il y eut une conspiration qui fut découverte et

comprimée au moment d'éclater. La régence déposa l'archevêque, ne le trouvant pas assez énergique, et l'Audience, présidée par D. Pedro Catani, gouverna le pays depuis le 8 mai 1810 jusqu'au 14 septembre de la même année.

L'histoire du cinquante-neuvième vice-roi D. Francisco Xavier Venegas est celle de la guerre de l'indépendance, proclamée dans l'État de Guanajuato par le curé Hidalgo; elle se continua pendant la vice-royauté de D. Felix Maria Calleja qui gouverna depuis le 4 mars 1813, jusqu'au 20 septembre 1816, et de D. Juan Ruiz de Apodaca, son successeur, qui conserva le pouvoir jusqu'au 5 juillet 1821. Avant d'esquisser l'histoire de cette révolution, je dois ajouter, pour terminer la nomenclature de ces vice-rois, que D. Juan O'Donoju, soixante-deuxième et dernier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, vint à Vera-Cruz le 21 juillet 1821, et, trouvant toute cette contrée en insurrection, accepta le traité de Cordova, se rendit à Mexico le 26 septembre de la même année et mourut le 8 octobre suivant d'une attaque de pulmonie.

Avec lui s'éteignit la domination espagnole qui dura trois siècles, pendant lesquels le Mexique avait joui d'une ère de calme et de prospérité qu'il n'a pas su conserver depuis son indépendance et dont il avait peu joui sous la monarchie aztèque. Pendant ces trois siècles, il est vrai, ce malheureux pays était privé de bien des libertés que le gouvernement espagnol aurait dû lui donner; ses habitants furent maintenus dans une ignorance, un obscurantisme, une tutelle puérile des plus déplorables, mais il ne faut pas oublier qu'avant notre révolution de 1789, l'Europe n'était guère mieux partagée à ce point de vue et qu'elle ne jouissait ni du calme, ni de la prospérité, ni d'une administration aussi paternelle, aussi intelligente, aussi morale que le Mexique. Bien des fois j'ai causé longuement dans cet infortuné pays avec des vieillards qui avaient servi sous les vice-rois, et lorsqu'ils me disaient qu'ils regrettaient cette époque de paix et de bonheur relatif, je les croyais sans difficulté; quand on aura lu l'histoire de la république et celle du nouvel empire, on le

croira pareillement, car l'indépendance du Mexique ne lui a pas donné la liberté mais la ruine, la misère ainsi qu'un esclavage plus dur et plus odieux que celui dont il souffrait sous les Moctezumas et les Espagnols. Pourtant, chose étrange, si le temps et le régime passé sont regrettés, les Espagnols ne le sont pas; ils ont laissé des inimitiés ineffaçables et des souvenirs encore récents qui rendent impossible toute tentative de rapprochement entre la mère patrie et ses colonies. La race latine a cela de malheureux qu'elle est plus portée vers la conquête que vers la colonisation, vers le despotisme que vers la liberté; elle a l'esprit plutôt chevaleresque que positif, elle est la race du passé et non celle de l'avenir, mais elle est assez puissante, assez virile pour ne point se laisser dominer par les races saxonnes qui semblent vouloir diriger la civilisation moderne au point de vue politique, industriel et commercial; espérons qu'elle se régènera au Mexique comme ailleurs, et ne se laissera pas enlever le sceptre qu'elle a su conserver depuis tant de siècles.

FIN DU TOME PREMIER.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECA



Mé. 4400

